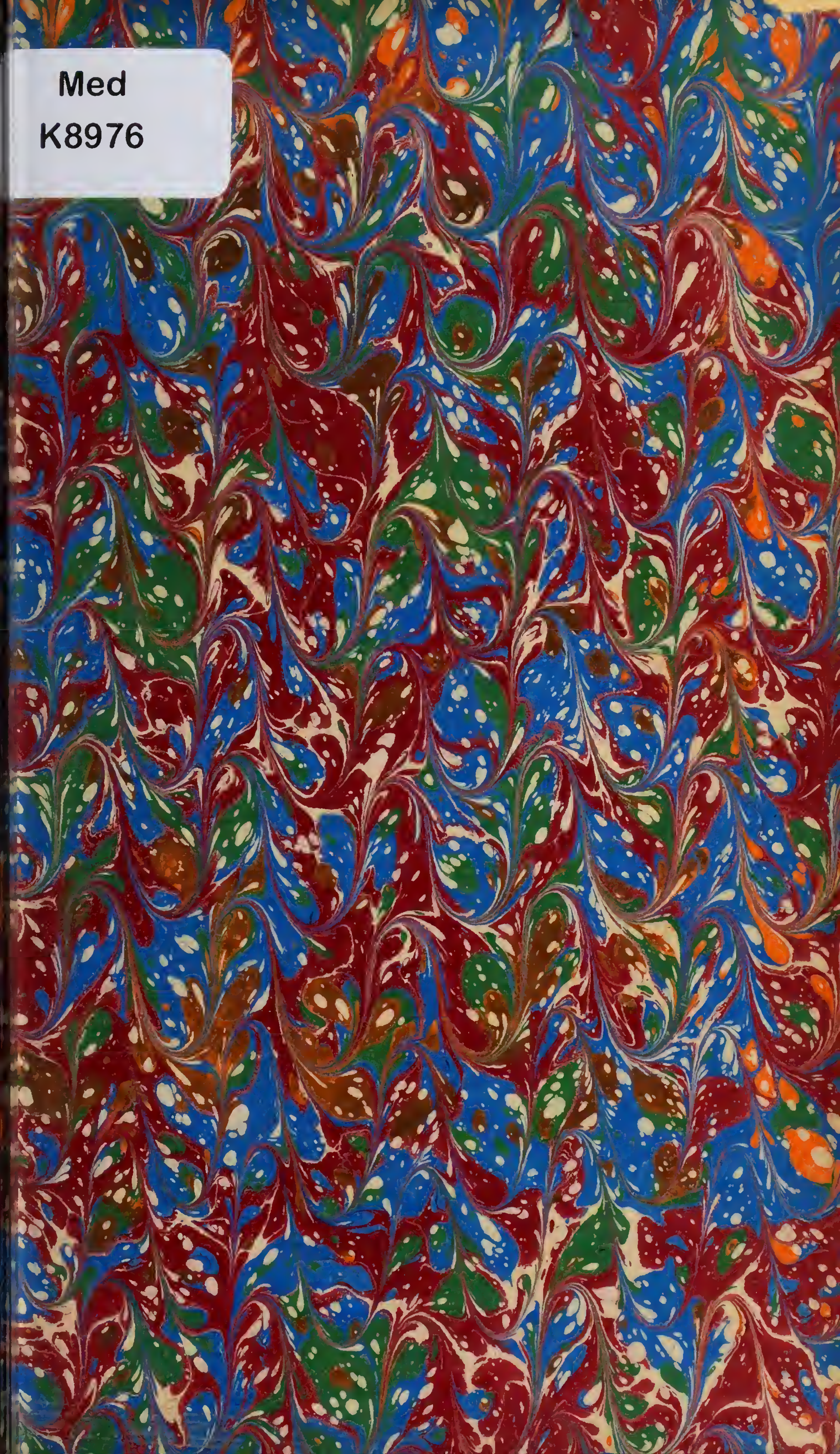
# DE L'INFLUENCE DES VOYAGES SUR L'HOMME





DE L'INFLUENCE

# DES VOYAGES

SUR L'HOMME ET SUR SES MALADIES

# DE L'INFLUENCE

DES

# VOYAGES

SUR

## L'HOMME & SUR SES MALADIES

PAR

F. DANCEL

Ex-Chirurgien à l'armée d'Afrique

Membre de la Société des Sciences médicales de Bruxelles

DOCTEUR EN MÉDECINE

Putat vulgus quod medici mutationem aeris in longis et difficilibus morbis indicant, non ad valetudinem et levamen, sed quod aliud facere nesciant. Etsi tamen, in hac opinione aliquando non erret.

BAGLIVI.

---

QUATRIÈME ÉDITION

---

PARIS

J. B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

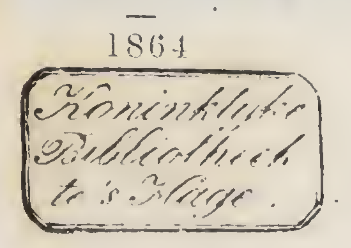
Rue Hautefeuille, 19

LONDRES | NEW-YORK

HIPP. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET. | BAILLIÈRE BROTHERS, 440, BROADWAY.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1864



La première édition de ce livre parut en l'année 1846. Elle fut honorée de la souscription du roi Louis-Philippe et de M. le Ministre de l'Instruction publique.



Paris.— Typ. Dupray de la Mahérie, impasse des Filles Dieu,
près du boulevard Bonne-Nouvelle.

Il est incontestable que les voyages, le changement de lieu ont une action bienfaisante sur le physique et le moral de l'homme. Et d'abord, pour ne dire que quelques mots qui regardent spécialement les médecins, je pense qu'il serait très-profitable pour eux, au sortir des écoles, d'aller se soumettre pendant quelque temps à l'heureuse influence des voyages. Leur corps assurément, fatigué par la vie d'étudiant, vie à laquelle est inhérente une tension d'esprit continuelle, sans confortable, leur corps, dis-je, y reprendrait les forces et la vigueur perdues en partie plus ou moins grande.

Avec leurs connaissances déjà acquises, ils seraient à même de tirer un grand parti, pour leur pratique médicale, des observations qu'ils feraient, en voyant les tableaux animés que la nature exposerait à leurs yeux dans chaque contrée de la terre.

Biologues par état, par devoir, ils seraient tout aussitôt portés à reconnaître que si la vie des habitants de ces différentes contrées présente partout à peu près les mêmes phénomènes, elle ne s'y entretient cependant pas en tous lieux par des moyens semblables. Bien plus, tel peuple ne pourrait vivre dans les conditions de tel autre. L'Arabe jouit d'une grande vigueur en mangeant chaque jour quelques sauterelles, ou quelques dattes avec une tasse de lait de chameau, pendant que le Moscovite ne pourrait entretenir sa vie s'il ne prenait plusieurs kilogrammes de solides dans son alimentation quotidienne. L'estomac de l'habitant d'une contrée chaude, ne peut supporter que de l'eau souvent pure, pour boisson, tandis que celui des hommes qui se trouvent sous une latitude froide et humide réclame, pour digérer, des toniques de toute sorte, des alcools.

Si, à l'état de santé, les peuples divers exigent, pour la conservation de leur vie, des moyens différents à cause de leur organisation différente, il en resulte évidemment que ces mêmes divers peuples demandent, à l'état de maladie une diététique (1) et des remèdes différents et quelquefois d'une vertu toute contraire.

Cette vérité reconnue, le jeune médecin, revenant se fixer dans la localité où il doit exercer l'art de guérir, remarquera (ce qu'il n'eût sans doute pas fait avant ses voyages) qu'il n'est pas nécessaire de quitter son pays pour y rencontrer, voisins les uns des autres, des hommes présentant entr'eux des différences d'organisation aussi tranchées que celles qui distinguent l'Arabe du Moscovite ou du Hollandais. Ces différences pourront se rencontrer dans la même ville, dans le même village. La cause en sera due à l'origine première, aux habitudes, au genre de vie qui modifient tant les êtres humains. Mais qu'importe d'où elle vienne, il n'en est pas moins certain que chacune de ces organisations réclame une médication différente dans l'état de maladie, comme elle reclame une alimentation différente pour se conserver à l'état de santé.

Le médecin qui aura voyagé, convaincu de cette vérité, aura alors une thérapentique large, appropriée à chaque tempérament et indépendante de tout système, tout en se servant des lumières que donnent le *vitalisme*, *la médecine anatomico-physiologique*, *la médecine expërimentale*, qui ne sont en particulier qu'une partie des connaissances nécessaires, indispensables à l'art de guérir, qui est plus qu'une science.

Beaucoup des nombreuses maladies qui viennent affliger un peuple proviennent de l'hérédité, et leur nombre augmente au fur et à mesure que ce peuple vieillit et avance dans la civilisation. Nous verrons combien le changement de lieu, le déplace-

(1) En 1815, lors de l'invasion des armées étrangères en France, les médecins et les chirurgiens des hôpitaux de Paris mirent à la diete indiquée ordinairement chez nous, les malades et les blessés qui leur furent confiés en grand nombre. Leurs tables de mortalité comparées a celles des médecins et des chirurgiens allemands et russes qui fesaient manger leurs malades et leurs blessés, ne furent nullement en faveur de nos savants compatriotes.

ment sont importants pour modifier et changer même ces constitutions héréditaires de mauvaise nature.

D'un autre côté, on a observé que le plus souvent nos affections morbides provenaient principalement de l'action des corps qui nous environnent et de notre manière de vivre. On conçoit dès lors toute l'importance des voyages dans le traitement des maladies. Les médecins de tous les temps en ont tenu compte ; et aujourd'hui on les ordonne si souvent, que l'on peut dire qu'ils sont devenus un remède à la mode, lorsque la mode devrait être exclue du domaine de la médecine. Les auteurs qui parlent du traitement des maladies finissent presque toujours par indiquer les voyages comme le dernier moyen à leur opposer, et jamais ils ne disent que ce moyen peut-être funeste, comme il l'est cependant dans un grand nombre de cas. Nous manquions d'un livre où fussent rapportées nos maladies, en examinant s'il est bon ou mauvais de voyager pour obtenir leur guérison : c'est dans l'intention de remplir cette lacune que j'ai entrepris celui-ci.

Après avoir donné un aperçu général de l'influence des voyages sur l'homme à l'état de santé et sur ses principales maladies, je me suis attaché à chacune d'elle, en les classant selon qu'elles occupent la tête, qu'elles siégent dans la poitrine, qu'elles affectent les organes du ventre ou une partie plus ou moins considérable de l'organisme, ou la constitution tout entière.

C'est en général dans les pays tempérés que l'on voyage pour cause de santé. Cependant, à mon avis, l'Italie possède seule le privilége d'avoir un climat thérapeutique donnant chaque jour des preuves de sa puissance curative. Les essais tentés ailleurs dans le même but ne sont que de peu de valeur. Ce sera donc sur cette terre fortunée que nous conseillerons aux malades d'aller de préférence chercher la santé, quand ils voudront employer les voyages pour moyen de guérison.

Nous leur dirons qu'ils ne doivent point voyager en hiver, même en Italie. Ils y stationneront pendant cette saison. Il est

donc important pour eux de se mettre en route à une époque qui leur permette d'y arriver au commencement du mois de novembre. S'ils ont l'intention d'habiter une ville très-recherchées des malades, comme Pise, il serait prudent pour eux d'y être rendus à la fin du mois de septembre, pour être à même de choisir un appartement dans la partie privilégiée de cette ville, la rive droite de l'Arno, le *lung' Arno*; autrement ils s'exposeraient à ne pouvoir habiter le quartier qui leur serait prescrit. Car il ne suffit pas, pour que le malade guérisse, qu'il aille sans précaution, sans discernement, se soumettre à l'influence curative du climat italien ; il ne doit point partir sans avoir, au préalable. des instructions fort détaillées et qu'il consultera souvent, non-seulement sur le choix de la ville (station médicale), mais encore sur la partie de cette ville qu'il devra habiter, sur l'exposition de son logement, sur la durée du temps qu'il aura à y séjourner, sur l'heure à laquelle il pourra faire ses excursions et en quels lieux il lui sera permis de les faire; autrement son voyage ne serait qu'un leurre pour sa guérison, s'il n'était fatal pour sa vie.

# OUVRAGES

QUE L'ON PEUT CONSULTER

# SUR LE CLIMAT DE L'ITALIE

## CONCERNANT LA SANTÉ.


BAGLIVI. — *Opera omnia.*

LANCISI. — *De nativis cœli romani qualitatibus.* — *De adventitiis cœli romani qualitatibus.*

Dr Salvator DE RENZI. — *Topografia e statistica medica della citta di Napoli, ossia guido medico per la citta di Napoli e pel regno*, 4e edizione, 1845.

Dr PUCCIARDI. — *Des qualités de l'air pisan.* — Pise, 1791, in-4°.

Dr Baron MICHEL. — *Recherches médico-topographiques sur Rome et l'agro romano*, 1813.

ROUBAUDI. — *Nice et ses environs.*

CLARK. — *The sanitive influence of climate*, 4e édit.

J. JOHNSON. — *Change of air or the Pursuit of health and recreation*, 5e édit.

G. BARZELOTTI. — *Avvisi agli stranieri che amanno di viaggiare in Italia.*

THOUVENEL. — *Le climat de l'Italie.* 1797.

Ant. SALVAGNOLI. — *Statistica medica delte maremme toscane.*

TCHIHATCHEFF. — *Coup-d'œil sur ta constitution géologique des provinces méridionates du royaume de Naptes.*

François DESIME. — *Description de ta vitte de Rome.* 1696.

Scipione BREISLACK. — *Topografia fisica delle Campania.*

L. PILLA. — *Cenno sulla geografia fisica e botanica del regno di Napoli.*

TENORE. — *Essai sur la géographie physique et botanique du royaume de Naptes.*

Michael ZAPPULLO. — *Compendium dell' istoria di Napoli.*

Ant. MAZZA. — *Historiarum epitome de rebus sabruitanis.*

ACKERMANN. — *Studii medici Salernitani historia.*

Ant. SUMMONTE. — *Histoire de Naples.*

Chev. GIOANI. — *Litologia Vesuviana.*

RIZZI ZANNONI. — *Attante maritimo delle due Sicilie.*

VALERY. — *Voyage en Italie.*

J.-B. CARTEGNI. — *Traité sur ce qui regarde le médecin et touchant la situation du climat de Pise.* 1628.

GIACINTO NAMIAS. — *Delle condizione de Venezia, incio che risguarda la vita e la saluta dell' uomo.*

Dr VALETTI. — *Della topografia fisico-medica de Venezia.*

CEVASCO. — *Statistique de la ville de Gênes.*

Dr CÉSAR PROVENÇAL. — *Topographie médicale du comté de Nice.*

FODÉRÉ. — *Voyage aux Alpes maritimes.*

RICHELMI. — *Essai sur la salubrité et les agréments du climat de Nice.*

Dr DENIS. — *Promenade pittoresque à Hyères.*

Dr BARTH. — *Notice topographique et médicale de la ville d'Hyères.*

Dr REQUIN. — *Notice sur le climat de Naples.*

L'ABBÉ SPALLANZANI. — *Topografia fisica della Campania.*

GIOVANI SCHERILLO. — *Dell' aria di Baïa a tempo dei Romani.* Napoli, 1844.

J.-F. SCHOUW. — *Tableau du climat et de la végétation de l'Italie.* Copenhague, 1839.

SPALLANZANI. — *Viaggi alle due Sicilie.*

DE PRONI. — *Description hydrographique et historique des Marais Pontins.*

ANT. SALVAGNOLI-MARCHETTI. — *Saggio delle statistica medica delle maremme toscane.*

Dr JOURNÉ. — *Recherches statistiques sur la phthisie en Italie.*

Dr BÉRARD. — *Topographie médicale de Rome, journal des connaissances medico-chirurgicales.* Décembre 1847, janvier 1848.

E. CARRIÈRE. — *Le climat de l'Italie sous le rapport hygiénique et médical.* 1849.

## OUVRAGES DU DOCTEUR DANCEL.

*Préceptes fondés sur la chimie pour diminuer l'embonpoint, sans altérer la santé.* in-12. 3e édition.

*Traitement des douleurs, des rhumatismes et de la goutte,* fondé sur les lois de la chimie organique de Justus Liebig. Paris, 1848, 1 vol. in-18.

*Du Traitement de la contraction spasmodique des membres ou des fausses ankiloses.* Paris, 1838, in-8.

*Vie et Travaux du Baron Georges Cuvier.* 1 vol. in-18, format Charpentier. Paris, 1848. (Collection du Plutarque de la Révolution française.)

*Mémoire sur la Trachine vive* des côtes de la Manche (Dragon de mer d'Aristote) Bulletin de la Société de Médecine pratique de Paris, 1846.

*Des Dangers de l'avulsion des dents avec la clef de Garengeot,* et modifications à apporter à cet instrument. Annales de la Société des Sciences médicales de Bruxelles, 1846.

*De la Nécessité des Abattoirs publics dans les villes de province* (hygiène publique). Valognes, 1835.

*Coup-d'Œil sur le Choléra-Morbus,* in-4°. Strasbourg, 1832.

# DE L'INFLUENCE
# DES VOYAGES
## SUR L'HOMME ET SUR SES MALADIES.

## CHAPITRE PREMIER.

### INFLUENCE DU CLIMAT SUR L'ORGANISATION DE L'HOMME.

L'homme possède une puissance vitale qui le met à même de résister à un haut degré aux actions mécaniques, physiques et chimiques des corps qui l'environnent; cependant il ne peut se soustraire aux influences du climat dans lequel il est plongé. Constitué en grande partie par des matières organiques, il doit se ressentir de l'action qu'ont sur elles plusieurs agents puissants, tels que le froid, la chaleur, l'humidité, la sécheresse, l'électricité, etc. Comme tous les corps organisés, celui de l'homme, par une froidure modérée, prend du ressort, du ton et de la vigueur; par un froid excessif, il se resserre, se racornit, s'engourdit et se congèle; sous l'influence de la

chaleur, il devient mou et sans force ; l'humidité le pénètre et le gonfle, la sécheresse l'allonge et le rend plus ferme. L'électricité à petites doses l'anime et le fortifie; absorbée en trop grande quantité, elle trouble et même détruit ses fonctions.

Ces divers principes modificateurs de l'organisation de l'homme règnent plus ou moins fortement sur les différents points du monde, selon que ceux-ci ont leur élévation plus ou moins grande au-dessus du niveau de la mer, et selon le degré de leur éloignement de la ligne équinoxiale, et la quantité des eaux et des forêts qu'on y rencontre. L'homme doit donc présenter des marques constantes des effets produits sur lui par des causes modificatives dont la réunion est appelée climat (1). C'est ce qui a lieu, et cette action du climat a tellement frappé des naturalistes, qu'ils l'ont reconnue comme produisant seule les

(1) Les géographes, et à leur exemple quelques médecins, entendent par climat une bande de terre comprise entre deux cercles parallèles à l'équateur. On ne doit tenir compte que jusqu'à un certain point de ces partages purement scientifiques, parce qu'ils ne donnent pas une idée exacte de la nature des choses. Chaque surface comprise entre les cercles n'est pas continue, elle est toujours séparée par des montagnes, des eaux, etc., qui en rendent la température inégale dans ses parties. M. de Humboldt entend par *climat* toutes modifications de l'atmosphère dont nos sens sont affectés d'une manière sensible, telles que la température, l'humidité, les variations de pression

variétés que présente le genre humain disséminé sur la surface du globe. D'après eux, tous les hommes viennent de la même souche et ne doivent qu'au pays qu'ils habitent les différences que l'on observe sur plusieurs parties de leur corps. Ce serait à la zone torride que le nègre devrait attribuer sa conformation grêle et maigre, la laine de sa tête, la couleur de sa peau et la configuration de sa face. Les Européens seraient redevables à leur position géographique, de la blancheur de leur teint et de la beauté de leurs formes. Il en serait ainsi des autres peuples qui diffèrent entre eux sous beaucoup de rapports, et qui néanmoins sont tous bâtis sur le même plan. A l'appui de ce système, on a cité des peuples qui, par leur déplacement d'un pays dans un autre, ont fini par perdre presque entièrement leur caractère primitif dans un laps de temps fort court, lorsque l'émigration s'est faite

atmosphérique, la tranquillité de l'air, ou les effets des vents étéronymes, la charge ou la quantité de tension électrique, la pureté de l'air ou ses mélanges avec des émanations gazeuses plus ou moins insalubres, enfin le degré de diaphanéité habituelle, ou la sérénité du ciel si importante par l'influence qu'elle exerce, non seulement sur le rayonnement du sol, sur le développement des tissus organiques dans les végétaux et la maturation des fruits, mais aussi sur l'ensemble des impressions qui, dans les zônes diverses, sont excitées dans l'âme par les sens.

dans un climat énergique. —Les Juifs portugais et espagnols qui abandonnèrent, dans le xv[e] siècle, leur patrie, pour aller aux îles du cap Vert et en Guinée, ne diffèrent plus en rien actuellement des naturels de ces dernières contrées. Ces Juifs se sont toujours mariés entre eux, portés qu'ils sont à en agir ainsi, et par les lois judaïques et par leur grande répugnance pour la race nègre.

Pour avoir une idée exacte de l'effet du climat sur ses habitants, il suffit de jeter un coup-d'œil sur le vaste empire de la Chine qui s'étend depuis les frontières de la Sibérie jusqu'au tropique. Les Chinois le plus au nord ont le teint des Allemands, et ceux plus au midi ont celui des Espagnols et des Maures; enfin, les mêmes hommes voisins du tropique, ont le teint olivâtre tellement foncé, que des voyageurs les ont pris pour des nègres.

Un grand nombre de savants, il est vrai, ne pensent point ainsi; ils admettent que c'est à des races primitives qu'il faut faire reporter ces différences dans la conformation de l'homme. Ils se fondent sur ce que les marques distinctives ne se trouvent pas seulement à la surface du corps, mais aussi à l'intérieur. La peau du nègre n'est pas la seule partie qui soit noire chez lui; son

sang, ses organes intérieurs le sont également. Et puis, comment peut-on admettre, disent-ils, que cet homme paresseux, timide, sans industrie et sans entendement, soit de la même famille que l'Européen actif, social, qui s'est acquis par sa conception, son génie et ses talents, la suprématie dans tout l'univers?

Les partisans de ce dernier système ne sont pas d'accord sur la quantité des prétendues races primitives : les uns en comptent deux, les autres trois, d'autres cinq, etc. Ceux qui n'en admettent que deux soutiennent que les modifications physiques, qui ont fait faire plus de divisions, ne sont dues qu'au croisement des races et à l'influence du climat. Chacun d'eux veut bien que ce dernier agisse sur les hommes, mais seulement jusqu'à un certain point, et d'après les classements qu'il a faits à sa manière, du genre humain. Cependant tous reconnaissent que cette action du climat est assez forte pour produire de si grandes modifications d'organisation sur les habitants de quelques localités, qu'ils hésitent à les mettre au nombre des membres de la grande famille intellectuelle; tels ils jugent les albinos en Afrique, les cagots des Pyrénées et les crétins du Valais (1).

(1) L'état de ces êtres est bien dû à l'influence du lieu qu'ils

Si l'influence du climat peut défigurer et même déformer les hommes à un tel degré, pourquoi ne point admettre qu'elle peut apporter dans leur organisation des modifications spéciales qui sont loin d'être monstrueuses et qui se perpétuent de génération en génération? Qui peut plus, peut moins.

habitent, puisque des crétins qui le quittent pour aller vivre ailleurs, ne produisent plus de crétins. Il paraît même que l'enfant crétin, transporté dès sa naissance dans un pays où il ne naît pas de ces infortunés, perd, en grandissant, les caractères du crétinisme. *L'Univers Suisse* (1842) contient ce qui suit :

« Le crétinisme, cette triste infirmité qui atteint un grand » nombre d'habitants de certaines vallées des Alpes, paraît » pouvoir être bientôt éloigné de la Suisse. A Aigle, il exis- » tait en 1828 une trentaine de crétins, aujourd'hui il n'y en a » pas un seul en bas-âge, et le petit nombre de survivants a at- » teint la vieillesse. Cependant chaque année il naît encore » dans cette ville des enfants dont la conformation de la tête et » des membres, et le peu de développement de l'intelligence, » dénotent le crétinisme. Mais on fait disparaître tous ces ca- » ractères en transportant et élevant dans les montagnes les » enfants qui offrent cette triste disposition. L'air pur des Alpes » exerce une action spécifique et curative sur cette infirmité.

» Ces heureux résultats ont attiré l'attention des médecins, et » le docteur Guygenbeihl a fondé sur le mont Abenbderg, près » d'Interlacken, un établissement pour le traitement des cré- » tins. Cet établissement est nouveau, mais il a déjà reçu douze » enfants crétins ; les plus jeunes de ces pauvres petits êtres se » développent de jour en jour, leur intelligence est à peu de » chose près semblable à celle des enfants de leur âge. Quant » aux crétins plus âgés, leur triste situation s'améliore aussi. » Le docteur Guygenbeihl dirige l'établissement et donne les » soins médicaux ; deux instituteurs sont chargés de l'ensei- » gnement élémentaire, et des sœurs de charité, des soins ma- » ternels si précieux pour ces malheureuses créatures. »

Pourquoi, par exemple, faire une famille à part des Esquimaux? n'est-il point beaucoup plus juste de les faire venir de la race mogole ou caucasique, et de supposer que le froid et les privations de ce qui est nécessaire à la vie de l'homme les ont ainsi déformés? Parmi les objets précieux que le prince Napoléon Bonaparte a rapportés de son voyage au pôle nord et que l'on peut appeler scientifique, à cause des fruits qu'en retirera l'histoire naturelle; parmi les objets précieux, dis-je, rapportés par ce prince, on a pu observer, au Palais-Royal, les plâtres pris sur les naturels de ces contrées disgraciées de la nature. — Ces tailles petites et rabougries, ces figures aplaties, ces ligues allongées, ces lèvres pendantes n'indiquent-elles point un être qui vit malgré le climat où il se trouve et contre les rigueurs duquel il est constamment en butte?

Le système de l'unité de l'espèce humaine a été combattu par un grand nombre de raisonnements sérieux, mais qui perdent chaque jour de leur valeur. Les progrès qu'a faits depuis quelque temps l'anatomie, ont permis de reconnaître que ces différences dans l'organisation, que l'on pensait sans nul rapport entre les diverses races humaines, n'étaient qu'apparentes. L'on a trouvé que les hommes qui semblaient dépourvus de

certains organes, les possédaient, peu développés il est vrai, mais assez pour prouver leur parenté avec ceux qui les avaient très prononcés. Ainsi les recherches communiquées récemment à l'Institut, par un savant physiologiste, M. Flourens, ont fait tomber un des arguments mis en avant et qui semblait à jamais indestructible, je veux parler de l'organisation de la peau du nègre, qui avait été dite entièrement différente de celle de la race blanche ou caucasienne.

Cet habile anatomiste a démontré qu'entre le dernier et le second épiderme de la peau du Kabyle, de l'Arabe et du Maure, il y a toujours une couche de *pigmentum* (matière colorante) et une membrane pigmentale que l'on admettait seulement chez les nègres. Cette membrane est surtout nettement prononcée sur la peau de l'Arabe. Celle de l'Européen lui-même n'échappe pas entièrement à la loi commune; elle présente, partiellement du moins, des apparences manifestes de l'appareil pigmental. Mais dès qu'on trouve ce dernier entièrement développé chez les Kabyles, les Maures et les Arabes, qui sont classés dans la race blanche, on ne peut plus se servir du prétexte de sa présence unique chez le nègre pour en faire une race à part. Quant à l'inaptitude aux sciences et aux arts, qui a été dite un

des attributs de certaines races, de la race nègre, par exemple, le temps en a fait justice. Ce qui s'est passé en Amérique depuis un demi-siècle a prouvé que les hommes de cette couleur étaient, comme leurs frères à peau blanche, capables d'arriver à exécuter les plus beaux comme les plus grands travaux intellectuels.

Tout homme bien organisé, et sans affection morbide héréditaire ou acquise, n'importe sa taille, sa couleur et sa configuration, est susceptible d'acquérir des connaissances, de l'instruction. Il aura une aptitude, une faculté de percevoir et de juger d'autant plus petites, qu'il sera plus près de l'état sauvage ou barbare; mais le sauvage, le barbare peuvent gagner de l'aptitude qu'ils transmettront à leurs descendants, lesquels en acquerront à leur tour davantage. Ce qui s'observe ainsi sur un seul homme se remarque sur les nations en général. C'est ainsi qu'elles parviennent graduellement au plus haut degré de la civilisation, et jamais d'un seul bond.

Si le système de l'unité du genre humain ne paraît point clairement établi aux yeux des philosophes, c'est qu'il tient à la création que la Providence a voulu laisser couverte d'un voile divin à travers lequel il ne nous est pas donné de pénétrer. En croyant au récit de la Genèse,

relativement aux trois fils de Noé, nous expliquerons comment sont arrivées les principales variétés du genre humain, par la dispersion de ces trois frères dans des climats différents. Nous pourrons dire que Japhet fut le tronc originel de la race blanche ou caucasienne; que Sem fut la tige des peuples à peau olivâtre ou chinoise; et Cham, maudit par son père, qui lui prédit qu'il serait l'esclave des descendants de ses frères, peut se reconnaître dans les races nègres et hottentotes.

Il est facile d'admettre que les climats des divers pays apportent des variétés dans l'espèce humaine, lorsque nous voyons que, dans une même contrée, les hommes y diffèrent déjà. On observe que celui qui vit ici a quelque chose dans sa manière d'être que n'a pas celui qui habite un peu plus loin; l'un et l'autre ont reçu la climature de leur endroit, qui leur a donné un air extérieur, une physionomie capables de révéler le lieu où ils sont nés (1). Examinons ce

(1) Hippocrate, en comparant les diverses expositions où peut être située une ville, trouve qu'il doit en résulter des différences notables dans les dispositions physiques et morales de ses habitants, quand même d'ailleurs la latitude et la nature du sol seraient à peu près semblables. « Si, dit-il, cette ville est garantie des vents du nord par des hauteurs, et battue au contraire des vents chauds qui soufflent entre l'occident et l'orient,

qui se passe dans le même pays, chez l'habitant de la montagne et chez celui de la vallée. Nous trouvons toujours le premier remarquable par des formes plutôt grèles qu'arrondies, par un tissu graisseux peu abondant. L'appareil circulatoire et respiratoire fonctionne énergiquement. Le cœur est ici évidemment volumi-

ces hauteurs qu'elle a derrière elle et qui la couvrent, lui versent des eaux abondantes presque toujours chargées de sels. Ces eaux sont nécessairement froides l'hiver et chaudes l'été ; d'où s'ensuivent des mouvements que n'éprouvent pas les villes plus heureusement situées à l'égard des vents et du soleil. »

Plus loin, en parlant d'une ville tournée vers l'orient, il dit : « Son séjour est plus sain que celui des villes tournées vers le nord ou vers le midi. En effet, le froid et le chaud y sont tempérés. Les eaux que frappent les premiers rayons du soleil sont limpides, agréables à l'odorat, molles et bienfaisantes, car l'action de cet astre, surtout à l'heure de son lever, les épure et les corrige, et l'air sur lequel la lumière matinale agit avec plus de force, s'y trouve en quelque sorte pénétré des principes vivifiants qu'elle verse en abondance dans l'atmosphère. »

Les habitants d'une ville placée dans cette exposition sont en général plus vifs et plus alertes ; ils ont un teint mieux coloré, plus animé ; tout, jusqu'au son de leur voix, se ressent de l'influence qu'exerce sur eux un local favorable. Sensibles et prompts, ils sont susceptibles de sentiments passionnés ; mais un instinct heureux les dirige et les ramène au sang-froid de la sagesse. Ces alternatives ou ce passage continuel d'un état à un état tout différent, mais également naturel, rendent chez eux toutes les fonctions de la vie plus complètes et plus parfaites. Je ne doute que leur supériorité sur la plupart des autres hommes ne soit due en grande partie à ce que dans un terrain si bien situé, toutes les productions sont plus nourrissantes ou plus savoureuses ; qu'elles y contractent, par la culture, des qualités inconnues partout ailleurs.

neux, il lance avec force vers la tête et les autres parties du corps un sang qui aura été parfaitement purifié en passant dans les poumons, où un air vif et pur, respiré sous un volume considérable, aura contribué à une bonne hématose. Ce sang, si vivifiant, va grossir et fortifier les muscles du tronc et des membres, qui se dessinent nettement sous la peau. Les organes musculo-membraneux de la digestion se ressentant aussi de ces bienfaits, s'acquittent de cette fonction avec une facilité et une promptitude qui sont une source de plaisirs et de jouissances pour l'homme placé dans cette heureuse condition. Le cerveau imprime alors aux facultés intellectuelles et affectives un caractère de hardiesse et de netteté qui le rendent propre à exécuter facilement les plus grandes conceptions.

L'homme qui vit dans un lieu bas et humide, dans une vallée, est reconnaissable à la grande quantité de sucs blancs dont son corps est pénétré, et qui donnent aux chairs une mollesse et une flaccidité toujours accompagnées d'une pâleur prononcée. Cette mollesse atteint le tissu cellulaire qui se laisse distendre par la graisse souvent en quantité considérable. Le cœur et le système artériel sont ici sans énergie; mais les glandes, à peine sensibles au toucher sur l'habi-

tant de la montagne, sont chez celui qui nous occupe, constamment très développées, et quelquefois d'une manière désagréable à la vue. Cette mollesse de tissus n'excepte pas l'estomac qui admet volontiers une grande quantité d'aliments, mais demande quelque tonique pour en faire la digestion, qui est dans ce cas toujours longue, lourde et souvent pénible. Les fonctions du cerveau sont alors rarement faciles, et jamais d'une production remarquable par son énergie.

Il y a une très grande différence dans l'organisation des deux êtres dont nous venons de faire la description. Chez l'un, certains appareils (1) sont beaucoup développés et doués d'une grande puissance, tandis que chez l'autre les mêmes appareils s'y trouvent grêles et sans force. Ils ont chacun une forme de constitution que l'on a appelée *tempérament*. Le premier de ces tableaux est celui du tempérament sanguin; le dernier, celui du tempérament lymphatique.

Les tempéraments ou, ce qui est la même chose, la prédominance de certains appareils sur les autres, sont bien l'effet de l'action du climat, puisque l'homme qui a quitté son endroit et vécu

(1) On appelle *appareil* en médecine, la réunion de plusieurs organes qui concourent à une fonction du corps. Ainsi le cœur, les artères et les veines forment l'appareil circulatoire.

ailleurs pendant un certain temps, change de tempérament. Ces phénomènes sont dus encore à l'action des aliments, qui n'ont pas la même nature partout. Parmi les êtres organisés, ce n'est pas seulement l'homme qui varie dans son organisation selon les lieux qu'il habite : les végétaux que nous employons à notre nourriture ordinaire sont, comme toutes les autres plantes, plus mous, plus aqueux, si nous les prenons dans la vallée que si nous les récoltons sur un lieu élevé. Dans cette dernière situation, ils ont un arome, un parfum, une action tonique et fortifiante dont sont dépourvues les mêmes plantes élevées dans la vallée. Il en est de même pour les animaux dont nous mangeons la chair. Après s'être nourris sur les hauteurs de végétaux aromatiques, ils font, par leur parfum, les délices de nos tables, en procurant une bonne réparation à notre corps. On ne doit pas craindre de trouver chez eux ces tubercules ramollis, ces glandes durcies et malades qui existent si souvent dans les animaux provenant d'une vallée. Sur les lieux élevés, les eaux que boivent l'homme et les animaux, et dont les plantes sont arrosées, sortent le plus souvent de roches primitives dans la composition desquelles il entre presque toujours des substances ferrugineuses. Elles sont douées alors de vertus toniques

et fortifiantes qu'elles ont reçues dans leur cours souterrain, et dont elles pénètrent le corps qui les admet. Les eaux qui ont leur source dans les vallées où elles coulent, ont l'inconvénient d'être en rapport avec des terres d'alluvion composées de sels calcaires et de détritus d'animaux et de végétaux qui leur donnent des qualités laxatives, débilitantes et souvent propres à occasionner, sinon des maladies, du moins un mauvais état des organes digestifs.

Tout donc, dans chaque localité, agit dans le même sens sur le corps de l'homme. L'air qu'il respire, la chair et les plantes dont il se nourrit, l'eau qu'il boit, tendent à lui donner une organisation particulière, un tempérament (1). C'est ainsi que nous trouvons généralement les habitants de la Belgique, de la Hollande et de l'Angleterre doués d'un tempérament lymphatique. Les Français sont lymphatico-nerveux, les Espagnols sont bilieux, les Ecossais et les Irlandais sont sanguins, et les Italiens nerveux, etc.

Ces organisations spéciales, qui sont ainsi le plus souvent le résultat de l'influence du lieu

(1) Dans le royaume de Valence (Espagne), pays souven inondé par le Guadalquivir, les Espagnols disent que la viande y est de l'herbe, l'herbe de l'eau, les hommes sont des femmes, et les femmes.... (Bourgoing, *Voyage en Espagne.*)

qu'on habite, sont-elles donc très avantageuses pour la vie de l'homme? ou, en d'autres termes, ces tempéraments sont-ils, à proprement parler, un état normal? La santé étant le résultat d'un jeu égal en force et en activité des différents organes qui concourent à l'entretien de la vie, aussitôt qu'il y a tempérament, ce jeu égal n'existe plus, ni par conséquent la santé dans toute l'acception du mot. Il n'y a donc pas de bon tempérament, et il serait préférable de ne pas en avoir; car alors tous les organes seraient en équilibre de force et de puissance. Ainsi, plus une personne a un tempérament prononcé, plus elle est menacée de maladies, qui très souvent auront leur siége dans un des organes prédominants et concourant à établir le tempérament. Cependant l'on considère comme n'étant pas malade et comme n'ayant pas besoin des conseils de la médecine, un homme doué d'un tempérament fortement prononcé, mais qui n'occasionne point d'accidents. C'est peut-être à tort; mais il est si rare de trouver quelqu'un d'une santé parfaite ou dont les organes soient en équilibre de force! Beaucoup de médecins admettent même qu'il n'en existe pas, et que le mot *santé* est un terme de convention, un type aussi idéal que celui de *beauté physique*.

D'après ce que nous venons de dire, il est à peu près certain qu'elle ne peut exister chez les peuples civilisés, puisque chacun vit dans la contrée où il est né. Pour arriver à la posséder, il faudrait toujours voyager, changer d'air et d'aliments, afin que tous les appareils de la vie fussent tour à tour également activés et fortifiés.

Il est d'observation que les hommes qui passent la plus grande partie de leur vie en changeant souvent de lieu, jouissent d'une santé florissante. Les peuples nomades sont excessivement robustes et sans infirmités. Chez nous, les voyageurs du commerce, les courriers, les conducteurs de diligences sont doués d'une excellente constitution; chacun de nous est porté à voyager dans l'idée que sa santé s'en trouvera bien. Les riches voyagent avec empressement, et les personnes qui sont retenues sur un petit point de ce monde parce qu'elles y trouvent les moyens de subvenir à leurs besoins, désireraient jouir de l'effet bienfaisant des voyages. Il semble que nous sommes pénétrés de l'idée qu'il n'y a pas de plus grand ni de plus heureux modificateur de notre économie que le changement de lieu. La nature nous avait faits cosmopolites, et nous voudrions toujours obéir à ses lois qui, ici

comme ailleurs, sont pour nous des faveurs. En effet, elle n'a accordé qu'à l'homme le pouvoir de visiter ainsi l'univers entier.

Certains animaux et certaines plantes se trouvent seulement sous les tropiques; d'autres animaux et d'autres plantes ne peuvent exister qu'aux extrémités polaires. Le lion et le palmier de la torride périraient promptement de froidure au milieu des glaces du Groënland, le renne et la bruyère de la Laponie ne pourraient supporter la chaleur ardente des plaines d'Afrique. L'homme seul peut parcourir et même habiter tous les points du globe. Nous le trouvons sur les bords de la mer Glaciale, se nourrissant de poisson cru et gelé, et sous l'équateur, vivant de sauterelles, de la moelle des palmistes et de fruits sauvages.

Mais c'est principalement à nous, habitants des pays tempérés, qu'est réservé le droit d'aller nous soumettre impunément à l'action si variée des climats. Nous vivons en Sibérie comme sur les côtes de Malabar, tandis que les peuples des contrées extrêmes ont perdu la faculté de se plier ainsi à l'effet de ces émigrations. Le nègre de Guinée ou du Sénégal, transporté dans un pays où une forte chaleur ne vient point pénétrer son corps, incapable d'énergie et de beau

coup de mouvement, périt bientôt de consomption. Le Lapon que l'on arrache de son *iourte* enfumée, que l'on éloigne de son effroyable climat, tombe malade et succombe aux accidents qu'il éprouve aussitôt après son déplacement. La constitution de l'homme ici a été changée par un long séjour dans des contrées destructives de tout ce qui a vie. C'est ainsi qu'un prisonnier, qui chez nous aurait passé plusieurs années dans un cachot, serait exposé à périr si, en quittant sa prison, il ne se soumettait pas graduellement et avec réserve à l'action bienfaisante du grand air.

Il y a parmi les habitants des grandes villes et de quelques localités malsaines, des personnes avec de malheureuses constitutions, résultat d'excès, de maladies, ou de l'hérédité, et qui ne peuvent vivre que dans une atmosphère lourde, humide, et contenant peu d'oxigène. Elles sont mal à l'aise lorsque le temps est beau et que l'air est sec. On en trouve même chez qui les fonctions de la vie ne se font jamais avec plus de facilité que dans des endroits insalubres. Un grand nombre de cuisiniers et de cuisinières sont gros et gras tout le temps qu'ils font leur état, malsain par lui-même et souvent dans des caves. A peine se mettent-ils à vivre en rentiers, qu'ils sont pour-

suivis sans cesse de malaise, et très souvent de maladies. Nous avons eu pour camarades d'études des jeunes gens qui engraissaient pendant la saison que nous passions aux travaux de dissection dans les amphithéâtres, et qui maigrissaient lorsque nous cessions d'habiter toute la journée ces lieux remplis d'émanations impures, avec une atmosphère humide. De telles choses se passent chez les hommes qui ont des poumons délicats, irritables, et que l'air vif incommode et fatigue ; c'est ainsi qu'une nourriture substantielle n'est point supportée par un mauvais estomac, qui peut digérer avec facilité, seulement les aliments inertes et presque sans sucs nourriciers.

L'habitude de vivre renfermé et privé du grand air, fait que l'on éprouve une certaine incommodité lorsque l'on s'y expose. Les hommes de cabinet, ceux qui mènent une vie sédentaire sont principalement dans ce cas. L'air des grandes villes, toujours situées dans une vallée et souvent près d'une rivière, est épais et lourd ; lorsque ceux qui le respirent habituellement vont sur un lieu plus élevé, où l'air est plus vif, ils en éprouvent, dans les premiers moments, une certaine incommodité, des maux de tête. Beaucoup de Parisiens, dans leurs excur-

sions à Saint-Germain, à Versailles, à Montmorency, doivent avoir ce désagrément.

Nous voyons, d'un autre côté, des hommes dont la constitution exige, pour être en santé, un air toujours pur et vif. Aussitôt que l'atmosphère dans laquelle ils se trouvent est chargée de trop d'humidité, de trop de vapeurs ou de trop de gaz non vivifiants, ils sont indisposés, et s'ils y séjournent, ils tombent malades. Cette susceptibilité de l'alimentation pulmonaire s'observe ordinairement chez ceux qui ont eu de longues maladies, de profonds chagrins, et dont le principe de vie est promptement en désarroi, lorsque l'air respirable ne contient pas assez d'oxygène (air vital de Condorcet). De pareilles conditions sont des états morbides ; il faut faire tous ses efforts pour en sortir.

Il est dans la nature de chaque organe de n'être point constamment excité de la même manière et avec la même force ; l'estomac se trouve bien, se fortifie de recevoir des aliments qui varient dans leur excitation et leurs principes nutritifs : pareillement les poumons demandent à aspirer un air qui ne soit point toujours le même dans sa composition et sa force (1).

(1) L'air respirable doit toujours contenir une certaine quan-

J'ai un ami qui, après avoir étudié la médecine pendant plusieurs années à Paris, est allé vivre au bord de la mer, où il espérait que sa santé, altérée par des études trop pénibles pour lui, se remettrait. Elle s'y rétablit assez promptement ; mais au bout de cinq à six ans, elle devint encore une fois mauvaise. Il fit sur ces entrefaites plusieurs excursions dans une vallée voisine, où l'air était loin d'être vif comme celui qu'il respirait habituellement. Il s'aperçut que, pendant le temps qu'il y séjournait, il éprouvait un bien-être qu'il perdait en quittant la vallée. Il alla s'y établir. Il y était depuis plusieurs années, avec une santé excellente, lorsqu'il tomba malade d'une fièvre typhoïde fort grave, de laquelle il a été heureusement délivré. Depuis lors il a repris son ancienne habitation du bord de la mer sans cesser d'avoir celle de la vallée ; de sorte qu'il est tantôt à l'une, tantôt à l'autre, et il prétend que ce changement de climat, répété au moins toutes les semaines, est la première cause de la santé dont il jouit.

tité de parties constituantes impropres à la respiration. Qui voudrait respirer de l'oxygène seulement éprouverait bientôt des accidents terribles. L'air pur, c'est-à-dire celui composé de 0,78 d'azote, 0,21 d'oxygène, et 0,01 ou 0,02 d'acide carbonique, est déjà excessivement fatigant et susceptible d'occasionner des hémorrhagies pulmonaires.

On se fera une idée de toute l'influence du climat dans *la vie* de l'homme, en se rappelant les définitions qu'en ont données plusieurs grands naturalistes. *La vie,* a dit Crevisanus, *est l'uniformité constante des phénomènes avec la diversité des influences extérieures.* Cuvier l'a définie : *la faculté qu'ont certains corps de durer pendant un temps et sous une forme déterminée, en attirant sans cesse dans leur substance une partie des substances environnantes et en rendant aux éléments une portion de leur propre substance.* Blainville l'a dite : *un foyer où il y a à tous moments apport de molécules nouvelles et départ des anciennes.*

C'est donc, en définitive, par l'action et l'apport des corps qui nous environnent, que nos organes résistent plus ou moins longtemps à la destruction, à la mort (1).

(1) Il s'agit ici de la cessation de la vie végétative, de cette vie inhérente à chaque organe, qui existe encore dans notre corps, alors que notre âme s'en est séparée, et qui fait qu'après la mort la barbe et les ongles poussent pendant quelque temps, comme le tronc d'un arbre coupé et transporté dans le chantier bourgeonne encore ; comme une fleur détachée de sa tige s'épanouit pour un instant, lorsqu'on l'a placée dans des conditions favorables.

Dans cette étude de l'homme, il n'est nullement question de ce principe divin que la Providence se plaît à y déposer pour un temps, et qu'elle veut bien rappeler vers elle lors de notre destruction physique.

Le climat au milieu duquel nous vivons, et qui est en grande partie constitué par ces corps, a donc une importance immense dans la vie ; et d'après ce que nous avons dit, il doit être généralement avantageux pour l'homme d'en changer souvent.

---

## CHAPITRE II.

### DE L'INFLUENCE DES CLIMATS SUR LE MORAL DE L'HOMME.

—

Qui peut ignorer, dit Galien, combien diffèrent de corps et d'esprit les peuples septentrionaux et ceux qui vivent sous la zone torride ? leurs coutumes sont tout à fait opposées. Qui peut ignorer encore que ceux qui habitent des régions tempérées tiennent le milieu entre les peuples du Midi et du Nord, ont un corps mieux conformé, des mœurs plus douces et plus policées, un génie plus heureux et une prudence plus grande ?

En effet, si nous jetons nos regards sur le moral d'un peuple, nous le trouvons différent selon qu'on l'observe dans un climat plutôt que dans un autre. Les habitants de l'Orient, des pays chauds et humides, sont naturellement mélancoliques, paresseux, sans courage, flatteurs et esclaves. Ils ont de l'aversion pour les arts, les sciences et le commerce. Le gouvernement despotique semble nécessaire à ces nations que les chefs gouvernent avec des cruautés nombreuses, des injustices fréquentes et toujours passionnément,

en employant des moyens cachés et violents, qui dénotent la faiblesse et le manque de caractère.

En se rapprochant des pôles, non jusqu'à ces extrémités où la nature a tout anéanti ou tout doué d'une vie sans sensibilité, mais jusque dans ces régions où une forte froidure se fait sentir la plus grande partie de l'année, nous voyons des peuples doués de qualités morales différentes ; le courage, la fierté, l'activité, l'amour des combats sont leurs principaux attributs. Ce n'est point par paresse, mais par mépris pour les avantages et les plaisirs que procurent les travaux intellectuels qu'ils négligent ces derniers. Une certaine brutalité est nécessaire pour les gouverner.

Les hommes des pays tempérés ont un caractère doux et modéré comme le climat de leur contrée; ils ne sont point exagérés dans leurs penchants. Cette faculté de se posséder les rend aptes à la réflexion, à la tension d'esprit, sources de lumières pour le jugement, bases fondamentales de tous les travaux intellectuels qui, dans tous les temps, les ont distingués des habitants des autres climats. Ils ont une sensibilité développée à un degré extrêmement favorable à l'entretien de cette admirable civilisation au milieu de laquelle ils vivent. Ils ne s'accommodent que d'un gouvernement doux et plein de tolérance, ten-

dant toujours à la démocratie. Le despotisme peut, de temps à autre, peser sur eux de tout son poids écrasant, mais il ne les tiendra jamais indéfiniment sous ses lois égoïstes ; ils s'en délivreront avec d'autant plus d'ardeur et d'autant plus vite qu'ils seront plus près de la mer et des montagnes : là, l'air qu'on respire vous anime de l'amour de la liberté.

Montesquieu, dans son immortel livre de l'*Esprit des lois*, en parlant des différences que présente le moral des peuples, les a expliquées avec un inimitable talent d'observateur et de moraliste. Voici comment il s'exprime :

« L'air froid resserre les extrémités des fibres extérieures de notre corps ; cela augmente leur ressort et favorise le retour du sang des extrémités vers le cœur ; il diminue la longueur de ces mêmes fibres ; il augmente donc encore par là leur force. L'air chaud, au contraire, relâche les extrémités des fibres et les allonge : on a donc plus de vigueur dans les climats froids. L'action du cœur et la réaction des extrémités des fibres s'y font mieux, les liqueurs sont mieux en équilibre, le sang est plus déterminé vers le cœur, et réciproquement le cœur a plus de puissance. Cette force plus grande doit produire bien des effets, par exemple, plus de confiance

en soi-même, c'est-à-dire plus de courage; plus de connaissance de sa supériorité, c'est-à-dire moins de désir de la vengeance; plus d'opinion de sa santé, c'est-à-dire plus de franchise, moins de soupçons, de politique et de ruse : enfin cela doit faire des caractères bien différents. Mettez un homme dans un lieu chaud et enfermé, il souffrira, par les raisons que je viens de dire, d'une défaillance de cœur très grande. Si dans cette circonstance on va lui proposer une action hardie, je crois qu'on l'y trouvera très peu disposé ; sa faiblesse présente mettra un découragement dans son âme : il craindra tout, parce qu'il sentira qu'il ne peut rien. Les peuples des pays chauds sont timides comme les vieillards le sont; ceux des pays froids sont courageux comme le sont les jeunes gens.

» Les nerfs qui aboutissent de tous côtés au tissu de notre peau font chacun un faisceau de nerfs; ordinairement ce n'est pas tout le nerf qui est remué, c'en est une partie infiniment petite. Dans les pays chauds, où le tissu de la peau est relâché, les bouts des nerfs sont épanouis et exposés à la plus petite action des objets les plus faibles. Dans les pays froids, le tissu de la peau est resserré et les mamelons comprimés, les petites houppes sont en quelque façon paraly-

sées; la sensation ne passe guère au cerveau que lorsqu'elle est extrêmement forte, et qu'elle est de tout le nerf ensemble. Mais c'est d'un nombre infini de petites sensations que dépendent l'imagination, le goût, la sensibilité, la vivacité.

» Dans les pays froids, on aura peu de sensibilité pour les plaisirs; elle sera plus grande dans les pays tempérés; dans les pays chauds, elle sera extrême. Comme on distingue les climats par les degrés de latitude, on pourrait les distinguer, pour ainsi dire, par les degrés de sensibilité. J'ai vu les opéras d'Angleterre et d'Italie, ce sont les mêmes pièces et les mêmes acteurs; mais la même musique produit des effets si différents sur les deux nations, l'une est si calme et l'autre si transportée, que cela paraît inconcevable.

» Il en sera de même de la douleur : elle est excitée en nous par le déchirement de quelque fibre de notre corps. L'auteur de la nature a établi que cette douleur serait plus forte à mesure que le dérangement serait plus grand. Or, il est évident que les grands corps et les fibres grossières des peuples du Nord sont moins capables de dérangement que les fibres délicates des peuples des pays chauds : l'âme y est donc moins sensible à la douleur. Il faut écorcher

un Moscovite pour lui donner du sentiment.

» Avec cette délicatesse d'organe que l'on a dans les pays chauds, l'âme est souverainement émue par tout ce qui a du rapport à l'union des deux sexes : tout conduit à cet objet.

» Dans les climats du Nord, à peine le physique de l'amour a-t-il la force de se rendre bien sensible : dans les climats tempérés, l'amour, accompagné de mille accessoires, se rend agréable par des choses qui d'abord semblent être lui-même et ne sont pas encore lui. Dans les climats plus chauds, on aime l'amour pour lui-même; il est la cause unique du bonheur, il est la vie.

» Dans les pays du Midi, une machine délicate, faible mais sensible, se livre à un amour qui, dans un sérail, naît et se calme sans cesse; ou bien à un amour qui, laissant les femmes dans une plus grande indépendance, est exposé à mille troubles. Dans les pays du Nord, une machine saine et bien constituée, mais lourde, trouve ses plaisirs dans tout ce qui peut remettre les esprits en mouvement : la chasse, les voyages, la guerre, le vin. Vous trouverez dans les climats du Nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertu, beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez des pays du Midi, vous croirez vous éloigner de la morale même; des passions

plus vives multiplieront les crimes, chacun cherchera à prendre sur les autres tous les avantages qui peuvent favoriser ces mêmes passions. Dans les pays tempérés, vous verrez des peuples inconstants dans leurs manières, dans leurs vices mêmes et dans leurs vertus; le climat n'y a pas une qualité assez déterminée pour les fixer eux-mêmes.

» La chaleur du climat peut être si excessive que le corps y sera absolument sans force. Pour lors l'abattement passera à l'esprit même : aucune curiosité, aucune noble entreprise, aucun sentiment généreux; les inclinations y seront toutes passives; la paresse y fera le bonheur; la plupart des châtiments y seront moins difficiles à soutenir que l'action de l'âme, et la servitude moins insupportable que la force d'esprit qui est nécessaire pour se conduire soi-même. »

Chaque peuple a un tempérament que nous avons dit lui être donné par le climat. Or, on admet qu'à chaque tempérament sont liés certaines facultés intellectuelles et affectives. Je dis *liées*, parce que je ne puis croire que ces facultés soient le produit de ces tempéraments. Cependant si notre moral imprime, dans le plus grand nombre des cas, une tournure à notre corps, une physionomie à notre figure, il est impossible

de ne pas reconnaître que notre moral est à son tour singulièrement modifié dans ses actes par la manière d'être de notre physique. La fièvre qui brûle nos organes nous occasionne le délire; une blessure à la tête peut faire perdre la mémoire ou la raison. Haller rapporte dans sa *Physiologie*, qu'un *P. Mabillon* paraît longtemps devoir être imbécile; mais une blessure qu'il reçoit à la tête détermine le développement ou mieux l'excitabilité de son cerveau; et de ce moment, il devient un homme supérieur. Un idiot est blessé au crâne, et tout à coup son intelligence se manifeste; mais elle ne se conserve que le temps que dure la plaie et que cette plaie tient le cerveau en irritation. Richerand visite un blessé, dont une portion de la cervelle est à découvert; il la comprime un peu, et le malade perd à l'instant la connaissance qu'il retrouve aussitôt que le chirurgien cesse sa compression. Chaque jour nous sommes à même de nous assurer de l'influence du physique sur le moral, par des phénomènes moins importants, il est vrai, mais aussi concluants. Notre travail intellectuel n'est pas facile lorsque notre corps est fatigué, lorsque nous sommes sous l'impression d'une digestion pénible. La nature de nos pensées et de nos raisonnements est différente, selon que

l'on se nourrit d'aliments farineux, aqueux, pauvres en sucs nourriciers, ou bien de substances succulentes, réparatrices, sous un petit volume. Qui n'a été à même d'éprouver la vertu des spiritueux pour développer et exciter l'intelligence? Le café a été appelé la liqueur intellectuelle par excellence, à cause du pouvoir qu'il a sur l'esprit.

Cette action du physique sur le moral a été observée, dans un temps encore peu reculé, par les supérieurs des monastères, où il fallait tenir sous le joug une grande réunion d'hommes en partie dans la force de l'âge. Ces chefs reconnurent bientôt qu'ils n'auraient jamais pu gouverner leurs maisons en y donnant une nourriture animale. Et lorsque le régime végétal permettait encore à quelques moines d'avoir une certaine énergie, on avait recours à la saignée ; cela s'appelait *amoindrir le moine* (*diminuere monachum*).

L'état de notre esprit dépend donc beaucoup de celui de notre corps, lequel à son tour est, comme nous l'avons dit, entièrement sous la dépendance du milieu où il se trouve, c'est-à-dire des éléments qui l'environnent constamment.

La religion, l'état de civilisation peuvent modifier ces effets du climat sur le moral des peuples ; mais ils ne font jamais disparaître entiè-

rement certains caractères propres à chacun d'eux. On trouve dans tous les temps les Français avec une légèreté vive et gaie, les Anglais mélancoliques, les Espagnols orgueilleux, les Italiens fins, les Suisses fidèles, les Allemands flegmatiques, les Turcs fastueux, les Malais perfides, les Chinois portés à une politesse insidieuse, etc.

L'action du climat sur le moral de l'homme est tellement constante, que l'on observe une grande ressemblance dans les attributs moraux des peuples éloignés les uns des autres et placés sur un sol de même nature et également élevé au-dessus du niveau de la mer, enfin ayant un même climat. Ainsi l'activité, le courage, l'intrépidité, l'amour des grandes entreprises se trouvent chez les Ecossais, les Corses, les Arabes, les Druses, les Albanais et chez tous les habitants des lieux élevés, comme ceux du Caucase et du Thibet.

Beaucoup d'auteurs ont rapporté cette grande activité du cerveau des habitants des montagnes à la nécessité où ces derniers se trouvent d'être ainsi actifs et presque ingénieux, pour subvenir à leurs besoins ; parce qu'en général le pays de montagne est peu productif, quelquefois aride. On trouve parmi les montagnards des personnes, avec de grandes fortunes, et qui ont tout le ca-

ractère et toute l'activité de leurs compatriotes ; et l'on voit, dans des vallées fertiles, beaucoup de gens étant dans un état de misère de laquelle ils sortiraient s'ils avaient l'industrie et l'activité des habitants de la montagne.

Les hommes qui vivent dans des pays non élevés, où l'air est chargé de vapeurs humides, sont tous, n'importe l'endroit où on les observe, lourds, paisibles, débonnaires ; leur esprit est simple, leur caractère bonace. La Hollande, la Flandre, les Pays-Bas et la Champagne ont pu produire quelques hommes célèbres ; cependant les habitants passent pour y être en général peu spirituels. Ceux de la basse Normandie, du Maine et du Berry sont réputés avoir un caractère peu entreprenant, et un esprit plutôt rusé qu'ingénieux.

Les hommes des différents pays que nous venons de passer en revue ont tous à peu près la même organisation cérébrale. L'organe de la pensée et de l'intelligence offre un développement peu différent ; mais il est, comme les autres parties du corps, influencé par le climat : dans les lieux bas et humides, il manque du ton et de l'énergie qui animent celui des montagnards. Il ne suffit pas que quelqu'un ait beaucoup de cervelle pour avoir une grande intelligence ; il est

nécessaire que cette substance cérébrale soit douée d'un principe de vie, d'une force vitale capables de la mettre en jeu. Il faut nécessairement de la cervelle pour avoir des facultés intellectuelles ; mais on peut avoir de la cervelle sans facultés intellectuelles.

On a remarqué que dans les pays où l'intelligence est très développée, les hommes ne sont point aptes à s'occuper indifféremment de tous les travaux intellectuels. Chaque peuple a une aptitude plus grande pour acquérir certaines connaissances. Les Allemands sont doués d'une réflexion profonde, qui les rend susceptibles de devenir de grands métaphysiciens et des philosophes érudits. Les Italiens, incapables de la tension d'esprit nécessaire pour ce genre d'instruction, donnent à tout ce qu'ils produisent une teinte de légèreté, de douceur et de mélancolie qui plaît beaucoup dans leurs poésies, et qui a un charme inimitable dans leur peinture et leur musique (1).

(1) En remontant dans l'histoire d'un peuple, on pourra le trouver quelquefois différent quant à ses productions intellectuelles. On reconnaîtra qu'il a produit des hommes de génie et de talent à une époque plus ou moins éloignée d'une autre où il a croupi dans l'ignorance la plus complète. Pour expliquer ces différences, il faut se rappeler qu'un mode de gouvernement, le tyrannique, par exemple, peut tenir longtemps un

Madame de Staël, ayant observé que chaque peuple a pour les créations de l'esprit un caractère bien tranché selon le pays où il vit, a voulu, dans un ouvrage savant, tracer une ligne de démarcation entre la littérature du Midi et celle du Nord (1). « Il existe, ce me semble, dit-elle, deux littératures tout à fait distinctes, celle qui vient du Midi et celle qui descend du Nord, celle dont Homère est la première source, celle dont Ossian est l'origine. Les Grecs, les Latins, les Italiens, les Espagnols et les Français du siècle de Louis XIV, appartiennent au genre de littérature que j'appellerai du Midi. Les ouvrages anglais, les ouvrages allemands et quelques écrits des Danois et des Suédois doivent être classés dans la littérature du Nord, dans celle qui a commencé par les bardes écossais, les fables islandaises et les poésies scandinaves... Le climat, ajoute-t-elle, est certainement une des raisons principales des différences qui existent entre les images qui plaisent dans le Nord et celles qu'on aime à se rap–

peuple dans l'impossibilité de mettre au jour ses facultés intellectuelles. D'un autre côté, les climats changent par suite des travaux des hommes. La coupe des forêts, l'assèchement des marais, l'endigage des rivières sujettes aux inondations, etc., modifient singulièrement le climat d'une contrée.

(1) *De la Littérature,* par Mme de Staël.

peler dans le Midi ; les rêveries des poètes peuvent enfanter des objets extraordinaires ; mais les impressions d'habitude se retrouvent incessamment dans tout ce que l'on compose. Les poètes du Midi mêlent sans cesse l'image de la fraîcheur des bois touffus, des ruisseaux limpides, à tous les sentiments de la vie ; ils ne se retracent pas même les jouissances du cœur sans y mêler l'idée de l'ombre bienfaisante qui doit les préserver des brûlantes ardeurs du soleil. Les peuples du Nord sont moins occupés des plaisirs que de la douleur, et leur imagination n'en est que plus féconde. Le spectacle de la nature agit fortement sur eux ; il agit comme elle se montre dans leurs climats, toujours sombre et nébuleuse. »

Puisque chaque climat a une action spéciale et ainsi marquée sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme, celui qui abandonne un climat pour aller passer un certain temps dans un autre devra présenter des changements dans ces mêmes facultés. Il se développera chez lui des pensées, des raisonnements, des jugements dont il aurait toujours été incapable s'il était resté dans le lieu qui l'a vu naître. Une personne originaire d'un climat chaud, possédant, comme tous les habitants de ce climat, beaucoup d'im-

pressionnabilité dans les organes et ayant l'âme susceptible d'être émue avec la plus grande facilité ; cette personne, si elle va habiter une contrée plus au nord, ne pourra que gagner à ce changement. Ses organes, sans perdre de leur délicatesse de sensation, auront plus de force ; ses facultés intellectuelles, tout en conservant leur grande facilité de perception, prendront du ton. Alors les œuvres, les actions de cette personne auront un caractère de supériorité remarquable. Que de grands hommes sont redevables de leur illustration, à leur déplacement ! Et quand on dit que nul n'est prophète dans son pays, qui serait capable de l'être en admettant que ses compatriotes voulussent bien l'entendre ?

Napoléon Ier n'est-il point redevable de sa gloire, de son immortalité à cette circonstance qu'il est venu, dans un climat plus froid que le sien, se servir des précieuses facultés qu'il avait reçues de la nature ?

Alexandre Dumas, originaire des tropiques, notre célèbre auteur dramatique, notre incomparable romancier, ne pourrait-il point attribuer à la même cause cet ensemble de talents admirables qu'il possède, et cette foule de travaux qu'il a faits, tous marqués au coin du génie le plus fécond ?

Le climat n'agit pas seul dans ces circon-

stances ; la vue d'un grand nombre d'objets nouveaux, la comparaison que l'on en fait avec ceux que l'on connaît déjà, excitent le cerveau et lui procurent des moyens de jugement qu'il n'avait pas jusqu'alors ; aussi les voyages sont-ils depuis longtemps devenus le complément d'une bonne éducation. C'est d'après ces préceptes que les poètes, les peintres, les musiciens, les sculpteurs, etc., qui veulent se perfectionner dans leur art, vont en Italie échauffer leur âme à la vue de toutes ces merveilles artistiques qu'on y admire.

Les personnes qui ont habité un pays étranger, en reviennent toujours avec un changement sensible dans la manière dont ils expriment leurs pensées et exécutent leurs mouvements. (Notez que ces derniers sont commandés par le cerveau, et peuvent, jusqu'à un certain point, donner une idée de la forme du moral de quelqu'un.) S'ils ont habité une contrée froide et humide, ils sont plus lourds dans leur langage et leur maintien ; s'ils sont allés demeurer dans un pays sec et froid, ils ont acquis de la raideur dans le caractère et dans leurs mouvements. Ces changements ne sont pas dus seulement à l'action du climat, ils proviennent encore de l'imitation. L'homme est ainsi fait, qu'il ne peut se défendre de prendre sans cesse quelque chose des êtres qui

l'environnent. Celui qui vit dans une société de gens brusques, quoique né avec les caractères de la douceur, finit par gagner beaucoup de brusquerie. Le berger a véritablement de la douceur de ses moutons, le bouvier est grossier comme son troupeau. L'Allemand, aux pensées sévères et profondes, après un séjour plus ou moins long en Italie, possédera quelque peu de cette aimable futilité qui caractérise les habitants des bords de la mer Adriatique.

Il serait difficile, peut-être même impossible de préciser le temps qui est nécessaire pour que le changement de lieu ait une action sur nos facultés intellectuelles et morales; ce temps doit varier selon les individus, selon leur impressionnabilité. Chez beaucoup de personnes une courte promenade dans un pays nouveau, varié, avec des sites bien dessinés, suffit pour obtenir ce changement. J.-J. Rousseau, ayant la tristesse dans l'âme et la douleur dans le cœur, se mit à parcourir les montagnes du Valais et ressentit bientôt le calme renaître en lui. Voici comme il rend compte de cette promenade.

« C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la

respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser : tous les désirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce ; et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que les bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale (1). »

(1) *Julie* ou *la Nouvelle Héloïse.*

Il y a donc des lieux qui par leur exposition, la liberté de l'air qu'on y respire, leur aménité, leurs formes superbes, fournissent aux âmes sensibles des impressions aussi belles, aussi douces que les tableaux qui les procurent : heureuses les personnes qui peuvent aller les visiter !

Le seigneur Desbarreaux, ce bel esprit de la fin du dix-septième siècle, attribuait aux voyages gracieux qu'il faisait, de conserver cette liberté d'âme qui lui fournissait tant de sel et d'agrément dans les conversations (Bayle, *Dictionnaire*, article *Desbarreaux*) : il passait l'hiver à Marseille, une autre saison dans le Languedoc, une autre sur les bords de la Charente, et une autre dans la Bourgogne, à Châlon-sur-Saône, le meilleur air, disait-il, et le plus pur qui soit en France.

Les savants, les gens d'esprit ont dans tous les temps vanté l'heureuse influence des voyages sur le moral de l'homme ; ils se sont plu à rapporter tout le bien-être que notre âme en éprouve. Cependant M^me^ de Staël commence ainsi un chapitre de *Corinne* : « Voyager est, quoi qu'on en puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie. Lorsque vous vous trouvez bien dans quelque ville étrangère, c'est que vous commencez à vous y faire une patrie ; mais traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que vous

comprenez à peine, voir des visages humains sans relations avec votre passé ou votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos et sans dignité. »

Nos sensations sont toujours modifiées par l'état de notre âme, et lorsque celle-ci est sous une forte impression, elle peut quelquefois les empêcher d'arriver jusqu'à elle avec toute leur puissance ou tout le mérite qu'elles ont. Mme de Staël, dans les circonstances où elle se trouvait, devait beaucoup souffrir loin de sa patrie. Elle voyageait malgré elle, elle ne pouvait donc envisager les voyages autrement ; mais ce n'était pas une raison pour dépeindre ainsi ses impressions personnelles sous une forme générale et sentencieuse, afin que chacun en fît une règle de conduite. Le contraire est trop vrai pour que je ne finisse pas ainsi ce chapitre : Voyager est, quoi qu'on en puisse dire, un des plus grands plaisirs de la vie ; on se trouve si bien dans une ville étrangère, tout aussitôt qu'on y arrive ! Traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que vous comprenez à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé et votre avenir, c'est être au milieu du monde avec une grande liberté, sans que votre repos ni votre dignité puissent en souffrir.

## CHAPITRE III.

### DE L'INFLUENCE DES VOYAGES SUR LES MALADIES DE L'HOMME EN GÉNÉRAL.

—

Nous avons vu dans les chapitres précédents combien le physique et le moral de l'homme, à l'état de santé, étaient modifiés par l'action du climat. Cet agent puissant doit également jouer un rôle important dans la production et l'entretien des maladies dont l'humanité est atteinte. En effet, il porte chaque organisation à un excès de tempérament qui n'est plus un état de santé, et beaucoup de maladies ont leur source dans ce même tempérament. D'un autre côté, il est peu de personnes qui puissent ignorer que des maladies sont endémiques dans certaines contrées, c'est-à-dire qu'elles dépendent uniquement des circonstances locales, de la nature du sol, des eaux et des vents. On sait que le scorbut et la dépravation des humeurs sont communs dans les régions humides et froides. Les pays où stagnent longtemps, à la surface de la terre, des eaux de pluie ou d'alluvion, fourmillent de fièvres intermittentes, dont le caractère est plus tenace en au-

tomne qu'aux autres époques de l'année. Par contre, il y a des pays où certaines maladies n'ont presque jamais été observées. Les fièvres quartes, suivant les médecins d'Edimbourg, n'ont jamais paru en Ecosse. On n'a jamais vu de phthisiques à Alger.

Les nations ayant chacune un sol d'une nature et d'une disposition spéciales, et étant placées sous une latitude différente, ayant en un mot un climat différent, doivent être affectées de maladies propres à chacune d'elles. C'est ce qui s'observe : le choléra-morbus règne constamment sur les bords du Gange ; la peste est endémique en Egypte et paraît souvent en Orient ; les affreuses maladies de la peau, telles que la lèpre, l'éléphantiasis attaquent ordinairement les habitants des tropiques; l'Angleterre et la Hollande fournissent beaucoup de calculeux ; la plique polonaise s'est à peine rencontrée ailleurs qu'en Allemagne ; la fièvre jaune sévit presque toujours en Amérique ; la phthisie pulmonaire, les maladies des glandes, les fièvres périodiques et celles qui ont leur siége dans les viscères abdominaux sont beaucoup plus fréquentes dans les lieux bas et humides que sur les montagnes où les hémorrhagies, les fièvres inflammatoires, les irritations de poitrine, les maladies du cœur, les apoplexies sanguines, etc., se

voient fréquemment. Tout le monde sait que le travail transpiratoire de la peau, lorsqu'il diminue ou cesse, se porte vers les poumons, et si cette suppression de la transpiration cesse brusquement, il en résulte souvent des maladies de poitrine qu'on appelle vulgairement des refroidissements. En France, lorsque la belle saison fuit et que les froids arrivent, le travail transpiratoire de la peau diminue et se porte vers les organes de la respiration, aux poumons qui sont souvent fatigués par cet excès de travail et quelquefois malades même. C'est alors que les angines, les bronchites, les péripneumonies, les pleurésies, les hémoptysies sont fréquentes. C'est aussi les maladies habituelles des pays froids. En hiver, nous pouvons admettre que nous sommes transportés vers le Nord.

Les scrofules et le scorbut ont toujours été observés principalement dans les pays froids, mais c'est surtout depuis l'apparition de la syphilis qu'on les y remarque en plus grand nombre.

En été, nous voyons rarement des maladies de poitrine qui sont l'apanage des pays froids et de l'hiver, lorsque par contre nous avons à traiter un grand nombre d'affections des organes du ventre et de l'estomac, des intestins et du foie.

En été, les organes de la digestion perdent de

leur force, et nous leur donnons autant à travailler, à digérer, qu'en hiver : de là une source de fatigues et de maladies. L'action directe des rayons du soleil, celle d'une chaleur au milieu de laquelle nous respirons un air peu riche en oxygène, font que le sang n'est pas assez purifié par l'hématose, en passant dans les poumons. Il retourne vers les organes du ventre, l'estomac, les intestins, sans leur donner cette activité vitale qui leur est nécessaire. Le foie s'embarrasse et se gonfle, il devient le centre d'une grande activité anormale. De là le trouble dans les fonctions de la digestion. Ce trouble, sous l'influence d'une chaleur ordinaire comme la nôtre, donne naissance aux gastrites, aux gastralgies, aux fièvres muqueuses, bilieuses et typhoïdes, et dans des climats plus chauds à des dyssenteries promptement mortelles, à la colique de *miserere*, à la fièvre jaune.

Il est tout rationnel de penser qu'une fois des maladies développées dans un climat, celui-ci n'en continue pas moins son action qui, loin de porter vers la guérison, tend au contraire à augmenter le désordre qu'il a fait naître ; le corps étant affaibli résiste beaucoup moins, le mal pénètre tous les organes et devient, comme l'on dit, constitutionnel. Aussi a-t-on mille peines à guérir

des maladies occasionnées directement par l'influence du climat, que l'on enlèverait facilement si elles avaient une autre cause. Une fièvre intermittente, suite d'une affection de l'estomac, est guérie en moins de huit jours par un traitement bien approprié au malade, et cette même fièvre, due à l'influence des marais, d'un pays malsain, dure rarement moins de trois mois et persiste quelquefois pendant plusieurs années. Il y a des maladies incurables dans le pays qui les a produites.

Lors même que le climat ne serait point directement la cause d'une affection morbide, n'est-il point juste de croire que la personne qui en est atteinte guérira plus facilement en quittant celui où elle vit habituellement, puisque son corps, à l'état de santé, se trouve bien de ce changement de lieu? Les médecins de tous les temps ont été de cet avis. Hippocrate, dans son admirable livre des *Épidémies*, conseille de changer de pays dans les maladies de longue durée (1). Galien, qui étudia beaucoup les maladies chroniques, ordonna toujours les voyages pour ces sortes d'affections. Il envoyait les phthisiques et les hémoptysiques au delà de Naples et auprès du mont Vésuve. Avicenne comptait parmi les remèdes précieux

(1) In longis morbis solum mutare.

le changement d'un lieu à un autre, d'un air à un autre.

Un médecin italien, qui méritera toujours d'être imité dans ses observations, Baglivi, a consigné dans ses ouvrages tout le cas qu'il faisait de ce moyen hygiénique et thérapeutique qui, selon lui, arrête le développement d'un grand nombre de maladies, en guérit qui ont résisté à toute espèce de médication. Il nous apprend que dès son temps l'on reprochait, et pas toujours injustement, aux médecins de faire voyager les malades atteints d'affections longues et difficiles, non pour leur rétablissement et leur soulagement, mais à cause de l'inefficacité des drogues et parce qu'on ne savait plus quoi leur donner (1).

C'est un reproche que l'on nous adresse également aujourd'hui ; s'il est souvent injuste, il faut avoir la franchise de dire que quelques médecins le méritent ; ils ordonnent les voyages, ayant l'esprit porté vers tout le bien qu'ils doivent faire, et ne songeant pas aux malheurs qu'ils peuvent occasionner. Il est malheureuse-

(1) Putat vulgus quod medici mutationem aeris in longis et difficilibus morbis indicunt non ad valetudinem et levamen, sed pro remediorum inscitiâ et quod aliud facere nesciant, et si tamen in hâc opinione aliquando non erret. (Baglivi, *Opera omnia*).

ment trop vrai que beaucoup de personnes atteintes de maladies dont le terme se faisait trop attendre, et qu'on a fait voyager en France ou en Italie où elles sont mortes, auraient pu vivre et même recouvrer la santé dans son intégrité, si on les eût laissées chez elles entourées des précautions hygiéniques nécessaires à une frêle existence, et dont elles ont été nécessairement privées en voyage. Les praticiens qui ont une confiance si aveugle dans le changement de climat ne cessent de proclamer que l'action des voyages est, comme nous l'avons dit nous-même, excessivement puissante dans les maladies : en effet, ce remède est très énergique ; mais, si puissant et si généralement bienfaisant qu'il soit, est-il raisonnable de l'appliquer indistinctement à toutes les affections de longue durée ? Non : c'est agir contre ce sage précepte qui veut qu'on fasse l'emploi d'un remède avec d'autant plus de précaution que son action est plus grande. Les voyages montrent chaque jour leur puissance sur la vie des malades que l'on soumet à ce genre de traitement : ils reviennent chez eux jouissant d'une santé excellente, ou meurent en route ; mais il y a beaucoup trop de fâcheux exemples à mettre dans cette dernière catégorie. Nos lecteurs ne sont pas sans avoir conservé le souvenir

de la perte d'un parent, d'un ami, ou d'une personne dont la réputation leur était connue, et dont la mort est arrivée dans un voyage ordonné par des médecins imprudents. Je pourrais citer un grand nombre de ces victimes dont la vie fut assez belle, assez célèbre pour que la fin en ait été regrettée par tout Français ami des illustrations de son pays; mais pourquoi renouveler des douleurs assoupies ?

Je connais des personnes bien portantes aujourd'hui, qui ont été plusieurs années dans un état de consomption et de marasme occasionnés par une maladie chronique, et que l'on engageait à voyager comme devant trouver dans cet exercice leur seule planche de salut. Elles sont restées chez elles en se résignant à leur sort prétendu désespéré, et en prenant quelques remèdes, des précautions hygiéniques, en un mot en suivant un régime sévère et régulier, elles ont, je le répète, recouvré la santé à la grande satisfaction de leurs parents ou de leurs amis, et au grand étonnement de leurs médecins.

On m'objectera que, parmi les malades auxquels on avait conseillé les voyages, et qui sont restés chez eux, plusieurs sont morts. Je répondrai que les voyages n'auraient fait que hâter la mort des uns, et que des écarts de régime ont

pu la déterminer chez d'autres, ainsi que maintes fois j'ai eu l'occasion de l'observer. Et encore est-il rare que la fin fatale arrive au premier écart de régime, au premier excès que les malades font. Dans les derniers temps de la vie d'un phthisique, combien ne voit-on pas de petites hémoptysies, de pneumonies venir l'assaillir, et dont on découvre toujours la cause dans un excès, dans un écart de régime, dans un manque de précaution hygiénique! On éprouve une recrudescence dans le mal pour avoir trop mangé, pour avoir pris du vin pur ou des liqueurs, pour ne s'être pas habillé convenablement selon le degré de température du jour. Est-il possible, me dira-t-on, d'éviter toutes ces causes de recrudescence qui entourent les personnes affectées d'anciennes maladies qui les ont rendues impressionnables à un degré excessif? Il est à ma connaissance que le docteur Louis donne, depuis plusieurs années, des soins à une jeune dame de Paris, qui est phthisique au dernier degré, à l'état de marasme, et d'une faiblesse qui lui permet seulement de circuler dans son appartement. Elle vit ainsi au milieu de sa famille qui l'entoure des plus petits soins, et dont elle fait le bonheur par son esprit et la tendre affection qu'elle a pour elle. Ces petits soins doivent être portés très loin,

puisque le même degré de température doit exister sans cesse dans sa chambre pour qu'elle ne tousse point trop, pour qu'elle ne soit point plus malade qu'à l'ordinaire ; et lorsqu'elle doit aller ou même passer dans une autre pièce, on y établit le même degré de chaleur que dans la sienne. Il faut avoir soigné avec quelque peu d'attention des personnes ainsi malades depuis longtemps pour apprécier toute leur susceptibilité. Que pourraient faire les voyages dans un cas pareil, sinon précipiter au tombeau la personne qui fait le sujet de cette observation ?

Nous le répétons, les voyages sur terre doivent être ordonnés avec discernement ; ils sont loin d'être toujours bienfaisants. L'exemple de la robuste santé que nous avons dit être observée chez les peuples nomades, chez les voyageurs du commerce, les conducteurs de diligence, etc., ne peut faire oublier que tout le monde ne doit point voyager, même lorsqu'il se porte bien, à plus forte raison dans tout état de maladie. Il faut savoir qu'une certaine force d'organisation est nécessaire pour supporter la vie des hommes qui se déplacent sans cesse. Quoique les peuples qui vivent par tribus errantes ne se rencontrent que dans des pays favorisés du climat, une frêle existence ne pourrait s'y maintenir quelque

temps. Un enfant chétif, maladif, y meurt avant d'être arrivé à l'âge d'être père et d'avoir pu transmettre à des enfants le germe de sa faible constitution. Là tout est fort et prononcé ; les maladies y sont violentes et promptes dans leur terminaison toujours décisive. Combien peu d'hommes civilisés pourraient aujourd'hui supporter le genre de vie qui leur fut d'abord donné par la nature !

Quant aux voyageurs du commerce, aux courriers, etc., il est bon de ne pas ignorer que beaucoup de ces hommes qui ont entrepris ces états avec une santé délicate ou quelque affection chronique, ont promptement été forcés de les abandonner. Peu de médecins sont sans avoir donné des soins à des voyageurs de profession auxquels ils ont été obligés de conseiller de cesser leurs voyages pour mettre fin à des accidents qu'ils éprouvaient. Il est donc de première nécessité que les malades que l'on fait voyager aient encore assez de force pour supporter cet exercice et les privations ainsi que les variations de température auxquelles ils sont alors soumis.

Les voyages sur mer apportent, comme ceux de terre, de grands changements dans la constitution des personnes qui sont embarquées pendant un certain espace de temps. L'air vif, saturé

de principes salins, les aliments du bord, toujours toniques et excitants, les mouvements du roulis et du tangage, tantôt forts, tantôt faibles, qui communiquent un ébranlement continuel à notre corps, sont autant de causes d'excitation et de travail organique chez les hommes sains ou malades. Dans certaines maladies, celles de longue durée principalement, les médecins cherchent à obtenir une modification dans la manière d'être de leurs malades : il n'y a pas de moyen plus efficace pour parvenir à ce but que les voyages sur mer ; une fois embarqués, tout est changé pour eux, l'air, les aliments, l'habitation et les habitudes. Aristote signala aux médecins de son temps tout le parti qu'ils pouvaient tirer, pour la guérison des maladies, de cette influence qu'ont sur l'homme les voyages sur mer ; et depuis lui, on les a toujours employés avec un empressement, une faveur qui ont varié selon les temps. Aujourd'hui beaucoup de nos médecins les préfèrent aux voyages sur terre ; ils les vantent comme le remède par excellence. Le capitaine Cook a écrit que les hommes d'une frêle constitution devenaient sains et vigoureux après sept ou huit mois de navigation. Un auteur anglais (1)

(1) Gil Christ.

a fait sur cette matière un ouvrage *ex professo*, dans lequel on peut lire un grand nombre d'observations constatant la guérison de maladies de tête, de poitrine, de l'estomac, etc., survenues en mer. Selon lui, les voyages sur mer ont toujours mis un terme aux affections que l'on soumettait à ce moyen thérapeutique. C'est porter trop loin les qualités d'un remède que d'en parler ainsi. Il eût fallu, pour être juste dans cette question, préciser les cas dans lesquels les voyages sur mer ont réussi, et dire également ceux où ils ont été funestes. Ce serait se tromper fortement que de croire qu'il ne s'agit que de s'embarquer pour recouvrer la santé. *Les marins du capitaine Cook devenaient sains et vigoureux après sept ou huit mois de navigation:* sans doute des hommes à formes grêles, sans lésion organique, après ce temps passé sur la mer en se livrant à leurs occupations de marin qui sont une gymnastique continuelle, pouvaient avoir acquis de la force et de la santé. Les hommes de ce célèbre navigateur étaient dans un de ces cas où ce genre de voyages est à nos yeux excellent. Ils étaient frêles, sans force musculaire; ils avaient besoin d'une excitation générale, ils la trouvèrent dans la vie de marin. Ces hommes n'étaient pas malades; s'ils eussent eu quelque affection chronique,

même légère, on ne les aurait pas reçus pour le service de mer ; car on se garde bien d'admettre dans la marine des hommes qui ne présentent point la santé robuste qu'on exige et qui est nécessaire pour résister aux fatigues d'une longue navigation de laquelle ils reviennent sinon toujours malades, du moins avec un grand besoin de repos et de changement de genre de vie.

En respectant la véracité des auteurs dont les observations prouvent que les voyages sur mer guérissent de tous maux, je leur opposerai et le raisonnement et ma propre expérience. Comment faire embarquer une personne atteinte d'une gastrite chronique ? A bord, elle sera privée de ces aliments variés, frais, légers, composés principalement de laitages et de végétaux, etc., qui lui sont indispensables pour pouvoir subsister.

Comment exposer tous les malades aux vomissements qu'occasionne la mer à beaucoup de monde ? Comment y soumettre ces poitrinaires dont les poumons ulcérés saignent si facilement et deviennent plus malades sous l'influence d'une cause irritante ? Lors même que les phthisies ne sont point arrivées au dernier degré, l'air de la mer, loin de leur être toujours favorable, peut les aggraver. Laënnec, qui, de nos jours,

s'est immortalisé par ses travaux pleins de science sur ce genre de maladies, avait une telle confiance dans l'air de la mer pour la guérison de ces affections, qu'il envoyait tous les phthisiques le respirer, et lorsqu'ils étaient, pour une cause ou une autre, dans l'impossibilité de se déplacer, il faisait mettre dans leur chambre des fucus marins qui y répandaient une émanation analogue à celle de la mer.—Atteint lui-même, à la force de l'âge, de cette terrible maladie, il s'empressa d'aller chercher sa guérison sur les bords de l'Océan; il y trouva la mort.

On a encore conseillé les voyages sur mer à la fin des maladies et pour consolider des convalescences pénibles. Ils peuvent, dans ces circonstances, être souvent utiles; mais les malheurs qu'ils sont susceptibles alors d'occasionner doivent en faire user avec prudence. Pendant que nous étions employé à l'armée d'Afrique, nous avons eu plusieurs fois mission d'accompagner des militaires convalescents ou qui, touchant à la fin de leurs maladies, étaient envoyés en France avec un congé : un certain nombre de ces militaires, qui se trouvaient dans un état très satisfaisant avant de s'embarquer, devenaient plus malades sur la mer et mouraient. Le trouble et les douleurs paraissaient de nouveau chez eux sous

l'influence du voyage; leurs organes, peu ou à peine remis, ne pouvaient cette fois résister au principe perturbateur qui revenait les assaillir.

Il n'est pas nécessaire d'être malade pour être fatigué et même fortement incommodé par l'effet de la mer. Tout le monde sait que l'on est plus ou moins mal à l'aise pendant les premiers jours de l'embarquement. L'air maritime seul est difficile à supporter d'abord par les personnes qui le respirent nouvellement, il y en a même qui ne peuvent jamais s'y habituer. Je connais un magistrat qui possède une propriété sur les côtes de la Bretagne, où il a essayé plusieurs fois de se reposer de ses travaux ; il ne peut y rester sans voir toutes ses fonctions se déranger, sans y perdre la santé. Quant aux voyages sur mer, les médecins grecs et arabes les conseillaient, ainsi qu'on le fait aujourd'hui, mais avec beaucoup plus de réserve et d'attention. Ils faisaient naviguer certains malades dans les ports, les baies ou les golfes ; ils ont signalé les affections pour lesquelles la navigation le long des côtes ou en pleine mer est indiquée, dans de grands ou de petits vaisseaux, dans des bateaux à voiles ou à rames, par un vent violent ou modéré. Ils prescrivaient de longs voyages aux uns et de courts voyages aux autres. Hérodote recommandait de

commencer par un voyage de soixante stades, et puis d'aller jusqu'au double.

Je ne connais qu'un auteur, et encore étranger à l'art de guérir, qui ait contesté aux voyages une heureuse influence dans les maladies. Montaigne a écrit : « Si on ne se descharge premièrement et son âme du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empeschent moins, quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place. Vous ensachez le mal en le remuant, comme les pals s'enfoncent plus avant en les branslant et secouant. » Il n'est pas étonnant d'entendre parler ainsi Montaigne, qui était affecté de la gravelle et de la pierre. Nous verrons plus loin que ces maladies sont singulièrement augmentées par les voyages.

C'est ordinairement en France et en Italie que les habitants de l'Europe voyagent pour fortifier leur santé affaiblie, dérangée par les travaux ou les chagrins, pour mettre un terme à beaucoup de maladies, et pour favoriser certaines convalescences. Ces pays exercent sur la constitution des personnes qui les parcourent une action bienfaisante, qui est démontrée par une expérience de plusieurs siècles. Si la France ne peut comp-

ter parmi ses productions végétales les arbres qui, sous les températures ardentes, font l'admiration du voyageur par leur hauteur majestueuse, leurs feuilles gigantesques et leurs fleurs magnifiques ; si l'air n'y est point embaumé comme en Orient, s'il n'est point sillonné par ce nombre infini d'oiseaux, aux couleurs les plus belles, les plus vives, qui fourmillent sous les tropiques..., la France a, sur tous ces pays de merveilles, l'avantage d'offrir à l'homme civilisé ce que nulle part ailleurs on ne trouve réuni comme chez elle pour le bonheur de la vie physique et morale. Son sol fertile en productions infiniment variées n'est point une plaine sans fin, ni une énorme montagne ; ce sont des vallées délicieuses, de riants coteaux partout cultivés et partout offrant l'image de l'abondance et de la richesse. Ses cités nombreuses sont remarquables par leurs édifices et leur industrie. Paris a le droit de s'enorgueillir d'être la plus belle et la plus agréable ville du monde, de posséder sans cesse dans son sein toutes les illustrations dans les sciences et les arts. Ses bibliothèques, ses musées et ses bazars contiennent les ouvrages des plus grands génies comme des plus beaux talents.

Au milieu de toutes ces choses, qui contribuent tant au bien-être de l'homme, le voyageur

qui vient se soumettre à l'influence de notre doux climat trouve du soulagement à ses maux, et voit un heureux changement survenir dans sa constitution. Le Hollandais, l'Anglais, l'Allemand y perdront leur tempérament lymphatique; et leurs affections des glandes, du foie, de la poitrine, ou d'autres, arriveront, en France, à une guérison plus facile que chez eux. Les habitants des pays chauds, de l'Afrique, de l'Amérique centrale, de l'Italie, de la Sicile, de l'Espagne, du Portugal, y verront diminuer leur impressionnabilité, leurs gastralgies et leurs irritations nerveuses.

A ces moyens de guérison, la nature en a ajouté d'autres qui sont d'une grande importance. Elle a doté notre beau pays d'eaux minérales dont les sources se trouvent réparties sur tous ses points. Leurs vertus différentes sont aptes, sinon à guérir toutes les maladies dont l'homme est atteint, du moins à les diminuer considérablement. Les eaux sulfureuses de Barèges et de Cauterets, dans les Hautes-Pyrénées, de Bonnes et de Bagnères de Luchon, dans les Pyrénées-Orientales, d'Enghien-Montmorency, près Paris, sont célèbres par leurs bienfaits.

Les sources d'eaux minérales acidules ou gazeuses sont en grand nombre en France ; celles

du Mont-Dor, dans le département du Puy-de-Dôme, de Vichy, dans l'Allier, de Seltz près de Strasbourg, sont les plus renommées.

Les eaux minérales toniques ou ferrugineuses de Plombières, de Bussang, dans le département des Vosges, de Forges, près de Gournay (Seine-Inférieure), celles de Rouen, de Passy, près Paris, sont vantées à cause de leurs vertus nombreuses.

Les eaux minérales purgatives de Balaruc, dans le département de l'Hérault, de Bourbonne-les-Bains, dans la Haute-Marne, font chaque année un grand nombre de cures sur les personnes qui vont se soumettre à leur action médicatrice. Mais nous aurons l'occasion de parler des eaux minérales de France, lorsque nous traiterons des maladies qui réclament leur emploi.

L'Italie mérite à beaucoup d'autres titres, d'être la terre privilégiée où les habitants du reste de l'Europe et même du monde civilisé vont demander du soulagement à leurs maux, sinon la guérison complète de leurs maladies.

Cette portion du sol européen a bien réellement quelque chose d'insolite, d'extraordinaire, et dans sa composition géologique et dans son atmosphère qui en fait un climat que l'on pourrait appeler thérapeutique, car il y a comme

nulle part ailleurs des éléments propres à avoir une action sensible et palpable dans nos maladies aiguës ou chroniques. Beaucoup de villes, beaucoup de localités de ce beau pays ont acquis une grande célébrité par les guérisons qui s'y sont opérées. Ces villes, ces localités célèbres qu'on appelle *stations médicales*, que nous citerons plus loin, présentent des qualités climatériques qui expliquent le plus souvent le mode de guérison que la nature emploie là pour rétablir les malades. Nous en parlerons lorsqu'il sera question des maladies en particulier. Disons dès à présent que ces stations nombreuses ont des vertus différentes, contraires même les unes aux autres. Le malade, le poitrinaire qui sont atteints d'une affection que les excitants ne feraient qu'augmenter, ceux qui ont le système nerveux trop impressionnable et qui doivent éviter tout ce qui augmente l'activité déjà trop grande chez eux du principe vital, ces personnes trouveront dans la péninsule italique des stations médicales avec toute la puissance d'action nécessaire à leurs maladies et où elles ne rencontreront point de ces objets, de ces tableaux capables d'exciter leur imagination déjà trop ardente.

Y a-t-il atonie dans l'organisation, y a-t-il destruction sans sensibilité, est-il nécessaire de

surexciter des organes qui ne fonctionnent plus bien par faiblesse ou qui sont frappés d'impuissance ? Beaucoup de stations médicales ont ces vertus en Italie. Et quel autre pays pourrait être aussi propice à tous ces maux que l'Italie avec la brillante nature où se trouve réuni tout ce qui peut attirer l'attention, occuper l'esprit, exciter la curiosité ?

O terre fortunée !... comment dire toutes tes qualités vivifiantes, comment peindre le délicieux séjour de Nice, de Naples et de la Sicile, où l'on peut jouir en hiver du soleil sous les palmiers et au milieu de bocages d'orangers toujours verts, toujours couverts de fruits odorants et de feuilles parfumées ! Alors l'existence même est un plaisir ; l'influence embaumée de la nature, avec ses sensations agréables, calme et éteint les douleurs du corps, et fait oublier les peines de l'esprit (1).

(1) In the mild climate of Nice, Naples or Sicily, where even in winter, it is possible to enjoy the warmth of the sunshine in the open air beneath palm trees, or amidst the evergreen groves of orange trees, covered with odorant fruits and sweet-scented leaves, mere existence is a pleasure and even the pains of disease are sometimes forgotten amidst the balmy influence of nature, and a series of agreable and uninterrupted sensations invite to repose and oblivion.

James Johnson:
Change of air or the pursuit of health.

Le grand effet moral qu'éprouve chaque voyageur en parcourant l'Italie vient en aide à l'influence de son heureux climat pour guérir les maladies. Comment n'être point heureusement remué dans toute sa sensibilité en mettant le pied sur cette terre, qui a produit tout ce que la nature humaine peut offrir d'extraordinaire dans le bien comme dans le mal, par les vertus héroïques et les tyrannies les plus barbares ! Comment ne point éprouver une vive sensation en songeant que l'on respire cet air que les Césars frappèrent de tant de mots puissants et terribles, les papes de tant de paroles solennelles ! Peut-on penser à ses maux en voyant toujours autour de soi, sur son chemin, ces monuments, ces marbres, ces trophées annonçant, même lorsqu'ils sont en ruine, des grandeurs passées sans retour ! Comment songer à ses douleurs devant les tableaux de Michel-Ange, de Raphaël, du Corrége !... Quelle révolution doit s'opérer en nous dans l'église de Saint-Pierre de Rome, sur ces dalles de marbre, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de ce dôme, devant tous ces autels, toutes ces statues et tous ces mausolées... autant de merveilles qui proclament la toute-puissance de celui qui les inspira !

L'Italie, avec tous ces sujets de distraction, est le pays par excellence où l'on doit voyager pour combattre les affections morales, pour faire cesser des chagrins profonds, des hallucinations, des monomanies, etc. Elle offre une grande étendue à parcourir sur tous ses points, elle varie par ses sites, ses trésors archéologiques et artistiques, comme par les mœurs et les coutumes des habitants.

Il y a quelques années, des médecins anglais ayant été frappés de l'heureux climat de l'île de Madère, résolurent d'y envoyer leurs phthisiques. Ils espéraient beaucoup d'une température élevée de 5 degrés au-dessus de celle de l'Italie et de la Provence, et de 20 degrés au-dessus de celle de Londres en hiver, et de 7 degrés seulement en été. Cette égalité de température est excessivement rare, et est loin de se trouver en Italie. Malgré tous ces avantages, ce lieu n'a point donné de bons résultats, à cause de sa trop petite étendue ; les malades, sans cesse dans le même lieu, avec la même nourriture et la même influence morale, n'y ont point pour ainsi dire recouvré la santé. Voici deux tableaux de mortalité fournis par les docteurs Heihken et Renton, qui y ont résidé longtemps.

## PREMIER TABLEAU.

### Cas de Phthisie confirmée.

| | | |
|---|---|---|
| Nombre de cas | | 47 |
| Individus morts pendant les six premiers mois de leur arrivée à Madère | 32 | |
| Morts à leur rentrée en Europe | 6 | |
| Restés dans l'île et morts plus tard | 6 | |
| Individus dont on n'a plus entendu parler | 3 | |
| | 47 | =47 |

## DEUXIÈME TABLEAU.

### Cas de Phthisie commençante.

| | | |
|---|---|---|
| Nombre de cas | | 35 |
| Individus soulagés à leur départ de l'île, et dont on a eu ultérieurement des nouvelles | 26 | |
| Soulagés, mais perdus de vue | 5 | |
| Morts depuis | 4 | |
| | 35 | =35 |

On a constaté la mort de 44 malades sur les 47 portés au premier tableau ; peut-être les 3 individus dont on ignore la fin ont-ils également succombé à leur mal.

Il n'y a point de guérison dans le deuxième tableau ; la plupart des sujets qui le composent

ont éprouvé seulement du soulagement, quelques-uns sont morts. Les phthisiques qui sont morts à Madère et ceux qui n'y ont trouvé que du soulagement présentaient cependant le genre d'affection qu'un tel climat aurait dû guérir. Ce n'est donc point dans cette île qu'il faut aller chercher la santé.

---

## CHAPITRE IV.

### DE L'INFLUENCE DES VOYAGES AUX DIFFÉRENTS AGES DE L'HOMME.

Depuis la première enfance jusqu'à l'âge de la puberté, le corps de l'homme reçoit une heureuse influence des voyages. Les mouvements continuels qui sont, dans cet exercice, imprimés à son organisation molle et flexible aident considérablement le grand travail de composition et d'augmentation qui doit s'opérer en lui. Il est alors exposé souvent à l'action de la lumière solaire si nécessaire à l'entretien de la vie, au développement de tout ce qui vient de naître ou qui est jeune. Les enfants sont placés dans les voyages au milieu d'une colonne d'air sans cesse nouvelle et dont ils ont un impérieux besoin pour vivifier leur sang, qui se renouvelle chez eux plus promptement et circule plus rapidement qu'à tout autre âge de la vie. Cette circulation rapide dans un court circuit produit un grand développement de chaleur vitale qui leur donne la faculté de résister aux changements de tempé-

rature, aux variations atmosphériques; ainsi dans certains pays on les plonge, au moment où ils viennent au monde, dans l'eau froide et même glacée, sans inconvénient pour leur vie. Les Ecossais, les Irlandais, les Sibériens, les Islandais, etc., usent de cette pratique, et la mortalité des enfants chez eux n'est pas plus grande qu'ailleurs.

Le grand principe de vie dont sont pénétrés les enfants est comme un feu qui les brûlerait intérieurement s'ils ne trouvaient à le dépenser en se mettant en rapport avec des corps susceptibles de leur en prendre une partie. Qui n'a pas remarqué la peine que l'on a dans les familles à les empêcher de saisir avec leurs mains des corps froids, en été comme en hiver, de quitter, dans cette dernière saison, un appartement bien chauffé pour aller s'exposer à l'air du dehors avec une température de dix degrés au-dessous de zéro? Une forte chaleur est insupportable pour eux, aussi est-il plus difficile de les élever dans les pays chauds que dans les contrées tempérées et même froides; de là vient que les populations du monde sont plus nombreuses au septentrion qu'au midi, et marchent sans cesse des extrémités polaires vers l'équateur. Ainsi les enfants qui, dans les voyages, seront dirigés dans des pays moins

chauds que celui où ils sont nés, loin de perdre des chances de vie, en auront davantage; tandis que ceux qui iront dans une direction opposée rencontreront un puissant ennemi de leur existence dans la température nouvelle à laquelle ils seront soumis.

Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents se rapporte à l'homme fait, il ne nous reste plus qu'à parler de l'influence des voyages dans la vieillesse.

Parvenu à l'âge de soixante-trois ans, où commence la vieillesse, l'homme en général n'est plus dans des conditions favorables pour voyager. Il doit s'en abstenir, s'il n'y est obligé pour une cause impérieuse, une maladie par exemple, qui exige ce genre de remède. A partir de l'âge climatérique (soixante-trois ans) l'homme en santé n'a plus rien à gagner dans les voyages pour l'entretien de sa vie; il y trouve au contraire des causes de mort qu'il éviterait en restant chez lui. L'expérience prouve que beaucoup de vieillards contractent de graves infirmités et même sont frappés de mort en voyageant. Le raisonnement explique facilement de pareils malheurs. En jetant un coup d'œil sur un homme avancé en âge, on trouve son organisation bien différente de celle qu'il avait étant jeune encore. Les

tissus qui entrent dans sa composition ont perdu de leur mollesse, de leur flexibilité, de leur faculté contractile; ils supportent maintenant avec effort les grands mouvements et les secousses. Les canaux artériels chargés de transporter le sang poussé par les contractions du cœur, présentent des altérations, résultat d'un long service. On trouve dans leurs parois des concrétions calcaires, phosphatées, des ossifications qui peuvent se détacher par l'action des grandes secousses, et donner une issue au sang qui sort de ses conduits et occasionne alors ces hémorrhagies internes appelées apoplexies sanguines, le plus souvent mortelles. Ces mêmes parois artérielles, en vieillissant, se sont durcies et rapprochées sur elles-mêmes par endroits, de manière à y diminuer la capacité du vaisseau dans lequel alors la circulation devient d'autant plus gênée que le sang est poussé avec plus de force (1). On rencontre fréquemment des adhérences des organes voisins entre eux, des agglutinations vicieuses qu'il faut respecter à cet âge et que de grandes secousses pourraient briser.

(1) De telles considérations doivent engager les personnes âgées qui sont sur le point de voyager, à se faire pratiquer une saignée *évacuative*. On diminue ainsi la masse du sang, on facilite sa circulation, et on affaiblit sa puissance d'action contre les parois artérielles.

Le vieillard, dont le principe de vie est en partie usé, possède alors fort peu de force de réaction. Ses organes, une fois frappés de froid, se réchauffent difficilement; il doit donc aller le moins possible en voiture, il doit éviter les déplacements où il reste passif, ainsi que les variations de température, surtout du chaud au froid, et porter seulement tous ses soins à ne pas dépenser ou laisser perdre le peu de chaleur qui lui reste. A cet âge le changement de lieu est nuisible à l'homme, lors même qu'il quitterait un pays pour aller dans un autre possédant plus d'éléments propres à entretenir la santé. Ses organes sont habitués depuis longtemps à fonctionner au milieu du même air et avec le même genre de nourriture, ils ne se plieraient pas sans difficulté et même sans danger aux exigences des nouveaux agents excitateurs de la vie qu'ils rencontreraient ailleurs. Peu de vieillards du reste sont disposés à voyager; la nature, dont on est trop souvent forcé de ne pas écouter les inspirations, leur conseille d'éviter les déplacements qui les forceraient à changer leur genre de vie ordinairement réglé; ils aiment une existence d'habitude à laquelle ils ne veulent rien changer, pas même ajouter; ils ne demandent qu'à se conserver et à conserver ce qu'ils ont, leurs amis, leurs

connaissances, etc. C'est bien à tort que le monde, en les voyant vivre ainsi, les taxe de maniaques et les dit *martyrs de leurs habitudes*. Ils se conduisent selon la saine raison et ainsi qu'il est dans la nature de leur âge, comme il est dans celle de la jeunesse d'être avide de sentir de nouvelles impressions, de désirer connaître ce qu'elle ignore, d'être sans cesse en mouvement, d'aimer le changement de lieu, les voyages, etc. Le vieillard devenu rigide, qui sent ses forces physiques diminuer et son courage fléchir, a de la répugnance à s'éloigner des lieux qu'il habite. Il trouve dans le repos sinon le bonheur, du moins le calme et la tranquillité de l'âme; il se tient loin du monde où il a su apprécier toutes ces choses après lesquelles court l'homme jeune, croyant qu'elles rendent heureux. Les honneurs, la gloire, l'amour ne sont plus pour lui que des causes de tourment, de tracas, et même de destruction; il ne veut rien de ce qui peut l'agiter, de ce qui peut lui occasionner un surcroît de dépense de son principe de vie. Chaque matin, lorsqu'il se lève, il remercie le Ciel de lui laisser voir encore un jour qu'il va passer comme celui de la veille, en prenant les mêmes précautions pour sa santé et en se livrant aux mêmes actes, en faisant les mêmes

promenades, les mêmes visites, etc. Et il obéit, en agissant ainsi, à un instinct de conservation qui lui dit de changer le moins possible ses habitudes. Un grand médecin a conseillé aux hommes dans la force de l'âge de ne s'astreindre à aucune habitude fixe, de ne faire contracter aucune obligation à leur santé, de la soustraire par la plus grande indépendance à tout ce qui peut l'asservir, parce que ces obligations et ces habitudes deviendraient dans la vieillesse autant de causes de vie ou de mort, selon que l'on s'y conformerait exactement ou que l'on négligerait de les exécuter. Le premier effet des voyages étant de rompre les habitudes de celui qui s'y soumet, le vieillard a raison de les éviter.

---

## CHAPITRE V.

DES PROMENADES (1).

—

### Des promenades à pied.

—

Les promenades à pied sont peut-être, de tous les moyens hygiéniques conseillés pour conserver la santé, le seul sur lequel il ne se soit point élevé de contestations sérieuses. Tout le monde reconnaît leurs qualités bienfaisantes dans les pays tempérés. C'est seulement dans les contrées où règne une extrême chaleur que l'exercice à pied est intolérable, et sous les pôles où l'on ne peut se promener qu'en traîneau. Partout ailleurs cet exercice jouit à juste titre de la réputation de conserver la vigueur à un corps robuste, et de donner de la force à une faible constitution.

Le mouvement de la marche modérée commu-

(1) Dans le cours des voyages on fait toujours des promenades à pied, à cheval ou en voiture ; on se promène quelquefois en bateau sur des lacs ou des rivières. Nous croyons devoir dire quelques mots sur la manière dont agissent ces genres d'exercice chez les personnes saines ou malades qui s'y livrent.

nique à tous nos organes une activité et une puissance qu'aucun autre genre d'exercice ne peut leur procurer. Il a pour effet immédiat d'accélérer la circulation et la respiration, et de favoriser une égale répartition du sang dans toutes les parties du corps dont il développe la chaleur principalement vers sa périphérie. Dans cet exercice, l'homme trouve de l'appétit, un moyen pour faciliter sa digestion, pour aider les fonctions du ventre, pour empêcher les humeurs de stagner dans les tissus, et pour s'opposer à cette surabondance de graisse qui s'empare de presque toutes les personnes sédentaires.

Les promenades à pied sont également très utiles dans beaucoup de maladies. Elles préviennent les obstructions et les embarras, et favorisent la disparition de ceux qui pourraient exister. Elles agissent d'une manière favorable sur le système nerveux, qu'elles fortifient tout en diminuant sa trop grande impressionnabilité.

Un des grands inconvénients pour notre santé, et qui tient à notre civilisation, c'est que pendant une grande partie de notre existence, soit par habitude, soit par profession, une portion de notre corps est en mouvement pendant que le reste est laissé dans l'inaction ; il est démontré dans le mécanisme des fonctions de la vie, que

la partie mise en mouvement prend de la force et de la puissance, pendant que l'autre en perd. Le sang afflue en plus grande abondance dans la première, qui devient le siége d'une bonne chaleur, tandis que la circulation s'effectue péniblement dans la dernière, qui est facilement prise de froid et d'insensibilité. La santé cesse alors, car elle tient principalement à la juste répartition du sang.

C'est pour cela que les hommes qui se livrent à l'étude des sciences et des arts, dont le cerveau travaille (1) pendant que leur corps est sans mouvement, sont sujets à beaucoup de malaises, aux migraines, aux maux de tête, aux apoplexies, aux paralysies. C'est à cette cause que les employés, les hommes de bureau doivent la plupart de leurs affections, qui ont leur siége ordinairement dans l'estomac et les intestins. J.-J. Rousseau, l'observateur de la nature, a dit que les hommes de lettres sont plus souvent malades, infirmes, que les autres hommes, parce qu'ils sont presque toujours assis et renfermés chez eux. Les remèdes qu'on prescrit dans ces cas calment

(1) La masse cérébrale, quoique à peu près exactement contenue dans sa boîte osseuse, qui se moule sur elle, n'en est pas moins sujette à un mouvement continuel d'élévation et d'abaissement que la tension d'esprit accélère.

bien un peu les accidents, les douleurs; ils peuvent même faire disparaître le mal pendant quelque temps; mais ils ne le détruisent point pour toujours, parce que la cause (l'inaction d'une partie du corps) est toujours là présente avec sa puissance funeste. Les promenades à pied, en rétablissant une juste répartition du sang dans toutes les parties du corps, peuvent seules enlever ces maux que l'on éviterait si l'on s'y livrait assez assidûment. Elles sont réellement indispensables à tout le monde, et les enfants et les vieillards surtout ne devraient point laisser passer un seul jour sans faire une promenade. Le grand air, avec le mouvement actif, voilà les sources de la vie.

Les philosophes, les savants ont remarqué que la promenade à pied favorisait les travaux de l'intelligence. Socrate aimait à préparer, en se promenant, les leçons qu'il faisait à ses disciples. Platon ne pouvait donner les siennes qu'en se promenant dans les allées de *l'Académie*. J.-J. Rousseau dit que c'est dans les promenades à pied qu'il a composé ses meilleurs ouvrages; et il combattit de toutes ses forces l'opinion émise de son temps, que l'exercice du corps nuit aux opérations de l'esprit.

Sans entrer dans cette discussion, disons seu-

lement qu'aujourd'hui encore des savants, et d'après eux quelques gens du monde, ont une faible opinion de l'esprit des personnes dont le corps, fortement constitué, a toutes les apparences d'une santé solide, qui n'existe ordinairement qu'à la condition d'un exercice fréquent. On est dans l'erreur en ajoutant foi à de pareilles idées. La vérité est que l'homme qui se porte bien, qui possède une grande énergie physique, est capable de conceptions plus justes que l'être malingre, souffreteux, auquel le travail donne la fièvre, dont les incommodités aigrissent le caractère et peuvent même arriver à fausser le jugement (*mens sana in corpore sano*). Combien de monomanies n'arrivent point par les malaises ou les infirmités ! Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire pour y trouver des preuves innombrables que des hommes, dont la vie se passa en exercices physiques continuels, furent remarquables par leur esprit. Combien de généraux, dans nos guerres de la République et de l'Empire, ont prouvé, par leurs belles actions, leurs victoires, résultat des plus savantes combinaisons, que l'exercice continuel ne les privait pas d'une intelligence et même d'une instruction remarquables, preuve que beaucoup d'entre eux ont fortifiée par des œuvres littéraires que le retour

de la paix leur a permis de faire avec les succès les plus complets.

La plupart des savants doutent de l'esprit d'un homme qui prend beaucoup d'exercice et qui par conséquent se porte bien ; ils ont raison s'ils prennent, comme cela a lieu assez souvent, la science pour de l'esprit. Il est incontestable que ce n'est qu'en se livrant longtemps à l'étude que l'on acquiert beaucoup de connaissances, et que le travail soutenu de l'intelligence détruit singulièrement la santé ; mais l'on peut s'instruire et prendre en même temps de l'exercice, de manière à conserver sa santé et à savoir assez de choses pour être digne de se trouver dans la compagnie des savants, aux figures blêmes, au teint de paille, aux formes plates, à l'esprit singulièrement ennuyeux.

Les promenades à pied, pour atteindre le but que l'on se propose en les faisant, devront avoir lieu en hiver au milieu du jour, et en été le matin et le soir. Elles seront d'une longueur proportionnée à la force des personnes qui prendront cet exercice. Dans les villes, on se promène habituellement sur des places publiques, que des embellissements et le beau monde qui s'y donne rendez-vous, animent et égayent. C'est là que l'on doit se rendre pour prendre un peu d'exer-

cice, plutôt que dans les routes solitaires qui n'ont d'avantageux que l'air qu'on y respire. Les personnes naturellement tristes et disposées à la mélancolie éviteront avec soin de se promener seules dans des lieux isolés et silencieux. La promenade ainsi faite, loin d'être utile à leur santé et à l'état de leur âme, ne peut que leur être défavorable; sans distractions aucunes, livrées à elles-mêmes, elles s'abandonneront aux pensées mélancoliques qui les accablent. Il y a, dit Alibert, cet inconvénient dans les promenades solitaires des personnes d'une santé faible ou d'une constitution mélancolique, qu'elles sont une occasion pour ces personnes de se livrer à tout le vide de leur âme, à cette intempérance d'idées qui les charme en fatiguant les ressorts de leur esprit, et aux extatiques visions dont elles se repaissent : de sorte que le fruit qu'on retire de cette espèce d'exercice est d'en revenir la tête et les jambes excédées, pour retomber dans une inertie pire que celle dont on voulait par là se garantir. Si l'on se promène purement par régime, la promenade ne nous intéressant pas assez pour nous enlever hors de nous-mêmes, nous permet trop de penser au motif qui nous fait promener, et qui devient un sujet de contention d'esprit capable d'empêcher l'effet d'un tel remède.

**Des promenades à cheval.**

—

Dans l'équitation le corps de l'homme est sans cesse en mouvement par les secousses que lui imprime le cheval dans sa marche, qui n'est qu'une succession de sauts plus ou moins prononcés. Ces secousses continuelles vont retentir dans tous les organes et communiquent à leurs fibres une impression qui les porte à se rapprocher, à se resserrer. Ainsi resserrés, les organes qu'elles constituent deviennent plus forts et plus puissants ; l'équitation est donc un exercice excitant et fortifiant. Sous son influence, la circulation devient plus active, le cœur bat avec plus de vigueur ; il lance avec plus de force le sang principalement vers la tête et la moitié supérieure du tronc. Il en résulte que les personnes qui ont quelque affection du cœur, telles qu'un anévrisme, une hypertrophie, ne doivent point monter à cheval. J'ai connu un vérificateur des poids et mesures qui, à la force de l'âge, portait un anévrisme du cœur, sans que sa santé s'en trouvât visiblement altérée : il montait souvent à cheval pour faire ses tournées. Un jour qu'il al-

lait d'un village à un autre en compagnie d'un fonctionnaire public, il lâcha subitement la bride de son cheval et tomba mort. L'autopsie a constaté une rupture du cœur. Les hommes âgés dont les tissus ne sont plus flexibles et souples comme dans la jeunesse et par conséquent exposés à se briser facilement, les personnes qui sont sujettes à des attaques d'épilepsie, doivent s'abstenir de l'équitation.

Cet exercice, en excitant la circulation des poumons, leur donne de la force et du développement; mais pour que cet effet ait lieu, il faut que l'appareil pulmonaire puisse supporter sans peine les mouvements, les secousses. Nous voyons dans les régiments de cavalerie des hommes qui prennent de la force et de l'embonpoint; nous y trouvons des jeunes gens qui, pour être à cheval deux ou trois heures par jour, maigrissent, toussent, et arrivent à un état de consomption inquiétante. Les chirurgiens conseillent de faire passer ces derniers dans les régiments d'infanterie, où étant incorporés ils reprennent bientôt de la force et retrouvent leur santé. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de conseiller à des commis à cheval des contributions indirectes de cesser ce genre de service, pour mettre fin aux maux de poitrine dont ils étaient

atteints. Ils se faisaient employer dans les bureaux de leur administration, où ils se portaient à merveille.

Le célèbre médecin italien Morgagni écrit que l'équitation a hâté la mort de plusieurs phthisiques : Jean Melchior Storck, dit-il, professeur distingué à Vienne, devint phthisique à la suite d'un crachement de sang, qui le prit un jour qu'il était à cheval, et il en mourut.

Beaucoup de docteurs anglais ont vanté l'équitation comme le plus puissant des remèdes contre la phthisie pulmonaire ; Sydenham surtout ne l'a jamais vu faillir ; il le disait aussi efficace que le quinquina contre les fièvres intermittentes. Il a vu plusieurs de ses parents guérir par ce moyen ; mais il faut dire que c'était toujours avec beaucoup de prudence que ce savant praticien agissait dans ce cas. Il faisait aller d'abord en voiture ceux de ses malades qui lui paraissaient trop faibles pour supporter le cheval, et quand ils avaient pris un peu de force, que leur convalescence était plus affermie, il leur conseillait l'équitation. Stoll (1), à l'occasion de ces cures de Sydenham, dit avoir fait usage de l'équitation dans les mêmes cas, et que sa grande

(1) *Médecine pratique*, t. I.

expérience lui a appris que ce genre de traitement, quoique excellent dans beaucoup de maladies chroniques, ne convient pas davantage à des phthisiques qui ont un ulcère dans la poitrine, qu'à des pleurétiques et à des péripneumoniques, et que le cheval et la voiture les entraînent à la mort par le plus court chemin.

L'équitation est favorable à l'estomac et aux intestins, elle excite l'appétit et facilite la digestion; elle peut guérir un grand nombre d'affections ayant leur siége dans les organes du ventre, telles que la dyspepsie, les gastralgies, les entéralgies, certaines fièvres périodiques rebelles, les diarrhées dépendant d'un état d'atonie du canal alimentaire. Celse a dit que rien ne fortifie plus les intestins ; elle est très salutaire dans les obstructions du foie et à la fin des jaunisses; elle chasse la mélancolie et l'hypocondrie. Sydenham rapporte le fait suivant que nous avons trouvé dans l'ouvrage du docteur Loyer-Villermay : un prélat d'Angleterre, homme d'un rare mérite, d'un grand sens et d'une érudition profonde, ayant épuisé ses forces par une application excessive à l'étude, tomba dans l'affection hypocondriaque dont la durée troubla excessivement toutes les fonctions et amena le dépérissement. Le malade prit plusieurs fois des

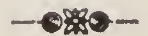
remèdes martiaux ; il essaya toutes sortes d'eaux minérales, auxquelles il joignait de fréquentes purgations, etc. Enfin il était dans un épuisement complet, lorsque Sydenham fut consulté. Ce médecin lui conseilla exclusivement l'exercice du cheval, de ne faire d'abord que peu de chemin, et d'augmenter peu à peu la longueur de ses promenades. Le prélat en suivant exactement cet avis, recouvra bientôt la santé.

L'exercice du cheval exige une certaine attention, un soin continuel de la part de celui qui s'y livre ; il peut donc servir à occuper l'esprit d'un homme qui a besoin d'être arraché à ses pensées tristes, à ses chagrins. Enfin, pouvant être mis au nombre des excitants généraux, il convient dans les cas où ils sont ordonnés, dans les scrofules, le scorbut, l'anasarque commençante, les pâles couleurs, les cachexies, etc.

Il faut toujours avoir soin de choisir une monture qui ait les mouvements doux ; un cheval qui *va dur* peut faire un mal infini à celui qui le monte, lui occasionner une fatigue extrême, des douleurs dans les épaules, à la poitrine, etc. On en rencontre sur lesquels l'homme le plus habitué à monter à cheval ne pourrait faire une course d'une heure au petit trot, pas même au pas, sans ressentir quelque douleur. Les dames surtout

doivent éviter de s'en servir, au risque de se voir survenir de graves accidents.

On reconnaît en général à la construction d'un cheval s'il *va dur* ou non. Cependant j'ai vu des exceptions si extraordinaires à cette règle, que je pense que le seul moyen de s'assurer si un cheval va doux, c'est de le monter un instant.



**Des promenades en voiture.**

—

Les promenades en voiture diffèrent des voyages que l'on fait par ce moyen de transport, en ce que ces derniers ont lieu rapidement, avec des secousses fatigantes et quelquefois pénibles, tandis que les promenades se font lentement, sur des routes parfaitement entretenues et dans des voitures plus mollement suspendues que celles qui servent pour les voyages. Le corps y est soumis à des mouvements passifs doux et même agréables.

Ce genre d'exercice, vanté par beaucoup de médecins, n'a pas tout le mérite qu'on lui accorde. Il n'est point en général favorable à la santé; le sang, chez une personne qui se promène en voiture, circule d'une manière imparfaite, il stagne dans les organes de la poitrine et du ven-

tre, qu'il dispose aux congestions sanguines; il va avec peine jusqu'aux extrémités des ramifications artérielles, où il est si important qu'il parvienne pour y donner la force et la vie. C'est pour cette raison qu'en voiture les membres se refroidissent, et que les humeurs s'amassent au bas des jambes quelquefois d'une manière très visible.

Les promenades à pied, comme nous l'avons vu, facilitent les fonctions du cerveau, aident l'intelligence. On n'a point observé que celles faites en voiture produisent le même résultat, cependant elles ont une action sur le système nerveux; elles exaltent la sensibilité, disposent aux maux de nerfs qu'elles entretiennent et augmentent. Ce sont des inconvénients d'autant plus importants à noter; que les personnes qui ont des voitures à leur service sont ordinairement plus sujettes à ces accidents que celles qui sont forcées d'aller à pied. Il est fort doux, sans doute, étant mollement assis dans une calèche à doubles ressorts, d'aller respirer l'air frais des Champs-Élysées ou du bois de Boulogne; mais ce plaisir est de la nature de celui que procurent les parfums, qui échauffent les sens, irritent les nerfs, ramollissent et énervent ceux qui en font usage. A l'état de santé, les promenades en voiture sont

toujours malfaisantes, parce qu'elles privent les personnes qui s'y livrent de tous les bienfaits que procurent au corps celles faites à pied.

Les promenades en voiture peuvent aider à la guérison de certaines maladies. Dans tous les cas il faut qu'elles soient de courte durée, de une à deux heures au plus, et faites au milieu du jour en hiver, en été de quatre à six heures du soir. Beaucoup de médecins les ordonnent le matin dans cette dernière saison, je ne sais pourquoi. Le corps des malades est, avant le dîner, à peu près dans les mêmes conditions que le matin ; il ne reçoit pas, à cette dernière époque de la journée, une plus heureuse influence de cet exercice que s'il était pris plus tard. Il y a plutôt des raisons qui devraient empêcher de les prescrire le matin. C'est un moment où les personnes faibles ou malades trouvent souvent au lit un repos que la nuit leur a refusé ; beaucoup ont quelque bonheur à rester alors chez elles pour se livrer à des occupations qu'il leur serait pénible de quitter un seul jour ; ensuite l'air du matin dans les grandes villes et à leurs environs n'est pas salutaire ; l'atmosphère humide de la nuit y a tenu en suspension une plus ou moins grande quantité de gaz délétères, d'émanations malfaisantes que le jour ne fait pas de suite en-

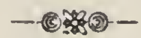
tièrement disparaître. Les matinées en France et dans les pays placés sous la même latitude sont souvent fraîches, et une personne qui vient de quitter sa chambre, qui n'a pris aucun exercice actif propre à développer la chaleur du corps, s'exposerait à un refroidissement fâcheux en faisant alors une promenade en voiture.

On trouve des convalescents et même des personnes en santé qui, par une disposition particulière, par une susceptibilité spéciale, se trouvent mal à l'aise, incommodées fortement, lorsqu'elles sont placées en voiture, le dos tourné vers la direction que prennent les chevaux. Elles éprouvent, à un faible degré il est vrai, les accidents occasionnés sur mer par le tangage d'un bâtiment. Il suffit de signaler ce fait pour savoir la conduite que l'on doit tenir lorsque l'on fait monter en voiture une personne qui est faible ou encore malade.

Avec ces précautions, ce genre de promenade sera utile à ceux qui n'ont point assez de force pour monter à cheval ou pour aller à pied. Elles les soustrairont ainsi à l'air concentré de leurs appartements et les soumettront à l'heureuse influence de celui du dehors, qui donne la force et la vie.

Les faibles secousses de la voiture, communi-

quant aux organes de la poitrine et du ventre un léger ébranlement, peuvent, dans quelques circonstances, les aider à se débarraser des humeurs et des glaires qui les engorgeraient. Ce genre d'exercice pris chaque jour a quelquefois favorisé la guérison des fièvres intermittentes, surtout de celles qui durent depuis longtemps et qui ont déterminé un épuisement des forces et une détérioration dans la machine animale. Des médecins de grand mérite ont prétendu que ce remède était le plus puissant pour donner de la force aux intestins. On l'a vanté contre la goutte qui, à mon avis, ne peut qu'être ainsi entretenue, sinon augmentée.



**Des promenades en bateau sur les lacs et les rivières.**

—

Une personne placée dans une barque qui nage à la surface des eaux d'une rivière ou d'un lac, n'est soumise qu'à un mouvement passif très faible qui n'a pas une grande action sur le corps. Aussi se livre-t-on à cet exercice plutôt pour se procurer de la distraction et du plaisir que pour y trouver un moyen de fortifier sa santé ou de

se délivrer de quelque affection morbide. Ce n'est pas à tort, car ce genre de promenade fait rarement du bien et occasionne très souvent des malaises et même des maladies.

Lorsqu'on est embarqué sur une rivière ou sur un lac, le corps est sans mouvement actif, les fibres qui composent nos organes sont alors dans un état de relâchement complet, la peau n'éprouve aucune contraction, ses pores restent béants et susceptibles d'absorber toutes les émanations et les vapeurs au milieu desquelles on se trouve. Le sang, dont le mouvement actif excite l'expansion, reste ici concentré dans les cavités de la poitrine et du ventre, et gagne avec peine les extrémités.

Le corps ainsi disposé reçoit les impressions malfaisantes de cette évaporation humide qui règne sans cesse à la surface des eaux ; il absorbe ces vapeurs délétères qui s'échappent toujours des bords fangeux des lacs et des rivières, vapeurs que tout le monde a été à même d'observer le soir et le matin, principalement dans les temps de chaleur. Ces émanations, assez fortes quelquefois pour former un véritable brouillard, font un mal terrible aux constitutions délicates, aux personnes qui n'ont point l'habitude d'être exposées aux variations de température ; leur action

est prompte et soudaine, elles produisent des rhumatismes, des douleurs articulaires, des fièvres gastriques et des fièvres tremblantes. Elles donnent aux phthisiques de l'oppression, des douleurs dans la poitrine, de la toux. J'ai été souvent consulté pour des malaises, des embarras gastriques, qui avaient été acquis dans une promenade en bateau. J'ai vu des personnes atteintes de maux de tête très pénibles, pour avoir été moins d'une demi-heure sur le bord d'une rivière. Je me rappelle avoir donné des soins à une dame délicate qui aimait beaucoup la pêche, et qui de temps en temps se laissait entraîner à ce penchant ; elle en revenait toujours incommodée, et souvent atteinte de douleurs rhumatismales dans les articulations, qui ne cédaient que difficilement à l'action des remèdes.

Les émanations des marais, du bord des eaux, sont très malfaisantes. C'est là que règnent ordinairement d'une manière endémique les fièvres intermittentes ; c'est dans leur voisinage que l'on trouve ces malheureuses constitutions pleines de lymphe et d'humeurs : il n'est pas rare d'y observer des affections scrofuleuses et scorbutiques. Les convalescents et les malades ne doivent jamais en approcher qu'avec de grandes précautions. Voilà ce qui est vrai en général ; cepen-

dant il faut le reconnaîtrc et nous le verrons plus tard, les bords des lacs de la Lombardie sont pendant les grandes chaleurs de l'été, fort utiles aux malades qui vont y séjourner. Mais je le dis, et le dirai encore dans le courant de cet ouvrage, la terre d'Italie est favorisée d'un don tout particulier pour aider à la guérison des personnes qui sont atteintes de quelque affection morbide physique ou morale.

---

## CHAPITRE VI.

### DU TROP GRAND EMBONPOINT (OBÉSITÉ). (1)

—

Le médecin n'a pas pour devoir seulement de faire cesser les douleurs, de guérir les maladies; il doit encore indiquer les règles propres à les prévenir. Sachant que la santé n'est due qu'à un jeu régulier de tous les organes qui concourent à l'entretien de la vie, il ne peut voir avec indifférence l'un de ces organes prendre un trop grand développement, une trop grande force, parce qu'il en résulte toujours des malaises, des accidents et fort souvent des maladies. A combien de dangers ne sont pas exposées les personnes chez lesquelles le système sanguin est très développé? On voit chaque jour des accidents qui sont occasionnés par une prédominance du système nerveux.

Parmi les substances qui concourent à la for-

(1) Une grande partie de cet article est tirée de mon ouvrage intitulé : *Préceptes fondés sur la chimie pour diminuer l'embonpoint sans altérer la santé.* 3e édit. Paris, par le docteur Dancel.

mation de nos organes, on compte la graisse qui doit s'y trouver en quantité convenable, pour que les fonctions de la vie s'exécutent avec ordre et mesure. Il arrive fort souvent que cette graisse prend un développement extraordinaire qui donne lieu d'abord à de grands inconvénients, puis à des infirmités, et finit par constituer une maladie considérée jusqu'à présent comme incurable et appelée obésité.

Si, pour les hommes, les grâces du corps ne comptent que pour peu dans le bonheur de la vie, il n'en est pas de même pour les femmes, qui ne doivent jamais oublier que, privées de ces grâces physiques, tous les trésors de l'esprit ne font autre chose que de faire dire d'elles qu'elles ont de l'esprit. Quels soins les femmes assez heureuses pour posséder la beauté du corps, doivent donc mettre à la conserver ! Un excès d'embonpoint vient souvent jeter le désordre dans les plus belles organisations. Il n'est que trop commun de voir des personnes, dont l'élégance des formes rehaussait si noblement la beauté de la figure, perdre peu à peu, au milieu de la graisse, tous ces rapports harmonieux, et devenir, par ce surcroît d'embonpoint, sans grâces et sans distinction.

Pour les dames du monde, c'est un grand mal-

heur; pour toutes les femmes en général, ce changement n'est jamais sans inconvénients. Un trop grand embonpoint a brisé l'avenir de beaucoup d'hommes comme de beaucoup de femmes, en les mettant dans l'impossibilité de continuer une profession qui les faisait vivre honorablement. L'excès de la graisse empêche un officier d'infanterie de suivre son régiment, un officier de cavalerie d'être longtemps à cheval. Ils sont forcés ainsi l'un et l'autre de quitter le service sans pension ou de demander prématurément une retraite par trop modique. L'artiste, dont le chant ou la beauté des formes procurait une mine d'or au théâtre, tombe dans la pauvreté parce qu'un surcroît d'embonpoint est venu embarrasser ses poumons ou lui faire perdre les charmes de sa personne.

Parmi ceux qui engraissent, il n'y a pas un seul homme occupé à un travail intellectuel, qui ne dise : depuis que je prends de l'embonpoint je remarque que je ne travaille pas aussi facilement que lorsque j'étais plus maigre. L'artiste peintre ne trouve plus sa vive imagination au bout de son pinceau, le sculpteur taille le marbre avec indifférence, l'homme de lettres se sent lourd, et les pensées ne lui arrivent pas... L'employé, à son bureau, se plaint sans cesse d'être

obligé de faire de véritables efforts pour surmonter le sommeil qui le poursuit et qui l'empêche de faire ses calculs, de rédiger une lettre ou même de la copier. Oui, le trop grand embonpoint diminue l'activité physique et morale et rend ainsi impropre aux affaires.

C'est sans doute dans cette idée que les Romains qui, à une époque, ne voulant point chez eux d'hommes nuls, bannissaient ceux de leurs concitoyens qui étaient atteints d'obésité. On conçoit une pareille loi chez un peuple qui condamnait à la même peine un citoyen reconnu indifférent à la chose publique.

Cependant il faut dire que l'on se tromperait trop souvent si l'on admettait que les personnes chargées d'un grand embonpoint sont toujours sans sensibilité et même sans énergie morale. Nous connaissons des hommes qui fourniraient des preuves du contraire, réelles et fondées sur de beaux titres; mais c'est principalement chez les femmes où nous voyons des exemples de la plus noble délicatesse de sentiments, de la plus grande impressionnabilité, unis à un corps d'une taille qui marche à une grosseur désespérante.

Les moralistes ont écrit que l'embonpoint est un signe d'égoïsme, d'un bon estomac et d'un mauvais cœur, et j'entends beaucoup de per-

sonnes approuver cette sentence. Le monde se laisse malheureusement éblouir par les grands mots, les phrases sentencieuses des moralistes. C'est à tort; car si l'on se donne la peine de supposer pour un instant le contraire de ce qu'ils ont avancé, fort souvent l'on reconnaît que ce contraire n'est point vide de sens. A l'appui de cette remarque, je dirai qu'il y a beaucoup de raisons pour qu'une personne d'un embonpoint prononcé ait le cœur bon et qu'elle soit douée des plus précieuses qualités. L'embonpoint dénote ordinairement un bon estomac, il est vrai; mais un bon estomac n'est point incompatible avec la bonté du cœur. Une personne qui digère bien doit être mieux disposée pour ceux qui l'environnent, que l'être maladif, dont les digestions sont laborieuses et pénibles. Que penser du caractère de ceux qui ressentent chaque jour des maux d'estomac, des tiraillements vers cet organe, lors du travail des digestions? La joie ne peut pas être dans leur cœur, et leur humeur doit être fréquemment sombre. On le reconnait facilement à leur figure contractée, grippée et toujours pâle. Il faut qu'il s'opère un grand mouvement dans leur esprit pour qu'ils vous accueillent avec une satisfaction évidente. Pour moi je pense que l'on peut aborder toujours avec plus

de confiance une personne dont la peau est gracieusement tendue sur une couche de graisse. Je puis y être trompé, mais, à mon avis, on ne doit pas trouver chez elle les agitations de l'âme, les grandes passions égoïstes.

Jules César, quelques jours avant d'être assassiné, fut prévenu qu'on en voulait à sa vie. On lui cita Antonius et Dolabella comme étant dans la conspiration. Je me défie fort peu, dit-il, de ces deux hommes qui sont d'un grand embonpoint et qui soignent leur toilette. Je craindrais bien plutôt Brutus et Cassius, qui sont maigres et pâles. La fin de César prouva qu'il avait raison.

Quant aux personnes maigres, je ne chercherai pas à combattre l'opinion généralement reçue, qui admet que leur délicate organisation est l'emblème d'une âme douée d'un grand nombre de qualités bonnes, très précieuses et souvent énergiques, au point d'être, par leur force, la source de la faiblesse du corps. Mais gardons-nous d'entrer dans le domaine de Lavater, de Gall et de Spurzheim; ce serait nous éloigner de notre sujet. Disons qu'il faut un peu d'embonpoint et pas trop; c'est l'emblème de la santé.

La graisse doit former, dans l'espèce humaine, la vingtième partie du poids du corps chez

l'homme (la femme doit en avoir un tiers de plus). Elle est sous forme d'une infinité de petites vésicules entassées en grand nombre, et formant des masses volumineuses réunies entre elles par un tissu très fin, le tissu cellulaire, qui lui sert de réservoir, et l'empêche ainsi de flotter; car la graisse est fluide pendant la vie.

Lorsqu'elle vient à paraître chez une personne, plus abondamment qu'à l'ordinaire, il n'y a pas de raison pour que ce surcroît d'embonpoint s'arrêtè naturellement et sans cause extraordinaire, à un degré plutôt qu'à un autre. Cet embonpoint va en augmentant jusqu'à ce qu'une maladie, souvent occasionnée par l'embonpoint lui-même, vienne mettre fin à cette désespérante augmentation de volume.

Les contrées où règne continuellement une atmosphère sèche, comme les pays très élevés au-dessus du niveau de la mer, les montagnes, ne présentent que très rarement des cas d'obésité, tandis qu'on les rencontre très fréquemment dans les vallées et les plaines au niveau de la mer, où l'habitant respire un air humide.

Les hommes sont moins sujets que les femmes à l'obésité ; le tissu cellulaire qui contient la graisse est plus ferme chez les premiers que chez ces dernières, dont la fibre plus faible se laisse

facilement distendre par l'humeur graisseuse qui s'y accumule. C'est principalement lorsque le corps a pris tout son accroissement que l'on voit le grand embonpoint survenir. L'enfance et le jeune âge n'en sont pas exemptés.

On a vu, il n'y a pas encore très longtemps, à Paris, un enfant de quatre ans qui pesait cent quatre livres. Un médecin anglais, le docteur Côé, parle dans ses ouvrages d'un nommé Edouard Bright qui, à dix ans et demi, pesait cent quarante-quatre livres, à vingt ans trois cent cinquante-six livres, et treize mois avant de mourir, cinq cent quatre-vingt-quatre livres.

On voit dans les cabinets de l'Ecole de Médecine de Paris, le plâtre de Marie-Françoise Clay, dont l'histoire nous a été laissée par Dupuytren. Cette femme naquit à Vieille-Eglise, de parents pauvres ; elle se maria avec un homme qui gagnait sa vie, en allant de ville en ville vendre quelques marchandises de bas prix. A trente-six ans, elle était devenue si grasse, qu'elle fut forcée de cesser d'accompagner son mari. Elle se mit à la porte d'une église où elle mendiait son pain. Elle avait cinq pieds un pouce de hauteur, et cinq pieds deux pouces de circonférence mesurée à la taille. La tête petite, eu égard au volume de son corps, se perdait au milieu de deux

énormes épaules, entre lesquelles elle semblait immobile. Son cou avait disparu, et ne laissait entre la tête et la poitrine qu'un sillon de plusieurs pouces de profondeur.

Sa poitrine avait des dimensions énormes. En arrière, les épaules soulevées par la graisse formaient deux larges protubérances ; les bras étaient tenus éloignés du corps par les deux coussins de graisse qui se trouvaient sous les aisselles. On remarque, au premier coup-d'œil, sur le plâtre de cette femme, que le côté droit est infiniment plus développé que le gauche. Cela tient à ce qu'elle avait l'habitude de se tenir couchée sur ce côté, vers lequel la graisse tendait toujours à se porter.

Etant ainsi énorme elle put, pendant plusieurs années, faire environ deux mille pas pour aller de son domicile à l'église, où elle se tenait habituellement ; mais à la fin, elle se vit contrainte à rester chez elle. Elle perdait la respiration en marchant et était prise de violentes palpitations. Bientôt elle ne put même rester couchée, parce qu'elle éprouvait dans cette position de véritables attaques de suffocations. Elle fut condamnée à rester jour et nuit dans une position verticale, assise dans un fauteuil ou sur un lit. La nature se fatigua promptement de ce

genre de vie, et bientôt Marie Clay tomba malade et fut portée à l'Hôtel-Dieu où elle mourut. Il y a une vingtaine d'années, on voyait à Paris une Allemande nommée Frédérique Ahrrens, qui avait alors vingt ans, et pesait quatre cent cinquante livres. Sa taille était de cinq pieds cinq pouces de circonférence, juste la même étendue que sa hauteur. Elle n'était pas riche et avait toujours vécu en grande partie de légumes et de laitage.

L'*obésité* est un état du corps qu'il est presque fastidieux de décrire, puisqu'il est reconnaissable à la première vue. L'homme ou la femme obèse ont la face animée ; le sang y circule difficilement, stagne dans les chairs et rend le teint coloré quelquefois jusqu'au rouge couleur de vin. Les yeux participent au surcroît de travail qu'il y a dans la circulation de la tête ; ils sont animés; l'on dirait souvent qu'ils sont remplis de sang. Les oreilles, incolores chez tout le monde en général, sont le plus souvent colorées chez les obèses. Comme la circulation est plus active à la tête que dans toute autre partie du corps et qu'elle y est gênée, une transpiration presque habituelle s'y établit avec une grande chaleur ; aussi les hommes gros supportent-ils difficilement d'avoir la tête couverte ; il arrive

même, pour quelques-uns, de ne pouvoir plus se coiffer sans avoir des espèces d'éblouissements ; plus tard, s'ils ont le bonheur d'échapper aux accidents cérébraux dont ils sont menacés, le sang chez eux finit par perdre de sa fibrine, il devient aqueux ; alors ces personnes ont un teint pâle, blafard.

La peau du bas des joues est très extensible, la graisse s'y accumule et forme de chaque côté, chez les obèses, une masse plus ou moins grosse et très difforme, qui arrive quelquefois jusqu'à la poitrine. Un bourrelet de graisse fait assez souvent une grosse saillie derrière le cou.

Le tronc prend un grand développement et les seins sont d'un volume énorme. Les bras sont très gros, et comme le tissu cellulaire qui entoure le poignet est serré, la graisse ne peut s'y accumuler ; alors la peau ne se distend point dans cette partie : il s'y forme un sillon profond comme chez les jeunes enfants très gras. Les mains participent ordinairement à cet excès d'embonpoint, mais plus tard que les autres parties du corps.

Le ventre est d'une ampleur démesurée, il gêne la marche ; et l'obèse, ainsi qu'une femme enceinte, porte la tête haute et le tronc en arrière pour ne pas perdre l'équilibre et tomber en avant.

Cette grande masse d'intestins et de graisse qui les entoure, prenant attache aux reins, y occasionne des tiraillements et des douleurs dans la marche.

Cette même masse refoule le diaphragme, comprime les poumons et le cœur, et devient une des causes de l'oppression qu'ont les gens trop gras. Beaucoup d'entre eux, surtout parmi les femmes, ont au bas du ventre, entre celui-ci et les cuisses, des sillons profonds qui s'échauffent et dont on calme l'ardeur avec de l'amidon ou une poudre quelconque, comme on le fait souvent aux petits enfants très gras.

La peau des cuisses se laisse distendre par la graisse jusqu'auprès du genou, où le tissu cellulaire est plus dur et en moins grande quantité. Alors la peau de la cuisse, ainsi distendue, tombe sur les genoux en faisant un pli sous lequel il y a plus ou moins d'espace.

Les jambes prennent également un volume trop considérable ; elles deviennent visqueuses et engorgées, surtout vers la partie inférieure. Les pieds participent peu à peu à cet engorgement.

Ce tableau du corps d'une personne obèse donne l'idée du travail occasionné par la graisse en trop grande quantité : en dehors, elle pousse

la peau d'une manière démesurée, au point qu'elle devient souvent le siége de maladies, de couperose à la figure, de dartres, d'eczémas, de prurigos, etc., affections qui ne guérissent qu'en perdant de l'embonpoint ; et en dedans cette même surabondance de graisse occasionne la stérilité, engorge et obstrue les organes qu'elle refoule et qu'elle gêne dans leurs fonctions, ainsi que nous l'avons également expliqué, et souvent amène une mort qui prend subitement l'obèse dans son fauteuil, rarement dans son lit, où il ne peut rester que sur son séant.

Les personnes trop grasses présentent un phénomène observé par tous les médecins : c'est qu'étant attaquées d'une maladie aiguë, elles y résistent moins que celles d'un embonpoint ordinaire. La mort arrive, chez elles, souvent sans de grandes a douleurs. La destruction se fait comme à la sourdine, au milieu de l'humeur graisseuse, et le médecin s'en aperçoit, alors qu'il n'est plus temps d'y porter remède.

L'embonpoint outré est favorisé par le manque d'exercice suffisant, par les promenades en voiture, par un trop long séjour au lit, par l'usage continu des bains chauds et de longue durée. Plusieurs femmes m'ayant rapporté fréquemment, que leur embonpoint avait commencé

après avoir eu leur dernier enfant qu'elles n'avaient point allaité, et qu'elles attribuaient le développement de cet embonpoint à ce manque d'allaitement, faut-il classer ce manque d'allaitement comme une des causes du trop grand embonpoint chez les femmes? Je signale ces faits sans oser encore me prononcer. Quelques médecins et beaucoup de gens du monde ne pensent pas que les saignées répétées disposent au développement de la graisse. Pour moi le fait est incontestable, théoriquement et par l'observation; on peut dire que la saignée a pour effet d'ôter du sang, qui est de la chair coulante, qui pour but, non seulement de nourrir les organes, mais encore d'exciter les contractions du cœur et d'entretenir ainsi la vie. En ôtant un peu de sang, on ôte donc un peu de ce qui entretient la vie; alors il y a affaiblissement de tous les organes. Le tissu cellulaire, qui est une fibre d'autant plus extensible que la personne est plus faible, doit perdre de sa force par la saignée et admettre plus facilement l'humeur graisseuse.

Voilà comment j'explique ce fait que m'ont rapporté beaucoup de femmes, qu'elles avaient pris un grand embonpoint, depuis qu'on les avait souvent saignées.

Elles ne se trompaient pas. Comme dans l'es-

pèce humaine, la saignée favorise le développement de la graisse dans les animaux, ce qui n'est pas ignoré dans les pays où l'on engraisse les bestiaux. Là il n'y a pas un petit éleveur agricole qui ne pratique ou fasse pratiquer une saignée ou deux aux bœufs et aux vaches qu'il va mettre à l'engrais. Il n'excepte de cette règle que les animaux qui ont la peau molle et peu résistante, comme on l'observe le plus souvent sur les bœufs ou les vaches de couleur rouge mêlée de blanc, que l'on dit *tendres*, c'est-à-dire d'un engrais facile.

Les saignées faites dans ce but sont conseillées par les auteurs agricoles. *Le Gentilhomme Cultivateur* veut que l'on pratique, à tout animal que l'on destine à l'engrais, deux saignées à quelques jours d'intervalle.

Un certain nombre de personnes pensent que l'exercice du cheval favorise l'embonpoint, d'autres sont d'un avis contraire. A l'appui de leur opinion, les premiers disent que l'on voit des hommes dont le métier est de monter à cheval et qui ont un embonpoint très prononcé. Cela se remarque principalement parmi les officiers de cavalerie. Nous en avons déjà parlé à la page 96.

Celui qui monte à cheval se livre à un exer-

cice très actif en faisant toutes sortes de mouvements pour rester en équilibre pendant que le corps éprouve des secousses très répétées. Si le cavalier est d'une constitution fort robuste et qu'il prenne une nourriture suffisante, cet exercice lui facilitera les fonctions digestives et les absorptions, de sorte que son corps en prendra du volume. Il faut, je le répète, pour qu'il en soit ainsi, que le cavalier ait une constitution extrêmement robuste. Aussi est-ce le plus petit nombre des officiers de cavalerie qui présente de l'embonpoint, et il est bon de remarquer que ce petit nombre se trouve parmi ceux qui sont déjà d'un certain âge et dont le corps est fait au métier. Ce serait à tort qu'on rangerait cet exercice comme favorable à l'embonpoint.

Pour que l'obésité se développe chez quelqu'un, il faut qu'il ait une certaine disposition à devenir obèse ; on voit des personnes qui font tout pour engraisser et qui restent maigres, sans doute parce que chez elles il y a quelque raison dans l'organisation qui empêche l'embonpoint de se former, le plus souvent parce que le tissu cellulaire est fort et ne laisse pas accumuler la graisse dans ses mailles.

L'obésité peut être héréditaire, c'est-à-dire que le père ou la mère peuvent transmettre à leurs

enfants un genre d'organisation apte à devenir gras. On peut à certaines données physiologiques reconnaître, dès le jeune âge, chez une personne, une disposition naturelle à devenir grasse.

Le jeune homme ou la jeune fille qui possèdent cette disposition, ont le visage large et court, les yeux ronds et le nez court et plutôt gros que pointu, les mains et les pieds courts, les formes en général arrondies. Ainsi organisés, ils devront se prémunir contre l'obésité par le régime rationnel que j'indiquerai dans la suite ; mais la cause directe, la cause productive de l'embonpoint doit se trouver et se trouve dans l'alimentation, dans la nature des aliments. C'est sur ce principe qu'est fondé mon système. On trouve dans les ouvrages de médecine que l'alimentation est pour beaucoup dans la production de l'embonpoint, et que c'est l'*alimentation très substantielle* qui le produit. Aussi les auteurs qui ont écrit sur ce point, conseillent-ils, pour combattre l'obésité, une *alimentation peu substantielle* ; ils défendent l'usage de la viande et ordonnent celui des légumes aqueux, des épinards, de l'oseille, de la salade, des fruits, etc. ; ils font prendre de l'eau pour boisson ; ils engagent à manger le moins possible. Ces conseils sont, il faut le dire, comme il y en a malheureusement

trop en médecine. Ils sont donnés au hasard, donnés parce qu'il faut bien en donner sur toute maladie, même sur celle qui est inguérissable ; et ces conseils sont jugés inutiles par les auteurs eux-mêmes, puisqu'ils finissent par déclarer l'obésité incurable, et c'est d'après ces jugements fondés sur l'inutilité des conseils, que l'on réforme pour toujours du service militaire et de celui de la garde nationale tout homme surchargé d'embonpoint.

Après avoir bien étudié cette question, je suis arrivé à reconnaître qu'il n'était nullement étonnant que l'obésité fût considérée jusqu'ici comme inguérissable, parce que les moyens indiqués pour la détruire étaient faits pour l'entretenir.

Je pose en principe, contre l'opinion reçue et accréditée depuis des siècles, qu'une alimentation très substantielle, telle que la viande, ne développe point la graisse, et que rien ne produit cette dernière comme les légumes aqueux et l'eau.

C'est un principe qui semble, de prime abord, inadmissible. Cependant, pour en prouver la vérité, il ne s'agit que de quelques réflexions physiologiques et chimiques à la portée de tout le monde.

Dans l'homme, comme dans les animaux, les conditions physiologiques les plus favorables

pour engraisser sont : qu'il se trouve dans les intestins beaucoup de vaisseaux absorbants ; les vaisseaux absorbants sont en nombre d'autant plus grand que les intestins ont plus d'ampleur ; or les intestins se modèlent toujours sur les aliments. Le lion, le tigre, la panthère, ont de petits intestins parce qu'ils se nourrissent d'un petit volume de chair ; l'herbivore, le bœuf, par exemple, a une énorme panse pour loger la masse d'aliments peu nourrissants dont il a besoin pour vivre ; il doit donc se trouver un bien plus grand nombre de vaisseaux absorbants chez les herbivores que chez les carnivores (1). De même chez l'homme, celui qui se nourrit avec un petit volume très substantiel, avec de la viande, par exemple, n'a pas l'estomac et les intestins très dilatés, comme la personne qui mange beaucoup de légumes, de potage, etc., et boit beaucoup ;

(1) Les organes de la digestion chez les herbivores ont quinze fois la longueur de l'animal ; chez les carnivores, ils sont trois fois de la longueur de l'animal seulement, excepté chez le tigre, qui, ne vivant que de sang, n'a presque qu'une fois sa longueur d'intestins. L'homme, sous ce rapport, tient le milieu entre ces deux espèces d'animaux : son tube digestif a cinq ou six fois sa longueur. La nature lui a donné cette moyenne longueur du canal digestif, parce qu'il est dans sa destinée de se nourrir un peu comme les carnivores et un peu comme les herbivores ; mais il peut, à sa volonté, modifier cette disposition, c'est-à-dire vivre presque exclusivement de viandes ou de légumes.

le premier a par conséquent moins de vaisseaux absorbants que le second, qui absorbe en grande quantité tout ce qui se trouve dans les aliments dont il se nourrit. Aussi dans les animaux voyons-nous que les carnivores n'ont que très peu de graisse, presque pas de ventre, qu'ils ont des muscles prodigieusement forts, et que les herbivores sont toujours plus ou moins surchargés de graisse. On remarque également dans l'espèce humaine que les personnes qui ont de l'embonpoint aiment principalement les légumes et les farineux, boivent beaucoup d'eau, de bière ou de cidre.

Si l'on examine cette question sous le rapport chimique, l'on trouve une raison sans réplique pour que la chair engraisse moins que les légumes. La graisse humaine est composée, sur 100 parties :

| | | |
|---|---|---|
| de | 79. 000 | de carbone, |
| de | 15. 416 | d'hydrogène, |
| de | 5. 584 | d'oxigène, |
| | 100. 000 | |

Le carbone et l'hydrogène sont donc les deux principaux éléments de la graisse. Or, voici que la chimie nous démontre que tous les aliments qui ne sont pas de la chair, tels que les légumes, les

farines, les fécules, ont pour éléments principaux du carbone et de l'hydrogène, base de la graisse ; bien plus, la graisse humaine se trouve toute formée dans certains aliments qui ne sont point de la chair, dans l'huile d'olive et dans toutes les graines oléagineuses. Pour expliquer comment l'eau peut contribuer au développement de cette substance, il faut se rappeler que l'eau n'est que du protoxyde d'hydrogène, et l'hydrogène est un des deux principaux éléments de la graisse. Donc si vous vous nourrissez des substances qui contiennent beaucoup de carbone et d'hydrogène, vous ferez de la graisse comme l'abeille fera du miel, si elle va en chercher les éléments dans les fleurs.

Par contre, la chimie fait savoir que la base principale de la viande est de l'azote, qui n'entre pas dans la composition de la graisse. Si vous vous nourrissez principalement de viande, vous devez moins engraisser que ceux qui prennent des aliments à la base de carbone et d'hydrogène, tels que les légumes, les farineux, l'eau, etc.

L'Académie des sciences a reçu plusieurs communications de savants chimistes qui ont cherché à faire connaître le mode de développement de la graisse dans les animaux. J'ai également adressé à cette savante compagnie un mémoire

sur le même sujet, et qui a été lu dans la séance du 15 décembre 1851.

Je terminais mon mémoire en demandant à l'Académie qu'il fût bien constaté que je suis le médecin qui ait, le premier, donné ce fait comme certain : que *pour diminuer l'embonpoint sans altérer la santé, il faut se nourrir de viande principalement, en évitant de manger beaucoup de légumes et de tout ce qui est aqueux, ou de tout ce qui est à base de carbone ou d'hydrogène* (1).

Ces principes chimiques sont appuyés sur les faits et sur l'observation.

Ainsi que je l'ai dit, les animaux carnivores ne sont jamais gras, parce qu'ils se nourrissent d'une substance riche en azote, qui est de la chair, laquelle chair fait de la chair, et fort peu de graisse. Ils n'ont jamais de ventre, parce que cette chair, prise en un petit volume, les nourrit pour un jour ou pour vingt-quatre heures.

On a objecté à ce que j'avance ici, que les carnivores n'ont pas toujours à manger quand ils ont faim, et qu'ils sont souvent obligés de courir longtemps avant d'attraper une proie.

Cela doit arriver, mais je répondrai que les

(1) Voyez le *Bulletin du Compte-Rendu de l'Académie des Sciences*, du 15 décembre 1851, sur le Mémoire du Dr Dancel.

animaux carnivores, nourris de viande en domesticité par la main de l'homme, ne sont jamais bien gras et n'ont jamais de ventre. Voici un autre fait : l'illustre voyageur Levaillant rapporte, dans son *Voyage en Afrique,* qu'il a vu dans la partie méridionale de ce continent, des troupeaux de gazelles (de l'espèce appelée gazelle sautante du cap de Bonne-Espérance), qui vivent dans l'intérieur des terres, réunies en nombre de dix mille jusqu'à cinquante mille. Ces troupeaux sont presque toujours en mouvement ; ils vont du nord au sud et du sud au nord. L'avant-garde de la troupe arrive souvent jusqu'auprès des habitations du Cap ; alors elle a de l'embonpoint, le centre du troupeau est en moins bonne chair, et l'arrière-garde est fort maigre et mourant de faim.

Ce troupeau, arrêté dans sa marche par la présence des hommes, retourne sur ses pas ; mais l'arrière-garde se trouve alors en tête de la marche, redevient grasse, et l'avant-garde, qui devient la dernière, perd sa graisse. Au milieu de ces décampements journaliers naissent et grandissent un nombre de gazelles assez grand pour entretenir des réunions aussi nombreuses, malgré la quantité qui en périt chaque jour. Voici ce qui se rattache ici à mon sujet : c'est que ces troupeaux

sont toujours accompagnés ou suivis par des lions, des léopards, des onces et des hyènes, qui en tuent pour se repaître autant qu'ils en veulent, n'en dévorent qu'une partie, et laissent l'autre aux chacals et aux autres petits animaux carnassiers qui suivent d'un peu plus loin. Eh bien ! ces lions, ces onces, ces léopards, ces hyènes, qui n'ont que la peine de faire deux pas pour manger quand ils ont faim, ne sont jamais gras.

On a objecté à mon système ce fait que les bouchers et les bouchères sont gras en général parce qu'ils se nourrissent, dit-on, de viande. J'ai fait des recherches à ce sujet, et je me suis assuré, comme tout le monde peut le faire, que les bouchers et les bouchères aiment très peu la viande, et qu'ils vivent principalement de légumes, de farineux, etc., et boivent beaucoup.

On a dit aussi qu'ils prenaient leur embonpoint dans l'atmosphère, remplie de miasmes animaux, au milieu de laquelle ils vivent. C'est une supposition qui reste à prouver, comme celle qui admet le même résultat pour ceux qui passent une partie de leur vie dans les amphithéâtres.

On a dit encore que l'on engraissait des porcs avec de la viande de cheval ; je répondrai à cela qu'on donne en même temps à ces animaux, beaucoup à boire. Ici il y a un fait bien remar-

quable : c'est que la graisse des porcs ainsi engraissés avec de la chair est molle, s'en va en eau, comme disent les marchands de lard, qui l'estiment à un bas prix. Évidemment ce n'est pas la chair mangée par les porcs qui leur donne un lard si mou, si aqueux : c'est bien l'eau qu'ils avaient bue en très grande quantité.

Nous voyons par contre que les animaux surchargés de graisse se nourrissent exclusivement de végétaux, et boivent beaucoup.

Il faut citer en première ligne l'hippopotame, si disgracieux dans ses formes par sa graisse ; il ne se nourrit que de végétaux, et spécialement de joncs, de riz, de millet, de canne à sucre (1).

Le lamantin, qui semble faire, au dire de Buffon, la nuance entre les quadrupèdes amphibies et les cétacés, est une vraie masse de graisse ; et il vit exclusivement d'herbes marines (2).

(1) Les naturalistes ont cru, pendant longtemps, que cet animal, qui passe une grande partie de sa vie dans l'eau, se nourrissait principalement de poissons. Mais le capitaine Gordon, pendant son séjour au cap de Bonne-Espérance, s'est assuré que l'hippopotame ne touche jamais au poisson, et qu'il vit exclusivement de végétaux. Il s'en est assuré en étudiant les habitudes de ces animaux, et par l'ouverture de l'estomac de plus de trente hippopotames qu'il a tués.

(2) Le lamantin du Kamschatka a de vingt à vingt-trois pieds de long, et de seize à dix-huit de circonférence, et pèse de six à huit mille livres.

On trouve dans le fait suivant une preuve bien remarquable que la quantité de graisse dont un animal est surchargé dépend principalement de ce dont il se nourrit : dans la famille des baleines, ces monstres de grosseur, celle du Groenland (Balæna mysticetus, Linnée) est la plus chargée de graisse, et elle se nourrit de zoophytes, dont beaucoup présentent autant les caractères de la plante que ceux de l'animal. La baleine appelée jubarte (Balæna boops, Linnée), qui ne se nourrit plus de corps essentiellement mucilagineux, mais de petits poissons, a une couche de lard beaucoup plus mince que la précédente. La baleine appelée gibbar (Balæna physalus, Linnée), qui vit de maquereaux, de harengs et de saumons du nord, quoique à peu de chose près aussi longue que la baleine du Groenland, est beaucoup plus mince qu'elle ; sa couche de lard est moins épaisse encore que celle de la jubarte ; elle ne fournit que dix ou douze tonnes de graisse, tandis que la baleine du Groenland en donne cinquante, soixante, et jusqu'à quatre-vingts.

Et la chimie, ainsi que nous l'avons dit, donne l'explication de ces résultats : c'est que toutes les substances alimentaires qui ne sont pas de la chair, qui sont mucilagineuses, gommeuses, su-

crées, aqueuses, etc., ont pour base élémentaire du carbone et de l'hydrogène qui constituent la graisse. Si vraiment la médecine tenait plus compte des phénomènes chimiques qui se passent dans les fonctions de la vie, ses succès seraient plus grands ; et nous qui nous basons sur cette science exacte (la chimie) pour obtenir les résultats que nous avons, nous nous garderions bien ne point étudier pourquoi telle chose reconnue apte à favoriser l'embonpoint, agit ainsi.

On trouve bien dans les livres de médecine, et nous l'avons répété (1), que l'embonpoint est favorisé par le manque d'exercice suffisant, par les promenades en voiture, par un trop long séjour au lit, etc. Ces causes générales sont faciles à expliquer, quoiqu'elles ne l'aient pas été. Tout le monde sait que c'est en grande partie par les aliments que le corps se nourrit, mais l'on sait également que l'atmosphère au milieu de laquelle on est plongé, est pour quelque chose dans la nutrition du corps. Dans cette atmosphère que nous respirons, nous inspirons du gaz oxygène (air vital) dont une partie est destinée à vivifier le sang, lors de son passage dans les pou-

(1) Pages 120 et 121.

mons ; et l'autre, nous la rejetons, nous l'expirons, non plus pure, mais combinée avec du carbone pris au corps, et formant ainsi du gaz acide carbonique. Plus un animal respire souvent, plus il fait entrer d'oxygène dans le corps, et plus alors il perd de carbone qui se combine avec l'oxygène et est rejeté, comme nous venons de le dire, sous forme de gaz acide carbonique dans l'expiration, moins alors il reste dans le corps de ce carbone pour former de la graisse. Et les respirations d'un animal sont d'autant plus fréquentes que son corps est plus en mouvement. Cela dit, on explique facilement pourquoi le défaut d'exercice, les promenades en voiture, un trop long séjour au lit, favorisent le développement de la graisse, parce que dans ce manque de mouvement la respiration est peu fréquente, et l'oxygène prend au corps peu de carbone, et qu'il en reste beaucoup pour se combiner avec l'hydrogène qui s'y trouve et former de la graisse.

Voilà pourquoi l'habitant de la montagne, qui respire là un air plus riche en oxygène que dans la vallée, est ordinairement moins gras que l'habitant de cette dernière vallée, où l'air contient moins d'oxygène.

Voilà pourquoi l'Arabe, le Bedouin, qui sans

cesse s'agitent pour les besoins de leur vie nomade, ne sont point gras. Nos paysans ne le sont jamais trop, à moins qu'ils ne soient assez riches pour ne pas travailler. Voilà pourquoi les animaux qui, quoique se nourrissant de substances riches en carbone et en hydrogène, mais qui sont presque toujours en mouvement, sont peu chargés de graisse : tels sont les cerfs et les chevreuils.

Ceux des oiseaux qui sont sans cesse en mouvement ou volent la plus grande partie du jour ne sont jamais bien gras. Par contre, ceux des oiseaux ou des animaux qui prennent peu de mouvement, se chargent facilement de graisse. Un moyen de les engraisser et employé souvent, consiste à les nourrir dans un petit espace. On prive même certains animaux domestiques, de toute espèce de mouvement pour hâter leur engraissement.

Les Orientaux, qui passent la plus grande partie du jour assis, et les femmes de ce même pays, qui sont forcées de rester à la maison sans jamais en sortir, ces hommes et ces femmes, dis-je, offrent souvent des exemples d'obésité.

Les religieuses, dans leurs couvents cloîtrés, les prisonniers, dans leur lieu de détention, engraissent souvent malgré leur chétive nourri-

ture, parce que l'air qu'ils y respirent contient peu d'oxygène, lequel alors enlève au corps une petite portion de carbone, dont le reste forme ensuite de la graisse.

Il est bien certain qu'une fois que le corps humain a pris tout son accroissement, et mieux, lorsque l'homme est dans l'âge du retour, la graisse apparaît fréquemment chez lui d'une manière sensible. Je crois qu'une des principales raisons de cette apparition tient à une diminution qui a lieu à cet âge dans les mouvements : en vieillissant, on ménage ses pas, on a une répugnance pour toute sorte d'exercice. C'est ainsi que la nature de l'air, que la quantité d'oxygène que les animaux respirent, sont pour beaucoup dans la formation de la graisse.

Par cette heureuse disposition que l'on remarque dans tout ce qui constitue l'univers, la Providence a voulu que le gaz acide carbonique, rejeté lors de l'expiration de l'homme, des animaux, fût apte à la nutrition des plantes, qui absorbent pour cet effet le carbone et laissent l'oxygène. C'est la raison pour laquelle l'air est toujours si sain, si vivifiant, si riche en oxygène, là où il y a des arbres. En trouvant ainsi dans les plantes le carbone en grande proportion, il n'est pas étonnant d'y rencontrer les éléments propres

à donner de la graisse ; il peut arriver même qu'elle y soit toute formée : ainsi la graisse de mouton se trouve toute formée dans les semences de cacao, la graisse humaine se retrouve dans l'huile d'olive et dans toutes les graines oléagineuses, ainsi que nous l'avons déjà dit. De tout cela il reste bien démontré que c'est dans l'alimentation, dans la nature des aliments qu'il faut chercher, et que l'on trouve la cause directe, immédiate du développement de la graisse dans le corps des animaux, y compris l'homme, tout en tenant compte des autres causes générales que nous avons dit favoriser l'embonpoint. Il est maintenant évident que tout ce qui n'est pas de la chair, que tout aliment riche en carbone et en hydrogène, produira de la graisse. C'est de ces principes que l'on doit partir pour traiter d'une manière rationnelle le trop grand embonpoint. (1)

Comme on le voit, la base du traitement est dans l'alimentation, dans le choix des substances dont nous nous nourrissons habituellement.

Il y a beaucoup de personnes qui ayant adopté

(1) J'ai insisté un peu longuement sur cette démonstration, parce que mon système sur le trop grand embonpoint est venu, comme on a pu le voir, combattre et je puis dire détruire l'ancien système de médecine, complètement faux sur ce sujet.

un genre de vie de chaque jour, ne peuvent en changer sans qu'elles y soient forcées par des circonstances indépendantes de leur volonté, autrement en feraient-elles la promesse, que dès le lendemain, peut-être le jour même, elles n'auraient pas la force de la tenir. Le régime à suivre pour diminuer l'embonpoint, n'est pas pénible ; il ne prive de rien de ce qui est essentiel et agréable à la vie ; mais il y a cependant un choix qui peut contrarier les habitudes que l'on a chez soi. Un des grands avantages des voyages est, comme nous l'avons dit, de briser ces habitudes de la maison. En voyage, on a l'esprit tout autrement occupé que chez soi ; on peut même dire qu'en changeant d'habitudes les goûts changent. Voilà comment les voyages sont excellents dans le traitement contre le trop grand embonpoint. Le mouvement, le grand air aident au régime. Il importe seulement de faire un bon choix du pays où l'on doit voyager, éviter les contrées humides dans tous les temps, et en été choisir un climat tempéré, sain comme celui de la France, de la Suisse, du Tyrol, de la Haute-Italie et de l'Autriche. En hiver l'on peut visiter les stations médicales des bords de la mer Adriatique, de la mer Tyrrhénienne et Lygurienne.

—

## De la Stérilité.

—

La stérilité est une des infirmités humaines, qui attaque plus spécialement la classe des personnes vivant avec les habitudes et les usages inhérents à la civilisation. Il est probable qu'il en a toujours été ainsi. — Les causes de cette affection sont très nombreuses ; aussi demande-t-elle des remèdes très variés : mais l'on peut dire que si un grand nombre de cas échappent à l'influence des voyages, beaucoup peuvent être guéris par ce genre de médication. Parmi ces derniers cas, je citerai chez l'homme une faiblesse héréditaire, un anéantissement de facultés viriles occasionné par un travail intellectuel trop soutenu, par des peines ou des chagrins, par l'abus des plaisirs, par un épuisement, et chez la femme comme chez l'homme, par un trop grand embonpoint, par l'obésité (1), par une ou plusieurs maladies syphilitiques ou par les traitements qui en ont été la suite.

A l'occasion de l'infection syphilitique, qu'il me soit permis de dire, quoique ce ne soit

(1) Comme nous l'avons dit dans l'article précédent.

point de mon sujet, qu'un grand nombre d'unions sans enfants lui doivent cette condition. Si l'infection vient du mari, la femme fait des fausses couches plus avancées que quand le mal provient d'elle. — Dans le premier cas, c'est à quatre, cinq et six mois, et même sept mois de vie intra-utérine que les enfants viennent au monde; ils peuvent même arriver à terme pour mourir en naissant. — Dans le deuxième cas, les enfants périssent très peu de temps après la conception, souvent même sans que les mères s'en doutent. Il est rare que la fausse couche ait lieu à quatre, cinq et six mois. Quand on est appelé dans une famille où ces accidents se répètent sans cause appréciable, est-il téméraire de soupçonner une infection syphilitique sans signes apparents? Il y a quelques années, la *Gazette des Hôpitaux* rapportait ce qui suit : Un professeur à la faculté de médecine de Paris (je crois me rappeler que c'était M. Dubois) est le médecin d'un jeune ménage qui fait l'espérance d'une noble famille, pour continuer l'existence d'un nom menacé de s'éteindre. La jeune femme, malgré tous les soins, toutes les précautions dont elle est entourée, ne peut parvenir à donner un enfant à terme. Trois ou quatre fois déjà, les enfants sont venus à deux, trois ou quatre mois de

vie intra-utérine. Le professeur consulté sur ces malheurs successifs et pressé d'y trouver un remède, songe en dernier lieu à une infection syphilitique sans signes apparents. En conséquence il soumet le mari et la femme à un traitement régulier, après lequel la jeune épouse devient enceinte, donne le jour à un enfant à terme, bien portant et qui grandit avec toutes les apparences de la santé.—Depuis elle en a eu un deuxième qui a le même bonheur que son aîné.

Mais revenons à l'influence des voyages sur la stérilité. Le déplacement seul fait déjà quelque chose, il brise des habitudes, un genre de vie qui, chez les gens du monde, ne sont nullement favorables pour les femmes, à la saine conservation des organes de la génération. —Ainsi la vie sédentaire, la privation du grand air, le genre de nourriture, l'habitude de se coucher fort tard et de se lever au milieu du jour, *une toilette exagérée* qui certainement est contraire à la nature, tout cela ne peut qu'apporter un trouble matériel dans les organes de la génération. L'on doit y joindre encore la vie intellectuelle et morale avec les bals, les soirées, les spectacles et les lectures de livres qui ne parlent qu'à l'imagination, qui ne font qu'agiter et porter le trouble dans le système nerveux, et ôter ce calme de l'orga-

nisation qui est indispensable pour qu'une femme soit féconde. En voyant les femmes du fond des campagnes accoucher comme les femmes des sauvages, sans douleurs presque, puis les femmes des petites villes de province, mettre leurs enfants au monde avec un peu plus de peine, puis arrivant à examiner ce qui se passe dans les grandes villes, dans les capitales des pays civilisés, en remarquant que c'est dans ces centres de la civilisation, où l'on voit souvent la stérilité, où l'on rencontre les accouchements laborieux et accompagnés des plus graves accidents, en voyant ce tableau progressif des douleurs de la femme en mal d'enfants, je me suis rappelé ce qui a été dit dans la *Genèse* à la femme qui acquiert la science du bien et du mal : *Tu accoucheras dans la douleur*. C'est en effet en s'éloignant de son état de nature que la femme perd les facultés génératrices. Elle doit donc briser des habitudes du monde civilisé, qui sont contraires à la fécondité si elle est stérile. Nous avons dit que les voyages étaient un des puissants moyens pour cela. On les ordonne souvent et en dirigeant les personnes qui en ont besoin, sur des eaux minérales dont l'usage est conseillé quelquefois comme l'unique moyen de faire cesser la stérilité. Ainsi Plombières dans les Vosges, Forges

près de Rouen jouissent à cette occasion d'une certaine célébrité. Cependant les eaux puisées à ces sources et bues à domicile, n'ont jamais produit un bon résultat. Il faut donc pour qu'elles agissent, et j'admets qu'elles ont une certaine vertu, que l'on aille les boire à la source même. Mais est-ce en faisant ce qu'on appelle une saison, une saison et demie comme l'on dit, aux eaux de Plombières, qu'une femme en retirera tout le bien qui pourrait lui revenir de ce voyage aux eaux ? Est-ce dans un si petit espace de temps que la nature peut se remettre, si je puis parler ainsi ? On y retourne l'année suivante, mais la saison d'hiver avec tous ses inconvénients, détruit le mieux qui pourrait avoir été obtenu l'été précédent. Une femme serait beaucoup plus certaine de réussir dans son traitement, si après avoir pris les eaux minérales en France, celles de Plombières, par exemple, elle allait passer l'hiver en Italie, dont le climat réparateur, il faut le répéter, avec tous ses sujets de distraction agirait sur elle d'une manière avantageuse. Elle choisirait une station médicale, où elle pourrait continuer l'usage des eaux minérales propices à son état ; et il n'en manque pas dans la péninsule italique, à Castellamare par exemple.

Le golfe de Naples décrit un arc de cercle, et

se termine à l'orient par une pointe de terre qui le partage de celui de Salerne, vis-à-vis l'île de Caprée. Parmi les villes qui sont sur la rive baignée par la mer de Naples se trouve Castellamare, dans une situation charmante, au fond d'une baie, et au pied de montagnes ombragées par une riche végétation. Elle est bâtie à peu près où était l'antique *Stabia*, dont la salubrité fut signalée par Galien, le père de la médecine romaine. Pline dans ses œuvres parle de la vertu de ses eaux minérales. — Sous le roi Ladislas et Jeanne II, il y eut des épidémies pestilentielles, qui firent mourir beaucoup de monde à Naples. Ceux qui, comme ces derniers souverains, se retirèrent à Castellamare en furent préservés. Charles d'Anjou y fit construire une maison de campagne qu'il nomma *Casa sana,* et que Ferdinand Ier voulut qu'on appellât *Qui si sana:* Ici l'on guérit. La Cour de Naples y va chaque année passer une partie de l'été au moment des plus grandes chaleurs.

A cause de sa position au midi de l'Italie et de son peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer, on est tout surpris de la fraîche douceur du climat que l'on trouve à Castellamare. Cela vient de ce qu'elle est située au pied de l'Apennin campanien qui la contourne au midi et au sud-est, et

l'abrite contre les vents chauds de ces points de l'horizon. Elle est ouverte seulement au vent du nord qui y souffle le plus souvent. Cette température si exceptionnelle qui règne dans ce petit coin du golfe de Naples, y produit quelque chose qui tranche d'une manière frappante avec ce que l'on voit à quelque distance de là. Les montagnes qui viennent presque toucher les murs de Castellamare, sont recouvertes de chênes et de châtaigniers de la plus haute et de la plus grosse venue, comme dans les riches terres grasses du nord de l'Europe, et les orangers et les citronniers y sont rares. Tandis qu'à quelques milles de là, on retrouve ces derniers arbres couvrant le sol, dans leur plus grand développement, en compagnie de cédras, de grenadiers, etc., et autres plantes annonçant la puissante végétation des climats chauds.

Les vents prennent leur degré de température des lieux qu'ils parcourent : celui du nord, que nous avons dit régner habituellement sur la baie de Castellamare, n'est pas glacial en y arrivant, comme s'il venait de franchir les sommités neigeuses des Alpes. Il a perdu de son froid dans son long parcours, et il a gagné du calorique en passant sur les terres de Pouzzoles et Baia, comme sur la mer Tyrrhénienne toujours d'une

température modérée et quelquefois chaude.

Castellamare est une *station médicale*, qui mérite encore aujourd'hui la célébrité dont elle jouissait dans l'antiquité, et qui s'est continuée dans tous les temps. On y trouve la guérison de beaucoup de maladies qui ne tiennent point à l'état inflammatoire, à l'irritation, mais de celles qui ont leur principe dans la pauvreté du sang, dans les engorgements chroniques des organes, dans une atonie ou une faiblesse générale ou partielle.

A l'influence bienfaisante de ce climat, les visiteurs malades peuvent y joindre l'action des eaux minérales qui y sont célèbres, comme nous l'avons dit, de toute antiquité. Les sources sont au nombre d'une douzaine avec des vertus différentes (1) : il y en a de salines, de ferrugineuses, de sulfureuses. Les principales sont l'eau *media*, la ferrugineuse de Pozillo, la ferrugineuse nouvelle, l'autosella, l'eau sulfureuse du Muroglione et la nouvelle eau du Muroglione. Ces eaux, qui sont ou purgatives ou dépuratives, ou désobstruantes ou toniques, présentent aux malades la faculté de choisir la source la plus apte à

(1) Voyez pour plus de détails : *Analyse des propriétés médicales des eaux minérales de Castellamare,* par MM. Sementini, Vulpe et Cassola, traduite par le chevalier de Rivas.

les délivrer de leurs maux ou de leurs infirmités. Et la plupart des causes de la stérilité doivent y être combattues victorieusement.

Les environs de Castellamare sont ravissants et pleins d'intérêt sous le rapport des souvenirs historiques. La montagne *Quisi sona*, dépendance du mont Saint-Angelo, qui domine la ville, est ornée de villas et de casins charmants que l'on peut aller visiter par des sentiers recouverts de chênes et de châtaigniers séculaires. Des hauteurs du mont Saint-Angelo, l'on domine tout le golfe de Naples et celui de Salerne.

Castellamare est la seule station médicale de l'Italie, où l'on puisse séjourner pendant l'année entière. Si dans l'hiver le froid venait à y être trop rigoureux, ce ne serait que fort peu de temps, et il serait loisible d'aller passer ce peu de temps à Naples par le chemin de fer qui y conduit en cinquante minutes.

---

### De la grossesse.

---

On peut demander s'il est prudent pour une femme enceinte de voyager. Je répondrai qu'en général, il vaut mieux qu'elle ne voyage pas.

Les promenades à pied ou en voiture légèrement suspendue sont fort utiles à l'état de grossesse ; mais les longs voyages dans une voiture ordinaire ou en chemin de fer, ne peuvent qu'être nuisibles. — Que de femmes ont été forcées de s'arrêter en voyage pour mettre au monde un enfant qui n'était pas à terme ! — Beaucoup de sages-femmes de Paris connaissent l'effet des voitures sur les femmes enceintes. — Quand elles ont chez elles des pensionnaires qui ont payé une somme quelconque pour le temps des couches, n'importe sa durée, elles ne manquent pas d'engager leurs pensionnaires à faire en voiture, toujours fort dure, une promenade aux environs de Paris ; et il est rare que le soir en rentrant de cette promenade, les douleurs de l'accouchement ne se fassent pas sentir.

---

## CHAPITRE VII.

### DES MALADIES QUI ONT LEUR SIÉGE A LA TÊTE.

—

**Des affections morales pénibles.**

On sera peut-être étonné dans le monde de voir classer les affections morales pénibles au nombre des maladies qui ont leur siége à la tête. Elles passent assez généralement pour provenir du cœur ; c'est ce qui les a fait appeler *peines de cœur*. Mais il est bien démontré aujourd'hui que ces peines, comme les passions, émanent du cerveau. Sous leur influence le cœur est agité, bat plus fortement qu'à l'ordinaire, devient même quelquefois malade. Lorsque quelqu'un est frappé d'un grand malheur, lorsqu'il apprend une nouvelle excessivement pénible, il lui arrive de porter la main sur la région du cœur. Cependant tous ces phénomènes ne doivent être attribués qu'à l'impression fâcheuse reçue par le cerveau, qui a réagi sur tout le corps et principalement sur le cœur spécialement affecté. Il est impossible d'admettre l'existence d'une impression morale

un peu forte chez une personne dont le cerveau ne travaille point. On observe que les hommes qui ont le moins de peines, de chagrins, de contrariétés, sont en général sans esprit, sans impressionnabilité. On trouve, au contraire, que tous ceux qui sont sujets aux peines de cœur, puisqu'on les appelle ainsi, sentent très vivement ; et s'ils n'ont point toujours de l'esprit, ils offrent à l'observateur quelque chose de plus qu'ordinaire du côté du cerveau, et sont loin d'être nuls : il faut sentir pour avoir des peines. Les affections morales, les passions portées à un trop haut degré peuvent dégénérer en monomanie, en folie, maladies qui ont leur siége dans le cerveau. Si de ce que le cœur est principalement affecté dans les chagrins, on en faisait le siége des impressions morales, on devrait mettre celui de la peur dans les jambes qui tremblent et fléchissent même chez celui qui en est atteint.

Le cœur n'est pas toujours l'organe le plus souffrant dans les peines, surtout dans celles de longue durée ; c'est alors le plus ordinairement l'estomac qui se prend; il digère mal, lentement, capricieusement ; le centre épigastrique se tend, se gonfle et devient douloureux. — Mais en général c'est la partie la plus faible ou la plus disposée à être malade qui est lésée. — On voit

très souvent des personnes atteintes de consomption pulmonaire développée par l'effet des chagrins. Les émotions morales donnent des coliques et occasionnent des apoplexies ou des paralysies. —Le cœur n'est donc pas le siége des passions; il est, comme les autres organes, plus fortement peut-être, agité sous leur influence.

L'homme, ayant une organisation plus solide que celle de la femme, devrait être plus capable qu'elle de résister aux maladies, aux causes qui les produisent, aux peines de cœur, par exemple. Il n'en est rien; la vie n'a point son principe de force dans l'organisation: nous voyons tous les jours de frêles constitutions supporter de grands maux, et des corps d'une force d'Hercule être abattus par un petit mal. — On a constaté peu de cas de mort subite arrivés à des femmes par des peines morales, et l'on en possède un grand nombre d'exemples survenus chez les hommes. Un sujet de contrariété, même léger, a produit sur ces derniers l'apoplexie, la paralysie. J'ai connu quelqu'un qui, en grondant son domestique, a été frappé d'apoplexie foudroyante, à une réponse déplacée que lui fit ce dernier. — Je rencontre quelquefois un ancien sous-préfet qui est tombé paralysé d'un côté du corps dans l'antichambre du ministre de l'intérieur, où il

s'était rendu, à l'occasion de sa destitution, pour avoir une audience qui lui fut refusée.

Ainsi l'homme, quoique plus fortement organisé que la femme, résiste moins qu'elle aux affections morales pénibles. C'est, du reste, une chose fort connue. Tout aussitôt qu'un homme est triste, il inquiète ses amis ; et si cette tristesse le poursuit longtemps, il est bientôt jugé comme étant menacé d'une mort presque certaine ; tandis qu'une femme, paraissant péniblement affectée, est loin d'inspirer les mêmes craintes. On dirait qu'il est dans sa nature de souffrir moralement, et que sa faible organisation doit supporter sans trouble toutes les commotions douloureuses de l'âme. Si les hommes étaient aussi susceptibles de peines morales que les femmes, le monde offrirait un bien triste spectacle ; mais non, la nature a voulu que leur cerveau fût principalement occupé de grands travaux intellectuels, de ces vastes conceptions qui ne permettent que fort rarement aux chagrins d'avoir une grande puissance sur eux. Les femmes au contraire sont réduites, dans presque toutes les conditions sociales, à remplir entièrement leur vie d'affections, et elles sont par conséquent sans cesse exposées aux déceptions, aux douleurs qui les accompagnent. Il est vrai que toutes jeunes on les a fort

souvent disposées, amenées à avoir une vie d'abnégation et de peines. Des parents hésiteraient à faire entrer leur fils dans une pension pour laquelle il aurait une grande répugnance; ils trouveraient *nécessaire* de mettre leur fille, malgré elle, dans une maison d'éducation qu'elle aurait en horreur, et cela pour son bien, pour l'habituer à se soumettre et à n'avoir pas de volonté! Plus tard, ils ne se feront pas scrupule de lui donner le plus grand sujet de peines que puisse avoir une jeune fille, en l'unissant pour sa vie à un homme qu'elle connaît peu, mais déjà assez pour être certaine qu'ils ne pourront jamais se rencontrer dans le chemin du bonheur. De là cette source de chagrins qu'elle sera obligée de cacher, de garder pour elle seule, qui la mineront pendant un temps plus ou moins long, au bout duquel elle perdra la sensibilité ou la vie. Les femmes souffrent cruellement lorsque, dans leur intérieur, loin de trouver une sympathie, une union qui leur sont nécessaires, elles n'y rencontrent qu'aversion, mauvais procédés, etc.; mais cet état de choses ne porte pas de graves atteintes à leur santé, parce qu'il ne peut durer longtemps. Ce sont des combats d'ennemi à ennemi, pour lesquels elles trouvent des forces jusqu'à ce qu'ils finissent d'une manière ou d'une

autre. La situation la plus dangereuse pour la vie d'une femme impressionnable et pénétrée de ses devoirs, est celle qui lui est donnée quand on la marie avec un homme nul, en bien comme en mal, qui vit pour vivre, trouvant toujours tout bien, péchant seulement par un manque de sensibilité, sans ambition, sans passion, étant la bonté même. Une jeune personne nerveuse (et les trois quarts le sont), qui se voit liée pour la vie à un tel homme, éprouve un anéantissement, un vide insupportables. Il n'y a pas d'état de l'âme plus affreux pour une femme que de se trouver pour toujours seule au monde avec ses pensées et son cœur. Rien n'est désespérant pour elle comme de se voir condamnée à ne pouvoir vivre de cette vie d'affections qu'il est dans sa nature d'avoir. Cette absence du bonheur, sans espérance de le posséder jamais, jette enfin le trouble dans la santé. Le corps participe à l'état de souffrance de l'âme, et, comme nous l'avons dit, l'organe le plus délicat, le plus disposé à être malade, se trouble et alors donne des signes pathologiques.

En 1830, Mademoiselle V. rentra de pension chez sa mère avec une bonne instruction et une éducation convenable pour le rang qu'elle devait occuper dans le monde. En 1832, son père la

maria à un de ses amis, excellent homme, vivant le plus régulièrement possible, n'ayant d'autre défaut que l'uniformité la plus complète, avec un esprit et des goûts peu saillants. M. V. pensait qu'en plaçant ainsi sa fille il faisait son bonheur, et il avait encore cette opinion au bout d'un an de ce mariage, les nouveaux mariés étant alors à se faire la plus petite observation désobligeante, le moindre reproche. Cependant la jeune femme avait perdu de sa gaîté et de son embonpoint ; ses traits étaient altérés et ses yeux pleins de tristesse. Elle ne se plaignait nullement de son sort ; et qui aurait voulu l'écouter, la sachant unie à l'homme le plus *comme il faut* de la terre, avec de la fortune, une habitation superbe, décorée fraîchement et richement, entourée avec symétrie de parcs, de bosquets et de pièces d'eau ! Elle éprouva des battements de cœur extraordinaires, des palpitations. Le mari fit appeler un médecin de l'endroit, ancien chirurgien d'armées, qui avait servi avec lui et qui était resté son ami. Il reconnut les palpitations (tout le monde en aurait fait autant), et prescrivit, pour les faire disparaître, une demi-diète, des sangsues et de la digitale. Ce régime, en apparence sans danger, ne réussissait point ; Madame X., depuis trois mois qu'elle y était soumise, dépéris-

sait à vue d'œil ; il réussissait seulement d'après l'opinion du docteur, qui prétendait avoir enrayé le mal et pouvoir l'arrêter bientôt complétement. On était alors au mois de mai 1834. Je passai, à cette époque, par la ville qu'habitaient M. et Madame X. Je leur fis une visite ; ils voulurent bien me garder à dîner avec le père et la mère de Madame X., qui se trouvaient là. Il fut question de l'état de la jeune dame. Son cœur était en effet le siége de battements tumultueux, mais sans lésion organique. C'était une affection encore purement nerveuse, cependant accompagnée d'un certain bruit qui, avec la pâleur et la maigreur de Madame X., me la firent juger anémique, c'est-à-dire pauvre de sang. La demi-diète et les saignées étaient donc ici visiblement contraires. La malade se mit à table avec nous, et elle prit, sur mon invitation, de plusieurs mets nourrissants, dont elle s'était privée depuis longtemps. Dans la conversation qui eut lieu pendant le repas, il fut facile de remarquer que la jeune dame conservait sa figure triste et abattue lorsqu'il était question de sujets ordinaires; mais aussitôt que l'on venait à parler de quelque événement digne d'être rapporté à cause du courage, du génie ou du talent qu'il avait fallu y déployer, alors sa physionomie prenait une tout autre ex-

pression : la joie, le bonheur se peignaient dans ses traits, dans ses yeux.

Avant de quitter cette famille, je donnai mon avis sur ce qu'il y avait à faire pour le rétablissement de la malade. Je dis que les saignées et les sangsues lui étaient funestes comme le régime et les tisanes; qu'il lui fallait une nourriture substantielle et des distractions, et qu'on trouverait ces moyens de guérison dans un voyage que j'engageais à faire le plus tôt possible. Sa mère m'objecta que les saignées lui avaient toujours parfaitement réussi et que sa fille devait être de son tempérament; puis elle me fit regarder les promenades, les bois, les jardins qui entouraient la maison, et me demanda où sa fille pourrait trouver des promenades plus délicieuses et un confortable pareil : elle m'assura, du reste, qu'on prendrait une résolution sur cela dans la saison des beaux jours où l'on entrait à peine. Son gendre fut de son avis ; la jeune femme s'en rapporta à leur sagesse. Elle resta chez elle où son médecin ordinaire vint reprendre ses droits. Au mois d'octobre de la même année, elle était beaucoup plus mal ; c'est alors qu'on lui proposa de changer de lieu. Elle accepta avec un grand empressement, en disant que depuis longtemps elle s'ennuyait beaucoup. Mais était-il encore possi-

ble de la faire voyager? C'était pour donner mon avis que je fus appelé auprès d'elle. Je la trouvai sans force et dans son lit qu'elle ne pouvait plus quitter que soutenue par des personnes; elle ne mangeait plus, son pouls était pauvre, misérable, mollement tendu, fuyant sous la pression du doigt; son moral était également tombé; elle répondait sur le même ton, avec la même indifférence, aux questions les plus diverses par l'intérêt qu'elle devait y porter; elle était perdue, il était trop tard. Huit jours après ma visite, son mari m'écrivit que sa femme avait cessé de vivre dans une faiblesse.

J'ai toujours été convaincu qu'ici l'ennui, le vide de l'existence, étaient les causes des malaises, des indispositions, des maladies et enfin de la mort de cette jeune dame.

MM. A. et B. étaient deux anciens gentilshommes, âgés l'un et l'autre de soixante ans, propriétaires chacun d'un beau domaine qu'ils habitaient en Normandie. Voisins et amis ils revenaient un soir d'une chasse qu'ils avaient faite ensemble. M. A. qui avait une fille de vingt ans, dit à M. B. qui était jusqu'alors resté garçon.—Pourquoi ne vous mariez-vous pas? — Parce que je n'en trouve pas l'occasion, lui répondit son ami. — Mais, reprit celui-ci, vous savez que j'ai une

fille. — Oui, mais elle ne voudrait pas de moi qui suis de votre âge. — Je me charge d'arranger cela, lui dit le père. — Quelques mois après cette conversation, le mariage se faisait. Mlle A. passait du château de son père pour aller habiter celui de son voisin devenu son mari. — Dix ans après, je fus mandé près de cette dame, pour donner mon avis sur son état depuis longtemps maladif. Ce que je trouvai de plus remarquable à constater, c'était une grande dilatation du cœur qui avait usé et déplacé les côtes au point de faire une très forte saillie en dehors des parois de la poitrine. — C'était à craindre la rupture de cet anévrisme d'une minute à l'autre. —Un air d'indifférence plutôt que de tristesse était sur le visage de cette dame. — Je lui ordonnai ce que la médecine suggère en pareil cas, et me retirai bien convaincu qu'une catastrophe fatale pour cette dame était imminente. Peu de temps après ma visite, elle perdit son mari, puis se remaria ; alors son cœur diminua de grosseur, il cessa de faire saillie entre les côtes. Cette dame jouit d'une santé qu'elle n'avait pas connue avant son second mariage. J'ai su que naturellement vive, ardente, elle était rentrée de pension avec des idées que son premier mariage avait enterrées, et dont elle portait toujours le deuil :

je ne suis donc pas surpris de la maladie du cœur; mais ce que je trouve de très remarquable à noter, c'est le rétablissement de ce cœur, organe matériel, sous l'influence du bonheur.

Pour un médecin un peu exercé, est-il nécessaire qu'une personne avec laquelle il s'entretient quelque temps lui fasse part, pour qu'il les connaisse, de ses douleurs morales et de ce qui lui est utile pour retrouver sa santé ?

« Malheur au médecin, a dit Cabanis (1), qui n'a point appris à lire dans le cœur de l'homme aussi bien qu'à reconnaître l'état de la fièvre ; qui soignant un corps malade, ne sait pas distinguer dans les traits, dans les regards, dans les paroles, les signes d'un esprit en désordre et d'un cœur blessé ! Comment pourrait-il saisir le vrai caractère de ces maladies qui se cachent sous les apparences d'affections morales, de ces altérations morales qui présentent tout l'aspect de certaines maladies ? Comment rendrait-il le calme à cet esprit agité, à cette âme consumée d'une mélancolie intarissable, s'il ignore quelles lésions organiques peuvent occasionner ces désordres moraux, à quels désordres de fonctions ils sont liés ? Comment pourrait-il ranimer la flamme de la

(1) *Révolution de la médecine.*

vie dans un corps défaillant ou dévoré par les angoisses, s'il ignore quelles peines il est nécessaire d'assoupir avant tout, quelles chimères il faut dissiper ? Sans doute c'est au médecin qu'il appartient de porter près du malade couché dans son lit de douleur les plus douces et les plus sages consolations ; c'est lui qui peut pénétrer le plus avant dans la confiance de l'infortune et de la faiblesse ; c'est lui par conséquent qui peut verser sur leurs plaies le baume le plus salutaire. »

La mission du médecin, lorsqu'il a à traiter des maladies provenant de peines morales, est beaucoup plus délicate, plus difficile que lorsqu'il a tout simplement une affection locale à guérir ; il est fort embarrassant de faire connaître à certaines personnes la cause de leur mal, car il y en a beaucoup qui l'ignorent ou qui ne veulent pas se l'avouer ou y ajouter foi. Il faut quelquefois de grandes précautions pour amener des parents à ne plus ignorer la cause d'une maladie dont quelqu'un des leurs est atteint et qu'ils doivent connaître pour employer le remède nécessaire à la guérison. La plupart du temps, ces remèdes contre les désordres physiques arrivés par cause morale, n'ont aucun bon résultat sans les voyages; on peut dire même que les drogues, les saignées, etc., ne font, dans ces circonstances, qu'aggraver

le mal. Il faut donc toujours, pour les maux qui nous occupent, ordonner les voyages aux malades qui peuvent les supporter ; ils doivent les faire dans des pays où ils rencontreront beaucoup d'objets capables de piquer leur curiosité, en n'oubliant point surtout de voyager rapidement. Le convalescent, qui n'a d'autre but, en parcourant les campagnes, que de changer de lieu et de jouir des bienfaits d'un air pur, fortifiant, l'atteindra aussitôt qu'il sera en route ; peu lui importera d'être une ou deux semaines dans un endroit : il n'est plus chez lui. Mais pour que les voyages soient favorables aux personnes qui ont le cœur malade, qui ont besoin d'être arrachées à leurs pensées, source de leurs maladies, il y a d'autres précautions à prendre : il faut qu'elles voyagent rapidement, qu'elles parcourent beaucoup de pays, en s'arrêtant peu, et qu'elles fassent des excursions intéressantes, où elles ne resteront point longtemps sans avoir un nouvel objet à contempler, à admirer. Si agréable que soit un paysage formé par la nature des éléments les plus beaux et les plus variés ; si imposant et si majestueux que soit un rocher qui semble être prêt à se détacher de la montagne pour combler la vallée ; si doux qu'il soit de se reposer au pied d'une colline garnie d'arbres

avec leurs frais feuillages, et ayant une riante prairie devant les yeux, il est impossible que ces tableaux puissent occuper longtemps l'esprit d'une personne à laquelle le sujet de ses peines, de ses contrariétés revient à la pensée, aussitôt que son imagination n'est point tenue en haleine par quelque objet nouveau. Si l'on ne faisait pas voyager rapidement, de curiosités en curiosités, les personnes qui souffrent de douleurs morales, on les mettrait ainsi dans une solitude avec déplacement répété, et la solitude excitant l'organe de la pensée, leurs peines ne feraient qu'augmenter, leurs désirs grandir, et leurs regrets devenir plus poignants. On lit dans La Rochefoucauld : « L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume un grand feu (1). » Ce moraliste entendait parler sans aucun doute de l'absence pure et simple, et il dépeignait bien alors ce qui se passe en pareille circonstance dans le cœur humain ; mais l'absence avec de forts et puissants sujets de distraction, et tels sont les voyages, doit non-seulement éteindre les petites passions, mais diminuer et même éteindre les grandes.

(1) *Pensées.*

Il est dans la nature de l'homme civilisé de n'être point imbu, pénétré d'une pensée, d'une résolution, d'un penchant porté jusqu'à la passion, qui ne puissent être modifiés ou changés par l'effet des impressions qu'il est susceptible de recevoir. Nous apportons en naissant le principe de tout sentiment qui peut devenir un jour *passion* : mais sous quelle influence ce sentiment deviendra-t-il passion, si ce n'est par suite des impressions qui seront reçues ? Puisque ce sont certaines impressions qui ont fait développer telle passion, celle-ci devra cesser ou au moins diminuer si ces impressions n'ont plus lieu et si de nouvelles viennent les remplacer ; car par quel hasard, par quelle fatalité, ces nouvelles impressions n'agiraient-elles point sur cette personne, assez impressionnable pour s'être fortement pasionnée sous l'influence des premières ? Si l'on en rencontrait d'aussi fortement *frappée*, il serait nécessaire de lui rappeler que l'existence la plus belle et la plus forte ne peut se conserver lorsque toutes les affections sont concentrées sur un objet qui occupe exclusivement et passionnément. Si cet objet était une source de plaisir et de bonheur, il la ferait périr d'amour ; et il la tuerait par le poids des chagrins, des peines, ou des regrets, s'il était de nature à les procurer.

## De la Chorée ou Danse de Saint-Wit.

—

La chorée est une maladie qui s'annonce par un grand nombre de symptômes au milieu desquels elle se caractérise par un désordre, tantôt dans tous les mouvements du corps en général, tantôt dans une partie seulement. Elle attaque les personnes des deux sexes, mais plus particulièrement les femmes et les jeunes filles. Une choréique, avec le désordre plus ou moins étendu de ses mouvements, est sombre, taciturne, singulière; elle présente une légère altération de ses facultés intellectuelles et morales. Toujours grave, rarement très douloureuse, cette maladie occasionne des pesanteurs vers le derrière de la tête, et à la longue elle amène la perturbation dans les fonctions du corps, qui peu à peu se mine et se détruit.

Tous les médicaments appelés *antispasmodiques*, ordinairement employés dans les maladies nerveuses, ont été mis en usage pour faire disparaître la chorée; et l'on peut dire que les succès ont rarement suivi leur emploi. Les voyages ont été vantés comme guérissant infailliblement

les personnes qui en sont affectées. Parmi les nombreux cas de guérison rapportés par les auteurs, faut-il accorder le mérite d'un certain nombre à l'heureuse influence des voyages seulement, ou beaucoup encore à l'effet produit sur les malades par les lieux vénérés où ils se rendaient? C'était souvent une fontaine ou une chapelle consacrée à un saint, et possédant des vertus puissantes, surnaturelles, capables de donner la santé à ceux qui allaient la leur demander. Dans les quinzième et seizième siècles, une foule de choréiques se dirigeaient de tous les points de l'Europe vers la petite chapelle de Saint-Wit, près d'Ulm, en Souabe, et beaucoup en revenaient guéris. Sydenham dit que de son temps l'affluence des visiteurs y était extrêmement nombreuse dans certains jours. Les malades de l'un et l'autre sexe y dansaient d'une manière extravagante et fanatique, en priant le saint de leur accorder la santé, et beaucoup la retrouvaient ainsi. On était porté alors à croire que puisque saint Wit pouvait enlever cette maladie, il la donnait; de là est venu à cette affection le nom de *danse de Saint-Wit*, qu'elle a longtemps porté.

Le désordre, la faiblesse des mouvements musculaires, tenant à l'état maladif du cerveau, il

est facile d'admettre que les pélerinages peuvent davantage sur la chorée que les moyens pharmaceutiques. Il s'agit ici de faire reprendre au cerveau son activité, sa force, sa puissance d'action sur les organes soumis à sa volonté. Le grand air, le mouvement, la vue d'objets nouveaux souvent intéressants, que les pélerins trouvent en route, la sensation qu'ils éprouvent à la vue du lieu célèbre qui peut, à leur avis, redonner la santé, sont autant de choses capables d'éveiller l'activité cérébrale, et de faire cesser le désordre, l'atonie qui y existent.

J'ai été témoin de plusieurs guérisons réelles et solides obtenues par des pélerinages faits auprès du tombeau d'un homme très vénéré de son vivant, et qui passe pour être tout puissant dans le ciel. Je vais rapporter un cas de chorée ainsi guérie qui est extrêmement remarquable; il a eu lieu sous mes yeux, puisque j'ai vu la personne qui fait l'objet de cette observation avant, pendant et après sa maladie.

Il y a à l'extrémité de la basse Normandie, au bout du cap de la Hogue, à un myriamètre sept kilomètres sud-ouest de Cherbourg, une petite commune appelée *Biville*. Son sol est composé de roches primitives recouvertes seulement de quelques pouces de terre végétale, dans laquelle

les plantes ne peuvent puiser ni suc ni vigueur; on les voit chétives, rabougries, la tête toujours desséchée par les vents froids de la mer. L'orme, le chêne, arbres de haute futaie, s'y élèvent rarement à plusieurs mètres au-dessus du sol. Biville est un pays de landages, l'un des plus pauvres de France, et le soleil de juillet a de la peine à percer le brouillard continuel qui y règne. Le pélerin qui le parcourt pour aller trouver la chapelle dont il va être question, a l'esprit péniblement impressionné, en voyant les habitants de cette contrée se nourrir d'un pain noir, mat et indigeste, produit des mauvaises récoltes qu'ils font chaque année. Il est pris de pitié pour les misérables animaux qui y pâturent une herbe entretenant à peine leur vie, et qui leur permet d'arriver seulement à la moitié de la taille de ceux de leur espèce. C'est après avoir eu autour de lui un pareil tableau pendant plusieurs kilomètres que le voyageur arrive à l'église de Biville, où sont déposés, dans un tombeau, les restes mortels de celui dont il va implorer la protection. Ce saint homme, qui vivait à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, s'appelait *Thomas Élie*. Il fut d'abord maître d'école à Cherbourg, puis il s'instruisit pour entrer dans les ordres. Étant prêtre, ses mérites parvinrent

jusqu'à saint Louis qui le fit son aumônier. Le vertueux abbé ne resta que fort peu de temps à la cour, dont il ne put supporter les intrigues et les vices ; il obtint du roi de retourner dans son pays. Il y mourut curé de Biville, en 1257, et fut enterré dans l'église de la paroisse. On y voit, au milieu du chœur, son tombeau en marbre blanc, sur lequel *le bienheureux* est sculpté en pied. Chaque jour il y a à l'entour une foule d'éclopés, de blessés et de malades, qui y passent en prières des jours entiers et même des nuits. Ils y entendent les messes de deux prêtres attachés à cette église (1). Cette dernière, petite et du style le plus simple, présente un coup d'œil riche qui étonne d'abord au milieu d'un pays si malheureux. Mais ses décors ont été payés par des pèlerins qui y ont laissé de nombreuses marques de générosité et de reconnaissance, pour la guérison de leurs maux. La quantité d'*ex-voto,* de béquilles, etc., qui sont là, témoignent du grand nom-

(1) Chaque année, le 19 octobre, jour de la mort du *bienheureux,* on se sert encore, pour dire la messe, des ornements que saint Louis lui donna en le congédiant ; c'est une chasuble, une étole et un calice en vermeil, avec patène, autour duquel on lit ces mots répétés six fois : SUIS DONNÉ PAR AMOUR. Les armoiries suivantes sont sur la chasuble : d'or écartelée en sautoir : au premier à l'aigle éployée de sable ; au deuxième à la fleur de lis de sable ; au troisième à la tour de sable ; et à la quatrième au lion rampant de sable.

bre de personnes qui se sont trouvées dans ce cas. Des miracles s'y opèrent journellement. Voici une guérison qui passe, aux yeux de beaucoup de monde, pour en être un.

Mlle Françoise Couppey, âgée de vingt-deux ans, de la commune d'Yvetot, près Valognes, est née de père et mère sains de corps et d'esprit. Elle s'occupe depuis son enfance chez ses parents qui sont propriétaires cultivateurs, et jouissent d'une certaine aisance. Elle est grande, forte, d'un tempérament un peu lymphatique, mais elle est d'une activité remarquable; aussi aime-t-elle à prendre pour sa part, dans les travaux de la maison, ceux qui demandent qu'on aille à la ville, aux foires et marchés. Dans le courant de l'année 1838, elle tomba malade. Son affection consistait dans une faiblesse d'un des côtés du corps; elle n'était point maîtresse des mouvements que faisaient le bras et le membre inférieur du côté affecté; elle se tenait difficilement assise dans un fauteuil. A certaines époques où elle se trouvait mieux, elle pouvait faire quelques pas dans sa chambre au moyen de deux béquilles. Cette jeune fille qui, avant sa maladie, était naturellement gaie et même enjouée, tomba bientôt dans une espèce de mélancolie. Elle ne parlait qu'avec répugnance, tenait peu à la société

de ses parents et de ses amis, qu'elle affectionnait tant lorsqu'elle était en bonne santé. Pour sortir de cet état fâcheux, elle eut recours, pendant deux ans et demi, aux remèdes qui lui prescrivait son médecin. Il serait trop long et trop fastidieux de rapporter tout ce qu'elle fit pour se guérir d'un mal qui, avec le temps, ne faisait qu'augmenter.

Ce fut au bout de deux ans et demi de maladie que Françoise Couppey témoigna à sa famille le désir d'aller à Biville demander au bienheureux Thomas Élie une guérison pour laquelle la médecine lui paraissait impuissante. Ses parents accédèrent à sa demande. Le 6 mai 1840, ils la placèrent sur un cheval garni de grands paniers, et l'on partit pour Biville qui était éloigné de cinq myriamètres environ. Après avoir voyagé une journée et passé une nuit dans une auberge, le convoi arriva de grand matin à la porte de l'église. On descendit de cheval la fille Couppey, qui, au moyen de ses béquilles et du soutien qu'on lui prêta, fut s'agenouiller auprès du tombeau du *bienheureux*. Elle y resta en prière jusqu'à midi. Alors elle dit à sa mère : « Venez, je puis partir ; je suis guérie. » Elle laissa là ses échasses, et sortit avec sa mère sans présenter le plus petit signe de claudication. Après avoir déjeuné dans le village, elle fit douze kilomètres

de suite à pied, puis remonta à cheval pour gagner la maison de ses parents où, depuis ce temps, elle n'a plus cessé de jouir encore une fois d'une excellente santé. Je l'ai vue quelque temps après ce voyage ; elle était aussi alerte, aussi gaie qu'avant sa maladie.

Si une personne atteinte de la chorée, souvent rebelle, voulait employer la puissante influence du climat italien, elle devrait faire de Florence sa principale *station médicale*. La capitale de la Toscane est située sur un plateau élevé de cinquante mètres au-dessus de la mer Méditerranée, et est traversée de l'est à l'ouest par l'Arno. Elle est entourée au nord et au nord-est de collines, prolongements de l'Apennin, pas assez élevées pour qu'elle soit tout à fait à l'abri des vents toujours frais qui viennent de ce côté, surtout lorsqu'ils suivent le cours du fleuve.

En arrivant à Florence, et aussitôt qu'on l'aperçoit, on est frappé du beau tableau qu'elle représente, et qui lui fait mériter le nom qu'elle porte, nom magique encore pour l'amour de la liberté et des beaux-arts. C'est une oasis de rosiers presque toujours en fleurs, d'arbres fruitiers, d'arbustes aux fraîches couleurs, de hautes futaies de la plus forte venue : des palais et des monuments de la plus grande importance, qui

apparaissent réunis pour former la ville, puis épars çà et là sur les collines et dans la plaine, au milieu du plus brillant paysage. C'est la patrie d'un grand nombre de savants, d'historiens, de sculpteurs et de peintres qui y ont laissé de précieux monuments de leur gloire. C'est l'Athènes des temps modernes.

Tout ce qui constitue cette *station médicale* est favorable aux choréiques, dispose au mouvement et excite la vie au physique comme au moral : un ciel pur, un air vif, des objets de curiosité en grand nombre, de charmantes promenades aux environs de la ville, des habitants actifs, portant l'emblème de la santé la plus riche et la plus belle, voilà ce qui concourt à agir si heureusement sur la chorée. Cette affection ne peut exister longtemps à Florence, et une personne qui en serait atteinte y guérirait certainement, après un séjour plus ou moins long. Elle aurait soin de prendre une habitation dans une rue perpendiculaire au cours du fleuve, pour éviter les vents d'est ou nord-est qui, comme nous l'avons dit, suivent la direction de l'Arno ; elle pourrait habiter cette ville toute l'année. En hiver le thermomètre y descend rarement à zéro. C'est un grand événement que de le voir à un degré au-dessous de zéro.

Abritée par les prolongements de l'Apennin, au nord et au nord-est, Florence est ouverte du côté du midi qui est une plaine, aux vents de sud et de sud-ouest; elle est donc située de manière à ce qu'une grande chaleur se concentre sur elle en été. C'est seulement alors qu'il faut la quitter et aller à Lucques. En prenant pour s'y rendre, la route de Pistoja, l'on pourra s'arrêter quelques jours à Pieve a Nievole, au pied du *Monte Catini* où sont des eaux minérales très fréquentées et d'une grande vertu. Les sources principales sont : l'eau des Thermes de Léopold, le Bain royal, le Tettraccio et l'eau de Rinfresco. Elles sont toniques, désobstruantes et résolutives. De là on se rendra dans une vallée qui est à quatorze milles au nord de Lucques, et où l'on trouve des eaux minérales appelées Bains de Lucques. Les sources principales sont celles de la Ville, de Bernabo, de la Désespérée, qui a reçu ce nom, à cause des cures merveilleuses qu'on lui attribue. Ces eaux ont une célébrité qui date du XII[e] siècle, et aujourd'hui le monde y afflue de tous les points de l'Europe. En outre des grandes propriétés médicales de ces eaux, on y jouit pendant l'été d'une fraîcheur remarquable, relativement à cette région de l'Italie. Les environs sont pittoresques, recouverts

d'une riche végétation italienne et avec des monuments anciens. Il y a aux bains de Lucques, des spectacles, des concerts, des professeurs de langues, de danse, de musique, etc. C'est à juste titre, pendant la chaude saison, un lieu précieux pour une personne choréique, qui y trouve ainsi les remèdes pour son corps et pour son esprit. Tout y concourt donc à sa guérison.



### De la Catalepsie.

La catalepsie est une maladie intermittente, qui se compose d'attaques pendant lesquelles la personne qui en est atteinte perd toute espèce de sensibilité, avec abolition de ses facultés morales et intellectuelles. Une raideur presque insurmontable du tronc et des membres accompagne très souvent cet état morbide, qui simule jusqu'à un certain point celui de la mort. Beaucoup de cataleptiques offrent cette particularité, que le tronc et les membres conservent la position qu'on leur donne, lors même qu'elle serait insupportable un seul instant pour un individu à l'état de santé. Si l'on cherche à faire exécuter un mou-

vement à un membre d'un cataleptique, on y parvient plus facilement en l'élevant, en le dirigeant vers la tête, qu'en l'abaissant. Une personne frappée d'une attaque de catalepsie, a les traits immobiles, les yeux fixes, dirigés en haut et en avant. Elle a le plus souvent la respiration et la circulation affaiblies. On rencontre des cataleptiques chez lesquels, au contraire, ces deux dernières fonctions ont pris de l'activité. Le pouls est dur et vibrant, les artères du cou et de la tête, principalement, battent avec force. Les accès de cette maladie se répètent à des époques très variées ; ils ont une durée très courte, de quelques minutes, comme ils peuvent se prolonger pendant plusieurs heures et même plusieurs jours. Après l'accès, les malades ne conservent aucun souvenir de ce qui a pu leur arriver lorsqu'ils étaient aux prises avec le mal.

Il est très évident que le siége de cette affection est dans le cerveau. On est généralement d'accord sur ce que la cause la plus commune de la catalepsie vient du moral, des sensations vives, des impressions longues et plutôt agréables que pénibles. On trouve dans les auteurs un grand nombre d'observations de cette maladie, qui s'est constamment montrée dans des circonstances singulières. Parmi les cas les plus remar-

quables, nous citerons celui-ci, extrait des *Annales de la ville de Toulouse*. « En l'an 1415, un religieux disant la messe dans l'église des Cordeliers de Toulouse, après l'élévation du calice, comme il faisait la génuflexion ordinaire, demeura raide et immobile, les yeux ouverts et élevés vers le ciel. Le frère qui servait la messe le voyant trop longtemps en cet état, l'ayant secoué plusieurs fois par la chape, il n'en resta pas moins dans la même immobilité. Ceux qui entendaient la messe s'en étant aperçus, il se fit une grande rumeur dans l'église ; tout le monde criant au miracle. Mais un médecin, nommé Natalis, s'étant approché du religieux, lui ayant tâté le pouls, dit qu'il n'y avait point de miracle à cela, et que ce n'était qu'une maladie de ce moine, fort difficile à guérir. On l'enlève sur cela de l'autel, et il en vient un autre pour achever la messe, ainsi qu'il est ordonné par le rituel; mais à peine celui-ci a-t-il achevé l'oraison dominicale, que le voilà frappé du même saisissement, en sorte qu'il fallut aussi l'emporter. Cependant la messe devait être achevée : tous les moines effrayés osaient à peine regarder l'autel; enfin on en choisit un des plus vigoureux pour l'achever. L'opinion des médecins fut, à l'égard du premier, qu'il avait été surpris dans le mo-

ment d'une maladie qu'ils appelèrent *catalepsie*, et pour le second, que ce pouvait être un effet de la peur et de son imagination blessée. »

Cette affection, sans être commune, se rencontre encore assez souvent de nos jours pour que l'on ait l'occasion de l'observer.

Le 13 mai 1835 je fus appelé, sur les cinq heures de relevée, à un village nommé Tapotin, voisin de la ville où j'exerçais alors la médecine, pour porter des secours à la femme Quoniam qui était tombée depuis quelque temps sans mouvement et sans connaissance, dans le jardin de sa sœur, chez qui elle était venue passer la journée. Je me rendis auprès de la malade que je trouvai par terre, étendue sur le dos, les yeux fixes dirigés en haut, à moitié fermés, les pupilles dilatées, les membres inférieurs allongés, les supérieurs fléchis sur la poitrine et tous raides dans leur position ainsi que le tronc ; il y avait insensibilité complète de la peau, que l'on pouvait pincer et tirailler sans que la femme Quoniam en témoignât la plus petite impression. Les carotides battaient avec une grande force, les veines jugulaires étaient gonflées, la tête, surtout vers le sommet, était très chaude. La sœur de la malade me rapporta qu'au moment de sortir de la maison pour entrer dans le jardin, l'on parlait de

la religion; qu'alors la femme Quoniam s'anima visiblement, et arrivée au lieu où elle se trouvait, elle avait élevé les bras vers le ciel en prononçant quelques mots avec volubilité, puis était tombée raide comme elle était là.

Au milieu des phénomènes que présentait la cataleptique, on pouvait distinguer un afflux considérable, extraordinaire, du sang vers le cerveau. Je pensai alors qu'une saignée ne pourrait que contrarier, détruire peut-être cet afflux sanguin, et sinon faire cesser l'état cataleptique, du moins diminuer les accidents, la raideur des membres, par exemple, qui rendait difficile le transport de la malade chez elle. Je pratiquai cette opération au bras droit, avec beaucoup de difficulté, à cause de sa position et de sa raideur. La saignée faite, il y eut une diminution sensible dans la rigidité des muscles; on fit asseoir la malade dans un fauteuil et on la transporta ainsi à son domicile, éloigné de vingt minutes. Après l'avoir fait placer convenablement dans son lit, je lui mis sur la tête une vessie remplie d'un mélange d'eau de fontaine et de sel de cuisine. La femme Quoniam reprit l'usage de ses sens dans la nuit, et le lendemain matin je la trouvai sans fièvre, se plaignant seulement d'être fatiguée et abattue; elle n'avait aucune souvenance

de ce qui venait de lui arriver; elle se leva et passa la journée assez bien. Le soir de ce même jour elle s'entretint de religion avec une de ses amies qui vint lui faire une visite, et elle retomba dans l'état cataleptique. Je fus mandé près d'elle et je constatai l'existence de l'accès; mais cette fois le pouls était d'une force, d'une fréquence ordinaires; point de gonflement aux jugulaires, ni de battements extraordinaires aux carotides, comme dans la première attaque. La raideur tétanique était moindre; je me bornai à lui faire appliquer de nouveau sur la tête une vessie remplie du même mélange réfrigérant. Au bout de cinq heures elle reprit connaissance; le mercredi et le jeudi de la même semaine elle eut deux nouveaux accès de trois heures environ, combattus par les mêmes moyens; le dimanche suivant, nouvel accès de deux heures dans l'après-midi; ce fut le dernier.

Dans le courant du mois de juin de l'année 1845, je fus requis par M. le commissaire de police du quartier de la Chaussée-d'Antin à Paris, à l'effet de l'accompagner rue de l'Aqueduc, nº 6, aujourd'hui rue de Douai, où une dame demeurant seule n'avait pas donné signe de vie depuis deux jours. On craignait qu'elle n'eût péri d'une mort subite ou violente : un serrurier qui fut ap-

pelé força la porte ; le commissaire et moi, ainsi que plusieurs personnes qui se trouvèrent là, nous pûmes entrer et arriver jusqu'auprès de la dame X., qui sortait d'un accès de catalepsie et que le grand bruit nécessaire pour ouvrir sa porte avait réveillée. Elle avait l'air hébété, sans souvenance aucune de ce qui lui était arrivé depuis l'avant-veille au soir qu'elle s'était mise au lit. Elle ne savait ni combien de temps elle était restée sans connaissance, ni comment elle y était tombée. Elle avait des pesanteurs de tête, des douleurs vives, avec difficulté de mouvement dans les membres supérieurs ; le pouls était dur et fréquent, les carotides battaient fortement, la circulation cérébrale était visiblement activée d'une manière extraordinaire. Elle nous raconta qu'étant âgée de quinze ans et habitant encore son village, elle avait été atteinte d'une légère indisposition durant laquelle elle était tombée subitement sans connaissance et sans mouvement. Cet état ayant persisté pendant trois jours, ses parents la crurent morte, et firent faire les dispositions pour son enterrement ; elle se réveilla lorsqu'on la mettait dans la bière.

Il y a cinq ou six ans, elle habitait la rue de Rivoli ; un samedi elle dit à son portier qu'elle partirait le lendemain de grand matin pour la

campagne où elle devait rester plusieurs jours. Elle fut se coucher et s'endormit. Le troisième jour seulement elle se réveilla; elle reprit ses sens et appela à son secours. Un médecin qui fut mandé lui pratiqua une saignée, indiquée également par un engourdissement des membres supérieurs et une certaine congestion cérébrale. Il y a tout lieu de croire que les attaques que M^me^ X. eut rue de Rivoli et rue de l'Aqueduc étaient de la même nature que celle qu'elle avait éprouvée à l'âge de quinze ans et qui, par la perte de la connaissance, de la sensibilité, et par la raideur des membres, avait présenté les caractères de la catalepsie.

Un fait digne de remarque à l'occasion de cette maladie, c'est que dans la nuit qui suivit le jour où je donnais des soins à M^me^ X., rue de l'Aqueduc, cette personne se leva vers minuit, fit une visite à son propriétaire qui habitait la même maison au premier. Après être restée chez lui environ une demi-heure, elle fut reconduite jusque dans l'escalier qu'elle monta pour aller au troisième où elle demeurait. Dans la même nuit elle descendit sans lumière à la cave, mettre en ordre des bouteilles d'huile qu'elle avait reçues comme échantillons, puis elle était remontée chez elle où elle avait mis du charbon dans les fourneaux

ainsi que quelques morceaux de papier devant servir à embraser le charbon. Manquant d'objets propres à faire du feu, elle n'avait pu allumer son fourneau. Le lendemain elle vit, par ce travail à la cave et dans sa cuisine, qu'elle s'était levée pendant la nuit, quoiqu'elle n'en conservât aucun souvenir.

Le désordre qui alors existait encore dans le cerveau ne produisait plus la catalepsie, mais le somnambulisme, affection qui a également son siége dans cet organe et qui est également fort digne de l'attention et de l'étude de ceux qui désirent connaître les phénomènes sains ou morbides que présente l'homme dans le cours de la vie.

Les personnes que j'ai vues sujettes aux attaques de catalepsie, étaient d'un tempérament lymphatico-nerveux et d'une faible constitution générale. — Il en était sans aucun doute ainsi dans les cas qu'on a observés ailleurs. Je pense donc que pour empêcher le retour de ces accidents, il faut une nourriture très substantielle et un excitant du cerveau, un excitant continuel; tels sont les voyages, qui devront être faits pour cette affection dans un climat tempéré, en parcourant des pays capables d'attirer sans cesse l'attention des voyageurs, comme la France, la Suisse, le Tyrol, le nord de l'Italie, etc.

## De l'Extase.

—

On dit qu'une personne est en extase lorsque, sous l'influence d'un sentiment de ravissement extrême, elle reste sans mouvement et plus ou moins complétement insensible à ce qui l'entoure. Des auteurs ont expliqué cet état du cerveau en l'attribuant à une accumulation (1), à un croupissement (2) du fluide nerveux dans cet organe. Pour nous, nous nous bornons à décrire l'extase dans ses symptômes sans en donner l'explication; elle serait, comme celles qui existent déjà, fondée sur de pures suppositions, puisque aucun fait patent n'autorise de pareilles définitions.

L'extase diffère de la catalepsie en ce que dans la maladie qui précède il y a cessation complète des facultés intellectuelles, et que dans celle-ci il y a concentration de ces mêmes facultés sur un objet qui les occupe exclusivement. Cet objet est ordinairement de la plus grande importance pour le bonheur des personnes chez lesquelles il

(1) Cabanis.
(2) Tissot.

occasionne l'extase : l'idée de jouir un jour de la présence de Dieu dans le ciel, les élans d'amour divin qui accompagnent cette pensée, l'habitude de la méditation, la vie contemplative et ascétique, sont les causes les plus communes de ce phénomène, classé parmi les maladies, à cause du trouble qu'il amène dans les fonctions du corps.

Voici comment sainte Thérèse, qui fut sujette pendant longtemps à l'extase, en décrit les effets : « On éprouve, dit-elle, une sorte de sommeil des puissances de l'âme, de l'entendement, de la mémoire et de la volonté, dans lequel, encore qu'elles ne soient pas entièrement assoupies, elles ne savent comme elles opèrent ; on éprouve une espèce de volupté qui ressemble à celle que pourrait sentir une personne agonisante, ravie de mourir dans le sein de Dieu. L'âme ne sait alors ce qu'elle fait, elle ignore même si elle parle ou si elle se tait, si elle rit ou si elle pleure ; c'est une heureuse *extravagance*, c'est une céleste *folie*, dans laquelle elle s'instruit de la véritable sagesse d'une manière qui la remplit d'une inconcevable consolation. Peu s'en faut alors qu'elle ne se sente entièrement défaillir ; elle est comme évanouie, à peine peut-elle respirer ; toutes les forces corporelles sont si affaiblies qu'il lui faudrait faire un grand effort

pour pouvoir remuer seulement les mains. Les yeux se ferment d'eux-mêmes et, s'ils demeurent ouverts, ils ne peuvent pas distinguer les objets ni les assembler parce que l'esprit n'agit point alors; et si l'on parlait à cette personne, elle n'entendrait rien de ce qu'on lui dirait; elle tâcherait en vain de parler, parce qu'elle ne saurait ni former ni prononcer une seule parole. Toutes les forces extérieures l'abandonnent, et celles de son âme s'augmentent pour pouvoir mieux posséder la gloire dont elle jouit. — Arrivée au plus haut degré de cet état, sainte Thérèse reprenait ensuite ses sens intérieurs, entendait Dieu ou Jésus-Christ ou les anges qui lui parlaient et tenaient avec elle des conversations suivies, dont elle rapporte plusieurs exemples. Après une demi-heure ou une heure d'un état analogue, elle sortait de ce ravissement et se trouvait tout en larmes, comme pour se plaindre, dit-elle, de voir lui échapper le bonheur dont elle avait joui. Quelquefois sentiment de faiblesse ou de fatigue, le plus souvent bien-être au physique comme au moral, d'autant plus marqué que l'accès avait été précédé de malaise et d'inquiétude; l'appétit nul ou peu prononcé. » (*Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*, traduction d'Arnauld d'Andilly.)

Il y a dans ce que sainte Thérèse rapporte plus haut de l'extase, quelque chose qui ne s'accorde pas avec l'observation. C'est lorsqu'elle dit qu'après l'accès *il y a le plus souvent un bien-être au physique comme au moral, d'autant plus marqué que l'accès a été précédé de malaise et d'inquiétude.* Les extatiques sortant de leurs accès sont habituellement brisées dans toutes les parties du corps ; elles accusent un grand mal de tête, avec une certaine confusion dans leurs idées. Sainte Thérèse offre par elle-même, comme extatique, quelque chose d'extraordinaire à noter, si elle était telle qu'on la représente, c'est-à-dire d'une belle constitution, avec tous les signes de la santé ; tandis que les femmes sujettes à l'extase sont toujours maigres, chétives, maladives, et à la longue finissent par être attaquées de quelque maladie résultant des grandes fatigues, occasionnées par la répétition des accès extatiques. J'ai donné des soins à une jeune personne, pensionnaire d'un couvent, pour un état de souffrance à peu près général, qu'elle attribuait avec moi aux ravissements, à l'extase qu'elle éprouvait à la lecture d'un livre de piété qui lui avait été donné par son confesseur. Une fois qu'une personne est tombée en extase sous l'influence d'une cause quelconque, elle y retom-

bera très facilement de nouveau ; il est donc de toute nécessité d'éloigner ces causes, de déplacer des pensées trop fortement et trop longtemps fixées sur des sujets que l'on sait propres à produire l'extase. Les plaisirs que les personnes impressionnables, comme les extatiques, trouvent dans les voyages sont un véritable garant du bon effet que ceux-ci doivent produire contre les accidents. C'est, à notre avis, le seul véritable remède à employer. Il agit physiquement et moralement; physiquement, en mettant le corps dans une situation favorable, c'est-à-dire, à l'action d'un air souvent renouvelé, à une nourriture nouvelle et variée ; il agit moralement, en offrant aux yeux une foule d'objets plus ou moins curieux, mais toujours nouveaux, et qui se succèdent si rapidement que l'esprit n'a que le temps d'en être impressionné sans avoir celui de s'y appesantir. Il faut donc faire voyager les extatiques, en ayant soin de choisir comme dans la catalepsie, un climat tempéré et riche en curiosités.

—◎※◎—

## Du Cauchemar (Incube).

—

Le cauchemar est une véritable maladie du sommeil, appelée aussi *asthme nocturne*. Une personne qui a le cauchemar se sent horriblement suffoquée, elle croit qu'on lui presse impitoyablement la gorge, ou qu'elle a sur la poitrine un poids énorme ou une bête monstrueuse qui l'empêche de respirer. Elle se voit tomber dans un précipice d'une profondeur extraordinaire, elle est poursuivie par une bête féroce, un serpent, lorsqu'elle se sent dans l'impossibilité de s'éloigner. A ces idées effrayantes se joint un grand désir de se réveiller, d'appeler du secours sans le pouvoir. L'accès finit ordinairement par le réveil en sursaut, et laisse après lui une impression de terreur, une pesanteur de tête, et une grande fatigue générale : il y a souvent des sueurs copieuses et un mouvement fébrile. Les personnes qui sont aux prises avec un cauchemar font quelques mouvements convulsifs faciles à reconnaître par un spectateur. On rapporte qu'un homme, bien portant d'ailleurs, qui éprouvait depuis deux mois des attaques de cauchemar

toutes les fois qu'il lui arrivait de dormir sur le dos, fit coucher près de son lit un domestique; aussitôt que celui-ci s'apercevait que son maître éprouvait une attaque de cauchemar, il le retournait sur le côté. Ce procédé ne manquait jamais de faire cesser l'accès sur-le-champ. M$^{me}$ X., marchande, rue Notre-Dame-de-Lorette à Paris, était sujette à de fréquentes attaques de cauchemar, qui la fatiguaient et même la rendaient souffrante pendant plusieurs jours à la suite de ces accès. Elle avait le sentiment, tout en dormant, qu'elle allait en être prise. Alors elle pouvait, quoique avec beaucoup de difficultés, toucher un peu son mari qui s'empressait de la remuer et de la réveiller. La chambre où elle couchait, était au rez-de-chaussée et fort peu aérée. Les digestions pénibles disposent au cauchemar, et les anciens, entre autres, prétendaient que l'anguille de mer portait en elle un principe qui donnait lieu à ce phénomène. Il est bien démontré que ce poisson n'a d'autre qualité pour produire le cauchemar, que d'être très difficile à digérer. — Il le produit comme toutes les autres substances alimentaires lourdes et pesantes à l'estomac. Est-ce parce que le manque d'oxygène rend la digestion pénible, laborieuse, que les personnes comme la dame que je viens de citer,

qui couchant dans des lieux bas et manquant d'une suffisante quantité d'air vital, en sont atteintes. Voici un autre fait de la véracité duquel l'on pourrait douter, s'il n'était consigné dans les Mémoires de la Faculté de médecine de Paris par le docteur Laurent, qui en a été témoin oculaire. Voici ce qu'il rapporte :

« Le premier bataillon de Latour-d'Auvergne, dont j'étais chirurgien-major, se trouvant en garnison à Palmi en Calabre, reçut l'ordre de partir à minuit de cette résidence pour se rendre en toute diligence à Tropea, afin de s'opposer au débarquement d'une flottille ennemie qui menaçait ces parages. C'était au mois de juin. La troupe avait à parcourir près de quarante milles du pays (quinze lieues de France environ); elle partit à minuit et n'arriva à sa destination que vers sept heures du soir, ne s'étant reposée que peu de temps et ayant souffert considérablement de l'ardeur du soleil. Le soldat trouva en arrivant la soupe faite et les logements préparés. Comme le bataillon était venu du point le plus éloigné et était arrivé le dernier, on lui assigna la plus mauvaise caserne, et huit cents hommes furent placés dans une vieille abbaye abandonnée, qui dans les temps ordinaires n'en aurait logé que la moitié. Ils furent entassés par terre

sur de la paille, sans couvertures; ils ne purent par conséquent se déshabiller. Les habitants nous prévinrent que le bataillon ne pourrait conserver ce logement, parce que toutes les nuits il y revenait des esprits, et que déjà d'autres régiments en avaient éprouvé le malheureux effet. Nous ne fîmes que rire de leur crédulité; mais quelle fut notre surprise d'entendre à minuit des cris épouvantables retentir en même temps dans tous les coins de la caserne, et de voir tous les soldats se précipiter dehors et fuir épouvantés! Je les interrogeai sur le sujet de leur terreur, et tous me répondirent que le diable habitait dans l'abbaye, qu'ils l'avaient vu entrer par une ouverture de la porte de leur chambre, sous la forme d'un très gros chien à longs poils noirs, qui s'était élancé sur eux, leur avait passé sur la poitrine avec la rapidité de l'éclair, et avait disparu par le côté opposé de celui par lequel il s'était introduit. Nous nous moquâmes de leur terreur panique, et nous cherchâmes à leur prouver que ce phénomène dépendait d'une cause toute simple et toute naturelle, et n'était qu'un effet de leur imagination trompée. Nous ne pûmes ni le leur persuader ni les faire rentrer dans la caserne. Ils passèrent le reste de la nuit dispersés sur le bord de la mer et dans tous les coins de la ville. Le

lendemain j'interrogeai les sous-officiers et les plus vieux soldats : ils se déclarèrent inaccessibles à toute espèce de crainte, et sans foi dans les revenants, mais ils voulurent me persuader que la scène de la caserne n'était pas un effet de l'imagination, mais bien de la réalité ; qu'ils avaient bien vu le chien sur leur poitrine les étouffer. Nous séjournâmes tout le jour à Tropea, et la ville étant pleine de troupes, nous fûmes forcés de conserver le même logement ; mais nous ne pûmes y faire coucher les soldats qu'en leur promettant d'y passer la nuit avec eux. Je m'y rendis en effet à onze heures et demie du soir avec le chef de bataillon ; les officiers s'étaient par curiosité dispersés dans chaque chambre. Nous ne pensions guère voir se renouveler la scène de la veille : les soldats, rassurés par la présence de leurs officiers qui veillaient, s'étaient livrés au sommeil, lorsque vers une heure du matin, et dans toutes les chambres à la fois, les mêmes cris de la veille se renouvelèrent, et les hommes qui avaient vu le même chien leur sauter de nouveau sur la poitrine, craignant d'en être étouffés, sortirent de la caserne pour ne plus y rentrer. Nous étions debout, bien éveillés, et au guet pour bien observer ce qui se passerait, et comme on pense, nous ne vîmes rien paraître.

» La flottille ennemie ayant repris le large, nous retournâmes le lendemain à Palmi. Nous avons, depuis cet événement, parcouru le royaume de Naples dans tous les sens et dans toutes les saisons ; nos soldats ont été souvent entassés de la même manière, et jamais ce phénomène ne s'est reproduit. »

Le cauchemar souvent répété fatigue, use le corps et dispose aux dérangements de l'esprit, à l'épilepsie, à l'apoplexie, à la mort subite. On a vu, sous l'influence d'un cauchemar, le cœur d'un anévrismatique se briser, et la mort s'ensuivre.

J'ai eu l'occasion d'observer ce malheur sur un homme jeune encore, et dont l'affection du cœur était peu avancée.

Le cauchemar ne peut arriver fréquemment que chez les personnes dont le principe de vie est en souffrance, ou dont les fonctions digestives se font mal. Les voyages ne peuvent qu'être utiles pour faire cesser ce phénomène qui est un accident dangereux lorsqu'il est répété.

## De l'aliénation mentale.

—

Si un homme est atteint d'un délire général, qu'il déraisonne sur tous les objets dont il s'occupe et cela dans une grande agitation, avec accès de fureur, on le dit frappé de cette aliénation mentale appelée *manie*. Les maniaques sont toujours portés à agir, à détruire; en voyant leur figure bouleversée, leurs yeux brillants, mobiles et enflammés, on dirait qu'il y a dans leur tête quelque excitateur malfaisant qui, leur ayant fait oublier toute loi, toute morale, toute affection, les pousse à faire le mal. Méchants, haïssant tout le monde et hostiles à ceux qui les entourent, ils se portent souvent sur eux aux excès les plus terribles. La femme naguère la plus douce, la meilleure des mères de famille, atteinte de manie, n'épargne plus, dans sa fureur, son mari, ses enfants; elle frappe, elle égorge, tout le temps qu'elle trouve à assouvir son besoin de détruire. Cette forme de l'aliénation mentale est rarement continue; elle se montre ordinairement par accès plus ou moins longs, qui se terminent par la résolution, le retour à la raison,

ou bien par la démence : on appelle ainsi l'oblitération complète de l'intelligence. Une personne en démence ne perçoit plus convenablement les objets, n'en saisit plus les rapports et ne conserve pas un seul instant l'effet qu'ils produisent sur elle. Un maniaque dans sa fureur a des idées qui se lient encore, tandis que l'homme en démence articule des mots sans suite, sans rapports ; ou il grogne sans cesse les mêmes mots, ou il pousse des cris de demi-heure en demi-heure, ou bien encore il rit sans discontinuer. Avec la perte de l'intelligence il a en grande partie également cessé de sentir d'une manière normale les impressions que les corps extérieurs devraient faire sur le sien. Il supporte facilement, sans vêtements aucuns, le froid de nos hivers. Sa peau accuse alors une chaleur naturelle. Il se frappe violemment contre les murailles, il se fait d'énormes blessures sans donner le plus petit signe de douleur. On en a vu qui portaient l'insensibilité physique jusqu'à se mordre les doigts, ou bien à tourmenter, agrandir sans cesse une plaie qu'ils entretenaient saignante sur eux. Succédant souvent à la manie, plus rarement à la monomanie et arrivant quelquefois subitement sans mal précurseur, cette affection est en général sans remède.

La monomanie, ou mélancolie avec délire partiel, est un état morbide dans lequel sont tombées les personnes qui parlent juste sur tous les objets dont elles s'occupent, mais cessent de voir selon la saine raison aussitôt qu'il est question de certains sujets de conversation, au nombre ordinairement d'un ou de deux. Leurs discours, à cette occasion, sont suivis, mais fondés sur des erreurs, sur de fausses perceptions. La manie, la perte de la raison complète ont principalement leur source dans les facultés intellectuelles; la monomanie viendrait plutôt des facultés affectives bouleversées. L'on voit cependant des monomaniaques dont le désordre a pour cause le premier objet venu. Parmi ces fous, qui d'ailleurs en général se tiennent et se conduisent convenablement, on en voit qui déraisonnent aussitôt qu'ils parlent de poison, si leur monomanie a pour trait l'empoisonnement; ils délirent également lorsqu'il est question de religion si ce sujet est la cause de leur mal. On peut fréquenter longtemps un monomaniaque sans se douter qu'il est fou, l'occasion ne s'étant point présentée de toucher le sujet du délire. Il y en a cependant qui ne restent pas longtemps sans faire connaître leur idée fixe: l'un s'empresse de vous dire qu'il est devenu millionnaire par suite d'un

heureux jeu de bourse, l'autre est général, empereur, Dieu, etc. A ce genre de folie il se joint souvent des hallucinations ; ainsi, tel maniaque qui aime une personne croit quelquefois en reconnaître les traits sur un mur qu'il couvre de baisers ; un autre, dans sa jalousie délirante, voit un rival partout et des causes de son désespoir dans tout ce qui l'entoure.

M. Foville rapporte qu'étant à la tête de l'établissement des aliénés de la Seine-Inférieure, il y avait soigné un monomaniaque qui croyait avoir le diable dans le ventre. Cet homme chercha longtemps comment le diable pouvait y être entré, et finit par s'arrêter à l'idée que son père l'avait vendu au diable, par-devant notaire, moyennant la somme de 1,200 fr. Il est vrai, ajoute ce médecin, qu'avant de tomber malade, ce jeune homme avait accompagné son père chez un notaire où ils trouvèrent un étranger qui remit au père du malade la somme de 1,200 fr. C'était par un temps fort chaud ; le jeune homme prit, en sortant de l'étude du notaire, quelques verres de mauvais cidre, éprouva dans le ventre des douleurs qui ne l'ont pas quitté depuis ; et c'est à cette occasion qu'il a conçu l'idée d'avoir le diable dans le ventre. On trouve dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*

l'histoire d'une monomaniaque qui se plaignait sans cesse de douleurs atroces dans le ventre, qu'elle disait lui être occasionnées par une anguille, vivant là aux dépens de ses entrailles. Un médecin qui avait essayé, pendant plusieurs années, d'une infinité de moyens de la guérir de sa cruelle monomanie, lui proposa enfin de lui ouvrir le ventre et d'en extraire l'animal qui lui causait ses tourments. Elle accepta. Le chirurgien fit mettre une anguille vivante dans les linges qui devaient servir au pansement. Après avoir pris entre ses doigts une portion de la peau du ventre de la malade, il la plia, la tira en avant, puis la transperça d'un coup de bistouri qu'il tenait de l'autre main : alors il saisit le linge qui contenait l'anguille et, sans que la malade s'en aperçut, il l'introduisit dans la plaie en priant la patiente de l'en tirer elle-même ; ce qu'elle exécuta à sa grande satisfaction. Cette personne fut ainsi complétement guérie de sa monomanie.

Il ne nous reste plus, pour avoir relaté les principales divisions de l'aliénation mentale, qu'à parler de l'idiotie. Cet état est le même que la démence : il succède à de grandes maladies cérébrales, ou on naît idiot.

Les affections mentales sont souvent accompa-

gnées de désordres dans les mouvements; on le conçoit facilement, puisque la source des mouvements, la volonté qui y préside, sont dans le cerveau. Elles peuvent encore être compliquées d'hémiplégies, de paraplégies, etc.

Les climats froids donnent moins de fous que les climats tempérés, et ceux-ci également moins que les pays chauds; mais la civilisation, avec les efforts d'intelligence qu'elle nécessite, est en première ligne la cause de la démence, de la manie et de la monomanie. L'idiotie se trouve principalement dans les lieux bas et humides. Les saisons chaudes donnent naissance aux manies, et les saisons humides et brumeuses aux monomanies. L'influence de la lune paraît n'être pour rien dans le développement des maladies mentales, quoique pendant longtemps on ait cru le contraire. Les agitations générales qui ont lieu à certaines époques dans les établissements d'aliénés ne correspondent nullement à des phases de cet astre. Le tempérament sanguin est la constitution la plus fréquente chez les maniaques, et les monomaniaques sont le plus souvent d'un tempérament bilieux. Le tempérament lymphatique prédomine chez les idiots et les imbéciles.

Il y a plus de célibataires atteints de maladies

mentales, que de personnes mariées. En France il y a plus de folles que de fous; le contraire existe en Allemagne.

L'air sombre et taciturne qu'ont ordinairement certains monomanes, ne dénote-t-il point un état de faiblesse, une atonie du cerveau? Parmi les personnes que j'ai connues avec la monomanie du suicide, plusieurs m'ont présenté ce fait digne d'être relaté, c'est qu'au fur et à mesure qu'elles approchaient du temps où elles mettaient leur projet à exécution, leurs mouvements n'étaient plus réguliers, elles perdaient de leurs forces physiques. J'ai eu un client qui ne sortait plus que rarement, puis qui ne quittait son lit qu'avec peine, et qui a fini par se couper la gorge étant couché. La monomanie peut donc avoir sa source dans la faiblesse ; c'est sans doute pour cela que c'est une lâcheté que de se suicider, la vie n'étant qu'un combat. On trouve dans les auteurs beaucoup d'exemples d'aliénations mentales guéries par l'effet de voyages entrepris dans ce but sur terre ou sur mer. Les voyages dans les pays tempérés, et principalement en Italie, sont excellents contre la monomanie. Ces voyages se feront rapidement, et quand il s'agira de stationner, ce sera dans une ville où la température ne sera point alors trop élevée. Faut-il conseiller

aux monomanes d'éviter le séjour de Naples?

On a voulu depuis peu faire à l'ancienne Parthénope l'affreuse réputation de porter au suicide les étrangers qui vont l'habiter. Je ne sais pas encore bien jusqu'à quel point cette réputation est méritée. On a cité plusieurs accidents de cette nature qui y sont arrivés récemment et dont j'avais eu connaissance : est-ce une raison satisfaisante pour doter d'un si mauvais privilége une ville dont on n'avait jusqu'ici vanté que les bonnes qualités? On a dit que cela tenait aux variations subites et violentes de température qui y ont lieu. — Cela ne suffit pas pour occasionner là, plus qu'ailleurs, des maladies du cerveau. Cependant, il faut tenir compte de tout ; aussi jusqu'à plus amples informés, jusqu'à plus nombreuses observations, je ne conseillerai point à un malade atteint d'une affection cérébrale, de faire de Naples sa station médicale. Il se dirigera plutôt vers Florence et les environs dont le climat lui sera très favorable.

M. Foville rapporte (1) que M. Esquirol lui a parlé d'un riche habitant des Pays-Bas, sujet à une folie intermittente dont les accès revenaient régulièrement à l'automne. M. Esquirol lui con-

(1) *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, article ALIÉNATION MENTALE.

seilla de faire, pendant quelques années, aux approches de cette saison et pendant sa durée, un voyage en Italie. Ce moyen réussit complétement; il procura une guérison solide.

Les médecins de tous les temps et de tous les lieux ont pensé qu'il était bon de faire voyager les personnes atteintes de maladies mentales, lorsque ces dernières le permettent. Avant que la médecine fût une science, et dans ces temps où les remèdes étaient dictés par les vieillards ou les personnes les plus habiles à donner des conseils dans les maladies, on faisait voyager les aliénés. Avant l'origine de la médecine grecque, dans les temps de splendeur de l'ancienne Égypte, il y avait aux extrémités de cette contrée, deux temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques avec délire se rendaient en foule chercher une guérison qu'ils y obtenaient souvent.

Quoique les voyages soient ainsi des remèdes excellents pour rétablir l'ordre et l'harmonie dans les facultés intellectuelles, il y a cependant des cas pour lesquels ils sont contraires aux personnes dont ces facultés sont troublées. C'est lorsque l'aliénation mentale tient à une irritation du cerveau. Ici les excitants doivent être évités, et les voyages excitent, comme nous l'avons dit, le

cerveau. Le docteur Carrière, dans son livre le *Climat de l'Italie*, a mis sur le compte de l'influence du climat de Naples, la mort de l'ambassadeur B.... Il me semble qu'il serait plus juste d'attribuer cet événement malheureux à l'effet du voyage. « M. B.... croyait, rapporte le doc-
» teur Carrière, que ses droits avaient été mé-
» connus ; mais il part de Paris pour sa nou-
» velle résidence, calme, plein de raison et en
» apparence résigné. — Il s'arrête à Florence, il
» s'arrête à Rome. La tenue réservée de son ca-
» ractère ne paraît pas l'abandonner un seul
» instant. Quand il s'avance vers l'Italie méridio-
» nale, les signes avant-coureurs de la catastro-
» phe commencent à se dessiner. D'après une
» lettre qu'il écrit à son père, une certaine ex-
» citation se serait produite en lui dès l'entrée
» des marais Pontins. Il ajoute cette phrase si-
» gnificative : *Je sens que je suis plus homme du*
» *nord que du midi ; ce beau climat excite chez*
» *moi le système nerveux à l'excès*. Arrivé à Na-
» ples, M. B... a un entretien avec le roi, pendant
» lequel il parle avec une agitation extraordi-
» naire. Dans la nuit il se lève et se tue. »

D'après cet exposé, le voyage a été, à mon avis, plutôt la cause du malheur, que le séjour de Naples où l'ambassadeur ne faisait que d'arriver.

Et avant de partir pour sa destination, ce fonctionnaire avait donné à Paris des signes, des preuves d'une surexcitation cérébrale qui auraient dû l'empêcher de se mettre en route ; — ou pour laquelle, du moins, il aurait dû se faire pratiquer une saignée.



## MALADIES MENTALES.

---

### Des Hallucinations.

---

Parmi les personnes qui éprouvent de fausses impressions, c'est-à-dire qui croient voir, entendre, sentir, toucher, ou goûter des objets tout à fait imaginaires, les unes doivent la cause de ces phénomènes morbides à une altération de l'organe du sens qui perçoit et qui doit transmettre la sensation au cerveau : ces malades jugent alors eux-mêmes leur mal. L'un reconnaît que les propos injurieux dont il est poursuivi ne sont que le résultat d'un désordre de l'audition ; il se bouche les oreilles et il n'entend plus rien. Un autre, qui a une affection de l'organe de la vue, ferme les yeux, et ne voit plus ces spectres ef-

frayants qu'il aperçoit sans cesse autour de lui lorsqu'il a les yeux ouverts. Dans ces cas, le cerveau est sain. Mais si ces fausses perceptions ont lieu lorsque les sens qui les procurent n'agissent point ; si les malades entendent, les oreilles étant bouchées, et voient, les yeux fermés, les objets de leurs tourments, il y a tout lieu de croire que les organes des sens ne sont point affectés, et il est certain que celui de l'intelligence est lui-même malade. Ceux qui sont alors poursuivis de ces hallucinations ne sont plus à même d'apprécier la valeur de ce qui les affecte. Ils ont perdu la raison.

M. J..., après avoir soutenu sa thèse de docteur en médecine à Paris, alla s'établir dans une petite ville de province. Sa clientèle, alors peu nombreuse, lui permit de consacrer la plus grande partie de son temps à l'étude de la littérature, qu'il a toujours aimée. Il menait ainsi une vie sédentaire, lorsqu'il fut atteint d'une hallucination très prononcée. Il croyait voir et entendre sur le seuil de sa fenêtre un petit chien aboyant constamment et d'une force à lui occasionner l'effet le plus pénible. Ces hallucinations n'étaient pas perpétuelles, elles revenaient à des intervalles plus ou moins éloignés ; elles duraient depuis deux à trois jours jusqu'à quinze. Si M. J...

recevait une visite qui lui fit une forte impression, alors qu'il était ainsi malade, il était tout entier à la conversation qui s'établissait, il cessait d'entendre le petit chien ; mais si l'impression venait à cesser, il entendait de nouveau son tourment. Dans ces circonstances il changea de résidence, et dès son installation, on le consulta beaucoup ; il fut appelé souvent à donner des soins aux malades des environs : il montait à peu près chaque jour à cheval. Au bout de quelque temps il n'entendit plus le petit chien. Je me suis entretenu plusieurs fois avec lui de sa maladie depuis qu'elle l'avait quitté ; il m'a assuré qu'il devait sa guérison aux voyages fréquents qu'il avait faits à la campagne.

Il est d'observation que tous les hallucinés, livrés à eux-mêmes, souffrent beaucoup plus dans le silence, la solitude, renfermés, que lorsqu'ils ont des sujets de distraction. On doit donc leur conseiller avec confiance les voyages, qui ne peuvent qu'avoir un bon résultat, dans les climats tempérés.

## De la Mélancolie.

—

On entend ordinairement par mélancolie, un état habituel de tristesse qui n'est point à proprement parler une maladie. Cependant il est rare que dans l'ensemble de la constitution du mélancolique, il n'y ait pas quelque organe qui se ressente de cet état anormal. Sans éprouver de douleurs, ni de souffrances, sans cause de chagrin, une personne atteinte de mélancolie est peu disposée à se distraire ; elle aime mieux la vie solitaire que de prendre part aux plaisirs du monde. Sans déraisonner, elle empreint ses discours de la teinte de tristesse qui s'est emparée de son âme. A cet air peiné et quelquefois souffrant qu'un mélancolique porte sur sa figure, dans ses traits, on est sujet à lui demander ce qu'il a pour être ainsi. — Il vaudrait beaucoup mieux lui demander ce qu'il n'a pas ; on arriverait ainsi plus exactement à la cause de son état : car c'est à défaut d'une occupation assez forte du cerveau, c'est à un vide dans la vie morale qu'il faut attribuer sa manière d'être. Il aime la solitude, et la solitude avec le vide dans l'âme est fortement contraire à la santé. Elle finit incon-

testablement par amener une perturbation dans les fonctions de l'estomac, des intestins et plus souvent encore du foie. Il est rare que les mélancoliques qui s'éloignent du monde, ne finissent pas par avoir au moins le jugement faussé, sinon par perdre la raison.

Chez la femme, la mélancolie s'observe de quinze à vingt-deux ans; les hommes y sont plus exposés de quarante à cinquante ans, plutôt que dans tout autre âge de la vie. Les jours brumeux, les pays bas et humides où le ciel est souvent privé des rayons du soleil, disposent à la mélancolie. Cette observation met sur le chemin qu'il faut suivre pour arriver à la guérison d'une affection qui rend malheureux, et qui sans être une maladie, comme nous l'avons dit, doit être combattue, détruite à cause des désordres qu'elle apporte toujours dans la santé. On parvient à ce but, en conseillant à un mélancolique d'aller parcourir un pays favorisé d'un beau ciel, d'un heureux climat et riche d'objets de curiosités, comme l'Italie.

C'est ordinairement sur cette terre privilégiée, que les Anglais, qui y sont sujets, vont perdre leur spleen et retrouver la faculté de voir encore la vie sous un aspect agréable. Le mélancolique doit faire de Naples sa station médicale. Il

n'y a pas de ville dans le monde entier plus apte à remplir le but que l'on se propose ici. Avec le ciel le plus beau de l'univers, l'ancienne Parthénope a une délicieuse situation au fond du golfe qui porte son nom ; elle est disposée en amphithéâtre sur des collines bordant une mer dont la limpidité des eaux ne peut être comparée qu'à celle du ciel napolitain. De la rade elle présente un aspect majestueux par le grandiose de ses édifices, et ravissant par la disposition des jardins qui l'émaillent çà et là.

Des hauteurs de la ville, l'on domine tout le golfe, et la vue peut parcourir ce qu'il renferme de beau et de solennel par les souvenirs historiques qui y sont attachés, en commençant par le cap Minerve et l'île de Caprée, pour finir au cap Misène et à l'île d'Ischia. Il n'y a pas un point de cette partie de l'ancienne Campanie qui ne soit remarquable, et par lui-même et par les hommes célèbres qui l'ont habitée, ou par les actions mémorables qui s'y sont passées.

Quoique la température de Naples soit toujours assez élevée, les vents d'ouest et du sud-ouest qui y règnent presque toujours, y apportent de la fraîcheur qu'ils ont prise en parcourant la surface de la Méditerranée. Ces vents purifient l'air et y modèrent l'ardeur du soleil. Aussi n'y fait-il jamais

de ces chaleurs accablantes, énervantes, comme nous en voyons quelquefois à Paris. Contrairement à l'idée qu'en ont beaucoup de personnes, la population napolitaine est remuante, aimant les promenades et les plaisirs. Les étrangers qui vont séjourner à Naples, éprouvent bientôt ce désir de tout voir, de tout admirer; et il y a beaucoup à admirer : la ville, ses quais, ses promenades, ses palais, ses villas, ses églises, son musée Borbonico, qui renferme parmi ses richesses artistiques, une grande quantité d'objets provenant d'Herculanum et de Pompéi, qui mettent le visiteur au courant de la vie intime des anciens Romains. Ce sont des ustensiles, des meubles trouvés en place et tels qu'ils étaient dans les appartements au moment où ces villes furent englouties par les laves et les cendres du Vésuve.

Les environs de Naples sont palpitants d'intérêt; en sortant à l'est, on trouve Portici qui n'est qu'un faubourg de la ville, puis Torre del Greco, Torre del Annonciata, le Vésuve, Herculanum, Pompéi, Castellamare, Nocera, Vico, Sorente, Massa et l'île de Caprée. Que de volumes ont été faits pour raconter ce qui s'est passé dans ce petit espace du sol campanien, depuis Portici avec le Vésuve jusqu'à l'île de Caprée avec les fureurs de Tibère !

En quittant Naples du côté de l'ouest par le quai de la Chiaja, et prenant la rue de Piedigrotta, l'on arrive à Pausilippe, promontoire qui divise le golfe napolitain de celui de Pouzzole. Arrivé là, on a sous les yeux un tableau dont la valeur ne peut être décrite. Homère, Virgile, et tous les auteurs anciens, ont parlé de ces lieux qui furent habités par des empereurs, des consuls, etc., par Cicéron, Marius, Pompée, Pollion, cet affranchi qui faisait jeter les esclaves vivants à ses murènes pour les engraisser : les viviers sont encore là. Pouzzole possède ce que l'on appelle les champs phlégréens (campi phlegrœi, campagnes ardentes) avec la célébrité que l'auteur de l'Enéide leur a donnée. L'on peut y suivre le poète dans ses descriptions, sur les bords du *Styx* et de *l'Achéron* (l'Averne) qui communique avec *le Cocyte* (le Lucrin); de là, aller aux Champs-Elyséens et regarder de loin le Tartare, (Mare-Morto) et le Lethé (lac de Fusaro). C'est là que se trouve encore la Solfatare où les anciens plaçaient la gueule de l'enfer. Par les gaz mortifères qui s'y échappent des grottes (grotte du Chien), des cavernes ou des lacs; par les vapeurs sulfureuses qui y apparaissent dans l'obscurité des nuits, on ne peut douter qu'on ne soit là au centre d'un volcan dont le Vésuve est une ouverture

active, pendant que les autres qui sont éteintes se trouvent dans l'île d'Ischia.

C'est cependant sur ce promontoire, que pendant des siècles les puissants de Rome se sont disputé la possession d'un peu de terrain. Baia avec ses environs, était le lieu principal où les grands, les riches, les gens à la mode allaient étaler leur luxe et chercher des plaisirs de toutes sortes.

C'est là que Caligula dépensa en grande partie les milliards de sesterces laissés par Tibère. Il y fit construire des galères en bois de cèdre, avec des proues ornées de perles fines et de pierreries, et sur lesquelles il faisait ses promenades en mer. C'est entre Pouzzole et Baia qu'il fit établir un pont de bateaux de trois mille six cents pas sur lequel il se promena deux jours durant ; le premier, monté à cheval avec une couronne de chêne sur la tête, recouvert d'une casaque d'or et armé d'une hache et d'un bouclier. Le deuxième, il était habillé en cocher, et conduisait un char devant lequel marchait le fils de Darius que les Parthes lui avaient donné en otage. C'est près de Baia que Néron accueillit sa mère Agrippine, la combla de caresses, pendant qu'il faisait faire au vaisseau sur lequel elle devait repartir, les dispositions nécessaires pour qu'il coulât une fois en mer.

Ces détails historiques sont presque des digressions, mais on a tant de peine à quitter ces lieux! Cela prouve l'intérêt qu'ils ont pour tout le monde, pour le voyageur qui a besoin d'occuper son esprit. Aussi, je répéterai que Naples avec ses environs, doit être la station médicale du mélancolique. Il prendra son logement vers Capo di Monte, prolongement du Pausilippe, où il retrouvera la gaîté. (Pausilippe, du grec ϖαυσις ϖῆςλιϖῆς, cessation de la tristesse.)



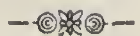
## Du Collapsus.

—

On donne le nom de collapsus à un état du cerveau dans lequel cet organe cesse momentanément de pouvoir exercer ses fonctions intellectuelles dans toute leur plénitude accoutumée. Les individus qui en sont atteints se plaignent de ne plus pouvoir assembler leurs idées; la mémoire leur fait défaut; tout travail intellectuel leur est impossible; quelquefois ils ne peuvent même suivre une conversation, ayant pour sujet des choses qui leur sont ordinairement très familières. Cet état s'observe le plus souvent chez

des personnes replètes, trop fortes, ou obèses. Il tient à un embarras dans le cerveau qui est gêné dans ses fonctions par l'humeur graisseuse. Cette dernière substance en trop grande quantité au col, à la tête, y comprime les vaisseaux sanguins et y empêche la libre circulation du sang et des humeurs. Dans ce cas le collapsus serait le signe d'un trop plein qu'il faudrait faire cesser, sous peine d'être exposé à une rupture des vaisseaux sanguins du cerveau ou à un épanchement d'humeurs dans cet organe, c'est-à-dire à une apoplexie sanguine ou séreuse.

Diminuer l'embonpoint des personnes qui sont dans cet état, voilà tout simplement ce qu'il y a à faire (1).



### De l'Épilepsie, haut-mal, mal caduc

—

Une personne pousse un cri, tombe sans connaissance en faisant des mouvements convulsifs; l'écume lui sort par les coins de la bouche qu'elle

(1) Voyez mes *Préceptes* fondés sur la chimie organique pour diminuer l'embonpoint sans altérer la santé. 3e édition.

ouvre pour laisser sortir la langue extraordinairement gonflée, et que les dents éraillent profondément au passage ; la face devient livide sous l'influence d'une effrayante congestion qui a lieu vers la tête. La respiration étant suspendue, une asphyxie prochaine paraît inévitable ; lorsque peu à peu la langue diminue de grosseur et rentre dans la bouche, l'air pénètre dans les poumons et tout le cortége des phénomènes effrayants disparaît pour faire place à un abattement, à une stupidité qui durent quelques heures ou quelques jours ; puis la personne qui a éprouvé ces accidents reprend l'exercice de sa vie comme auparavant : elle a été atteinte du mal épileptique, de haut-mal. Si la durée de l'accès est d'une certaine longueur, un besoin impérieux de respirer fait faire des mouvements brusques à la poitrine ; un peu d'air y pénètre avec grand bruit et est aussitôt rejeté avec des mucosités écumeuses ; mais si la turgescence des parties continue, l'air ne peut point y entrer en quantité suffisante ; alors l'épileptique, la figure livide, la langue remplissant la bouche, meurt asphyxié. On appelle accès épileptiformes ceux qui sont composés seulement de la perte de connaissance pendant moins d'une minute, avec relâchement de tous les muscles du corps. La tête

tombe d'un côté ou de l'autre, puis les malades reviennent à eux et tout malaise est passé. Ces deux formes d'épilepsie attaquent subitement et à l'improviste, ou bien sont précédées de céphalalgies, d'éblouissements, de bourdonnements d'oreilles, d'une rougeur plus prononcée de la face, ou encore de ce qu'on appelle *aura epileptica*. C'est une sensation de douleur, de froid, de démangeaison pénible qui se développe tout à coup dans un orteil, un doigt, le long d'une jambe, remonte peu à peu, arrive à la région du cœur où elle procure un sentiment de gêne, d'oppression, d'inquiétudes effrayantes, puis gagne vite la tête, et le malade perd connaissance. Des faits bizarres, des idées singulières, des hallucinations même peuvent accompagner les attaques, soit avant, soit après; ce qui a fait que, dans des temps reculés, l'on considérait l'épilepsie comme une punition de la part des dieux. A Rome, les assemblées du Forum étaient dissoutes quand un épileptique tombait.

Le siége de cette maladie est bien certainement dans le cerveau; mais sa cause matérielle me semble encore inconnue, malgré les travaux récents qui ont eu pour but de la démontrer et de l'expliquer. Des auteurs ont voulu rapporter tous les désordres périodiques de l'épilepsie à la

congestion sanguine qui a lieu vers le cerveau pendant les accès, et ils se sont fondés sur les épanchements sanguins et les traces de congestion sanguine, rencontrés dans des cerveaux de personnes mortes pendant les accès. Mais comment alors expliquer les accès chez les épileptiques morts, soit par accident, soit par l'effet d'une autre maladie, et chez lesquels on ne trouve point de lésion dans l'organe cérébral? La cause de l'épilepsie est, à mon avis, dans un état morbide, une perturbation d'une partie du cerveau, qui est ainsi affecté périodiquement, sans qu'il soit d'abord matériellement malade. C'est par suite de ce désordre convulsif que le sang y est attiré avec violence et qu'il y produit ces lésions anatomiques plus ou moins étendues et qui, venant à persister durant la vie du sujet, servent à expliquer les dérangements que l'on voit survenir dans les facultés intellectuelles de beaucoup d'épileptiques. L'afflux extraordinaire du sang au cerveau n'est point la cause, mais l'effet de l'épilepsie. J'ai traité des épileptiques dont l'état ne m'a point suggéré l'idée de leur faire une saignée; j'en ai vu d'autres dont les accès se prolongeaient tellement, avec menace d'asphyxie, que je n'ai pu alors m'empêcher de recourir à cette opération.

M. ***, riche propriétaire, âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament sanguin, n'ayant jamais été malade, éprouvait dans la dernière quinzaine de mai 1835, une pesanteur de tête, un assoupissement avec chaleur à la figure, dont il était incommodé. Il partit le 31 du même mois, de grand matin, pour se rendre à une foire qui se tenait à vingt kilomètres de chez lui. Il arriva vers six heures sur le champ de foire où j'arrivais également. En descendant de cheval, il tomba sur la tête. Je m'empressai de lui porter secours. Il avait la figure tuméfiée, violette, la langue noire, sortant de la bouche qu'elle remplissait outre mesure, le cou gonflé, les membres raides, le pouls dur et fréquent. Cet état se prolongeant, je lui fis une saignée au bras droit. Il me parut que la sortie du sang de la veine amena une diminution dans la turgescence des parties et qu'elle contribua à rappeler l'ordre dans les fonctions de la vie. Le malade ayant repris connaissance, hébété, étourdi, fut porté sous la tente d'un marchand. Il y était assis depuis quelques instants, lorsqu'il poussa un cri, se raidit et tomba par terre à la renverse sans connaissance : il avait une deuxième attaque d'épilepsie. L'accès me parut encore une fois trop se prolonger, les symptômes de l'asphyxie augmentant

toujours, j'ouvris une veine du bras sur lequel je n'avais point opéré, et je crus encore une fois que la saignée favorisa le rétablissement de M. ***. A la suite de ce coup de mal il était, comme après le premier, hébété, étourdi, incapable de suivre une conversation ; la langue lui faisait mal, ayant été sillonnée profondément par les dents en sortant de la bouche. Absence de fièvre, le pouls d'une force normale, et battant quatre-vingts pulsations par minute, le corps n'offrant aucun signe de paralysie. Je fis faire un lit à M.*** sous la tente où il était; il y resta couché pendant environ six heures. Alors, après lui avoir fait prendre un bouillon, je conseillai à ses amis de le transporter à bras dans un fauteuil, chez une voisine qui voulait bien le recevoir pour le reste du jour et la nuit suivante. Cela fut exécuté. Le convoi était arrivé au milieu de la foire qu'il avait fallu traverser, lorsque M.*** poussa un cri en se raidissant, et se jeta à terre malgré les hommes qui voulurent le retenir. Il était frappé d'un troisième coup de mal. Je craignais de nouveau l'asphyxie. Je levai les compresses qui étaient sur les plaies des saignées faites le matin et j'appliquai une bande au-dessus: le sang partit de nouveau des deux bras à la fois. Le rétablissement me parut s'opérer sous

l'influence de la perte de sang. L'accès passé, le malade fut replacé dans le fauteuil et porté à la maison indiquée. On le mit dans un lit. Il resta, à la suite de ce dernier coup de mal, plus hébété qu'après les deux premières attaques ; il était dans un véritable état d'idiotisme, d'imbécillité, sans fièvre, et avec un pouls normal. Le lendemain, on le transporta chez lui en voiture, sans accident. Il fut encore une quinzaine de jours singulier, pusillanime au plus haut degré. Je lui fis prendre, pendant ce temps, une bonne nourriture, quelques verres de tisane faite avec des fleurs de tilleul et des feuilles d'oranger, et des pilules à base de valériane et d'oxyde de zinc. Bien portant de corps, il recouvra ensuite l'exercice de ses facultés intellectuelles. M. *** avait l'habitude, depuis ces accidents, de me faire mander lorsqu'il se sentait la tête lourde et que la coloration de sa figure augmentait. Je lui faisais une bonne saignée, et il n'avait point d'attaque. Je le saignai au commencement de mai **1841**. Deux mois après cette opération, M. *** fit un voyage d'environ quatre-vingts kilomètres dans un cabriolet. En arrivant de ce voyage et en descendant de voiture, il pousse un cri et tombe à la renverse. Un médecin, qui demeurait près du lieu où il était tombé, est appelé ; il

accourt et trouve le malade sans connaissance, la langue hors de la bouche, etc. Il fit comme j'avais fait dans une pareille circonstance, il saigna M.*** qui retrouva bientôt sa raison. On le laissa une partie de la journée dans la maison où il avait été recueilli, puis il fut transporté chez lui. Le lendemain, il était bien portant. Depuis lors M.*** n'a plus entrepris de voyages, et n'a plus éprouvé de ces accidents.

Si une attaque d'épilepsie peut avoir lieu sans congestion sanguine vers le cerveau, dans le plus grand nombre des cas elle est accompagnée d'afflux de sang vers cette partie ; alors il est prudent pour les épileptiques de ne jamais faire de longs voyages, soit à pied, soit à cheval ou en voiture, car il est démontré que ces voyages excitent la masse cérébrale en y attirant le sang. L'on peut remarquer dans l'observation ci-dessus relatée que ce fut à l'occasion de voyages faits par M.***, que les attaques eurent lieu. On ne pourrait d'ailleurs, en voyageant, prendre toutes les précautions dont il convient d'entourer les personnes qui sont atteintes de la maladie qui nous occupe. Les épileptiques ne doivent jamais faire de promenades seuls dans des lieux où se trouvent des pièces d'eau, sur le bord des rivières. J'ai vu un épileptique noyé dans un ruisseau large d'un

mètre et de dix centimètres de profondeur. Une personne sujette à ces attaques doit rester chez elle, y suivre les prescriptions de la médecine qui guérissent quelquefois.

—⁂—

### Congestion, hémorrhagie, apoplexie cérébrales, paralysie.

—

Notre cerveau, masse nerveuse, enveloppée par trois membranes, est renfermé dans une boîte osseuse (le crâne) qui le contient exactement. La membrane qui le recouvre immédiatement est un véritable lacis de vaisseaux sanguins très déliés qui envoient des ramifications infinies dans la pulpe nerveuse elle-même. Tous ces vaisseaux sanguins ne sont que des expansions multiples de plusieurs grosses artères qui y apportent le sang, ou des veines, au moyen desquelles celui-ci retourne au cœur. Ainsi une petite masse de pulpe nerveuse pénétrée et entourée de beaucoup de vaisseaux sanguins, voilà le principal foyer de notre vie, voilà la matière à laquelle sont liés, pendant que nous vivons, nos actes intellectuels et moraux. La nature lui a donné un puissant abri contre les lésions qu'elle

pourrait recevoir de l'extérieur; mais sa mollesse, sa structure si délicate, ses rapports avec beaucoup de veines et d'artères, la rendent susceptible de devenir le siége d'un grand nombre d'accidents.

*La congestion sanguine* y est plus facile et plus dangereuse qu'ailleurs. Si, par une cause quelconque, le sang se porte en plus grande quantité qu'à l'ordinaire dans un organe de la poitrine ou du ventre, cet organe se laissera distendre plus ou moins, et augmentera de volume. Mais le cerveau, renfermé exactement dans sa boîte osseuse, ne pourrait en faire autant. Il serait de suite gêné; il y aurait *congestion :* légère, elle produit la coloration de la face, des étourdissements, des saignements de nez, des pesanteurs de tête, le collapsus qui embarrasse et engourdit l'organe de l'intelligence ; plus forte, elle peut suspendre ses fonctions par une espèce de compression. Et le cerveau comprimé, il y a aussitôt perte de connaissance et de mouvement, assoupissement profond ; et si la compression continue, la mort arrive. En parlant de la part que prend cet organe dans la production des actes intellectuels et moraux, nous avons rapporté l'expérience que fit Richerand sur une femme qui avait une portion du cerveau à nu.

Trois fois il appuya sur cette portion, et trois fois il priva aussitôt cette femme de toute conscience d'elle-même qu'il lui rendait en faisant cesser la compression.

Les nombreux vaisseaux sanguins du cerveau ont des parois plus minces, plus faibles que ceux des autres parties du corps. Le sang peut distendre et briser ces parois d'autant plus facilement que la masse cérébrale qui les avoisine ne peut leur donner qu'un soutien des plus faibles. Le sang y arrive directement du cœur qui l'y lance, sous certaines influences, avec une grande force. Il ne faut donc pas s'étonner de voir ces vaisseaux se déchirer, le sang se répandre dans la substance du cerveau, dans ses cavités ou à sa surface, et occasionner une hémorrhagie cérébrale. Lorsque celle-ci est subite et considérable, elle porte le nom d'*apoplexie*. Elle est mortelle si le sang épanché gêne, comprime ou brise la substance cérébrale suffisamment pour arrêter toutes les fonctions de cet organe. Il peut arriver que la lésion existe seulement dans une portion de l'encéphale qui préside à une de nos facultés, à celle de sentir ou de se mouvoir, alors les malades sont totalement privés d'une de ces facultés. Si elle a son siége dans un des côtés du cerveau, il y a paralysie des membres du côté

opposé. La perte de la faculté de mouvoir telle partie peut avoir lieu seule et la sensibilité y persister, et *vice versâ*. L'on voit aussi à la suite d'hémorrhagies cérébrales la mémoire se perdre, l'esprit, de remarquable qu'il était auparavant par son brillant et sa profondeur, devenir lourd et quelquefois nul, etc.

La congestion cérébrale s'observe chez les personnes de tous les âges ; l'hémorrhagie cérébrale est rare jusqu'à 45 ans ; mais depuis cet âge jusque dans la vieillesse la plus avancée, elle est très commune et occasionne souvent la mort par l'apoplexie. A cette époque de la vie les parois des vaisseaux sanguins du cerveau sont plus fragiles, moins élastiques, moins propres à résister aux efforts du sang qui tend à les distendre. Ces vaisseaux sont dans la condition de toutes les parties solides de notre corps, qui se dessèchent en vieillissant, et perdent des éléments propres à entretenir leur souplesse.

Les voyages, de quelque manière qu'on les fasse, excitent la circulation et portent le sang à la tête. Ils sont donc plus propres à favoriser la congestion et l'hémorrhagie cérébrales qu'à les empêcher. Les personnes qui ont quelque disposition à ces accidents doivent éviter de voyager, et si elles y sont forcées, elles doivent mettre en

usage les précautions indiquées en pareil cas, les saignées, les bains, etc. Lorsqu'on a fait un long voyage et que l'on vient à prendre du repos, on éprouve des chaleurs à la figure, des pesanteurs à la tête; quelquefois il semble qu'on est encore soumis aux oscillations, aux balancements et aux cahots de la voiture ou du wagon. Ce sont autant de symptômes d'une légère congestion cérébrale le plus souvent sans danger, mais qui, dans l'âge avancé, peut occasionner l'hémorrhagie et l'apoplexie. M. X., propriétaire aux environs de Nantes, d'où il était parti en voiture pour Paris avec ses quatre enfants, se trouve mal à l'aise en arrivant à Orléans. Il prend un verre d'eau sucrée, puis va s'asseoir sur un banc placé devant les bureaux de la diligence. Il y était depuis quelques instants lorsqu'il tombe frappé d'apoplexie. Elleviou, comédien célèbre, quitte Lyon et vient pour affaires à Paris : il tombe frappé d'hémorrhagie cérébrale en entrant à l'hôtel Colbert. M. T., propriétaire à Cherbourg, vient pour consulter les médecins de Paris sur sa santé : il meurt subitement en y arrivant, d'un épanchement de sang dans le cerveau. Les personnes menacées d'accidents cérébraux doivent s'abstenir de voyager.

## Des Céphalalgies.

—

Les céphalalgies, que l'on nomme communément *maux de tête*, sont une des affections qui se présentent le plus fréquemment à l'observation des médecins dans les grandes villes. On en conçoit facilement la raison, lorsqu'on se rappelle que plus un organe travaille, plus il est sujet à être malade, et dans les grandes cités le cerveau, siége des céphalalgies, est soumis fort souvent à un exercice forcé pour une infinité de causes. L'amour des richesses, des honneurs, de la célébrité, ou le besoin de subvenir à une existence exigeante ou nécessiteuse, fatiguent la tête de beaucoup de personnes. Des veilles opiniâtres, une tension d'esprit longtemps prolongée, des impressions morales vives et fréquentes, et tout ce qui surexcite le cerveau, donnent lieu aux céphalalgies.

Les *maux de tête* peuvent être liés à un état morbide d'un organe plus ou moins éloigné du cerveau, et qui rejette, pour ainsi dire, ses souffrances sur lui. Ainsi l'estomac étant malade peut donner des maux de tête, etc., sans que la tête soit réellement le siége de la lésion. On dit

alors que ce mal est symptomatique, en opposition avec celui qui, résultant d'une affection réelle de la tête, est désigné sous le nom d'idiopathique. Qu'ils soient de l'une ou de l'autre nature, ces maux varient dans leurs degrés, leurs symptômes, leur marche, leur durée, leur terminaison et leur intensité. Ils affectent une foule de nuances diverses depuis la simple sensation de *pesanteur* jusqu'à celle de *térébration*. On voit des malades qui disent avoir une douleur semblable à celle qu'ils éprouveraient si on leur tenaillait la tête, si on la leur serrait fortement dans un lien ou dans un étau, etc. Cette maladie, qui occupe quelquefois toute l'étendue du cerveau, est souvent circonscrite au front, aux tempes, à l'occiput, etc., d'où les dénominations de céphalalgies frontale, temporale ou occipitale. Lorsqu'elle revient à des époques plus ou moins éloignées les unes des autres, on lui donne le nom de migraine. On a observé que certaines maladies de l'estomac et des intestins donnent lieu à la céphalalgie frontale, et que celles de l'appareil utérin occasionnent la céphalalgie occipitale. Lorsque les maux de tête sont symptomatiques, c'est-à-dire lorsqu'ils proviennent ainsi d'un organe du ventre qui est le siége du mal et dont les souffrances correspondent à

la tête ou s'y traduisent par des douleurs, c'est l'organe malade qu'il faut traiter pour détruire les douleurs céphalalgiques.

La marche de ces affections nerveuses est ordinairement fort longue ; elles sont rebelles à l'action des médicaments, ce qui n'est pas extraordinaire, puisqu'elles ont le plus souvent pris naissance dans les habitudes, le genre de vie des personnes qui y sont sujettes. Et tout le temps qu'on ne quitte pas ces habitudes, les médicaments ne peuvent agir avec avantage. On conçoit dès lors tout le profit que l'on peut tirer ici des voyages : leur premier effet étant de rompre et de briser les habitudes de celui qui s'y soumet. Aussi chaque année, au retour de la belle saison, les hommes fatigués par de continuels et pénibles travaux d'esprit, vont chercher la santé en parcourant quelques contrées agréables. Deux ou trois mois de voyages sur terre ou sur mer, dans un climat tempéré, suffisent ordinairement pour obtenir une guérison certaine.

### Des Névralgies générales.

—

Rien n'est plus commun dans la pratique que d'entendre dire : « J'ai mal aux nerfs, mes nerfs me font mal, j'ai les nerfs agacés. » Fatigués d'entendre parler ainsi des personnes excessivement impressionnables, beaucoup de médecins tiennent peu de compte de pareilles plaintes. La plus grande partie même considèrent ces affections comme des vapeurs, ou maladies vaporeuses sans réalité.

Nous n'avons que trop souvent l'occasion d'être appelés pour de fausses perceptions morbides, pour des impressions chimériques, qui n'ont leur siége que dans l'imagination, et qui cependant troublent la tranquillité des personnes chez lesquelles on les observe, et nous devons employer les remèdes physiques ou moraux qui sont aptes à ramener le calme où il a cessé d'exister. Pourquoi alors traiter légèrement, ou plutôt ne prendre nullement garde à ces maux de nerfs ou névralgies générales qui attaquent si fréquemment les personnes impressionnables, les gens du monde? Ne peut-on concevoir un malaise, une

maladie même provenant d'un agacement ou d'une surexcitation nerveuse qui a été développée sous l'influence d'une affection morale ou physique?

Une personne qui a mal aux nerfs se sent la tête fatiguée, tout le corps plus sensible qu'à l'ordinaire, sa peau est douloureuse au simple toucher; elle éprouve quelquefois dans les jambes ou les bras des douleurs se rapprochant de celles qu'occasionnent les crampes. Elle ressent aussi un peu de douleur au creux de l'estomac, ou quelque difficulté à respirer. Son humeur est alors plus difficile, ses discours sont empreints d'une certaine irritation, facile à saisir. Cette *névralgie générale* est produite par les variations atmosphériques, les veilles prolongées, les fortes impressions morales sur les constitutions essentiellement nerveuses. La vie sédentaire et les travaux intellectuels y disposent considérablement. C'est une forme de souffrance du cerveau et des nerfs qui en partent.

Une fois que quelqu'un a été atteint d'une maladie nerveuse, la plus légère comme la plus forte, il est menacé d'en être attaqué de nouveau; et si les attaques se répètent longtemps, il devient excessivement difficile de les faire disparaître pour toujours. On le conçoit, puisque le

mal prend sa source dans le tempérament et les habitudes du malade ; et les médicaments ne parviennent que fort rarement, s'ils y parviennent quelquefois, à modifier les constitutions naturelles ou acquises.

Le tempérament nerveux exagéré, avec les maux qu'il entraîne, est un de ceux que les voyages changent le plus promptement. Il n'y a pas ici vice dans le sang ou dans les humeurs, il n'y a point de lésion organique à proprement parler ; c'est plutôt un état d'irritabilité de la substance nerveuse qui reçoit trop vivement les impressions internes ou externes.

Les voyages, en ne permettant pas de s'appesantir longtemps sur une sensation reçue, parce qu'une autre vient lui succéder promptement, sont d'un effet excellent dans les affections nerveuses qui s'exaspèrent par une tension de l'esprit ; et comme ces affections sont liées souvent à une organisation qui a souffert, qui est affaiblie et même détériorée, les voyages qui sont toniques, fortifiants, bienfaisants pour le corps, aident encore de cette manière à recouvrer la santé.

Tout le monde sait que le froid et une grande chaleur sont les ennemis des nerfs : on aura donc soin de faire voyager pour les névralgies géné-

rales, dans des pays jouissant d'une température convenablement chaude, tels que le Midi de la France, en été, et l'Italie en hiver.

### De la Perte de la Mémoire (amnésie).

La mémoire est un des plus beaux et des plus précieux attributs de l'homme; c'est la faculté merveilleuse de conserver dans l'esprit les impressions et les images des objets dont nos sens ont été frappés. Elle nous met à même de lier le passé au présent, de soumettre à notre méditation les actes de notre vie, de prendre une certaine part à ce que les générations passées ont fait de remarquable et de digne d'être rapporté pour servir d'exemple ou de modèle dans la pratique des vertus et dans l'emploi des sciences ou des arts. La mémoire est un sens interne susceptible d'éducation pour ainsi dire; les personnes qui l'exercent beaucoup, comme les comédiens, parviennent à retenir ce qu'elles ont lu ou entendu avec une facilité quelquefois étonnante. C'est un des attributs nécessaires de l'esprit ; l'enfant qui naît avec une inaptitude complète à en avoir,

est voué à un idiotisme sans remède. Il est à plaindre, mais ignorant la valeur de ce dont il est privé, il ne souffre pas comme l'homme qui, par suite d'une maladie, d'une blessure, ou bien encore d'une atonie du cerveau, se voit dépourvu de cette précieuse faculté ; il se trouve dans un état d'isolement mental qui l'afflige considérablement. L'idiotisme est toujours accompagné de l'absence de la mémoire comme des autres facultés morales, et au fur et à mesure que cette malheureuse constitution se change, s'améliore, la mémoire donne des signes de son existence. Nous avons vu que le moyen propre à faire disparaître l'idiotisme, le crétinisme, était de déplacer les êtres qui en étaient atteints, de leur faire quitter les vallées où on les trouve et de les transporter sur les montagnes, de les soumettre à un régime tonique et fortifiant.

On voit des enfants qui, sans être déformés, sans avoir une tête idiote, manquent de mémoire presque complétement ; mais en les examinant attentivement, on reconnaît qu'ils sont faibles dans leur constitution, et le cerveau, partageant cet état général, ne peut s'acquitter de cette fonction. Je suis le médecin d'une famille qui habite à Paris, rue Neuve-Saint-Augustin. Le père, la mère et trois des enfants sont tous dans une con-

dition parfaite de santé, tant au physique qu'au moral. Un quatrième enfant, aujourd'hui âgé de huit ans, n'est point aussi favorablement traité de la nature. Il est né cependant bien conformé ; il est assez fort pour son âge. A cinq ans il ne se rappelait rien, pas même les prénoms de ses frères et sœurs. Je l'examinai alors, et je lui trouvai la tête bien conformée ; il répondait assez raisonnablement, pour un enfant, aux questions qu'on lui faisait. Ses mouvements étaient d'une lenteur remarquable ; il avait de la répugnance pour courir, et ne pouvait se livrer à cet exercice que pendant un instant seulement. Je conseillai à son père de le faire sortir souvent, de l'envoyer dans une pension où il pourrait beaucoup jouer avec ses petits camarades, et de le mettre à un régime fortifiant. On suivit cet avis, et l'été dernier, après deux ans de ce genre de vie, il n'y avait point d'amélioration ; il ne se rappelait pas le nom d'une seule des lettres de l'alphabet qu'on lui montrait chaque jour ; il n'avait pris aucune force physique. Voyant cela, ses parents se décidèrent à le mettre dans une maison d'éducation que je leur indiquai en Normandie. Il y est depuis six mois, et le grand air a déjà produit sur lui d'heureux effets ; il se souvient du nom de tous les pensionnaires de la

maison, il connaît quelques lettres, il court et joue beaucoup. Il prend de la force du côté du cerveau comme pour le reste du corps. Il restera à la campagne jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans, puis on lui fera faire un voyage en Italie. Ces moyens l'arracheront à l'espèce d'idiotisme dont il était menacé.

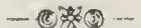
On perd généralement la mémoire en avançant en âge ; il est rare qu'on la conserve intégralement jusqu'à la fin de sa vie : elle commence à nous faillir peu à peu lorsque nous sommes arrivés à soixante-dix ans, quelquefois plus tôt ou plus tard. L'homme avancé en âge présente cela de remarquable qu'il peut encore conserver la mémoire de ce qu'il a appris étant plus jeune, tandis qu'il a cessé d'être apte à garder le souvenir des récentes impressions. Un vieillard oublie ce qui lui est arrivé de remarquable l'année précédente et parle avec exactitude de sa jeunesse et même de son enfance. L'art ne peut rien contre un pareil accident, qui prouve que le cerveau est trop dur et n'est plus assez malléable pour que les impressions s'y établissent. Cet accident précurseur est un des signes de la destruction complète qu'il n'est donné à personne d'éviter.

La perte de la mémoire peut arriver dans la force de l'âge, par suite d'une affection morale,

d'une maladie, d'une blessure à la tête. Je connais une dame qui, lors de la mort de son mari, éprouva une si grande peine qu'elle perdit la mémoire de tous les substantifs; elle est obligée d'employer une périphrase pour désigner une personne ou une chose. La peste qui dépeupla presque entièrement Athènes, quatre cent vingt-huit ans avant Jésus-Christ, et qui tua Périclès, a laissé dans l'histoire ce fait remarquable que beaucoup des habitants qui échappèrent au fléau restèrent frappés d'amnésie presque complète; ils avaient oublié l'usage des lettres et des mots, les noms de leurs parents et même le leur. Cette maladie peut encore survenir à la suite de fièvres épidémiques, de paralysies, de saignées abondantes, de chutes sur la tête, de l'abus des plaisirs, comme des travaux intellectuels trop prolongés.

On lit dans les *Ephémérides des Curieux de la nature*, année 1795, qu'un homme partant pour la Grèce fut renversé de sa voiture par une violente secousse, et en même temps une boîte, peu lourde cependant, lui tomba sur la tête; il ne s'ensuivit ni douleur ni plaie des téguments, mais il perdit du coup totalement la mémoire; il ne se souvenait plus d'où il venait ni du but de son voyage; il ignora à l'instant dans quel jour

de la semaine il était; il oublia également son propre nom, et ceux de sa femme, de ses enfants, de ses amis. On le remit en voiture pour le transporter chez lui. Au bout d'une demi-heure de cahots par un chemin très pierreux, il guérit tout à coup. L'auteur de cette observation attribue la guérison aux secousses de la voiture. Il est certain que pour l'amnésie occasionnée par un accident ou une maladie, les voyages en voiture ne peuvent qu'être avantageux. Les ébranlements qu'éprouve le cerveau lors des secousses, le grand air, le changement de climat, doivent exciter l'organe de la pensée, lui redonner le ton, la force qu'il perd dans ces maladies, et dont il a besoin pour s'acquitter de toutes ses fonctions.



## Du Bégayement.

—

Le bégayement est une infirmité qui consiste dans une difficulté plus ou moins grande d'articuler certains mots, certaines syllabes. Il présente une foule de nuances soit d'intensité soit de caractère. On a voulu l'attribuer à des causes

mécaniques. On a avancé qu'il tenait à l'impossibilité de faire toucher la langue au palais ou à un empèchement mécanique de l'entrée libre de l'air dans la poitrine, etc. On a encore soutenu qu'il était le résultat d'un engourdissement, d'un défaut de mobilité, de souplesse dans la langue, et une des preuves que l'on a avancées à l'appui de cette dernière opinion, c'est que les femmes, qui parlent si facilement et qui sont capables de la plus grande volubilité de parole, ne bégayent que très rarement ; mais ces systèmes, comme tous ceux qui font provenir le bégayement d'une cause mécanique locale, tombent devant les objections que l'on peut leur faire. Si ces causes étaient mécaniques, elles seraient constantes et permanentes comme leurs effets. Cependant on voit des personnes qui ne bégayent pas le soir comme le matin, qui sont quelquefois plusieurs jours sans bégayer, qui ne bégayent pas du tout devant un public nombreux, qui ne donnent aucun signe de cette infirmité en chantant, en déclamant, en récitant des vers. Cette infirmité provient véritablement du cerveau et probablement d'un défaut de ton, de tension de cet organe dans la production de la parole. Une grande force de volonté, qui est une espèce de surexcitation cérébrale, a suffi souvent pour se délivrer

de ce phénomène désagréable, et c'est plutôt à cette grande force de volonté qu'aux petits cailloux, que j'attribue la guérison de Démosthène.

Les voyages qui ont une si grande action tonique sur le cerveau, doivent lui procurer une activité, une puissance qui pourraient lui manquer pour faire prononcer les syllabes nettement et sans hésitation. L'air de la mer, la sensation imposante que sa vue produit toujours sur notre moral, sont très capables d'aider à la disparition du bégayement.



**De la Surdité.**

—

Dans un grand nombre de cas, la surdité n'est que le symptôme d'une lésion matérielle des diverses parties qui constituent l'appareil auditif. Dans ces circonstances les voyages ne pourraient être indiqués que s'ils étaient favorables à la disparition de la cause morbide ; ils seraient encore de nul effet sur la perte de l'ouïe qui survient avec la vieillesse. Mais la surdité plus ou moins complète peut s'observer à la suite de longues et fortes maladies, de fièvres typhoïdes, cérébrales, de grandes misères, d'une alimentation insuffi-

sante, etc. Elle peut encore tenir à une constitution trop lymphatique, scrofuleuse ou scorbutique; alors il est bon de faire voyager les personnes ainsi affectées, plutôt en voiture qu'avec tout autre moyen de transport. Les cahotements et le bruit qui les accompagne toujours, ont un effet remarquable et salutaire sur l'organe de l'audition. On a observé que certains sourds avaient l'oreille moins dure en voiture que lorsqu'ils étaient dans toute autre position. Ce phénomène est peut-être dû à l'effort d'attention qu'ils sont obligés de faire pour surmonter le bruit de la voiture.



## De l'Amaurose.

—

L'amaurose consiste dans la perte complète ou incomplète de la vue, avec immobilité de la pupille sans altération organique de l'œil. Il y a cessation de la faculté de percevoir les rayons lumineux. La perte de cette faculté est attribuée à une affection de la rétine d'où les sensations des rayons lumineux sont portées au cerveau. Cet état morbide peut être occasionné par une espèce de pléthore, par une trop grande affluence de sang

et d'humeurs dans ces parties; alors les voyages ne sont propres qu'à entretenir ou augmenter les accidents. L'amaurose est encore produite par une grande faiblesse, un manque de ton, une paralysie de la rétine. Dans ce cas, les voyages qui portent le sang à la tête sont un remède stimulant et tonique très avantageux; ils devront être également conseillés aux personnes qui ont été frappées d'une cécité plus ou moins complète à la suite d'une forte émotion morale. Leur action bienfaisante sur l'organisation peut faire disparaître le bouleversement qui règne dans le cerveau et y rétablir l'ordre nécessaire pour qu'il reçoive toutes les sensations qui lui viennent du dehors.

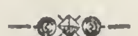


## De l'Héméralopie.

—

On donne le nom d'héméralopie à une affection singulière qui consiste dans l'impossibilité de distinguer les objets avant le lever du soleil, avec cette particularité remarquable, que la perception commence avec l'apparition de cet astre et cesse aussitôt qu'il s'abaisse au-dessous de l'horizon, quelque brillants que soient les cré-

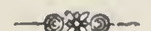
puscules. La vue est parfaite pendant tout le jour, malgré la présence de brouillards ou de nuages. Des individus ont dû à cette maladie la faculté de connaître l'instant précis où le soleil s'élève au-dessus ou s'abaisse au-dessous de l'horizon dans les temps les plus nébuleux et lorsque ce passage est inappréciable pour tous les autres hommes; mais peu à peu les héméralopes éprouvent une diminution de la faculté de voir qui se fait sentir le soir et le matin et dans les temps brumeux. Cette affection est une espèce d'amaurose ; elle demande à être traitée de la même manière.



### Des Ophthalmies.

L'on désigne généralement par ce nom toutes les affections du globe de l'œil accompagnées de la rougeur et du gonflement de la conjonctive. Parmi ces maladies que l'on rencontre si fréquemment sur les enfants et surtout sur les jeunes filles, il y en a qui cèdent aux soins et aux traitements locaux que la médecine conseille ; mais il y en a beaucoup qui y résistent, c'est alors que l'ophthalmie est liée à une constitution

défectueuse, pauvre de sang, excessivement lymphatique, scrofuleuse ou appauvrie par un virus syphilitique des parents. Dans ces derniers cas on emploierait, pendant longtemps, des médicaments appliqués sur le mal même, que l'on ne parviendrait pas à en obtenir la guérison, ou cette guérison ne serait que momentanée. Il faut alors, pour enlever cette maladie de l'œil, changer ces constitutions, modifier ce tempérament; et ainsi que nous l'avons déjà dit, le changement de lieu, l'habitation dans un séjour élevé, les voyages, font arriver à ce but sans lequel les ophthalmies tenant à un tempérament vicié ne guériraient pas.



## De l'Hydrocéphalie.

—

On donne le nom d'hydrocéphalie à un amas d'eau dans la cavité du crâne. Cette affection, qui s'observe ordinairement sur les enfants nouveau-nés, empêche les os du crâne de se joindre. La collection du liquide comprime la masse cérébrale et prive ainsi le cerveau de ses fonctions; de là l'idiotisme. On a essayé inutilement la ponction comme moyen de guérison lorsque les collections de liquide étaient considérables.

Quand elles sont en petite quantité, le changement de lieu, l'habitation par le petit malade d'un séjour où l'air serait vif et pur, seraient à mon avis les seuls moyens qu'il y aurait à employer contre ce mal destructeur.



## De la Diplopie.

—

La diplopie est une erreur de la vue, par suite de laquelle un objet simple est vu double ou même multiple. Il y a plusieurs sortes de diplopies : les unes tiennent à une lésion organique de l'œil, les autres à une affection morbide du cerveau. Dans le premier cas, la maladie est due à une déformation de la cornée transparente qui rend la vision confuse d'un côté, tandis qu'elle reste nette du côté opposé. L'ivresse, la frayeur, et les différentes commotions morales sont capables de développer cette affection, qui est la plupart du temps le précurseur de l'amaurose.

Les voyages peuvent être d'une grande utilité, lorsque la diplopie s'est développée sous l'influence de causes morales. Ils ne pourraient rien contre celle qui tiendrait à une lésion organique de l'œil.

## CHAPITRE VIII.

### MALADIES DE LA POITRINE ET DES VOIES AÉRIENNES.

#### De la Poitrine.

On donne le nom de poitrine à la cavité située entre le cou et le ventre dont elle est séparée par une cloison charnue appelée diaphragme. — Naturellement elle a la forme d'un cône, dont la grosse extrémité est en bas, mais elle présente chez beaucoup de nations la disposition contraire par suite de l'usage qu'on a de se serrer la partie inférieure. La poitrine est partagée en trois cavités distinctes, deux latérales, les plus grandes, destinées à loger les poumons, et une médiane contenant le cœur et les gros vaisseaux qui y arrivent ou en partent, ainsi que la partie inférieure de la trachée-artère, les bronches et l'œsophage. — Elle renferme donc des organes fort importants pour l'entretien de la vie. Ces organes, qui sont constamment en jeu, avaient besoin d'occuper une

position telle qu'ils fussent suffisamment protégés contre l'action des corps extérieurs en même temps qu'ils eussent toute la liberté de mouvement qui leur est nécessaire pour l'accomplissement de leurs fonctions. La nature avait donc besoin de donner aux parois de la poitrine, la solidité, la force de résistance et la mobilité, conditions difficiles à réunir. — Elle y a réussi, en ayant la précaution de rendre plus solides certaines parties plus exposées que les autres aux coups, aux chutes, etc. Pendant l'acte de la respiration, la poitrine éprouve des changements dans sa forme et dans son étendue. On voit alors cette cavité se dilater et se rétrécir alternativement, et les poumons qu'elle contient obéir d'une manière passive à ses mouvements. Ils sont alternativement dilatés et comprimés. — La poitrine peut se resserrer : 1° par l'élévation du diaphragme, cette cloison qui la sépare du ventre; 2° par l'abaissement des côtes, qui s'exécute au moyen de muscles appropriés à cet usage. — Le diaphragme est lui-même une espèce de muscle plat qui obéit aux mouvements qui lui sont imprimés par la volonté.

En jetant un coup d'œil sur la poitrine à l'extérieur, on la trouve carrée, large et médiocrement charnue chez les individus sains et

robustes. Les hommes qui travaillent beaucoup des bras, tels que les boulangers, les manœuvres, ont la poitrine plus musclée que le commun des hommes. Les cordonniers âgés ont tous l'os de la partie antérieure de la poitrine, renfoncé, déformé par la compression qu'ils y exercent chaque jour en faisant des chaussures.

On a bonne opinion de la santé d'une personne qui a la poitrine large et bien voûtée, parce qu'alors les poumons et le cœur peuvent y remplir leurs fonctions en toute liberté. L'on craint l'asthme et la phthisie chez ceux qui présentent une disposition contraire, c'est-à-dire qui ont une poitrine resserrée et aplatie. — Les bossus vivent en général moins longtemps que les hommes bien conformés. Ils sont toujours asthmatiques et périssent ordinairement de maladies de poitrine. — Les côtes qui, dans l'état normal, jouent un grand rôle dans l'acte de la respiration par leur élévation et leur abaissement, cessent en grande partie d'exécuter ces mouvements lorsqu'on arrive dans un âge avancé, parce qu'une de leurs extrémités n'est plus alors mobile, et parce que les muscles qui les faisaient mouvoir ont perdu, comme ceux des autres parties du corps, beaucoup de leur force et de leur puissance.

Les organes contenus dans la cavité pectorale sont sujets à beaucoup d'affections morbides toujours graves, parce qu'elles attaquent des parties dont les fonctions sont indispensables pour l'entretien de la vie

—⊛⁂⊛—

## Maladies des Poumons.

—

Le conduit par lequel nous respirons, arrivé à l'entrée de la poitrine, se divise en deux branches qui, en descendant dans les côtés de cette cavité, se divisent encore en d'autres conduits qui eux-mêmes se subdivisent à l'infini et peuvent être pénétrés d'air jusque dans leurs plus petites ramifications. Il part du cœur une grosse veine qui bientôt se subdivise en deux canaux, dont l'un va au poumon gauche et l'autre au poumon droit. Arrivée là, elle se divise encore de manière à se perdre dans le tissu des poumons dont elle devient une partie constituante. Elle y apporte le sang noir, qui est ainsi répandu dans toutes les parties de ces organes. Il y est soumis à l'action de l'air arrivé par les petites ramifications des conduits respiratoires. C'est alors que de

sang noir, veineux, il devient rouge, artériel. Il est aussitôt repris par des vaisseaux imperceptibles à leur naissance, puis plus grands, qui gagnent la direction du cœur où ils arrivent divisés seulement en quatre branches. Voilà les principaux éléments des poumons : conduit respiratoire infiniment divisé, combiné avec des vaisseaux sanguins, également divisés à l'infini, venant du cœur. Ces éléments sont réunis à du tissu cellulaire, des nerfs, des vaisseaux lymphatiques, des veines et des artères spécialement destinées à la nutrition de ces parties. Ainsi constitués, les poumons, dont la nature molle et spongieuse est connue de tout le monde, sont enveloppés, dans la poitrine qu'ils remplissent aux trois quarts, par une membrane appelée plèvre.

La respiration n'existe pas chez l'enfant encore dans le sein de sa mère ; ses poumons, réduits à une inaction complète, ne sont point pénétrés d'air ; ils ont une consistance dense qui ne leur permet pas de surnager lorsqu'on les plonge dans un liquide, ce qui en médecine légale sert à démontrer si un enfant a respiré ou non avant sa mort. Mais, dès la naissance, la respiration est un acte nécessaire à la vie, puisqu'elle a pour but de rendre rouge notre sang noir mélangé du produit de la digestion, apte à la nutrition de nos organes

et à en faire partie. Comment ce phénomène s'opère-t-il? Est-ce par l'action seule de l'air qu'aurait lieu ce changement de couleur; est-ce à cette seule cause qu'il faut attribuer l'augmentation de deux degrés de chaleur que prend le sang en passant dans les poumons? Des médecins ont soutenu cette opinion, en accordant à l'oxygène contenu dans l'air atmosphérique la vertu de vivifier ainsi le sang; de là même lui est venu le nom d'air vital. On a alors cherché à faire respirer aux personnes souffrant de la poitrine, une atmosphère plus chargée d'oxygène; on est même allé jusqu'à faire respirer de ce gaz pur à des malades. Ces expériences n'ont pas réussi : on a reconnu que, pour qu'une atmosphère soit salutaire, il faut qu'elle ait toujours sa composition ordinaire; aussitôt qu'il y a trop ou trop peu d'oxygène, elle est malfaisante. Des essais tentés sur des animaux ont prouvé qu'il serait impossible de respirer pendant quelque temps de l'oxygène pur sans périr, ou du moins sans contracter une hémorrhagie ou une inflammation des poumons. L'action de l'air seule ne fait pas le changement qu'éprouve le sang en passant dans la poitrine, car alors elle entretiendrait seule la vie, qui ne finirait pas tout le temps que l'on ferait pénétrer ce gaz respirable dans

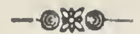
les poumons. Ce phénomène s'exécute encore sous l'influence du système nerveux, ou du moins il en dépend considérablement, puisque si les nerfs qui du cerveau se rendent aux poumons viennent à être blessés ou malades et ne peuvent plus y porter l'excitation, les poumons cessent de fonctionner, quoique ayant de l'air convenablement pour la respiration : tout est lié dans notre organisation. Cependant il y a une liaison plus étroite, plus impérative pour l'entretien de la vie, entre ces derniers organes, le cerveau et le cœur, qu'entre les autres parties du corps. Il y a cessation de la vie aussitôt que le cœur n'envoie plus de sang aux poumons ou au cerveau, et dès que celui-ci ne leur imprime plus son action excitante, par les filets nerveux au moyen desquels il communique avec eux.

Le changement du sang noir en sang rouge, dans les poumons, est un acte vital et par conséquent inexplicable, qui s'exécute avec l'aide des lois de la physique et de la chimie, mais point par leurs lois seules. On sait seulement qu'il faut que nous soyons dans certaines conditions pour qu'il ait lieu, conditions que personne ne doit ignorer. Par chacune de nos inspirations, l'air qui entre dans notre poitrine se met en rapport

avec notre sang dans une étendue considérable au moyen de l'infinie division des canaux aériens (1).

On conçoit dès-lors toute l'importance que nous devons mettre à vivre dans une contrée saine, à habiter dans des lieux salubres et à nous tenir éloignés d'une atmosphère impure.

On comprend encore facilement la fréquence des affections des poumons eux-mêmes qui sont toujours directement en contact avec l'air que nous respirons. C'est ainsi que les charbonniers, les chaudronniers, les cardeurs de matelas, etc., périssent toujours des affections pulmonaires qu'ils ont gagnées dans leur profession.



## De la Pneumonie.

—

La pneumonie est l'inflammation des poumons. A l'état aigu, elle demande une médication très active et force toujours les malades à garder le

(1) Il est démontré que si toutes les dernières divisions des canaux aériens des poumons où l'air se rencontre avec le sang étaient ouvertes à côté les unes des autres, elles occuperaient une surface plus grande que celle de tout notre corps.

lit. Elle guérit ou elle a une terminaison funeste en quelques jours, ou bien encore passe à l'état chronique. L'inflammation chronique des poumons, qui peut d'un autre côté se développer sans avoir été précédée de la période aiguë, est une affection fort grave. Confondue souvent par les gens du monde avec un rhume, elle est négligée ; mais enfin elle fatigue et finit par occasionner un travail morbide qui force souvent les personnes qui en sont atteintes à recourir aux conseils des médecins.

Les symptômes de cette maladie consistent dans une petite toux sèche qui revient ou s'exaspère tous les soirs ou vers le milieu de la nuit et s'accompagne aux mêmes heures d'un peu d'oppression, d'une augmentation de chaleur à la peau, principalement à la paume des mains ; il y a un peu de moiteur sur tout le corps, quelquefois sur certaines parties seulement, la poitrine ou les jambes. Chaque journée se passe bien, et le soir ou la nuit la même scène recommence. A mesure que l'affection fait des progrès, les symptômes prennent de l'intensité, surtout lorsque le repas du soir a été un peu fort ; la toux devient quinteuse, elle est suivie d'expectoration muqueuse plus abondante, et mêlée de quelques stries de sang ; elle peut occasionner

des soulèvements d'estomac, même des vomissements; enfin le teint prend une couleur jaune paille ou de feuille morte, le malade maigrit, tombe dans le marasme et enfle aux pieds, plus rarement aux mains, et meurt souvent tout à coup. La maladie peut repasser à l'état aigu pour donner ce dernier résultat, qui est alors excessivement prompt. En outre de ces symptômes qui font reconnaître facilement une pneumonie chronique, le stéthoscope et la percussion fournissent d'autres signes, qui sont : l'absence du murmure respiratoire et le son mat des parois de la poitrine dans une étendue plus ou moins grande.

C'est au moyen d'une médication fort douce, aidée d'un bon régime que l'on arrive à guérir la pneumonie chronique; les malades sont presque toujours trop faibles pour supporter une diète sévère et un traitement énergique. Parmi les indications hygiéniques, les principales sont de prémunir le malade contre les influences des variations atmosphériques, et de le tenir éloigné du froid qui, ainsi que nous l'avons dit, diminue la transpiration de la peau et augmente le travail pulmonaire.

Il est indispensable que les pièces de son appartement, dans lesquelles il se tient journellement, soient exposées au midi; sans cela point

de guérison possible, ou du moins très rarement. Et chaque fois qu'on a bien voulu d'après mon conseil placer le malade dans une pièce au midi quand il était au nord, il y a eu constamment amélioration et souvent guérison.

Les personnes atteintes de pneumonie chronique qui peuvent aller se soumettre à l'action thérapeutique de l'Italie, choisiront Nice pour leur principale station médicale.

Nice est à la porte de l'Italie. On est tout étonné, après avoir franchi le Var qui sépare la France du Piémont, de se trouver sur une terre recouverte de la plus riche végétation en oliviers, en orangers, en cédrats, en citronniers, produits qu'on ne voit habituellement qu'au midi de la presqu'île italique.

La ville de Nice est entourée de montagnes à l'est, au nord et au nord-ouest, qui ne sont pas assez élevées pour la garantir entièrement des vents qui soufflent dans ces directions ; mais elles servent à concentrer à leur pied les rayons du soleil et à y entretenir ainsi une température plus chaude qu'elle ne le serait sous cette latitude, sans cette disposition des montagnes. Les vents s'y font sentir assez régulièrement ; ceux qui appartiennent à la région du nord et les adhérents qu'on peut appeler vents de terre, s'élè-

vent tous les soirs pour persister pendant la nuit et disparaître au retour du soleil ou peu de temps après son arrivée. C'est alors que les vents de sud et de sud-est, autrement dits les vents de mer, y apparaissent avec la même régularité. Les vents de terre qui en arrivant sur la ville ont franchi la cîme de montagnes peu éloignées et couvertes de neige, sont toujours froids, mais ils ont l'avantage de purifier le ciel, de chasser les brouillards qui pourraient se trouver sur leur passage.

Les vents de mer sont à Nice, dans toutes les saisons, d'une température modérée. En été, ils ont pris de la fraîcheur des eaux qu'ils apportent sur la ville. En hiver, cette fraîcheur, eu égard à la température générale, est douce ; elle réchauffe même l'atmosphère. C'est ainsi que l'eau d'une fontaine nous paraît froide en été et chaude en hiver. Dans ces conditions le climat de Nice est selon moi un peu tonique. Il n'a pas cette composition franchement douce de celui de Rome et de Pise. Les vents terrestres y laissent toujours un peu de leur tonicité. C'est pour cela que je conseille aux personnes atteintes de pneumonies chroniques d'y aller passer l'hiver.

Il est rare que dans les grandes maladies aiguës il n'y ait pas plus ou moins de pneumo-

nie ; et il arrive que la poitrine peut rester mate dans certains points, et sans bruit respiratoire, surtout à la partie inférieure et postérieure des poumons. Cette affection vient le plus souvent de la faiblesse, comme on l'observe quelquefois après une longue fièvre typhoïde qui a forcé un malade à rester couché sur le dos: le sang s'amasse dans la partie des poumons que nous venons de dire ainsi souvent engorgée, et cet engorgement qui constitue une pneumonie chronique, ne se dissipe que quand les forces reviennent. Le malade atteint de pneumonie chronique a donc besoin d'un peu de tonicité dans l'air qu'il respire. Il le trouve à Nice saturé des douceurs humides apportées par les vents de jour (vents de sud et de sud-est, vents de mer).

Puisque c'est pendant le règne des vents de sud et de sud-est que l'air de Nice est favorable aux malades, cela indique qu'ils ne doivent pas rester dehors après le coucher du soleil ; il est même bon qu'ils rentrent chez eux auparavant, si les vents de terre venaient à s'élever quand cet astre est encore sur l'horizon, comme cela arrive quelquefois.

Les saisons se font à Nice d'une manière fort modérée, l'hiver n'y arrive jamais brusquement ;

quand la glace est sur la terre, l'on y jouit au milieu du jour d'une température plus élevée qu'à Florence et à Rome, à cette époque de l'année. Une promenade faite de onze heures à quatre heures y produit une sensation agréable, et en même temps singulière, en sentant une chaleur, alors que vos pieds brisent quelques glaçons et que tout autour de vous porte les signes de la saison rigoureuse. La ville a deux expositions principales, l'une au couchant et l'autre au levant : la première reçoit directement l'action des vents de terre secs et froids, et même le mistral, ce vent redoutable de la Provence, tandis que la seconde est sous l'influence de ceux d'est et de sud-est que nous avons dit apporter à Nice la douceur de la température hivernale.

Il faut noter ces différences de climatologie quand il s'agit de s'y fixer. Cependant c'est principalement dans la première exposition avec ses inconvénients, que le beau monde, que les étrangers aiment à se loger, à se promener. Pendant le séjour à Nice l'on peut faire usage, si besoin est, des eaux minérales sulfureuses de Berthemont qui aident à la guérison des affections chroniques de la poitrine. Malgré la brise de mer qui vient, en été, tempérer la chaleur qu'il fait à Nice, il est impossible d'y rester pendant cette

saison : il est bon alors d'aller à quelques-unes des stations médicales que le nord de l'Italie fournit si heureusement.

Pour l'affection qui nous occupe, pour la pneumonie chronique, je conseille d'aller aux bords du lac Majeur. Parmi ceux qui se trouvent dans les vallées lombardes, depuis Brescia jusqu'aux Alpes, entre le Mont-Rose et le Saint-Gothard, le lac Majeur se distingue et par sa grandeur et par son exposition, et par la beauté de ses rives. Il est très fréquenté en été par les malades qui y vont pour rétablir leur santé et par des gens riches attirés là par le délicieux séjour qu'on y trouve dans cette saison. Au nord et au nord-ouest, le lac Majeur est adossé au mont Saint-Gothard, au petit Saint-Bernard et autres montagnes voisines dont les cîmes neigeuses fournissent, sous l'action des rayons solaires, les eaux de ce lac qui vont se déverser au sud dans le grand fleuve lombard par le Tessin. Exposés, dans cette dernière direction, au soleil du midi de l'Italie, et voisins de glaciers qui tempèrent l'ardeur solaire, les bords du lac Majeur et les îles qu'il renferme sont dans une situation topographique toute spéciale, et qui donne lieu à un effet vraiment phénoménal. Le voyageur est saisi d'étonnement et d'admiration, en voyant au voisi-

nage des Alpes avec leurs neiges, une végétation toute orientale : ce sont des orangers, des citronniers, des magnolias, des myrtes qui embaument l'air si doux et si frais qu'on respire dans cette contrée magique. Parmi les quatre îles du lac, dites îles de Boromée, la plus admirable, l'Isola Bella, réalise, au dire des visiteurs, tout ce que la mythologie prête aux jardins d'Armide et de Circé.

Telle est la station d'été en Italie que nous indiquons comme étant favorable à la guérison d'une pneumonie chronique.



### De la Phthisie pulmonaire.

—

On donne le nom de phthisie à une maladie qui a son siége dans les poumons : des corps le plus souvent arrondis, d'un volume variable depuis celui d'un grain de millet jusqu'à celui d'une orange ordinaire, jaunâtres, opaques, très friables, d'une densité analogue à celle des fromages les plus fermes, sans trace d'organisation, disséminés ou réunis en masses plus ou moins fortes, tels sont les tubercules qui constituent la phthi-

sie. Ces corps, par leur présence et leur accroissement, gênent puis désorganisent le tissu pulmonaire ; eux-mêmes finissent par se liquéfier et se tourner en une espèce de pus crémeux, qui se fait jour à travers les bronches et est expulsé. Il se forme à leur place des vides, des excavations, proportionnés à l'étendue qu'ils occupaient. On a vu des poumons réduits à une espèce de coque dont les parois avaient à peine quelques lignes d'épaisseur. Tout l'intérieur avait été détruit par la présence des tubercules qui eux-mêmes avaient fini par se fondre et s'en aller en pus. Ce travail destructeur ne peut s'opérer sans porter atteinte à la vie des personnes chez lesquelles il se passe. Les canaux aérifères sont d'abord comprimés, puis détruits ; l'air ne peut plus se mettre en contact avec le sang dans une assez grande étendue pour le vivifier entièrement ; ce liquide restant à la sortie des poumons, comme à son entrée, impropre à la réparation des organes, ceux-ci finissent par ne plus pouvoir fonctionner.

Ces accidents sont annoncés par une toux plus ou moins vive et toujours opiniâtre, ordinairement sèche le soir; le matin elle est accompagnée d'expectoration. Lorsque les tubercules ne font que de naître, cette expectoration est sou-

vent pituiteuse, mousseuse : plus avancés, ils occasionnent une toux catarrhale, avec l'expectoration qui lui est propre ; on observe alors souvent dans les crachats des stries de sang et comme un mélange de pus. Des hémoptysies apparaissent de temps en temps, il y a de l'oppression, revenant principalement le soir, des douleurs passagères et rares dans les divers points de la poitrine et en particulier entre les deux épaules. Des sueurs visqueuses, grasses, couvrent certaines parties du corps, telles que le cou, la poitrine, les épaules et quelquefois toutes ces parties du corps en même temps. Ces sueurs se déclarent le soir au moment où le malade s'endort ; et lorsqu'elles sont déposées en certaine quantité depuis quelque temps sur une partie, celle-ci se refroidit et communique un sentiment de fraîcheur qui fait revenir la toux. Les phthisiques ont de fréquentes diarrhées, des extinctions de voix, des lassitudes et des douleurs dans les jambes. Hors le temps des sueurs on leur trouve la peau sèche et aride et le pouls fréquent. Les masses de tubercules empêchant l'entrée de l'air à l'endroit où ils se trouvent, on y rencontre de la matité, si l'on frappe sur cette partie et l'on n'y entend point ce murmure respiratoire régnant partout ailleurs. Les parois

de la poitrine peuvent aussi devenir sonores à un degré inusité. Ce signe annonce un vide complet dans une grande étendue, vide qui ne peut exister que lorsqu'une certaine partie des poumons a été entraînée en suppuration avec la masse tuberculeuse.

La phthisie attaque principalement les hommes de vingt à trente ans, à formes grêles, d'une constitution délicate, à poitrine déprimée sous les clavicules, et qui viennent à tousser sans cause connue, et chez lesquels la toux persiste au-delà du terme ordinaire d'un *rhume*.

On a donné trois périodes à la phthisie : dans la première, les tubercules sont à l'état de crudité ; dans la seconde, à l'état de ramollissement ; dans la troisième, ce dernier désordre est accompagné de l'ulcération du tissu pulmonaire. Mais cette marche est rarement suivie ; le plus souvent on reconnaît réellement la nature de la maladie lorsqu'elle est arrivée au deuxième degré. Elle est alors confirmée.

La durée de la phthisie est très variable. L'on voit des personnes qui sont emportées par ce mal en trois mois, deux mois, et même un mois après l'apparition des premiers symptômes ; cependant sa longueur est en général plutôt d'un an à deux ans. On a vu des phthisiques n'arriver au terme

fatal qu'après dix, vingt et même trente ans de maladie.

On se demande dans le monde et parmi les médecins, si la phthisie est curable. Le docteur Bayle, qui s'est spécialement et savamment occupé de cette affection, ne l'admettait pas; il croyait seulement à la possibilité d'une très longue prolongation de cette maladie. Laënnec et un grand nombre d'autres médecins célèbres pensent que la phthisie est susceptible d'être guérie, mais lorsque les tubercules sont ramollis; il est pour eux démontré que ces produits à l'état de crudité ne peuvent être enlevés, qu'ils tendent sans cesse à grossir et à se ramollir; il est, selon eux, impossible à l'art de leur faire faire un pas rétrograde, et l'on doit s'estimer heureux d'enrayer quelquefois leur marche rapide ; mais il y a des faits patents qui prouvent que l'on peut porter une caverne, un bourbier de pus dans la poitrine, et guérir. A la tête de ces faits, il faut placer ceux si clairs et si précis, consignés dans l'ouvrage de Laënnec sur l'auscultation médiate. On y voit la description de trois cas d'ulcères du poumon guéris par leur transformation en fistules demi-cartilagineuses. Chez un des sujets qui portaient cette guérison, on trouva un deuxième ulcère non guéri et qui avait en outre

des tubercules crus. On lit encore dans le même ouvrage une histoire de phthisie pulmonaire guérie par la transformation de l'excavation ulcéreuse en fistule, une autre observation de cicatrice celluleuse ancienne dans le poumon, chez un homme mort d'une pleurésie chronique et d'une péritonite aiguë, et un cas de cicatrice fibro-cartilagineuse ancienne dans un poumon chez un homme mort de pneumonie. Ces observations sont rapportées avec le plus grand soin et dans tous leurs détails ; elles prouvent que les tubercules du poumon ne sont pas dans tous les cas une cause nécessaire et inévitable de mort, et qu'après que leur ramollissement a formé dans l'intérieur du poumon une cavité ulcéreuse, la guérison peut avoir lieu de deux manières : ou par la conversion de l'ulcère en une fistule tapissée, comme toutes celles qui peuvent exister sans compromettre la santé générale, par une membrane tout à fait analogue aux tissus naturels de l'économie ; ou par une cicatrice plus ou moins parfaite et de nature celluleuse, fibro-cartilagineuse ou demi-cartilagineuse. De pareils faits doivent rappeler l'espérance de guérir dans l'esprit d'un grand nombre de phthisiques qui se croient voués à une mort prochaine. La possibilité de la guérison étant prouvée, il s'agit de trou-

ver les moyens d'y arriver. Si l'on passe en revue les causes qui produisent la phthisie pulmonaire, on observe à leur tête l'hérédité, puis le froid humide. Ainsi, il y a beaucoup plus de phthisiques dans les pays du Nord que dans les contrées méridionales. Ce fait a été constaté en Europe, comme en Amérique : on en compte un plus grand nombre en Angleterre et en Hollande que dans les autres parties de l'Europe ; on en trouve plus en France, et surtout au centre et au nord de ce pays, qu'en Espagne et en Italie. Les hommes qui passent d'un climat dans un autre dont la température est plus froide, deviennent très aisément phthisiques. Les régiments français, lors de nos guerres de la République et de l'Empire, fournissaient en Hollande beaucoup plus de phthisiques qu'en Espagne et en Italie. Cette affection éclate le plus souvent dans la saison froide et humide, et ralentit souvent sa marche au contraire pendant l'été, tant que les tubercules du moins sont à l'état de crudité. Dans les grandes villes, elle sévit principalement sur les habitants des rues sombres, étroites et humides. La mauvaise alimentation, celle surtout qui se compose exclusivement de farineux, de laitage, de végétaux aqueux, de mauvais pain et de mauvais fruits, avec une boisson habituelle

d'eaux de neige fondue ou chargées de sulfate de chaux, provoque également le développement des tubercules pulmonaires. Une alimentation insuffisante produit le même effet. Un fait qui éclaire considérablement sur les causes productrices de cette maladie, c'est que les animaux herbivores contractent des tubercules beaucoup plus fréquemment et beaucoup plus facilement que les carnivores, chez lesquels il est rare d'en rencontrer, et difficile d'en faire naître. On y parvient principalement sur ceux des pays chauds que l'on a transportés dans les pays froids. C'est à cette action destructive que succombent presque tous les animaux venant du Midi et renfermés au Jardin des Plantes ; les singes, qui ne sont pas carnivores, périssent beaucoup plus vite que les lions et les tigres.

On cite encore comme propre à développer la phthisie, la respiration prolongée d'un air non renouvelé. Ainsi l'on trouve beaucoup de phthisiques chez les individus forcés d'habiter en trop grand nombre dans des chambres basses et étroites, de travailler dans des ateliers mal ventilés, trop petits pour la quantité d'ouvriers qu'on y entasse. Le défaut d'insolation, ou le séjour dans un lieu sombre, produit le même effet en étiolant en quelque sorte les individus. La plupart des

lapins qu'on élève dans des tonneaux sont remplis de tubercules; presque toutes les vaches des nourrisseurs de Paris meurent de phthisie, et il n'est pas jusqu'aux oiseaux de volière qui n'en éprouvent les mêmes effets morbides. Il paraît démontré que la matière tuberculeuse vient d'un sang vicié, qui la dépose ainsi en passant dans les poumons. La phthisie est donc en principe un vice du sang : il est tout simple de penser alors qu'elle peut être héréditaire, que le germe en est donné du père au fils, lequel germe se développe plus facilement dans certaines conditions de la vie, que nous avons relatées plus haut.

La connaissance des causes qui favorisent le développement de cette maladie nous met sur la voie du traitement qu'il faut employer pour en empêcher le développement et en obtenir la guérison qui est, comme nous l'avons vu, très possible. La première indication à remplir par un phthisique ou par celui qui est menacé de le devenir, est d'éviter l'action prolongée du froid humide, de quitter son pays pour aller passer quelque temps en voyageant dans des contrées plus chaudes. Ces voyages ne se font jamais trop tôt et se font fort souvent trop tard. Si le malade était tombé dans un degré de faiblesse et de mauvais état excessivement prononcés, il serait

raisonnable de le traiter chez lui et d'attendre que sa position permît de le laisser partir. En agissant ainsi on obtient des guérisons. Laënnec, dans son ouvrage déjà cité, a rapporté le fait suivant : « M. G..., Anglais, détenu à Paris comme prisonnier de guerre, âgé d'environ trente-six ans, d'une haute stature, d'une assez forte constitution, d'un tempérament lymphatico-sanguin, éprouva au commencement de septembre 1813 une hémoptysie assez abondante, suivie d'abord d'une toux sèche, et au bout de quelques semaines de l'expectoration de crachats jaunes et puriformes. A ces symptômes se joignait une fièvre hectique bien prononcée, une dyspnée considérable et des sueurs nocturnes abondantes. L'amaigrissement faisait des progrès rapides et les joues diminuaient dans la même proportion. Sa poitrine résonnait bien dans toute son étendue, excepté sous la clavicule et sous l'aisselle droites. L'hémoptysie reparaissait de temps en temps, mais avec une abondance médiocre. Dans le courant de décembre il se manifesta un dérangement de corps qui ne fut modéré qu'avec beaucoup de peine par l'opium et les substances gommeuses. Au commencement de janvier le malade était arrivé à un état de marasme tel qu'on pouvait s'attendre chaque jour à le voir

succomber. Bayle et Hallé, qui le virent en consultation, portèrent, ainsi que moi, ce jugement.

» Le 15 janvier 1814, le malade éprouva une quinte de toux plus forte qu'à l'ordinaire, et après avoir rendu quelques crachats de sang presque pur, il expectora une masse de consistance ferme et de la forme d'une petite noisette. Je fis laver cette masse et je vis qu'elle était composée de deux substances très distinctes ; l'une était jaune, opaque, de consistance de fromage, un peu friable, mais cependant assez ferme : cette matière, qui formait à peu près les trois quarts de la masse, était facile à reconnaître au premier coup d'œil pour un tubercule qui avait éprouvé un premier degré de ramollissement. L'autre substance était grisâtre, demi-transparente, très ferme en certains points, molle, flasque et rougeâtre dans d'autres, et ressemblait entièrement à un petit morceau de tissu pulmonaire en partie imprégné ou infiltré de la matière grise des tubercules commençants, dans l'état d'endurcissement enfin que l'on rencontre autour des masses tuberculeuses un peu volumineuses et des excavations ulcéreuses. D'après cet accident et l'état général du malade, je ne doutai pas qu'il ne dût succomber dans quelques

jours et peut-être dans quelques heures. L'amaigrissement était porté au dernier degré, et depuis près de trois semaines le malade ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes, même quelques instants. Sa pesanteur spécifique était tellement diminuée à cette époque, quoiqu'il eût près de six pieds, qu'un homme de force moyenne a pu le transporter sans peine sur les deux mains tendues, et sans l'embrasser, de son fauteuil à son lit.

» Il resta dans le même état jusqu'à la fin de janvier. Au commencement de février les sueurs et les dérangements de corps cessèrent spontanément, et, contre toute espérance, l'expectoration diminua considérablement ; le pouls, qui jusqu'alors dépassait habituellement cent vingt pulsations, tomba à quatre-vingt-dix ; l'appétit, nul depuis le commencement de la maladie, reparut peu de jours après ; le malade put faire quelques pas dans sa chambre ; bientôt l'amaigrissement diminua, et vers la fin du mois tout annonçait une véritable convalescence. Dans le courant de mars la toux cessa entièrement, l'embonpoint revint graduellement, les muscles reprirent leurs formes, le malade put monter à cheval et même faire d'assez longues courses. Au commencement d'avril il était rétabli.

» Depuis cette époque, M. G... a presque toujours voyagé; il a parcouru successivement la France, l'Italie et l'Allemagne, revenant de temps en temps à Paris ou à Londres, en changeant ainsi de climat, quelquefois d'une manière brusque ; ayant une vie assez sobre, assez régulière, mais se laissant entraîner de temps en temps à des parties de plaisir que, parmi ses compatriotes, les hommes de bonne compagnie ne s'interdisent pas toujours, et qu'en France on appellerait des orgies; il n'a pas éprouvé la moindre rechute et il ne tousse jamais.

» Se trouvant à Paris au mois de mars 1818, il me consulta de nouveau pour une légère affection bilieuse. Je profitai de l'occasion pour examiner sa poitrine à l'aide du stéthoscope : je trouvai que la respiration était beaucoup moins sensible dans tout le sommet du poumon droit, jusqu'à la hauteur de la troisième côte, que dans le reste de la poitrine. Cette partie cependant résonne aussi bien que le côté opposé, et il n'y a point de pectoriloquie. D'après ces signes, je pense que l'excavation d'où est sorti le fragment de tubercule décrit ci-dessus, a été remplacée par une cicatrice cellulaire ou fibro-cartilagineuse. L'absence totale de la toux, de la dyspnée et de l'expectoration depuis si longtemps, ne

permet guère de soupçonner qu'il puisse exister chez lui d'autres tubercules, et je pense en conséquence qu'il est parfaitement guéri. En 1824 il a été examiné à Rome par le docteur Clarke, médecin anglais qui y exerce la médecine avec beaucoup de distinction, et qui l'a reconnu pour le sujet de l'observation que l'on vient de lire. Je l'ai revu moi-même dans le cours de la même année, et je l'ai trouvé dans le même état qu'en 1818. »

Voilà un cas de guérison à domicile bien confirmée et consolidée par les voyages. Si l'on traite des phthisiques trop souffrants pour pouvoir voyager, il est bon de ne pas perdre patience et de ne pas discontinuer de les entourer de soins et d'encouragements. Si on ne leur procure point toujours la santé, il est possible du moins de leur prolonger la vie.

Dans le courant de l'année 1834 je fus appelé pour donner des soins à une demoiselle Duquesnoy, demeurant à Valognes, où j'exerçais alors la médecine. Cette personne, âgée d'environ soixante-cinq ans, était rachitique; elle avait été très souvent obligée, me dit-elle, de prendre de la tisane pour une toux à laquelle elle était sujette depuis son enfance. Lorsque je la vis pour la première fois, elle toussait avec une expecto-

ration sanguinolente; elle était oppressée, le pouls donnait quatre-vingt-dix fortes pulsations par minute. La partie supérieure droite de la poitrine, sous la clavicule, fournissait un son mat; le murmure respiratoire ne s'y faisait point entendre dans une certaine étendue. Autour de cette partie sans bruit, on observait un râle crépitant très prononcé. Je diagnostiquai une inflammation du poumon droit avec la présence d'une masse tuberculeuse. J'ordonnai des médicaments prescrits en pareille circonstance. Le lendemain je fus mandé en toute hâte pour aller voir cette malade. Je la trouvai dans l'état le plus alarmant: assise sur son séant où elle était soutenue par des oreillers, elle avait mille peines à se débarrasser de crachats puriformes très collants, que sa garde allait lui chercher jusqu'au fond de la bouche. Le pouls battait cent vingt pulsations par minute. La respiration était très gênée. Les personnes qui l'entouraient la croyaient à l'agonie. Mlle Du....., une de ses amies qui se trouvait à cet instant chez elle et qui, comme dame de charité, voyait beaucoup de malades, me dit qu'elle la supposait à son dernier moment, tant était fort le râle qui occupait tout le conduit aérien. Je fis venir promptement une potion, dans laquelle j'avais prescrit cinq centi-

grammes de kermès minéral. Dès la troisième cuillerée que l'on put faire avaler à la malade, il y eut des vomissements qui se continuèrent pendant une demi-heure. La matière des vomissements, jaune, verdâtre, fut évaluée par les assistants à un litre; elle était composée de matière tuberculeuse à l'état de putréfaction. M^lle Duquesnoy éprouva un grand soulagement après cette crise. La poitrine auscultée le lendemain était sonore avec du gargouillement à l'endroit où elle avait présenté de la matité avant les vomissements. J'y supposai une vaste caverne tuberculeuse. Les jours suivants la malade cracha beaucoup de matières purulentes; cependant ces crachats diminuèrent considérablement. Je lui fis donner à manger aussitôt que la fièvre diminua un peu (il ne faut pas attendre dans ce cas qu'il y ait absence de fièvre pour donner des aliments... on attendrait trop longtemps); elle reprit un peu de forces, elle put se lever, et puis se promener dans sa chambre. Elle crachait toujours du pus, ce qui me forçait à ne lui permettre de sortir que dans le milieu du jour, et lorsque le temps était doux. Cependant son état maladif la privait depuis plusieurs mois d'aller remplir ses devoirs religieux, lorsqu'un matin elle fut à l'église entendre une messe basse. Elle rentra chez elle

avec des frissons, des malaises et cracha du sang. L'impression du froid qu'elle avait éprouvé lui avait occasionné une hémoptysie qui céda à l'action des remèdes au bout de deux ou trois jours. Cette malade mit par la suite une grande prudence dans ses sorties ; cependant elle fut encore deux fois atteinte d'hémoptysie qu'elle gagna à l'église, à des époques éloignées. Etant fort contrariée de ne pouvoir y aller aussitôt qu'il faisait un peu de froid, elle chercha et trouva un moyen, selon elle, d'entendre la messe sans compromettre sa santé. Elle prit un logement au couvent des Augustines de Valognes, où elle pouvait, de ce logement, entrer dans une tribune de la chapelle de cette communauté. Un matin, après être restée dans cette tribune le temps voulu pour entendre une grand'messe, elle rentra chez elle si souffrante, qu'elle se coucha. Je fus la voir dans la soirée, et je la trouvai atteinte d'une pneumonie du côté droit, dont elle mourut quatre ou cinq jours après. Il est hors de doute que si cette personne ne se fût pas exposée au froid qui chaque fois lui rouvrait la plaie qu'elle portait dans la poitrine, elle aurait pu vivre encore plusieurs années, et même guérir.

On a souvent agité cette question : la phthisie pulmonaire est-elle contagieuse? La plupart des

médecins de notre siècle n'admettent point que cette contagion soit possible. Cependant quelques hommes de grand mérite, tels que Morton, Morgagni, Valsalva, etc., sont pour l'affirmative. Ils ont eu l'occasion, disent-ils, d'observer que des parents, des époux, s'étaient communiqué la phthisie en habitant le même logement, ou se servant des mêmes habits. Des domestiques d'une excellente constitution l'ont, dit-on, contractée en donnant des soins à leurs maîtres qui en étaient atteints. Roche rapporte qu'il a vu une femme jeune, forte et bien constituée, devenir phthisique pendant qu'elle prodiguait ses soins à son mari phthisique lui-même, et succomber à cette maladie peu de mois après lui : elle avait continué de partager son lit jusqu'à une époque très avancée de la maladie. M. Hatin jeune a vu des cas analogues se reproduire si souvent, qu'il n'hésite pas à croire que la phthisie puisse se communiquer de cette manière. S'il est une circonstance où la phthisie doive se communiquer par la contagion, c'est lorsqu'une personne couche pendant longtemps avec un phthisique; qu'elle respire l'air vicié par le malade, mouillé chaque nuit par sa sueur. J'ai été le médecin d'une dame dont le mari était évidemment phthisique. Cette dame jouissait habituellement d'une excellente santé ;

elle était d'un tempérament sanguin prononcé d'une manière rare dans son sexe. Elle m'a rapporté qu'elle a été obligée de cesser de partager le lit de son mari, parce que la partie de son corps qui le touchait pendant son sommeil était toujours, le matin, recouverte de taches de rougeur, d'élevures, qu'elle attribuait à la transpiration dans laquelle était habituellement son mari lorsqu'il était couché. Elle avait acquis la preuve que telle était bien la cause de ces élevures, en observant qu'elles étaient plus nombreuses lorsque son mari, par suite d'un rhume ou d'un refroidissement, transpirait davantage. Le docteur Maygrier dit avoir été témoin d'un fait qui prouverait la contagion de la phthisie d'une manière décisive : un homme, en faisant une visite à un pulmonique, s'aperçoit de l'odeur fade et de la vapeur piquante, irritante, qui s'élèvent du crachoir d'un phthisique, atteint de l'espèce dite ulcéreuse : il est bientôt pris d'accidents semblables et graves du côté de la poitrine ; et en peu de temps sa femme est également saisie de la même maladie ; mais seule elle y succombe.

Si l'on n'admet point que la phthisie soit contagieuse par une espèce de virus, de miasmes pestilentiels, on ne peut nier que les malades qui en

sont atteints ne sécrètent une humeur évidemment irritante et visqueuse, que leur haleine ne soit chargée d'une odeur putride, qui doivent avoir une action fâcheuse sur les personnes qui sont à même d'en être pénétrées. Cette action varie, sans doute, dans sa puissance, selon la force de résistance qu'elle rencontre. Et si ma cliente dont le mari était phthisique n'a gagné que des élevures en couchant avec lui, elle doit attribuer ce résultat à sa constitution, qui lui a permis de résister à des accidents plus fâcheux, tels que ceux de la phthisie, qu'auraient éprouvés des femmes plus faibles qu'elle. Elle m'a dit, du reste, que pendant les maladies que faisait assez fréquemment son mari dans les premiers temps de son mariage, elle avait été obligée de coucher seule, et qu'elle avait cru remarquer qu'elle se portait alors mieux que lorsqu'elle partageait son lit.

En Espagne, en Italie, on croit généralement que la phthisie pulmonaire peut se transmettre par le toucher, par l'air, et même par les vêtements, par l'intermédiaire des objets de laine, de soie, de coton et de plume, qui ont servi à un phthisique. Aussi y brûle-t-on tous ses effets, lorsqu'il vient à mourir.

Quoi qu'il en soit de ce point de médecine je

pense qu'il est prudent de ne point coucher avec un phthisique, pas même habituellement dans sa chambre, et de ne point se servir de ses vêtements ni de son linge. Les personnes chargées de le soigner doivent surtout éviter de s'exposer à recevoir l'impression de son haleine, comme celle de la vapeur que peuvent exhaler ses crachats, et même sa peau, toujours couverte d'un enduit âcre, irritant, tenace et visqueux. Elles auront soin de ne point trop s'approcher de sa figure en le soignant, et de prendre toutes les précautions que la propreté exige, après l'avoir touché et lorsqu'elles viennent de lui rendre quelque service. Elles devront le tenir toujours dans du linge très souvent renouvelé; les fenêtres de son appartement resteront ouvertes chaque jour pendant un temps plus ou moins long, selon la température du dehors, afin que l'air extérieur entre pour purifier l'atmosphère malfaisante qui règne autour de lui.

On a longtemps débattu à l'Académie de médecine la question de savoir s'il fallait suivre l'avis de plusieurs médecins qui conseillaient d'envoyer nos phthisiques à Alger, dans l'espérance qu'ils y trouveraient la santé. Les praticiens qui faisaient cette proposition se fondaient sur ce qu'il n'y avait point de phthisiques dans

cette ville, et sur ce que son degré de température, son voisinage de la mer Méditerranée, enfin son climat, devaient être favorables pour guérir une pareille affection. Une des raisons qui, je pense, ont fait rejeter ce projet, était le voyage sur mer, indispensable pour s'y rendre, et qui, aux yeux d'un grand nombre de membres de la savante Académie, doit être funeste aux phthisies confirmées. Je crois de plus que le séjour d'Alger aurait pu aggraver l'état de plusieurs malades. De ce qu'il n'y a point de phthisiques dans un endroit, il ne faut pas en conclure que la phthisie y serait guérie. La première pensée et la plus raisonnable qui doive nous venir dans ce cas, est que s'il n'y en a pas dans telle localité, c'est qu'ils ne peuvent y subsister, c'est qu'il y a quelque chose qui leur est contraire ; et si l'on n'en trouve point sur la côte nord algérienne, c'est qu'il y règne un air trop vif qui ne leur permet pas d'y vivre, lequel air ferait également beaucoup de mal à ceux qui iraient le respirer. On voit des phthisiques dans tous les climats en plus ou moins grande quantité; il y en a en Italie, à Naples. Il serait impossible de rencontrer un phthisique sur la butte Montmartre, à moins qu'il ne l'habitât depuis fort peu de temps, parce qu'il y succomberait bientôt; et

nul médecin ne sera d'avis d'engager une personne atteinte de l'affection qui nous occupe à aller y faire sa demeure dans l'intérêt de sa santé. De même le séjour d'Alger n'est nullement favorable au rétablissement des phthisiques, surtout de ceux atteints du deuxième et du troisième degré. Cependant l'air y est fort sain, très fortifiant, jamais d'une chaleur excessive sur le rivage. Une excursion sur la côte nord d'Afrique ne peut faire que du bien aux personnes dont l'état de santé leur permet d'être embarquées pendant un court délai ; mais elle occasionnerait de graves accidents à celles qui porteraient des tubercules dans les poumons, à l'état de ramollissement ou de suppuration, et à plus forte raison lorsque le poumon serait lui-même ulcéré.

Nous disions tout à l'heure que l'on ne rencontre point de phthisiques sur les lieux très élevés, parce que l'air vif qui y règne ne leur permet point d'y exister. Cependant des médecins rapportent que des personnes attaquées de cette terrible affection ont trouvé leur salut dans l'habitation des montagnes. « Ces malades étaient, » disent-ils, des individus dont l'habitude du » corps était lymphatique ou qui avaient résidé » précédemment et pendant longtemps dans » des lieux bas, humides et marécageux. Ils

» étaient porteurs de phthisies scorbutiques, contractées par une longue navigation dans des climats humides, et qui ont cédé à l'action de l'air pur des montagnes. Ils éprouvaient, en arrivant dans un pays élevé, montueux et aride, un malaise général assez grand, un resserrement et des douleurs plus fortes dans la poitrine, phénomènes morbides qu'il fallait combattre par une médication appropriée. »

Il est probable que les personnes dont il est ici question n'étaient point atteintes de phthisie, mais tout simplement d'une affection scorbutique ou d'une détérioration générale qui les avait mises dans une grande faiblesse, à laquelle on doit attribuer les accidents qu'elles ont éprouvés en arrivant sur les montagnes.

M^me^ veuve Richard, fabricante de bijouterie, rue Saint-Martin, à Paris, a parmi ses fils un jeune homme de vingt-deux ans qui est phthisique. Depuis plusieurs années il tousse beaucoup dans la journée et davantage encore pendant la nuit. Il expectore considérablement ; il est sans cesse dans une transpiration extraordinaire lorsqu'il est couché. Petit et maigre, il trouve encore cependant assez de force pour faire son état de bijoutier. L'année dernière, sa mère pensa que la mauvaise santé de son fils pouvait tenir au

manque d'air et d'exercice dans lequel il se trouvait d'un bout de l'année à l'autre. Elle fut consulter un médecin pour lui demander s'il ne serait pas avantageux pour son fils d'aller habiter Montmartre, où il trouverait un air vif. En y demeurant, il aurait une assez longue course à faire chaque jour pour venir à son atelier, rue Saint-Martin, ce qui lui procurerait un exercice salutaire. D'après l'avis de ce docteur, M<sup>me</sup> Richard prit un logement pour elle et son fils malade, sur le versant sud-est de ce lieu élevé. Le jeune homme n'y fut pas un mois sans perdre son appétit, sans voir sa toux augmenter ainsi que ses sueurs nocturnes. Il eut des coliques, des insomnies, de la fièvre. Appelé à lui donner des soins, je constatai une phthisie au deuxième degré ; je calmai les accidents qui lui survenaient alors en lui faisant garder la chambre, et par le moyen de quelques médicaments. Mais aussitôt qu'il sortit de nouveau, il fut encore une fois plus malade. Ayant bien examiné la cause de cette rechute, je crus reconnaître qu'elle venait de l'air trop vif que ce jeune homme respirait à Montmartre. Je conseillai à la mère de retourner habiter la rue Saint-Martin, où son fils retrouverait, sinon la santé, du moins une existence plus calme qu'à Montmartre, où il était exposé à mourir. M<sup>me</sup> Ri-

chard n'écouta point d'abord mon conseil; elle resta encore deux mois dans sa nouvelle demeure. Mais enfin, voyant son fils perdre toute son énergie, et ne plus quitter le lit chaque jour qu'à deux ou trois heures de relevée, elle alla reprendre son ancien domicile, où son enfant a retrouvé assez de force pour continuer son état. Il tousse, crache et transpire toujours beaucoup, mais il n'a plus les accidents qu'il éprouvait à Montmartre.

De toutes les maladies qui affligent l'humanité, la phthisie pulmonaire est celle dont la guérison est le plus souvent demandée à l'Italie. Des faits nombreux attestent que si l'on ne réussit pas toujours, l'on peut compter sur des succès, succès qui seraient plus nombreux si les malades n'attendaient pas pour se mettre en voyage, que leur affection fût trop avancée; s'ils choisissaient avec plus de connaissance de cause, avec plus de discernement, leur *station médicale;* si une fois arrivés, ils prenaient toutes les précautions qui leur sont indispensables pour leur santé, même en Italie.

La phthisie pulmonaire est une affection locale, mais toujours liée à une constitution caractérisée, dont il faut tenir un grand compte dans l'administration des remèdes pharmaceutiques et hygiéniques. Il y a des phthisiques nerveux,

d'une impressionnabilité, exagérée, qui demandent les plus grandes comme les plus minutieuses précautions en ce qui concerne les impressions qu'ils peuvent recevoir. On en rencontre d'autres chez lesquels la destruction se fait chez eux, pour ainsi dire, à leur insu, et qui ont besoin d'une excitation continuelle qui réveille la sensibilité et excite la vie dans les organes. Aussi est-il important de faire parmi les stations médicales de l'Italie, un choix qui soit bien approprié à la maladie et à la constitution de la personne qui réclame ce moyen de guérison.

Pise est pour les phthisiques d'une grande impressionnabilité, la *station médicale* la plus appropriée à leur constitution. L'ancienne capitale de la république de Pise qui a compté cent cinquante mille habitants, en a à peine vingt mille aujourd'hui. On y trouve un calme qui lui a fait donner le nom de *Pisa morta*. Elle est située dans une plaine fertile à deux lieues et demie de la mer, sur l'Arno qui la parcourt de l'est à l'ouest, en formant au milieu de la ville une courbe dont la concavité regarde le midi. Des collines et des montagnes la protègent contre l'action des vents froids du nord-est, du nord et du nord-ouest. Elle est accessible à la douce influence de ceux du sud-ouest, du sud et du sud-

est. Ainsi heureusement placée elle jouit d'une atmosphère qui est remarquable surtout par son peu de variations dans sa thermalité et son hygrométricité. Quoique Pise soit à un degré plus au nord que Rome, elle en a à peu près la même température, parce qu'elle est plus que cette dernière cité, à l'abri des vents réfrigérants. Il y a même un quartier à Pise, le *Lung'Arno*, le quartier des malades, sur la rive droite du fleuve, où les degrés de chaleur sont plus élevés qu'à Rome en hiver.

La composition de l'air que l'on respire à Pise est à peu près la même que dans la capitale du monde chrétien. Il est empreint d'une douceur onctueuse que les vents lui apportent et qu'ils ont prise en passant sur la mer Tyrrhénienne et sur les lacs qui bordent la région méridionale du territoire de Lucques. Cette douce moiteur de l'air pisan, avec sa précieuse uniformité, agit très favorablement sur les malades nerveux, atteints d'une affection tuberculeuse. Elle calme les douleurs, engourdit la sensibilité et procure ce calme, ce repos du corps et de l'esprit indispensables pour le rétablissement. A cette heureuse condition climatérique, Pise joint l'avantage de posséder dans son voisinage des eaux minérales célèbres par leurs vertus et qui sont dans la sai-

son le rendez-vous du beau monde. Ce sont les *bains de Pise*, au pied de la montagne St-Julien, et les eaux du Montenero, près de Livourne. Ces dernières peuvent avoir une action directe sur la poitrine, et les premières sont employées à l'occasion comme un puissant dérivatif sur les intestins.

Pise possède de beaux quais qui font un lieu charmant pour la promenade. On y voit de fort belles places ornées de statues et de monuments qui font la gloire de la ville. Les églises, par leur architecture et les objets d'art qu'on y admire, méritent d'être visitées, ainsi que quelques monuments et palais particuliers. Les environs avec leur riche végétation méridionale procurent des promenades fort agréables.

Le phthisique, avec des sens excessivement délicats, ne veut pas être vivement impressionné; les sujets d'émotion apporteraient le trouble dans sa poitrine comme dans le reste de sa constitution : il est bien à Pise, où tout ce qui l'environne offre un aspect calme, en même temps agréable et assez attrayant pour éloigner l'ennui.

Il n'en serait pas de même pour le phthisique d'un tempérament lymphatique et d'une imagination indolente. C'est à Rome qu'il doit pren-

dre sa *station médicale.* Il y trouve un air également remarquable par une grande douceur humide, cependant moindre qu'à Pise. La Cité Éternelle n'est pas comme cette dernière ville aux trois quarts encaissée dans des montagnes élevées qui empêchent les vents de varier de force et de nature. Elle est située loin des Apennins, entre des collines peu élevées, le *Pincius*, le *Quirinal* et le *Vincinal* à l'est, et à l'ouest le *Vatican* et le *Janicule* qui ne peuvent s'opposer à l'accession des vents dans ces deux directions. Cependant ceux qui règnent le plus souvent sur cette grande cité sont les vents du nord-est et du sud-ouest, en suivant le cours du Tibre. Le premier, qui se fait sentir surtout le soir et pendant la nuit, apporte des montagnes le froid et la sécheresse ; le second donne à la ville pendant le jour la tiédeur et l'humidité qu'il a prises en passant sur la mer Tyrrhénienne, les rivières et les grandes surfaces liquides qu'il rencontre sur son parcours dans les campagnes au midi de la ville.

Rome, par sa position topographique, présente moins de surface aux vents froids qu'aux vents méridionaux, de sorte que ces derniers prédominent et constituent réellement le climat de la ville. C'est aux premiers que l'on doit ce beau

*ciel de Rome*, si pur et si limpide; ils balaient les nuages qui pourraient obscurcir les régions supérieures. La chaleur à Rome, quoique forte, n'est pas accablante, énervante comme à Pise. On y a chaud, en conservant toute l'activité physique et morale dont on est capable. Et c'est heureux, car il en faut beaucoup dans cette ville de merveilles. Je me garderai bien de chercher à en faire le tableau, pour engager les malades à s'y rendre. C'est au-dessus de mes forces et de celles de beaucoup d'autres écrivains sans doute.

Le phthisique au tempérament lympathique ne pourra pas y rester indifférent devant tous les sujets qui exciteront sans cesse sa curiosité et feront son bonheur. Bientôt il ne trouvera pas assez de temps pour visiter tout ce que la ville éternelle contient de merveilleux. Il prendra de l'ardeur, il deviendra plus actif et plus animé; sa vie de chaque jour ne sera qu'une succession de surprises agréables et d'émotions délicieuses.

Sous la double influence de cette médication physique et morale, la poitrine comme le reste du corps prendra du ton; un travail réparateur s'y fera, et ainsi viendra la guérison.

Mais un autre élément dont nous n'avons pas

encore parlé, vient aider à cette guérison. Peut-être même faut-il lui en attribuer le principal mérite. Depuis longtemps on a observé que les lieux où règne d'une manière endémique la fièvre tremblante, sont exemptés de la phthisie pulmonaire, ou du moins fort peu de personnes y meurent de cette affection. Des rapports sur ce sujet furent adressés, il y a une vingtaine d'années, à l'Académie de Médecine de Paris. On lui exposait les faits qui se passaient à Rochefort et aux environs de Strasbourg où la fièvre paludéenne existe toujours, et où les phthisiques sont dans une proportion beaucoup moins forte que dans les contrées qui ne sont point frappées de ce genre d'insalubrité. Depuis on n'a point cessé de faire des recherches sur ce sujet, notamment en Italie, dans le grand-duché de Toscane où le sol est recouvert dans une grande étendue par des rivières et des lacs qui, de temps à autre, laissent à découvert une partie considérable de leur lit sur laquelle le soleil italien darde ses rayons ardents. De là ces émanations délétères qui infectent ce duché dont les habitants, dans beaucoup de localités, sont obligés d'émigrer chaque soir sur les collines et les montagnes pour n'être pas frappés du fléau qui ne les épargnerait pas dans la plaine. Il a été constaté par des rele-

vés de mortalité que sur ce sol malsain, la mort est causée par la phthisie pulmonaire dans une proportion très inférieure à celle de tout autre pays ; et les villes comme Pise, comme Rome, qui ont une si grande réputation pour la guérison de la phthisie, reçoivent le mauvais air, la *Mal'Aria* des marais, des lacs et des rivières aux bords malsains, qui sont au sud-est, au sud et au sud-ouest de ces cités. Si Venise, où beaucoup de phthisiques trouvent leur guérison, n'est pas tributaire de la fièvre des marais, Venise-la-Belle reçoit la *Mal'Aria* qui lui est apportée par les vents occidentaux des embouchures des fleuves qui viennent se jeter dans la lagune, et d'une partie de la bordure continentale de cette lagune même où la fièvre est endémique. On reconnaît sur la figure des Vénitiens et des Vénitiennes cette *morbidesse* caractérisant les traits par un ensemble de mollesse et d'abandon qui donne, chez des femmes aux cheveux d'ébène, un type plein de charmes. Si la phthisie pulmonaire est plus rare qu'ailleurs, dans les contrées où la fièvre paludéenne est endémique, si les localités qui reçoivent les miasmes morbides des marais sans en être infectées, sont réputées, par des faits acquis, pour guérir cette maladie, comment ne pas admettre que ces miasmes sont pour quel-

que chose, pour beaucoup dans la guérison de cette affection. On est obligé de se soumettre à l'évidence. Mais comment expliquer ce fait, ce phénomène? C'est, dans l'état actuel de la science, impossible. Ce n'est pas plus possible que de dire comment l'iode a tant d'action sur les scrofules; comment le quinquina coupe la fièvre. On a voulu en donner plusieurs explications : l'une d'elles et qui mérite le plus que l'on s'y arrête, se fonde sur ce fait que dans les fièvres paludéennes, ce sont les organes du ventre, tels que l'estomac, les intestins, la rate, etc., qui sont principalement le siége du mal; alors on a dit : puisque les miasmes des marais, en donnant la fièvre, portent leur action morbide sur les organes abdominaux, c'est en agissant ainsi qu'ils guérissent la phthisie ; ils portent sur les intestins tout le mal de la poitrine. C'est par une espèce de déplacement, de dérivation, méthode employée en médecine, et je peux ajouter, employée même contre la phthisie pulmonaire, mais sans résultat. Il est certain que les miasmes agissent autrement que par la dérivation pour guérir la phthisie, dérivation qui serait alors presqu'occulte et par conséquent inadmissible. Ils doivent avoir et ils ont une action directe sur les poumons, qu'ils pénètrent dans leurs plus petites ramifications au

moyen de l'air dans lequel ils se trouvent; lequel air les malades de Pise, de Rome, de Venise et de Nice, etc., aspirent sans cesse, pas à une dose cependant assez forte pour engendrer la fièvre paludéenne. Aussi j'engage les personnes atteintes d'affections des poumons à prendre leurs stations médicales en Italie, et à choisir celles qui sont sous l'influence ainsi modérée de l'air des marais, des lacs ou des rivières où règne la *Mal'Aria*.

Il existe une constitution qu'on appelle scrofuleuse. A l'état de santé, le scrofuleux a besoin de soins, de précautions et d'un régime spécial pour qu'il se maintienne bien portant. Il possède un principe de mauvaise nature dans son sang, qui le communique à tous les organes, alors sujets à des maladies spéciales et qui s'attaquent ordinairement aux glandes.

On a vu si souvent la phthisie pulmonaire compliquée d'une constitution scrofuleuse que des médecins ont soutenu qu'il y avait beaucoup de rapports entre les scrofules et la maladie tuberculeuse.

Le phthisique avec une semblable constitution, qui désire aller se soumettre à l'influence thérapeutique du climat italien, devra choisir Venise pour sa station médicale. Cette reine de l'Adria-

tique possède un ciel d'une pureté très rarement altérée par les nuages ; elle jouit d'une température élevée qui est modérée par la douce humidité des eaux au milieu desquelles elle se trouve. D'après quelques médecins, l'air que les malades respirent à Venise, en outre des qualités que nous venons de lui reconnaître, en possède plusieurs autres qu'il a prises aux plantes marines de la lagune. Ces plantes contiennent du brome et de l'iode dont l'atmosphère est saturée. S'il en est ainsi, c'est une condition des plus favorables aux phthisiques scrofuleux pour lesquels le brome et l'iode surtout sont très salutaires.

On a l'habitude de faire prendre aux malades stationnant à Venise une décoction de ces plantes marines, faite avec l'eau puisée dans la lagune. Tout cela forme un ensemble thérapeutique qui peut amener la résolution des tubercules.

L'influence morale de cette ville n'est pas petite ; elle est fort grande au contraire. Il y a une véritable magie attachée au nom de Venise. C'est bien en effet quelque chose de phénoménal que ces vingt milie maisons, le pied dans la mer, bâties sur pilotis, dans soixante-dix îles reliées ensemble par trois cent vingt-neuf ponts, et dont les rues sont des canaux que les gondoles sillonnent sans cesse au lieu de voitures.

Cette ville étrange, quand on la parcourt, avec le silence qui y règne, porte un instant à la rêverie, aux souvenirs historiques qui s'y rattachent. L'on songe à son passé célèbre par ces fêtes brillantes, ces scènes mystérieuses mêlées de drames et de licences orientales qui ont été si souvent racontées par les historiens et les poètes. Mais bientôt le magnifique tableau qui vous environne attire de nouveau votre attention, et vous admirez *Venise*. C'est une des stations médicales où l'on peut rester les trois quarts de l'année, jusqu'au mois de juin ; alors l'on se dirige le plus souvent vers le lac de Côme, où j'engage les malades de Rome et de Pise à se rendre également pour passer la saison d'été.

Le lac de Côme, situé à peu de distance de Milan, prend naissance au pied des Alpes Léontiennes et Rhétiques. Après cinq ou six lieues de parcours, il se divise en deux branches d'une longueur un peu moindre, et dont l'orientale donne issue à l'Adda qui va rejoindre le Pô. Deux vents se partagent le royaume de l'air qui environne le lac de Côme ; ce sont : le vent du nord appelé par les habitants le *Tirano*, et le vent du midi désigné sous le nom de *Breva*. Le premier se fait sentir le soir et pendant la nuit, jusqu'au lendemain matin qu'il cède la place au

Breva dont on jouit toute la journée. Ce dernier apporte une chaleur qui a pris de la douceur en passant sur la mer Adriatique, chaleur qui est tempérée en arrivant au lac Côme, où le vent du nord a laissé un peu de son influence. Et cette influence n'est pas rigoureuse, puisqu'elle permet de vivre avec tous leurs priviléges, aux oliviers, aux citronniers, aux orangers, aux myrtes, aux magnolias et autres plantes que l'on ne rencontre habituellement que dans les climats les plus chauds. Ce séjour enchanteur attire une infinité de beau monde qui vient à cette époque de tous les points de l'Italie méridionale y chercher un refuge contre l'ardente chaleur. Les malades y jouissent du même bonheur sans discontinuer leur traitement ; car ils y respirent toujours cet air italien bienfaisant, remarquable par sa douceur. Ceux qui après avoir passé l'hiver à Rome ou à Pise trouveront le lac Côme trop éloigné pour s'y rendre en été, soit à cause de leur faiblesse ou autrement, pourraient se diriger alors vers Sienne qui est à une petite distance de Pise et de Rome.

Sienne, à dix lieues environ de Florence, au cœur de la Toscane, est située à plus de trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer dont elle n'est éloignée que de quinze lieues, sur une

colline ouverte à tous les vents. Elle est inhabitable en hiver pour les malades ; mais dans la saison chaude de l'été, ils y trouvent une température rare en Italie à cette époque. Le côté occidental de la ville, celui qui regarde la mer, jouit dans les journées les plus chaudes, d'une douce fraîcheur que le beau monde aspire avec délices sur la *Lizza*, qui est une charmante promenade. Le vent d'ouest qui apporte ce bénéfice qu'il a pris à la mer et aux maremmes, peut contenir également des miasmes paludéens en assez grande quantité, pour agir sur les poitrines malades et concourir encore ici à la guérison tant désirée.



### De l'Hémoptysie ou Crachement de sang.

—

On a donné le nom d'hémoptysie à une hémorrhagie des poumons. Les personnes qui en sont atteintes crachent du sang remarquable par sa rougeur et la quantité de globules d'air qu'il contient ; il est rutilant. Ces qualités le distinguent de celui provenant de l'estomac, qui est noir. Ces crachements se répètent à chaque ins-

tant, ou tous les quarts d'heure, pendant une demi-journée ou plusieurs jours de suite. D'autres fois, ils sont plus abondants et deviennent de vrais vomissements ; le sang sort alors par la bouche et le nez en même temps.—Les poumons sont pénétrés d'une infinité de vaisseaux sanguins ; ils sont constamment exposés à l'action des vicissitudes nombreuses de l'air atmosphérique ; ils sont soumis à des efforts violents dans l'action de chanter, de parler longtemps, de jouer de certains instruments ; dans les émotions morales, par suite de l'action cérébrale, ils deviennent facilement le siége d'une congestion sanguine : il n'est donc pas étonnant de voir des hémorrhagies pulmonaires.

L'hémoptysie est une affection fort grave. Répétée souvent, elle dispose à la phthisie pulmonaire ; elle vient quelquefois compliquer cette maladie. Les personnes qui en ont été atteintes ont infiniment de peine à s'en délivrer totalement. Elle a été divisée en active et passive, c'est-à-dire en hémoptysie par excès de sang, par congestion, par irritation dans les poumons, et en hémoptysie par faiblesse des organes pulmonaires, qui laissent échapper le sang comme il sort, chez les personnes faibles, par la membrane muqueuse du nez. Ces divisions doivent être

faites sans doute ; mais lorsqu'on voit des auteurs dignes de foi rapporter qu'ils ont toujours traité et guéri leurs hémoptysiques avec des excitants , cela donne pour la pratique une idée de la valeur de pareilles divisions. Les maladies ne tiennent pas seulement leur existence d'un surcroît de force ou d'un état de faiblesse. Il se passe autre chose dans le travail morbide de l'hémoptysie qui doit être, d'après mon expérience, traitée avec le moins de saignées possible et un régime plutôt tonique que débilitant; il est bien entendu que l'on doit toujours tenir compte de l'état général, s'il y a maladie, fièvre, ou absence de tout malaise; dans tous les cas, rechercher la cause qui peut produire et entretenir cet accident. Le célèbre Grétry n'avait point encore atteint l'âge de la puberté, lorsqu'il cracha du sang en abondance, à l'issue d'un concert où il avait chanté fort haut un air de Galuppi. Ce crachement de sang se répétait de temps à autre. Il arrivait surtout à chaque production que le malade mettait au jour. Grétry croyait sa guérison possible en renonçant au travail de la composition ; mais rien ne pouvait l'arrêter, pas même, disait-il, la crainte de payer de sa vie le plaisir de se livrer à son goût pour l'étude. Le docteur Tronchin qui a laissé de si honorables souvenirs,

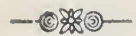
ayant paru surpris de ce que les moyens curatifs qu'il avait conseillés n'avaient point eu de succès, demanda au musicien quel genre de vie il menait. « Je lis et relis vingt fois les paroles que je veux peindre avec des sons, répondit-il ; il me faut plusieurs jours pour échauffer ma tête ; enfin je perds l'appétit, mes yeux s'enflamment, l'imagination se monte ; alors je fais un opéra en trois semaines ou un mois. — O Ciel ! laissez votre musique, dit Tronchin, ou vous ne guérirez pas. » Ce grand génie musical a cru devoir donner les conseils suivants aux personnes atteintes comme lui d'hémoptysie : « Ne vous faites jamais saigner pendant l'hémorrhagie sans la plus grande nécessité ; j'ai craché jusqu'à six ou huit palettes de sang dans différents accès , qui revenaient périodiquement deux fois par jour et deux fois par nuit. Tout se calmait à la fois, en buvant un peu d'orgeat, dans de l'eau de graine de lin... Après le dernier accès, je restai deux fois vingt-quatre heures couché sur le dos, sans parler et sans remuer. » Et il ajoute plus loin : « La saignée, en affaiblissant les vaisseaux, prépare à de nouvelles hémorrhagies. » Lorsque l'hémoptysie vient compliquer la phthisie pulmonaire, son traitement est soumis à celui de la principale maladie et réclame une médication spéciale.

Quand cet accident arrive sans cette complication, chez une personne qui peut changer de lieu, voyager, elle s'en trouvera parfaitement. Les voyages donnent du ton aux organes pulmonaires, comme aux autres parties du corps ; ils arrachent les malades à leurs occupations, à des affections qui ont pu être la cause du mal ; et, en voyageant dans des pays chauds, la peau devient le siége d'un grand travail perspiratoire, qui fait diminuer singulièrement celui des poumons, et aide à la guérison des hémoptysies. Il faut se garder de se diriger vers des contrées plus froides que celle que l'on habite, lorsque l'on crache du sang. Le froid, en resserrant les pores de la peau, fait diminuer la transpiration, dispose les organes intérieurs, les poumons principalement, à la congestion, augmente leurs sécrétions, et cela ne ferait que donner un surcroît d'activité à une hémorrhagie pulmonaire. Le royaume de Naples a, de tous les temps, été le pays où, des différentes contrées de l'Europe, les hémoptysiques se rendent pour obtenir leur guérison. Nous avons connaissance des nombreuses cures qui s'y opèrent de nos jours, et nous ne ferons qu'engager les personnes affectées de la maladie dont nous traitons à aller y chercher la santé. Elles prendront leur station médicale sur les bords du

golfe campanien, à Sorrente. La mythologie et les poètes ont placé des syrènes, ces enchanteresses de l'antiquité, dans les eaux qui baignent le rivage sorentennien. — Mais les enchantements qui attiraient et qui attirent encore en ces lieux, ne sont pas seulement dans la mer aux eaux limpides, ils sont encore dans la ville et ses environs. Située dans une position délicieuse entre la montagne Massa à l'ouest et le mont Vico à l'est, et ayant derrière elle au sud des prolongements de ces deux éminences, Sorrente ne reçoit le plus souvent que l'impulsion des vents du nord qui, pour arriver jusqu'à elle, ont à parcourir une grande partie de la mer Tyrrhénienne qui les tempère. Aussi le climat de cette ville est-il essentiellement frais sans être froid ; il est tonique, de la nature du vent qui y prédomine avec douceur, puisque les orangers, les citronniers et toutes les plantes du sol napolitain, s'y trouvent en compagnie du chêne et du châtaignier habituellement au nord de l'Europe, et dénotant ici la force des éléments climatériques.

L'hémoptysie est sujette à récidive, aussi faut-il la combattre assez longtemps après sa disparition et prévenir ainsi son retour. Elle exige donc un long séjour en voyage. Sorrente offre cet avantage aux hémoptysiques, qu'ils peuvent

y rester pendant l'hiver comme en été, sans craindre d'être exposés à de grandes variations dans la température; et quand il y en arrive, c'est toujours graduellement et jamais d'une manière subite. A ces avantages thérapeutiques, cette station médicale offre aux voyageurs malades, des alentours dignes d'être visités à cause des choses remarquables qui y sont, par l'œuvre de la nature et l'ouvrage des hommes.



### De l'Hydropisie (œdème) des poumons.

—

L'hydropisie des poumons est fort commune, quoique peu connue; elle consiste dans une infiltration d'eau du tissu pulmonaire. Les personnes atteintes d'hydropisie générale (anasarque) ou d'hydropisie ascite finissent presque toujours leur vie par une infiltration pulmonaire. On dit alors que l'hydropisie est montée dans la poitrine. De même qu'après les fièvres gastriques, putrides et tremblantes, il survient une infiltration des membres inférieurs et du ventre, de même, après les pneumonies, les organes de la respiration sont souvent le siége d'un dépôt de

sérosité plus ou moins grand qui s'accumule entre les vésicules aériennes. Cet accident se remarque surtout chez les pneumoniques qui ont été fortement saignés durant le cours de leur maladie.

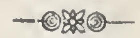
L'œdème du poumon se reconnaît à une forte oppression, à une gêne de la respiration avec une toux légère et une expectoration presque aqueuse et plus ou moins abondante. Ces symptômes s'observent avec l'absence de tout signe appartenant à une autre maladie des poumons ; seulement le bruit respiratoire est, au stéthoscope, d'une faiblesse qui étonne en voyant les efforts que fait le malade pour respirer ; il y a un peu de râle sous-crépitant.

Cette maladie doit être reconnue avec attention, surtout lorsqu'elle succède à une pneumonie ; car en la prenant pour un reste de la maladie première, on peut saigner le malade et le conduire à la mort.

En rappelant vers d'autres parties et à l'extérieur cette eau qui s'est amassée dans la poitrine et qui met si promptement les jours d'un malade en danger, on fait ce qui est indiqué par la saine raison ; et on y parvient en donnant une cause d'excitation, d'exhalation aux intestins par des purgatifs, et en appelant à la peau un travail actif

que l'on obtient en allant dans les pays chauds passer quelques mois.

Les eaux sulfureuses de Barèges, de Cauterets, favorisent la guérison de cette maladie qui serait certainement enlevée par l'action du climat de l'Italie méridionale aidée des eaux minérales de Lucques.



### Du Catarrhe pulmonaire (bronchite).

—

On donne le nom de catarrhe aux affections des bronches, ces divisions du canal aérien qui se distribuent dans les poumons.

Les catarrhes ont pris différents noms selon la forme et l'intensité avec lesquelles ils se sont présentés à l'observation.

On appelle ordinairement rhumes, ces catarrhes aigus avec de la toux, de l'enrouement et quelquefois du mal de tête, qui durent depuis quelques jours jusqu'à deux ou trois semaines. Passé ce délai, ils prennent le nom de catarrhes chroniques; on les dit *muqueux* si les malades expectorent des crachats visqueux et plus ou moins opaques; *pituiteux*, s'ils sont accompagnés d'une abondante expectoration incolore, transparente

et filante, spumeuse à la surface. Un catarrhe est sec lorsqu'il y a toux sans expectoration. Toutes ces formes de maladies des canaux respiratoires, en persistant malgré l'administration des remèdes, finissent très souvent par ébranler le parenchyme pulmonaire et faire naître une pneumonie ou développer une phthisie, lorsque par elles-mêmes elles n'épuisent point le malade et ne le conduisent point à la consomption.

Quoiqu'il soit en général assez facile de distinguer une affection catarrhale d'une maladie du poumon, il y a des cas qui sont très obscurs pour le praticien le mieux exercé à se servir du stéthoscope. Chez un homme atteint d'un ancien catarrhe, le tissu pulmonaire lui-même peut se prendre presque insensiblement et à l'insu du médecin, qui ne reconnait le mal que lorsqu'il est trop tard pour y porter remède. Si les médicaments et les précautions hygiéniques n'ont point ou trop peu d'action sur un catarrhe déjà ancien, si le malade maigrit et perd l'appétit, rien ne peut être mieux indiqué que de l'envoyer dans un pays chaud comme le midi de la France ou l'Italie. Son corps y recevra une heureuse influence par la transpiration qui y sera facile, et l'air qui ira aux poumons portant avec lui une douce chaleur, favorisera la résolution de cette

maladie. Il est important de choisir parmi les stations médicales celles qui sont les plus appropriées à la nature de l'affection. Une personne atteinte d'un catarrhe pulmonaire *sec* ira à Nice, celle qui aura la même maladie sous la forme *pituiteuse* ou *muqueuse* devra se rendre à Menton. C'est une petite ville dans la vallée de ce nom et dépendant de l'ancienne principauté de Monaco. Le petit territoire de Menton est protégé au nord par les Alpes maritimes dont quelques prolongements se dessinent à l'ouest de la ville, de sorte que cette dernière ne reçoit pour ainsi dire que l'action des vents du sud et du sud-est qui ne peuvent qu'y apporter la chaleur en hiver. Aussi dans cette saison, le thermomètre n'y descend-il presque jamais plus bas qu'à 8°. C'est une température extrêmement différente de Nice où il gèle tous les ans, et que l'on ne peut comparer qu'à celle de l'extrémité orientale de l'Italie. L'on trouve dans la vallée de Menton, l'oranger, le myrte, le caroubier, le palmier, le limonier, et toutes les plantes des lieux les plus favorisés de la campagne italique. La nature de l'air y est moins humide qu'à Nice où les malades peuvent, du reste, aller souvent dans certains beaux jours; la distance qui sépare les deux villes n'étant que de quelques lieues. Le catarrhe, sous

forme *pituiteuse* et *muqueuse*, si commun chez les hommes déjà avancés en âge ou fatigués par de grands travaux, doivent céder à l'heureuse influence du climat de la vallée de Menton.

—◎❋◎—

## De l'Asthme.

—

L'asthme est une affection spasmodique des poumons qui occasionne une oppression ordinairement continuelle, et produit des accès de suffocation d'une fréquence et d'une intensité variées. C'est pendant la nuit que ces accès sont le plus pénibles. Les malades ne peuvent respirer qu'étant debout ou assis à une croisée ouverte, pour prendre de l'air qu'ils aspirent en produisant un certain sifflement. Ils éprouvent un resserrement de poitrine; leur visage est pâle, quelquefois boursoufflé. Les côtes sont dans un mouvement inaccoutumé, l'expectoration est difficile, le pouls rarement fébrile. L'auscultation et la percussion de la poitrine n'indiquent rien de spécial.

Les principales causes de l'asthme sont dues à une action subite du froid et de l'humidité sur la poitrine; les impressions morales pénibles

peuvent le développer, etc. On lit dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* qu'un jeune officier, se portant bien, éprouva en 1814 une impression morale très vive en voyant les troupes étrangères occuper Paris. Il ressentit sur le champ beaucoup de malaise, et sa respiration devint difficile. Il eut la nuit un violent accès d'asthme. Les nuits suivantes furent aussi pénibles, et ce ne fut qu'après quinze jours que les accidents diminuèrent d'intensité. Corvisart fut consulté et n'aperçut aucun signe de lésion organique. Le malade alla passer l'hiver dans le midi de la France et se rétablit entièrement.

Le plus souvent les remèdes ne sont bons dans cette maladie que pour en modérer les accès; il faut profiter de l'exemple que nous venons de rapporter, et aller dans les pays méridionaux en chercher la guérison, à Venise par exemple.

Quant à l'asthme qui est le résultat d'une autre maladie de poitrine, d'un trop grand embonpoint, de l'obésité (1), ce sont ces affections que l'on doit traiter pour le voir disparaître.

(1) Voyez *Préceptes fondés sur la Chimie pour diminuer l'embonpoint sans altérer la santé, par le Dr Dancel.*

—◎※◎—

### De la Coqueluche.

—

La coqueluche est une variété du catarrhe pulmonaire caractérisée par des quintes de toux violentes, interrompues par une inspiration très suivie et terminées par des vomissements glaireux. Quoique cette maladie atteigne parfois les adultes, ainsi que j'ai été à même de l'observer, elle frappe cependant le plus ordinairement les enfants entre la première et la seconde dentition. Elle est essentiellement épidémique et s'observe plutôt dans les pays froids et humides que dans les contrées chaudes et sèches.

Un enfant atteint de la coqueluche tousse dans les premiers temps comme s'il n'avait qu'un simple rhume. Il a un peu de malaise, de pesanteur à la tête, et même de la fièvre qui s'accroît par degrés au fur et à mesure que la toux augmente et devient douloureuse. Au bout de huit à dix jours celle-ci prend la forme quinteuse; les accès ont lieu trois ou quatre fois par jour, puis d'heure en heure et même plus souvent. Entre ces accès, l'enfant est gai, sans abattement, sans faiblesse, sans fièvre. Il demande à manger peu d'instants après avoir vidé son es-

tomac par les secousses que lui a occasionnées la quinte de toux. Jusqu'ici on n'a encore affaire qu'à un simple catarrhe sans lésion grave, et l'enfant peut guérir. C'est alors qu'il est important de le déplacer, de le soustraire à cette influence épidémique qui entretient le mal comme elle l'a occasionné. C'est un moyen meilleur que tous les remèdes que le médecin peut prescrire dans ce cas; et le déplacement n'a pas besoin d'être considérable ; il suffit, comme nous venons de le dire, de soustraire l'enfant à l'influence épidémique ; de le transporter à quatre ou cinq lieues du foyer de l'épidémie, en ayant soin de choisir une localité où l'humidité ne règne point toujours.



## De la Pleurésie.

—

On donne le nom de pleurésie à l'inflammation de la plèvre, membrane qui revêt l'intérieur de la cavité pectorale, en se repliant sur les poumons. La pleurésie aiguë est une affection qui réclame le plus promptement possible les secours de la médecine ; en quelques jours elle guérit ou elle occasionne la mort ou bien en-

core des ravages contre lesquels le traitement le mieux entendu peut rester longtemps impuissant. C'est alors qu'elle passe à l'état chronique. La pleurésie chronique succédant ainsi à l'aiguë, ou ayant pris cette forme dès les premiers temps de son existence, est une des affections morbides qui entraînent le plus de monde au tombeau. Elle fait les premiers progrès sans que le malade en souffre beaucoup. Il garde rarement le lit ; il se croit seulement indisposé et continue à vaquer à ses affaires, à mener le même genre de vie, seulement avec un peu de malaise. Cependant il tousse toujours un peu, il maigrit, sa face devient jaune paille ; il est fatigué d'un froid presque continuel aux extrémités inférieures, pendant qu'il se sent une certaine chaleur au corps, dont la peau est plutôt aride que froide. Le pouls est petit et susceptible de s'accélérer à la plus faible émotion et sous l'influence du moindre travail. Le médecin reconnaît facilement une pleurésie chronique au son extrêmement mat que donne la poitrine du côté où elle a son siége ; car elle n'existe ordinairement que d'un seul côté. Ce son mat a lieu depuis la clavicule jusqu'aux dernières fausses côtes. Il y a, dans cette étendue, absence complète du bruit respiratoire et de son vocal, excepté en arrière,

sur les côtés de la colonne vertébrale et à la division des bronches, où s'entendent la voix et la respiration, comme si elles passaient dans un tube.

Aussitôt que la plèvre est malade, elle sécrète de l'eau d'une manière extraordinaire, comme la membrane du nez en produit beaucoup lorsqu'elle est irritée, dans le commencement d'un coryza. Ce liquide sécrété par la plèvre tombe dans la cavité pectorale, qu'il remplit plus ou moins complétement, puis comprime le poumon dont on n'entend plus alors le bruit respiratoire. Cette membrane elle-même finit par changer de nature, par s'ulcérer et produire du pus. Lorsque la pleurésie est fort avancée, les malades ayant ainsi un des côtés de la poitrine plein d'eau, ne peuvent trouver de repos qu'étant couchés sur le côté malade, parce que, tournés sur celui qui est sain, la masse du liquide pèse dessus et l'empêche de fonctionner. La suffocation est imminente, parce que l'épanchement en augmentant toujours, finit par refouler le poumon sain du côté opposé qui entretient encore la respiration. Poussé lui-même par une collection pleurétique siégeant dans le côté gauche, on a vu le cœur donner les signes de ses battements sous les côtes du côté droit. Le

pleurétique finit par ne pouvoir respirer qu'étant debout ou sur son séant.

Aussitôt que l'on s'aperçoit dans une hydropisie chronique de l'insuffisance des médicaments, il ne faut pas attendre que le malade soit sans force; il est urgent de l'envoyer dans des contrées plus méridionales. Il trouvera sur la rive orientale du golfe de Naples un climat qui favorise son rétablissement avec le concours des eaux minérales de cette contrée.



### De l'Hydrothorax.

—

C'est le nom que l'on donne à l'hydropisie de la plèvre. Sans que cette membrane soit aucunement malade ou douloureuse, une collection d'eau se forme, s'établit dans un des côtés de la poitrine. On dit qu'elle est due tantôt à une trop grande sécrétion, tantôt à un défaut d'absorption de cette membrane. Elle peut encore reconnaître pour cause première un obstacle au cours du sang dans le cœur, ou dans les gros vaisseaux qui en partent. Cette maladie diffère peu dans sa manière d'être de l'épanchement fréquent dans la plèvre à la suite d'une pleurésie ; elle annonce,

comme celle-ci, sa présence par une matité des parois de la poitrine, et l'absence du bruit respiratoire dans la région qu'elle occupe. Souvent le liquide a dilaté le côté qui le contient ; il est plus bombé, plus volumineux que l'autre. Les espaces intercostaux sont agrandis, et l'on parvient quelquefois à développer le phénomène de la fluctuation.

Les médicaments agissent rarement avec succès sur cette maladie. L'opération, qui consiste à faire une ouverture entre les côtes pour donner issue au liquide, entraîne fort souvent la mort. Pour la guérison, il faut employer les mêmes moyens que dans la maladie précédente.



## Du Pneumothorax.

—

On donne le nom de pneumothorax à une maladie produite par des gaz réunis sous un certain volume dans les plèvres. Ces gaz sont tantôt inodores, tantôt fétides, exhalant une odeur analogue à celle de l'hydrogène sulfuré. La quantité de ces gaz est telle qu'ils refoulent quelquefois les poumons vers leur racine, qu'ils distendent d'une manière très sensible les parois de la poitrine.

Les côtes en sont écartées, et les espaces qui se trouvent entre elles font saillie et les dépassent. Il y a des médecins qui nient l'existence des vents dans la poitrine; rien n'est cependant mieux démontré par les travaux de Laënnec et de M. Andral particulièrement. Ces gaz peuvent être produits à la suite des maladies du poumon ou de la plèvre, par la décomposition de quelque liquide qui se tourne en fluide aériforme. Le pneumothorax est également occasionné par de l'air atmosphérique qui pénètre dans la cavité pectorale, à travers des ramifications bronchiques détruites par suite d'une phthisie pulmonaire. Enfin on a constaté la présence d'un fluide aériforme dans la cavité de la plèvre, sans qu'il y ait ici solution de continuité, ni altération visible de cette membrane, ni autre épanchement quelconque dans cette cavité.

On reconnaît l'existence de cette maladie aux signes suivants : le côté contenant des gaz résonne parfaitement, et donne même quelquefois un son extraordinaire, plus fort que celui produit sur une poitrine saine. Le bruit respiratoire ne s'entend point, comme cela se fait lorsque l'air est contenu dans les vésicules des poumons : quand le pneumothorax est joint à un épanchement, les mêmes signes existent ; seulement les parties les

plus déclives, contenant la collection du liquide épanché, donnent un son mat. Lorsque l'air vient du dehors par une ouverture fistuleuse à travers le poumon, on a, avec les symptômes ci-dessus, le tintement métallique ou la résonnance amphorique.

Que le pneumothorax soit ou non compliqué de lésions organiques, les médicaments, comme dans la pleurésie chronique, auront une action d'autant plus favorable sur ce mal, que le sujet sera dans des conditions favorables pour en obtenir l'absorption; conditions que l'on trouve dans les contrées méridionales, en Italie et spécialement aux environs de Naples.



## De la Laryngite. — Croup. — Phthisie laryngée.

—

Dans la partie supérieure du conduit que parcourt l'air qui va de la bouche aux poumons, il existe un organe plus prononcé chez l'homme que chez la femme, auquel on a donné le nom de larynx : on le voit à la région antérieure du cou, où il n'est recouvert que par la peau et quelques muscles. C'est une portion de tuyau cylin-

drique, composé de pièces cartilagineuses mobiles, de muscles, etc., qui servent à la production de la voix. Exposé au contact continuel de l'air, ressentant le premier l'influence de ses qualités irritantes, soumis à l'action des variations atmosphériques, du froid, de la chaleur, de l'humidité, le larynx est sujet à un grand nombre de maladies : la membrane qui le tapisse est douée d'une grande sensibilité ; elle est susceptible de s'enflammer facilement, de se gonfler, de s'épaissir et d'obstruer ainsi le petit conduit qui la traverse et d'empêcher l'entrée de l'air dans la poitrine. Animé par des filets nerveux qui lui viennent du cerveau, il en reçoit directement les impressions qui le rendent apte à agir par la volonté de l'homme et à contracter également des maladies, telles que la paralysie, l'aphonie complète, par l'action seule d'une influence quelquefois morbide du cerveau.

Parmi les maladies qui attaquent le plus fréquemment le larynx, on distingue l'inflammation de la membrane qui le tapisse. C'est l'angine laryngée de beaucoup d'auteurs. On reconnaît une laryngite à l'altération de la voix, qui devient rauque, voilée, grave d'abord, puis aiguë, éteinte même. Lorsque l'air ne peut plus passer à cause du rétrécissement considérable du petit conduit,

il y a sentiment de gêne, d'embarras et de douleur au larynx, sensibilité extraordinaire développée dans cette partie, toux venant de là, incommode, douloureuse ; d'abord sèche et sans matière, elle est bientôt accompagnée d'une expectoration muqueuse, transparente, puis opaque, puis purulente. L'entrée de l'air dans la poitrine est difficile, la déglutition est très douloureuse, il y a des accès de suffocation. A la mort des personnes qui succombent à une maladie du larynx, on trouve cet organe tout désorganisé par le travail inflammatoire ; il est le siége de dépôts purulents, etc. Cette terminaison funeste arrive à la suite des accidents que je viens de décrire, et qui ont lieu dans un court espace de temps ; ou bien la laryngite ne marche pas si rapidement ; elle prend la forme chronique. Le malade reste enroué ou est frappé d'aphonie ; il tousse souvent, il crache des mucosités purulentes, il maigrit, ses fonctions digestives se troublent, il a de la fièvre, le soir le pouls est fréquent. On le dit alors atteint de phthisie laryngée.

Dans certains cas, par l'effet de l'inflammation, l'intérieur du larynx produit de fausses membranes plus ou moins adhérentes, qui obstruent ce canal, et empêchent l'air d'y passer pour aller dans les poumons alimenter la respiration. On a

donné à cette forme de maladie le nom de croup. C'est principalement sur les enfants que sévit cette terrible affection, plutôt en hiver qu'en été. Elle est plus commune dans les pays bas et humides que sur les montagnes où l'air est vif et sec ; on l'observe plus souvent dans le Nord que dans le Midi. Elle est presque toujours épidémique.

Les enfants atteints du croup commencent par être dans un état fébrile simple et marqué par des frissonnements répétés, la chaleur de la peau, la dureté du pouls, la bouffissure de la face, la blancheur de la langue, la tristesse et l'accablement : puis viennent les accidents locaux ; la voix est enrouée, grêle, tremblante; la toux vient par quintes suivies d'étouffement et de strangulation; à la fin la respiration devient sifflante et rappelant le chant du coq, souvent elle est accompagnée d'un râle bruyant mais passager; la voix est alors totalement éteinte, le petit malade n'a plus de force, il se tient la tête rejetée en arrière; de temps en temps on voit qu'il fait avec ses côtes les plus grands efforts pour respirer, pour inspirer un peu d'air dans sa poitrine. Voyant l'inutilité de pareilles tentatives, il se désole et s'agite d'une manière désespérée, il entre dans une convulsion qui l'étouffe, ou bien,

après ces vains efforts pour respirer, il est pris d'un assoupissement profond dans lequel le pouls disparaît, le cœur cesse de battre, et la mort arrive. Ce terme fatal est annoncé par un refroidissement général du corps, plus marqué aux pieds, aux mains et à la face.

La première condition à remplir pour arriver à la guérison du croup est de soustraire les enfants qui en sont atteints aux causes qui y ont donné lieu. S'ils sont dans un logement humide, sans air et sans soleil, on devra les transporter dans un endroit où ils pourront jouir de ces précieux excitateurs de la vie. On éloignera les petits malades des lieux où ce fléau règne d'une manière épidémique, et l'on enverra passer quelque temps dans le Midi ceux qui ne se rétabliront point complétement, qui présenteront toujours un certain embarras dans le larynx, qui y souffriront de temps en temps, ou qui auront des atteintes de croup plus ou moins fréquentes. On obtiendra dans ces contrées leur guérison solide beaucoup plus promptement et plus sûrement qu'en les traitant chez eux. Quant à la laryngite proprement dite, et dont il a été question avant le croup, comme il est d'observation qu'elle est également beaucoup plus commune dans les pays froids et humides que dans le Midi, il est

certain que les personnes qui en seront affectées trouveront dans cette dernière contrée des chances de guérison très réelles et très précieuses. C'est du midi de la France et de l'Italie que nous viennent ces hommes avec un larynx solidement et heureusement organisé, dont les cordes vocales vibrent d'une manière si nette et si mélodieuse; un climat froid et humide ne produira que fort rarement un bon chanteur, qui toujours gagnera de la force et du talent, en allant se soumettre à l'heureuse influence d'un ciel pur et d'un climat modérement chaud. Croyons que ce qui est bon ici pour le corps en santé servira à son rétablissement s'il est malade. Nice et Menton seront pour ce genre de maladie deux bonnes stations médicales; Menton pour la laryngite, sécrétant beaucoup de mucosités et d'humeurs, Nice pour celles qui auraient un caractère de sécheresse. Si l'affection du larynx était accompagnée d'une très grande aridité dans cet organe, il faudrait, comme pour la phthisie laryngée confirmée, aller jusqu'à Pise.

### De l'Aphonie (extinction de la voix).

—

L'aphonie consiste dans l'impuissance de produire des sons. Cette maladie peut reconnaître une infinité de causes : les blessures du larynx, organe productif de la voix, la paralysie des nerfs qui unissent cet organe au cerveau, et l'action d'avoir trop chanté, trop parlé, comme les grandes et fortes maladies, peuvent donner lieu à cet accident. Les affections morbides qui frappent certains autres organes du corps sont susceptibles d'occasionner l'aphonie par sympathie sur le larynx. Une passion vive, une frayeur subite, l'immersion d'une partie du corps dans l'eau froide, des boissons glacées, certaines décoctions de plantes, telles que celles du datura stramonium, sont capables de donner une extinction de voix complète. Le célèbre nosographe Sauvage rapporte le fait curieux de plusieurs voleurs de Montpellier qui avaient trouvé le moyen de rendre muets, par aphonie, ceux qu'ils voulaient dépouiller, en leur faisant boire du vin dans lequel ils faisaient infuser des plantes de stramonium. Le même fait a été ob-

servé récemment à Paris, et dans un cas à peu près analogue.

Quand l'aphonie tient à une destruction partielle du larynx, il n'y a pas de moyens assez puissants pour enlever cette affection ; mais lorsqu'elle est produite directement par les causes que nous avons rapportées, si elle ne disparaît par l'action des médicaments employés ordinairement, il est certain que le climat du midi de la France et principalement de l'Italie sera très avantageux pour en obtenir la guérison. C'est par des voyages faits dans ces contrées que les artistes, fatigués par un trop long et trop pénible exercice du chant, vont respirer un air réparateur qui leur donne encore cette voix mélodieuse, trésor admirable qu'ils avaient perdu. Ces guérisons s'obtiennent d'une part directement par l'effet de l'air italien qui va porter son action bienfaisante sur l'organe de la voix, et de l'autre, par l'influence des voyages sur le corps en général, sur le cerveau, d'où partent des filets nerveux qui, en allant aux organes de la respiration, envoient deux ramifications animer le larynx.

## Du Goître.

—

Immédiatement au-dessous du larynx, à la partie antérieure du cou, nous avons sous la peau un corps d'une forme et d'une construction glandulaires, que l'on nomme glande thyroïde.

On la trouve facilement en touchant cette partie du cou où elle est divisée en deux portions par un petit espace. A l'état normal, on ne reconnaît point, par la simple vue, la présence de cette glande ; mais lorsqu'elle devient malade, qu'elle s'hypertrophie, qu'elle grossit, elle fait au-devant du cou une saillie fort désagréable, très incommode, et qui peut même mettre en danger les jours de la personne ayant un pareil fardeau.

On attribue à beaucoup de causes la production de cette maladie ; parmi celles qu'on lui a assignées, les plus constantes et qui ne sont point révoquées en doute, sont l'habitation de certains lieux et l'usage de certaines eaux. Ainsi les lieux bas et humides où donne un soleil assez chaud, où les vents n'arrivent point facilement à cause des montagnes environnantes, sont les plus favo-

rables au développement du goître. Tous les âges peuvent en être atteints; mais l'enfance et la jeunesse y sont plus exposées. Des efforts pour lever des fardeaux, des cris et des contractions violentes des muscles, les émotions vives et les chagrins, font naître le goître. L'hérédité est la cause principale et la plus fréquente de cette infirmité, qui est en général très lente dans sa marche. Peu à peu la glande thyroïde grossit, et ce n'est que lorsqu'elle a atteint déjà un certain développement, que le malade s'en aperçoit. Ce développement peut quelquefois, au lieu de prendre sa direction vers la peau, se diriger du côté des parties profondes du cou; alors il occasionne une grande gêne dans la respiration et la déglutition. Sa dégénérescence en cancer n'est pas excessivement rare. Tous les moyens que l'on emploie contre ce mal dans les grandes villes sont à peu près de nul effet : les cas de goître y sont du reste fort rares. Dans les contrées où cette maladie est endémique, on ne réussit guère à la faire disparaître qu'en déplaçant les personnes qui désirent se faire traiter. On y a observé que les enfants porteurs de goître commençant, et que l'on envoyait dans un autre pays, y guérissaient avec les seules puissances de la nature. Il sera donc avantageux d'employer le

déplacement pour une personne porteur d'une glande thyroïde hypertrophiée, lorsqu'on voudra la délivrer de cette désagréable et quelquefois funeste incommodité. On aura soin d'éviter les pays humides. Les lieux élevés et surtout ceux des bords de la mer pourront être très salutaires pour en obtenir la résolution.

—⊛⊗⊛—

### De l'Amygdalite, esquinancie.

—

On donne le nom d'amygdalite, d'esquinancie, d'angine tonsillaire, à l'inflammation des amygdales. Ce sont deux corps d'une forme olivaire, occupant la partie latérale de l'isthme du gosier ; sans faire partie du conduit que parcourt l'air pour se rendre aux poumons, ces glandes sont toujours frappées, dans l'acte de la respiration, des gaz qui l'alimentent. Soumises ainsi aux influences atmosphériques, avec une nature spongieuse, elles sont fort souvent le siége de plusieurs maladies qui viennent, dans le plus grand nombre des cas, de l'impression du froid, surtout lorsque le corps est échauffé ou en sueur. Les enfants et les femmes, plus aptes à être atteints

d'amygdalites que les hommes, gagnent ce mal quelquefois en mettant un instant les mains dans l'eau froide, ou bien en ayant un léger refroidissement aux pieds, à la gorge, causé par l'air humide ou chargé de vapeurs irritantes. Des boissons trop chaudes, l'usage d'aliments âcres, l'abus des liqueurs, des stimulants, produisent l'angine tonsillaire.

Elle se déclare par un frisson violent, qui dure peu, pour faire place à une forte chaleur qui s'empare de tout le corps. Le pouls s'accélère. Il survient de la soif, des nausées et une céphalalgie plus ou moins forte. Puis vient une sueur abondante, accompagnée d'un brisement général de tous les membres. Le malade a de la peine à avaler; la bouche est amère et la langue est recouverte d'un enduit limoneux ou saumâtre; la luette est pendante; les amygdales en totalité ou en partie sont d'un rouge vif et tuméfiées. L'articulation des sons est pénible et parfois tout à fait impossible; enfin lorsque le gonflement de ces deux glandes est considérable, il existe souvent une très grande gêne de la respiration, et le malade éprouve de temps en temps des menaces de suffocation.

Ces accidents cèdent ordinairement aux prescriptions médicales; mais, lorsqu'une personne

en a été une fois atteinte, elle a la disposition la plus grande à en être prise de nouveau. Les maux de gorge se renouvellent de temps en temps, et enfin les amygdales ne cessent plus d'être le siége d'un travail morbide. Entre les attaques, elles restent engorgées, et cet engorgement donne à la voix un timbre rauque, guttural, qui est souvent très prononcé. Si on ne fait point attention à cet état de choses, si on ne prend aucunes précautions hygiéniques ou pharmaceutiques pour le faire disparaître, des changements plus graves surviennent sous l'influence des causes morbides qui agissent sur ces organes, tels qu'un écart de régime, un refroidissement, etc. Ces glandes deviennent le siége d'abcès, de kystes hydatiques, de dépôts calcaires. Ils changent de nature dans leur texture ; ils s'hypertrophient, ils se durcissent, et quelquefois dégénèrent en matière cancéreuse.

Le froid humide est une des causes les plus fréquentes de cette maladie et de sa tenacité. On voit dans les grandes villes et les pays bas et humides, des personnes qui ont presque toujours mal à la gorge, malgré les soins, les précautions hygiéniques qu'elles prennent et les traitements les plus rationnels auxquels elles se sont soumises. Le seul moyen qu'il y ait pour elles d'obte-

nir une guérison durable, c'est de se soustraire à ce froid humide en allant passer quelques mois dans le midi de la France ou en Italie. L'air de la mer, une fois que l'inflammation des amygdales est tombée, pourrait être favorable pour leur retour à l'état normal.



## MALADIES DU COEUR.

—

### Des Palpitations.

—

Le cœur de l'homme est un organe creux, divisé par des cloisons et des valvules nécessaires au mécanisme de la circulation, un des phénomènes les plus admirables de notre organisation. — Par une puissance inexplicable, qu'on a voulu souvent expliquer, le sang veineux revient de toutes les parties du corps au cœur, dans lequel il entre à droite au moyen de vaisseaux qui y aboutissent et sont appelés veines. De là, il se rend dans les poumons pour y subir l'action de l'air atmosphérique, puis retourne au cœur par des canaux qui s'ouvrent dans le côté gauche de cet organe. Dans le passage au milieu des pou-

mons, par l'action de l'air atmosphérique le sang a changé de nature. Avant d'y entrer il était très liquide, noir et impropre à la nutrition du corps; en les quittant il est d'un rouge brillant, très coagulable ; c'est de la chair coulante. Le cœur alors le projette avec force jusqu'aux extrémités les plus éloignées, au moyen des canaux artériels qui vont se perdre, en diminuant, au milieu des tissus. — Là, les veines naissent, se forment et reprennent le reste de ce sang artériel qui n'a point été employé à la nutrition des organes ; elles le reportent au cœur qui l'envoie vers les poumons et ainsi de suite ; de sorte que le mouvement de la circulation se fait dans un véritable cercle. — Le cœur y joue un grand rôle, en ouvrant, en dilatant ses parois pour y admettre le liquide, puis en les resserrant, en les contractant pour l'en faire sortir ; il fait pour ainsi dire les fonctions d'une pompe aspirante et foulante, sans laquelle la circulation cesserait, ainsi que la vie. Il était donc d'un grand intérêt d'étudier ce qui se passe lorsque le cœur exécute cette fonction. — L'oreille, approchée de l'endroit où il est situé, a fait reconnaître un bruit, des battements qui accompagnent toujours, à l'état de santé, ses dilatations et ses contractions. Chez les enfants, qui ont besoin que le sang artériel aille

souvent se combiner avec les organes qui augmentent et grandissent, les contractions du cœur sont plus fréquentes que chez l'homme fait, dont le corps ne s'assimile plus autant de substances nutritives. Il bat encore moins vite chez le vieillard, qui perd chaque jour de ses éléments constituants plutôt que d'en acquérir.

Dès les premiers temps de la conception jusqu'à la mort, le cœur ne cesse de remplir les fonctions entièrement nécessaires à l'entretien de la vie. — Il est soumis avec une rare délicatesse à l'influence nerveuse. On a voulu en faire le siége des passions et des affections morales, tant elles l'agitent. Un organe placé dans de telles conditions doit être très sujet aux maladies. En effet, ses affections morbides sont fréquentes et nombreuses. Mais on éprouve une grande surprise en apprenant qu'elles ont été fort longtemps méconnues, puisqu'il faut arriver jusqu'à la renaissance des sciences et des lettres pour trouver des auteurs qui en parlent. Elles ont été beaucoup étudiées depuis, et aujourd'hui on peut les placer au nombre de celles dont l'histoire laisse le moins à désirer, par suite des travaux de Corvisart, de Laënnec, de MM. Andral et Bouillaud.

Une des affections les plus communes du cœur

sont les palpitations. Ce sont des battements de cet organe, tumultueux, forts et fréquents. Ils sont *sentis* par les personnes qui en sont atteintes, tandis que ceux qui ont lieu à l'état de santé ne le sont pas. Les palpitations peuvent être quelquefois tellement violentes qu'elles ébranlent non seulement la région du cœur, mais encore tout le côté gauche de la poitrine et peuvent même s'étendre jusqu'à l'estomac. Alors on distingue à la vue les secousses que le cœur imprime aux parties qui l'avoisinent.—Il repousse brusquement la main que l'on applique sur les parois de la poitrine correspondant au lieu qu'il occupe. — Il y a souvent de l'irrégularité dans ces battements. Le bruit du cœur a plus de force pendant ces palpitations, on les entend quelquefois à distance; alors les malades les perçoivent également. Elles peuvent être accompagnées d'un bruit anormal, du bruit de soufflet, sans qu'il y ait pour cela de lésion organique. Elles sont quelquefois continues, et plus souvent venant par accès plus ou moins éloignés les uns des autres. Elles sont fréquemment accompagnées d'un malaise et d'une anxiété extrêmes.

Les palpitations, dégagées de toute espèce de lésion organique du cœur ou de sès enveloppes, reconnaissent pour cause la plus fréquente une

trop grande impressionnabilité, une faiblesse générale, une pauvreté du sang, un *état anémique, chlorotique*. Sous l'influence de ces causes premières, les plus simples émotions, les plus petites impressions, les occupations les moins fatigantes, le seul travail de la digestion, développent des palpitations.

Dans ces cas les voyages, en fortifiant le corps, en rétablissant l'équilibre dans le système circulatoire, en diminuant la sensibilité morbide, seront excellents pour détruire les palpitations. Il sera toujours prudent cependant d'y adjoindre une médication appropriée ; c'est-à-dire que l'on nourrira la personne qui en sera atteinte, principalement de viandes rôties ; elle boira du vin de Bordeaux coupé avec de l'eau ferrugineuse de Spa, de Bussang. Quant aux palpitations qui sont liées à une lésion organique du cœur, il en sera question à propos de cette lésion.

—•❋•—

### De la Cardite.

—

On appelle ainsi l'inflammation du tissu même du cœur. A l'état aigu, cette affection guérit rarement, et elle emporte promptement les malades, ou passe vite à l'état chronique. Sous cette dernière forme, cette lésion organique du cœur n'est pas facile à reconnaître sur l'homme vivant. M. le professeur Bouillaud est porté à croire qu'un état de *palpitement* continuel, plutôt que des palpitations prononcées, doit être considéré comme un des indices de cette maladie. Cette sorte d'agitation du cœur, indépendante de toute irritation aiguë ou chronique des autres viscères, augmente toutes les fois que les malades commettent le moindre excès de régime, se livrent à quelque exercice du corps un peu fatigant, ou éprouvent une émotion morale un peu vive.

La cardite chronique est une maladie fort grave, heureusement assez rare. Elle peut donner naissance à des ulcérations qui, en perforant le cœur, produisent une mort subite. Le plus souvent elle est cause de l'épaississement et de l'induration de quelques parties du cœur ;

elle produit de fausses membranes qui embarrassent la circulation du sang, et donnent lieu à l'hypertrophie, à l'anévrisme, etc. La cardite a pour cause première l'inflammation ; dans ce cas les saignées, les calmants, le régime sévère, l'abstinence, l'éloignement de toute cause excitante, sont indiqués ; les voyages, par contre, doivent être strictement défendus, parce qu'ils sont excitants et toniques.



## De l'Hypertrophie.

—

Par suite d'un travail exagéré de nutrition, le cœur augmente de poids et de volume ; de cent quatre-vingts à deux cents grammes qu'il pèse habituellement, il atteint trois cents à trois cent soixante grammes. Il est alors hypertrophié. Cette maladie, dans sa plus grande simplicité, gêne considérablement les personnes qui en sont atteintes ; plus compliquée, elle est presque toujours une cause de mort. Le cœur, en augmentant de volume, gêne les parties qui l'entourent. Les cavités et l'ouverture des conduits qui s'y rendent, peuvent être diminuées, et ainsi empêcher la libre circulation du sang. On rencontre

également des hypertrophies avec dilatation des cavités. Le travail qui se passe alors dans le cœur en change la nature. Il perd son élasticité ; ses différentes parois s'unissent, se recoquillent, deviennent fibreuses, cartilagineuses, quelquefois osseuses, et finissent par être incapables de jouer le rôle qu'elles étaient appelées à remplir. Elles se brisent et il y a mort subite.

Une personne atteinte d'hypertrophie du cœur a le pouls plein, fort et vibrant. Elle éprouve un sentiment de battement général dans toutes les artères, et plus particulièrement dans le cerveau. Elle a des vertiges, des maux de tête, des étourdissements, etc. Elle sent son cœur battre dans une étendue extraordinaire; elle étouffe. Les voyages sont toujours contraires à ces maladies, pour lesquelles on ordonne avant tout un régime sévère, un repos absolu et l'absence complète de toute émotion. Cependant M. Cruveilhier, se rappelant combien est grande la quantité de sang qui pénètre les muscles, combien la circulation qui a lieu à travers des muscles agissants, est plus considérable que celle qui se fait à travers des muscles dans l'état de repos, a pensé qu'il fallait faire faire des promenades à pied, lentes et continues, aux personnes affectées d'une hypertrophie du cœur, pour détourner

ainsi de ce dernier organe la masse du sang qui se répandrait alors dans les muscles mis en mouvement. Nous croyons aux guérisons qu'il dit avoir obtenues par ce moyen, guérisons d'hypertrophies qui avaient résisté aux saignées, aux sangsues, etc., et dont plusieurs avaient été regardées comme incurables.



### De l'Anévrisme du cœur.

—

L'anévrisme du cœur consiste dans la dilatation d'une ou de plusieurs des cavités de cet organe ; il peut y avoir dilatation avec épaisseur normale ou épaississement des parois ; le plus souvent, au contraire, la dilatation est accompagné d'amincissement des mêmes parties. Le cœur, dans cette maladie toujours fort dangereuse, peut présenter un volume considérable, s'étendre dans la poitrine, changer de forme et de direction. Il se trouve alors quelquefois porté dans une direction transversale au lieu d'avoir sa pointe simplement dirigée un peu à gauche, comme dans l'état normal.

Une personne atteinte d'un anévrisme du cœur présente les symptômes suivants : les contrac-

tions du cœur ont un son plus clair et plus bruyant que dans l'état normal ; ces contractions communiquent une faible impulsion aux parois de la poitrine. Un anévrismatique a la figure livide, terreuse ; il éprouve des étouffements, des crachements de sang. Les extrémités inférieures finissent par s'infiltrer. Lorsque l'anévrisme siége dans le ventricule droit, il y a fluctuation des veines jugulaires, ou pouls veineux. L'anévrisme du ventricule gauche produit un étouffement plus considérable, une infiltration séreuse plus marquée, des hémoptysies plus fréquentes, et une teinte livide de la face plus prononcée.

Il est démontré aujourd'hui que toute espèce de médication est incapable de guérir un anévrisme du cœur ; la seule ressource qu'il reste au malade, c'est d'éviter les causes qui pourraient l'augmenter. Tous les exercices sont funestes à cette maladie : aussi les voyages doivent être évités avec le plus grand soin, comme tout ce qui est susceptible d'exciter la circulation, les battements du cœur. L'histoire de cette maladie est remplie de faits constatant que des voyages ont occasionné l'ouverture du sac anévrismal et aussitôt la mort. Les comédiens, dont les émotions sont ordinairement vives et fréquentes, pé-

rissent anévrismatiques; nous ne citerons que Molière et Talma. Il existe un fort grand danger pour les personnes qui ont un anévrisme, ce sont les rêves pénibles. Plus que le commun des hommes elles sont sujettes à avoir des espèces de cauchemars, sous l'influence desquels la circulation s'active, le cœur bat plus promptement et plus fortement. Elles se réveillent dans une grande agitation qui leur est très funeste. Il arrive dans ces circonstances que le cœur se brise et que la mort subite arrive pendant le sommeil.



**De l'Hydropéricarde.**

—

Le cœur placé au milieu de la poitrine, la pointe dirigée un peu à gauche, est logé dans une poche sans ouverture qui peut être le siége d'une accumulation d'eau, au milieu de laquelle il exécute alors péniblement ses mouvements. Cette espèce d'hydropisie, qui ne laisse que très rarement des chances de guérison au malade, se fait remarquer par une grande difficulté de respirer au moindre mouvement, par l'impossibilité de respirer dans la position horizontale et autre-

ment qu'étant un peu penché en avant; il y a des faiblesses fréquentes; le malade accuse avoir comme le cœur noyé. Le pouls est irrégulier, petit, rare; la figure est livide, il y a un sentiment de pesanteur à la région du cœur, qui est quelquefois plus bombée que celle de l'autre côté. En appliquant la main sur cette région, on sent des battements tumultueux, obscurs, comme à travers un corps mou, ou plutôt un liquide placé entre le cœur et les parois thoraciques qui rendent là un son mat. Quand la maladie est ancienne les extrémités des membres sont œdématiés; plus rarement il existe une légère bouffissure à la partie antérieure et gauche de la poitrine; les battements se font sentir tantôt à droite, tantôt à gauche.

Lorsque l'épanchement est considérable, depuis un litre jusqu'à sept par exemple, les désordres qu'il occasionne doivent faire renoncer à tout traitement actif. Mais si l'on découvrait une hydropéricarde passive commençante, nous pensons que les promenades à pied, d'abord assez courtes, puis plus longues, seraient indiquées; les voyages eux-mêmes, si le malade se trouvait bien des promenades, pourraient être essayés. Dans le plus grand nombre des cas, l'hydropisie passive du péricarde compte au nombre de ses

causes productives une nourriture peu succulente, pas assez nourrissante, un air humide, lourd, les affections morales tristes, *dépressives*. On échappe, en voyageant, à l'action de ces causes morbides, et lorsqu'elles n'existent plus, il y a tout lieu d'espérer que leurs effets cessent également. Comme la *médication* ici indiquée doit porter à la transpiration, les personnes atteintes d'une hydropéricarde doivent se diriger dans les pays chauds; aller en Italie où elles trouveront leur guérison plutôt que partout ailleurs.

---

## CHAPITRE IX.

### MALADIES DES ORGANES CONTENUS DANS LE VENTRE.

—

#### Affections morbides de l'estomac.

—

Avant d'entrer dans le détail de ces maladies, nous allons jeter un coup-d'œil sur l'estomac et sur ses importantes fonctions. C'est dans cet organe que les aliments subissent ce grand travail qui les décompose en une substance appelée *chyme*, laquelle substance, après avoir été soumise dans les intestins à une espèce d'épuration, est absorbée sous le nom de *chyle* et portée dans le sang, pendant qu'il se dirige vers le cœur, puis aux poumons d'où il revient au cœur, approprié aux différentes parties du corps qu'il va aller nourrir. C'est donc en définitive pour former ce sang, appelé à remplacer celui qui est pris par chaque organe, que l'alimentation est nécessaire. Comme il entre dans notre constitution des solides et des fluides, nous avons besoin d'*aliments* sous ces deux formes.

Les aliments sont toutes les substances solides ou liquides qui, déposées dans l'estomac, cèdent à son action digérante et peuvent être ensuite assimilées à nos organes ; les aliments diffèrent des *médicaments* qui étant introduits dans l'appareil digestif, loin de céder à son action, le modifient ou le troublent. Les aliments sont toujours des substances végétales ou animales; les minéraux, excepté l'eau, sont trop éloignés de notre nature pour y être assimilés. Ceux qui se rencontrent dans notre organisation sont plutôt déposés au milieu de nos tissus que combinés avec eux. Un grand nombre de végétaux et la chair de beaucoup d'animaux peuvent nous servir de nourriture ; notre instinct nous éclaire dans le choix que nous devons faire à cette occasion, mais avec moins de sûreté cependant que ne le font les êtres privés de raison. Cela tient sans aucun doute à notre état de civilisation, qui nous a ainsi enlevé un puissant moyen de conservation, puisque les hommes à l'état sauvage ne mangeraient pas une substance vénéneuse. Les animaux que nous tenons en domesticité ont perdu également un peu de cet instinct. Ils prennent, dans cette condition, des aliments qu'ils refuseraient s'ils avaient conservé leur liberté. Mais l'homme civilisé porte à un

degré malheureusement beaucoup plus étendu l'incapacité de reconnaître si une chose lui est salutaire ou non. Ce n'est que par l'expérience, par des épreuves, des essais, qu'il s'en assure, et quelquefois sa santé est compromise lorsqu'il sait à quoi s'en tenir.

Nous avons parlé dans le chapitre Ier de toute l'importance des aliments pour notre organisation, nous n'y reviendrons pas ; nous dirons seulement qu'ils offrent une grande différence, selon qu'on les prend dans le règne végétal, ou que l'on se nourrit de substances animales ; ces dernières contiennent beaucoup plus de principes nourriciers, calment la faim pour plus longtemps et sous un volume beaucoup plus petit que les premiers ne pourraient le faire. Les animaux carnivores restent facilement vingt-quatre heures sans prendre de nourriture, les herbivores sont forcés de manger à tout instant pour arriver à soutenir leur vie, avec la masse de végétaux qu'ils dépensent. L'homme, par sa nature et son organisation, est omnivore ; il a besoin d'avoir ainsi une latitude immense pour son alimentation : il ne pourrait, sans inconvénient, se restreindre à une substance et même à quelques mets du même règne. Il faut qu'il prenne ces derniers dans le règne animal et le règne vé-

gétal, afin de réveiller sans cesse la sensibilité de son estomac qui, plus nerveux que robuste, est bientôt émoussé, blasé, si on lui présente toujours le même aliment. C'est pour cette raison que les mets doivent être préparés, assaisonnés de manière à le flatter par leur forme, leur odeur et leur goût. Les sens de la vue, de l'odorat et du goût ont une sympathie extraordinairement grande avec l'estomac; ils lui procurent des facultés digestives réelles. Tout le monde a été à même d'éprouver que l'on mange toujours avec appétit lorsqu'on est à une table servie avec luxe, et qu'un repas ainsi pris incommode rarement. Les hommes ont en général l'appareil digestif d'autant plus puissant, qu'on les observe plus loin des tropiques; ici, quelques fruits, un peu de fécule, avec de l'eau pour boisson, suffisent à leur nutrition. Les habitants du Nord ont un impérieux besoin d'une nourriture animale et en grande quantité; ils ne peuvent supporter l'abstinence. Un Russe périrait le troisième jour d'un régime qu'un Français, dans les mêmes conditions, supporterait une semaine, et l'Arabe, des années entières. Les hommes des extrémités polaires ont des organes digestifs qui, comme les autres parties du corps, sont privés de sensibilité et de susceptibilité; ils tolèrent vo-

lontiers des substances qui nous tueraient infailliblement ; ils boivent un litre d'esprit-de-vin, comme ils avalent la même quantité d'huile de poisson. Ainsi plus on avance des pôles vers l'équateur, plus les facultés digestives sont faibles. Plus on est sensible, impressionnable, moins on a l'estomac solide. Ces remarques font faire d'importantes réflexions sur le mode de traitement que l'on doit employer pour guérir les maladies dont cet organe est affecté, mode de traitement qui doit varier d'après la sensibilité, d'après le tempérament des malades.

Quoique les substances animales ou végétales dont l'homme se nourrit habituellement, contiennent toujours de l'eau ou des sucs aqueux, il a besoin de prendre une certaine portion de liquides qui sont destinés à entrer dans la composition de nos organes, pour remplacer la quantité que le corps perd chaque jour par les différents effets physiologiques. Ce besoin de liquides se fait sentir par un sentiment de sécheresse de la gorge, par une ardeur du gosier, auquel sentiment on a donné le nom de soif. Les boissons se prennent encore avec l'intention d'étendre les aliments dans l'estomac et d'en faciliter la digestion. Préparées de différentes manières, elles varient dans leurs vertus ; elles

sont simplement des délayants, ou plus souvent des excitants de l'estomac, de vrais toniques. Une boisson peut être un médicament ; dans ce cas, elle résiste à l'estomac et lui cause des perturbations qui le forcent à s'en débarrasser promptement. Telles sont les eaux laxatives, purgatives, etc. L'eau simple a été la première et la seule boisson de l'homme, comme elle est celle de tous les autres animaux. Mais il s'en est bientôt par art, procuré plusieurs autres qui, avec la qualité de désaltérer, possèdent, comme nous venons de le dire, celle de donner du ton et de la force à l'estomac. Tels sont le vin, la bière, le cidre, l'eau-de-vie plus ou moins étendue d'eau, etc. Des médecins naturalistes se récrient contre de pareilles inventions, contre de tels produits, en leur attribuant une très grande part dans les maux qui accablent l'humanité. Ils se fondent, dans leurs récriminations, sur ce que l'eau est la seule boisson donnée à l'homme par la nature, et que ceux qui en boivent exclusivement ne sont jamais malades. Je serais de leur avis, si l'homme était lui-même toujours dans cet état de nature première qui lui fut donné ; mais comme par suite des temps et à cause de ses mœurs, de sa civilisation, il présente de grandes différences dans sa force d'organisation

et dans ses fonctions physiologiques avec celles qu'il avait primitivement, il est tout naturel de penser qu'il a besoin d'autres boissons que celles qui, dans leur état de simplicité comme le sien, lui ont suffi dans un temps. Il est plus juste d'admettre aujourd'hui que le vin, les liqueurs alcooliques et les autres préparations fermentées qui se trouvent dans les pays civilisés sont devenus les boissons les plus naturelles aux hommes qui y habitent. Tout en étanchant la soif, elles soutiennent et fortifient leurs organes affaiblis par l'état même de civilisation, service que l'eau ne pourrait rendre. Quant à la santé des buveurs d'eau, elle n'est pas à envier. Les boissons ainsi que les aliments préparés par la mastication, se rendent par un conduit appelé œsophage dans l'estomac. Ce dernier organe, placé dans le ventre, est séparé de la poitrine par la cloison musculeuse appelée diaphragme. Il a chez l'homme la forme d'une cornemuse à deux ouvertures, l'une pour recevoir les aliments, et l'autre pour les laisser passer dans les intestins lorsqu'ils ont subi la modification digestive. Il est situé à la partie inférieure de la poitrine, à un endroit offrant ordinairement une dépression, et appelé *creux de l'estomac*, épigastre, qu'il occupe entièrement. Il s'étend un peu du côté

droit et beaucoup du côté gauche, à la même hauteur que l'épigastre. Il est en travers, ayant sa grosse extrémité, qui est arrondie, à gauche et sa petite extrémité à droite. La première, où se trouve l'orifice cardiaque par où arrivent les aliments, est un peu plus haute que celle de droite, où est l'ouverture des intestins, et que l'on appelle pylore. Ce dernier orifice est muni en dedans d'un bourrelet circulaire, que l'on appelle valvule du pylore. L'estomac, qui doit décomposer des substances très solides, n'a cependant lui-même ses parois formées que d'une membrane muqueuse, au-dessous de laquelle se trouve une petite couche de fibres charnues, puis une peau mince comme celle qui, dans certaines brûlures, recouvre les cloches. Voilà, avec un peu de tissu cellulaire, des vaisseaux sanguins et quelques filets nerveux, l'organisation des parois de cet organe important. Leur épaisseur totale réunie est de quelques millimètres. L'ampleur de ce viscère varie beaucoup. Les personnes qui mangent considérablement ont un grand estomac ; celles qui se nourrissent avec une petite quantité d'aliments, l'ont infiniment plus petit. Chez les convalescents qui ont supporté une longue diète, il est réduit à une capacité qui admettrait quelquefois à peine le

poing d'un homme ; tandis que, dans sa grandeur naturelle, normale, il pourrait contenir deux litres de liquide.

C'est dans cet organe que la digestion a lieu, sous l'influence d'un principe vital et avec un mécanisme fort compliqué. Nous sommes avertis du besoin que nous avons de prendre des aliments, par une sensation intérieure qu'on appelle *faim*. C'est un sentiment de plaisir, lorsqu'on le satisfait ; il devient une véritable douleur, quand on ne se rend point à ses instances. Cette sensation, qui porte aussi le nom d'appétit quand elle se fait modérément sentir, éclate ordinairement lorsque l'estomac est vide, lorsque les organes réclament des sucs réparateurs pour les pertes qu'ils ont faites. L'appétit varie selon les âges ; il est toujours fortement prononcé dans l'enfance et la jeunesse, époques de la vie où toutes les parties du corps prennent un grand accroissement, tout en subissant des pertes continuelles dans de nombreux et fréquents exercices. Il se conserve bien chez l'adulte ; il languit et disparaît même assez souvent chez les vieillards. Les hommes doués d'un tempérament sanguin ou bilieux ont en général un plus grand appétit et digèrent beaucoup mieux que ceux dont la constitution est lymphatique ou nerveuse. Sur

les montagnes, au milieu d'un air vif, la faim est plus impérieuse que dans les lieux bas et humides.

Aussitôt que nous avons introduit un aliment dans notre estomac, et par conséquent avant qu'il soit digéré, le sentiment de la faim cesse pour un instant et n'est plus que de l'appétit. A l'arrivée de chaque portion de substance alimentaire, cet organe se contracte et l'entoure complétement ; il se distend et se relâche seulement pour admettre les suivantes, qu'il loge ainsi jusqu'à ce que la distension soit portée aussi loin qu'elle peut aller. Par cette distension, il augmente de volume, et occupe alors une plus grande place dans le ventre ; il peut même descendre, chez les grands mangeurs, plus bas que l'ombilic. Une fois les aliments rassemblés dans l'estomac, ils y sont retenus par une valvule, que nous avons dit exister à l'ouverture qui communique avec les intestins ; et, pour sortir par l'ouverture cardiaque (par où ils sont entrés), il faudrait qu'ils remontassent contre leur propre poids ; et puis cette ouverture est pour ainsi dire effacée par suite du changement de position qu'a éprouvé ce viscère en se distendant. Ils ne peuvent donc sortir de ce côté que par des efforts difficiles, extraordinaires. De l'autre, il faut qu'ils aient

été soumis à l'acte de la chymification, avant que le pylore leur permette de pénétrer dans les intestins.

Lorsque l'estomac est rempli depuis environ une heure d'une certaine quantité d'aliments, la portion pylorique, celle qui se continue avec les intestins, se resserre et repousse les substances qui y sont vers l'autre extrémité. Cette portion de l'estomac, ainsi libre et vide par suite de sa contraction, se dilate et admet seulement la quantité d'aliments déjà chymifiés venant de l'autre extrémité ; puis elle se contracte de nouveau sur la portion qu'elle a admise, et se distend encore pour recevoir ce qui se présente chymifié. Ce mouvement de contraction et de dilatation augmente par degrés en énergie, et s'étend bientôt à tout l'estomac qui est ainsi soumis à de véritables oscillations. La décomposition des aliments commence dans l'extrémité gauche de ce viscère et à la surface du bol alimentaire qui est pénétrée d'abord par les sucs gastriques. Ainsi décomposée, la nourriture que l'on a prise présente toujours, n'importe sa nature première, une substance homogène, pultacée, grisâtre, d'une fluidité visqueuse, d'une saveur douceâtre, fade, légèrement acide : c'est le *chyme*. Lorsque, dans les mouvements d'oscillation de

l'estomac, ce chyme vient à toucher l'orifice qui va dans les intestins, la valvule que nous avons dit exister là, s'ouvre et le laisse entrer dans le canal intestinal ; si par hasard une substance non encore chymifiée venait près de cette ouverture, un instinct vital ferait aussitôt contracter la valvule qui l'empêcherait de passer, ou ce ne serait qu'après beaucoup d'essais tentés par cette substance, qu'après s'y être présentée une infinité de fois, qu'elle serait admise. Il arrive cependant que le pylore laisse passer volontiers dans le canal intestinal des substances inertes ; c'est qu'il semble reconnaître qu'il n'y a rien à en tirer. Il laisse aussi franchir rapidement ce passage aux purgatifs, aux laxatifs, aux poisons ; il paraît encore ici savoir que ces derniers sont des agents destructeurs, et qu'il est urgent pour le corps de s'en débarrasser le plus promptement possible.

Les mets d'un repas ne passent point dans les intestins selon l'ordre où ils ont été pris. Ce sont ceux qui ont cédé les premiers à l'action de l'estomac. Il s'en trouve parmi eux qui lui cèdent dès leur entrée dans ce viscère ; il peut s'en rencontrer qui lui résistent un jour, deux jours, huit jours. Richerand rapporte dans sa *Physiologie* qu'un homme employé dans une administration,

mangea du melon un dimanche à son dîner. Le dimanche suivant, étant à se promener sur un des boulevards, il fut pris d'un léger mal de cœur; il entra dans un café où, après avoir pris un verre d'eau sucrée, il rendit, par le vomissement, la portion de melon qu'il avait prise huit jours auparavant. Elle était intacte et bien la même, puisqu'il n'en avait point mangé depuis cette époque. Pendant les huit jours qu'il eut ce melon dans l'estomac, il ne manqua point d'appétit, et les digestions se firent comme à l'ordinaire ; les aliments qu'il prit passèrent par dessus cette portion de melon. Il est probable que les malaises qui suivent quelquefois un repas proviennent de la présence dans l'estomac de quelque portion de substance alimentaire qui résiste aux forces digestives.

Ainsi que nous l'avons dit, certains aliments commencent, dès leur entrée dans l'estomac, à subir la transmutation digestive; ce sont en général les substances végétales qui se conduisent ainsi ; les corps gras, surtout les plus nourrissants, sont d'une digestion plus difficile. Ainsi une tasse de bouillon, un consommé, sont plus indigestes que du pain ou du poisson cuit. Les médecins qui, dans les convalescences des irritations du tube digestif, ordonnent pour pre-

miers aliments à leurs malades des substances grasses, donnent une preuve évidente de leur ignorance ou de leur mépris des lois physiologiques. Tel convalescent digère facilement un peu de poulet, du pain, du poisson cuit dans l'eau, qui a une digestion pénible après avoir pris un *consommé*. Ce sont des règles générales, auxquelles fait exception la nature de certaines personnes qui ne peuvent faire maigre deux jours de suite sans être incommodées, soit d'une grosse toux, soit d'un dérangement d'entrailles.

Mais quel peut être l'agent de la digestion stomacale, de la chymification? Des médecins ont voulu en faire une action mécanique. Selon eux, les aliments étaient soumis à une forte trituration, devenaient une espèce d'émulsion faite dans l'estomac qui, à leurs yeux, est un véritable mortier d'apothicaire. Ils s'appuyaient sur le fait des oiseaux gallinacés dont le gésier, qui est leur estomac, fait subir aux substances alimentaires une forte pression en les digérant. Réaumur leur ayant fait avaler des tubes solides pleins de grains, les trouva entièrement brisés au sortir du gésier. Ces médecins s'appuyaient encore sur ce que l'on rencontre toujours dans l'estomac des oiseaux de petits cailloux, qui servent sans doute à effectuer la trituration. Pénétré de tels

principes, un docteur voulait faire de l'estomac un véritable moulin; un autre lui attribuait une force compressive de 700 kilogrammes. Pour détruire tout cet échafaudage, il suffit de dire que l'on voit la digestion s'opérer chez les animaux avec la plus légère compression. Après cette théorie, dite des mécaniciens, vint celle des chimistes, qui supposaient l'acte de la chymification une simple opération chimique, de l'espèce de celles qui se passent sous nos yeux dans les laboratoires, et que nous expliquons par les lois générales de la composition et de la décomposition des corps. Ces expérimentateurs ont soutenu, les uns qu'elle était une véritable putréfaction, une macération, une fermentation, une élixation, une dissolution des aliments. La chaleur et l'humidité qui règnent dans l'estomac sont, disaient quelques-uns, fort aptes à produire la putréfaction des substances qui y sont abandonnées. Il faut avouer que cette putréfaction arriverait ici plus rapidement qu'elle n'a lieu ordinairement. Ce système n'est pas soutenable. On a vu des personnes, par suite d'indisposition, de maladies, vomir leurs aliments à moitié digérés, lesquels n'avaient aucun des caractères de la putréfaction. Le célèbre *Haller* croyait à la *macération*, qui est une espèce de putréfaction et

qui ne peut être également admise, parce qu'il faut à cette opération beaucoup plus de temps pour s'opérer que n'en met ordinairement la digestion à s'effectuer.

On a voulu expliquer la chymification par une fermentation, c'est-à-dire par une réaction chimique des principes alimentaires les uns sur les autres. On a supposé alors qu'il y avait toujours dans l'estomac un reste de la digestion précédente, un *levain* qui favorisait ce travail chimique : ici encore on faisait de l'estomac un vase inerte. Mais cette manière de voir n'a pu également résister aux arguments qui lui ont été faits, et qui sont les mêmes que ceux adressés au dernier système de Spallanzani que nous allons voir un peu plus loin.

Hippocrate supposait que la digestion était une véritable *coction*, une cuisson réelle des aliments. Cette hypothèse a été soutenue depuis lui par beaucoup de médecins qui s'appuyaient sur ce que dans l'acte de la chymification la chaleur de l'estomac est augmentée, que cette chymification est plus rapide dans les animaux à sang chaud que dans ceux à sang froid, qu'elle est favorisée par une chaleur artificielle, que le froid la trouble et l'empêche d'avoir lieu. Spallanzani, qui pensait ainsi, a fait digérer des aliments à

l'estomac de morts dont il entretenait la chaleur. Comment croire à la coction des aliments dans l'estomac, sans que ce dernier organe soit attaqué? On connaît la chaleur habituelle qui est nécessaire pour cuire les substances dont nous nous nourrissons. Comment se ferait-il qu'elle épargnât, dans la digestion, le réservoir gastrique? Mais bientôt après, ce dernier observateur, peu satisfait du système d'Hippocrate, qu'il avait d'abord adopté, trouva un autre moyen d'expliquer la chymification; il l'attribua aux *sucs gastriques* seulement, et pour avoir les preuves de ce fait, il fit avaler à des animaux de petits tubes remplis d'aliments, et présentant dans leur longueur plusieurs trous par où pouvaient pénétrer ces *sucs gastriques*. Il répéta ces expériences sur lui-même. Il mit des aliments mâchés dans des tubes de bois également percés, qu'il avala; mais ces tubes lui ayant causé des douleurs, il leur substitua de petits sacs en toile remplis de la même substance que les tubes; il les retira de son estomac après qu'ils y avaient séjourné un certain temps, et il s'assura en les ouvrant que les aliments y étaient digérés, sans que ces sacs présentassent d'ouverture: ce qui prouvait, selon lui, que la digestion était l'effet d'un suc qui avait pénétré à travers les parois des

sacs. Plus tard le même physiologiste parvint à retirer de l'estomac des sucs gastriques qu'il combina avec des aliments dans un tube de verre. Il plaça ce tube sous son aisselle et l'y assujettit afin qu'il fût exposé à l'impression d'une chaleur naturelle. Il rapporte qu'au bout de douze à quinze heures les aliments soumis à cette expérience étaient changés en *chyme*. On a répété ce fait depuis Spallanzani, et il n'a pas été trouvé exact: ce n'était point une chymification qui avait eu lieu, mais bien un commencement de décomposition, et si les sucs gastriques avaient la vertu de décomposer ainsi les aliments solides, ils devraient également attaquer les parois de l'estomac.

Examen fait de tous ces systèmes, on reconnaît qu'étant fondés sur les lois générales de la chimie et de la physique, ils ne peuvent être soutenus : ils se trouvent trop souvent en contradiction avec ces lois. Tout ce qu'il est raisonnable d'admettre, c'est que dans l'acte de la chymification il y a quelque chose de tous ces systèmes. Il faut, pour qu'il ait lieu, un certain degré de chaleur dans l'estomac, une certaine quantité de suc gastrique, et que les parois de ce viscère appuient légèrement sur les aliments, en communiquant des mouvements à la masse alimentaire. Il y a

bien alors une certaine fermentation qui est favorisée par une chaleur modérée, par une coction; mais encore tous ces phénomènes n'auraient plus lieu si l'estomac cessait de recevoir la force vitale qui lui est envoyée par le cerveau. Lorsque l'on coupe sur un animal vivant les deux petits filets nerveux qui de cet organe se rendent à l'estomac pour remplir cet office, la digestion cesse aussitôt avec l'apparition de vomissements et de perturbations gastriques. On ne peut considérer ce dernier viscère comme un réservoir inerte servant à une opération chimique seulement, lorsqu'on voit qu'il ne digère pas toujours de la même manière, à tous les âges et chez toutes les personnes: une forte impression morale, une mauvaise nouvelle suffisent pour troubler une digestion. Pourquoi certains estomacs digèrent-ils promptement des aliments qui résistent habituellement longtemps au plus grand nombre, et qu'ils ne peuvent avoir aucune prise sur des substances d'une digestion reconnue très facile? Pourquoi tant de caprices, tant de changements dans leurs facultés digestives? Tout cela tient à leur vitalité qui diffère selon les individus, et dont on ne peut saisir le principe. On est ainsi réduit à connaître le mécanisme seulement dont la nature se sert pour

opérer la digestion sous une influence vitale. C'est déjà une chose fort importante pour le traitement des affections fréquentes et nombreuses dont l'estomac est atteint. Les indigestions seraient beaucoup moins nombreuses, si l'on se servait davantage de ces connaissances, qui nous mettent à même de prendre les précautions indispensables dans notre état de civilisation. On sait ainsi que chaque personne ayant une force digestive particulière, doit choisir parmi les aliments ceux qui sont d'une nature à lui convenir. Ce sont l'instinct et les essais qui la guideront dans ses appétits, et non le raisonnement et le système. Ainsi elle ne mangera point telle chose parce qu'on la dit bonne pour entretenir la santé, si son estomac n'en est point envieux. L'homme en société est dans la nécessité de se défendre de beaucoup de causes d'indigestion, provenant de son état de civilisation. Sa chaleur naturelle, physique, étant moindre par suite de son genre de vie souvent inactive, il faut qu'il ait soin de ne point prendre pendant le temps de la digestion des aliments froids, solides ou liquides, surtout s'il a des organes digestifs faibles. Nous avons vu que si la chymification n'était pas une véritable coction, elle avait du moins besoin d'une certaine chaleur pour s'opé-

rer. Il est du reste à la connaissance de tout le monde, qu'une boisson chaude facilite la digestion. C'est d'après ce même principe qu'il est fort mauvais de dîner sans feu en hiver, ou de s'exposer après son repas à une température froide. La chaleur est tellement indispensable pour la chymification, que dans une indigestion elle quitte les extrémités du corps pour se porter tout entière à l'estomac. J'ai donné des soins pendant trois ans à une dame âgée, allemande de nation, qui avait la manie de vouloir manger de ces mets pâteux que l'on fait souvent dans son pays; elle avait chaque fois qu'elle en prenait une indigestion très prononcée. Lorsque j'arrivais près d'elle, j'en mesurais la force par l'étendue que le froid occupait aux extrémités; ainsi l'indigestion était peu forte si le froid n'était monté qu'à mi-jambe; arrivé aux genoux, elle était terrible. C'est d'après ces données que je dirai, sans craindre de me tromper, qu'une personne qui a habituellement froid aux pieds possède très souvent un estomac faible et délicat.

La qualité des aliments est une source fréquente d'indigestions. Leur état de décomposition plus ou moins avancée, leur préparation avec des assaisonnements de certaine nature,

sont pour beaucoup dans la manière dont ils agissent sur l'estomac. Et si nous ne pouvons plus nous nourrir, sans préparations, des substances que la nature nous a fournies en si grande abondance, nous ne devons pas cependant arriver à les dénaturer dans ces préparations.

L'estomac, comme nous l'avons vu, opère dans l'acte de la digestion, certains mouvements assez prononcés; le bol alimentaire qu'il contient alors doit être empreint d'une suffisante quantité de sucs gastriques. On comprend qu'étant distendu outre mesure par les aliments, il peut être empêché dans ses mouvements et se trouver dans l'impossibilité de lubrifier convenablement ces aliments. C'est ainsi que s'expliquent les indigestions des hommes qui mangent trop. Tout le monde sait qu'on est exposé à avoir une indigestion, si l'on prend son repas avec beaucoup de précipitation; en allant doucement, les aliments sont plus facilement pénétrés de sucs gastriques.

## De la Gastrite.

—

On donne le nom de gastrite à l'inflammation de l'estomac ; aiguë, cette maladie réclame une médication prompte, impérieuse, dont nous ne devons point parler ici; mais fort souvent elle passe sous la forme chronique, ou bien elle débute ainsi; c'est alors que nous pouvons nous en occuper. Cette phlegmasie est rare dans l'enfance et peu fréquente chez les gens âgés. Elle tourmente les hommes dans la force de l'âge; ses causes les plus ordinaires sont les excès de table, l'usage habituel des aliments de haut goût, des mets poivrés, épicés, des viandes noires, des liqueurs spiritueuses surtout à jeun, du vin chargé d'alcool ou de beaucoup de matière colorante, l'abus du café. Les climats chauds, l'oisiveté, les passions tristes et prolongées, les travaux de cabinet et les veilles démesurées, la disparition d'une affection de la peau, d'un exutoire, y prédisposent. On reconnaît la gastrite chronique aux symptômes suivants : l'appétit est souvent d'une nature anormale, c'est-à-dire que la personne qui est affectée de cette maladie a un

appétit nul ou trop grand; elle n'a plus le sentiment de la mesure des aliments qu'elle doit prendre pour bien les digérer; ils lui occasionnent une pesanteur douloureuse à l'épigastre, qui est toujours le siége de battements extraordinaires. La digestion est souvent laborieuse, la soif se déclare, la gorge devient sèche; il y a quelquefois des nausées, des vomissements; la langue est sèche et rouge vers sa pointe et tout le long de ses bords; la tête est embarrassée, un grand penchant difficile à vaincre porte au sommeil ou plutôt à la somnolence après les repas; les battements des artères du cou et de la tête sont plus prononcés qu'à l'ordinaire, le pouls est accéléré; une chaleur âcre, une aridité de la peau fatiguent et incommodent le malade; il est forcé de se priver d'aliments très nourrissants, de vin, de liqueurs et de boissons fermentées, sous peine de voir ses accidents gastriques augmenter. Le même effet a lieu s'il éprouve un petit refroidissement, s'il se livre à quelque travail plus pénible qu'à l'ordinaire. On voit de ces gastrites chroniques persister pendant plusieurs années, malgré les traitements auxquels on soumet les malades. Lorsqu'il en arrive ainsi, il est probable que la maladie tient aux habitudes, au genre de vie de la personne qui en est atteinte,

et il est certain que le seul moyen d'arriver à une prompte guérison est d'employer le déplacement. On aura soin d'abord de ne pas tenir le malade en des voyages continuels qui le fatigueraient. On lui conseillera d'éviter les bords de la mer, les endroits trop élevés, les pays de montagnes; l'inflammation y ferait des progrès sous l'influence de l'air excitant qui règne en ces lieux. On devra l'avertir de s'éloigner des vallées basses où l'humidité a une action fâcheuse sur les organes de la digestion. Les contrées qu'il habitera seront sèches et tiendront le milieu entre la montagne et la vallée; la température y sera modérée, elle ne dépassera point celle du Languedoc et de la Provence; peut-être même la chaleur de l'été dans ces provinces serait-elle déjà difficile à supporter. J'ai donné des soins à un Espagnol, atteint d'une gastrite chronique bien caractérisée, et qui ne se trouvait bien que dans les départements du nord et du milieu de la France. Lorsqu'il voyageait dans ceux du midi, il voyait ses accidents augmenter, et il était forcé de gagner de nouveau des pays moins chauds. Mais nous devons rappeler, à cette occasion, que les contrées méridionales sont le séjour ordinaire des maladies de l'estomac; il faut donc s'éloigner de ces dernières, lorsque l'on a une gastrite

chronique. Les eaux minérales, n'importe leur nature, sont toujours contraires dans cette affection.



### De l'Embarras gastrique.

—

L'embarras gastrique est une espèce de maladie dans laquelle l'estomac ne fait que péniblement ses fonctions. Cet organe n'est, dans cette circonstance le siége d'aucune inflammation, il n'est point surexcité ; il serait plutôt dans un état qui le rapprocherait de l'atonie, sans dire que cet état pathologique reconnaisse pour cause la faiblesse. Cette affection, excessivement fréquente, consiste en un dérangement de l'appétit, avec enduit de la langue, nausées et même vomissements, pesanteur au creux de l'estomac, douleur lourde à la tête, au front principalement, lassitude dans les membres, absence de soif ordinairement, à moins que ce sentiment ne soit excité par le travail de la digestion. Cette maladie se caractérise encore par un sentiment de plénitude continuelle dans l'estomac qui contient toujours alors une plus ou moins grande quantité de matière saburrale.

Quelle est la cause productrice de cette matière? Peut-on l'attribuer à l'altération qui survient quelquefois dans les propriétés vitales des organes digestifs et sous l'influence de laquelle les assimilations sont incomplètes? Sont-elles le produit d'aliments d'un mauvais choix? Des auteurs ont prétendu que ces matières saburrales, morbides, pouvaient se former primitivement dans toutes les parties du corps et être ensuite dirigées vers les voies digestives par une action salutaire des forces vitales. Pourquoi n'en serait-il point ainsi, lorsque nous voyons la nature débarrasser notre corps des humeurs qu'il contient par une explosion de furoncles, de tubercules dont on arrête la reproduction en attirant ces humeurs dans les voies digestives par un purgatif ou un vomitif? Je pense, qu'une *matière saburrale* peut se produire dans l'estomac par une cause ou une autre, peut-être par une sécrétion extraordinaire des glandes du ventre, laquelle sécrétion transsuderait ainsi à travers les parois de l'estomac, dans lequel elle s'amasserait. J'ai donné des soins à un homme qui était assez instruit, assez attentif à observer ce qui se passait en lui, pour que je tienne compte de ce qu'il me disait, lorsqu'il avait un embarras gastrique : il m'assurait que la cause de ses malaises, de ses

mauvaises digestions, enfin de sa maladie, tenait à la présence d'une matière saburrale, d'une espèce de levain liquide qui se formait dans son estomac. Ce levain troublait d'autant plus ses repas, qu'il y était en plus grande quantité, ce qui arrivait lorsque cette personne avait été longtemps sans manger. D'après cette observation, elle prenait à toutes les heures du jour quelque peu de nourriture, avec laquelle le levain se combinait, et son dîner passait ensuite assez bien. Le matin elle souffrait beaucoup à l'estomac, jusqu'à ce qu'elle eût fait disparaître la matière saburrale qui s'était accumulée pendant la nuit. Nous trouvons l'embarras gastrique principalement dans les grandes villes, dans les lieux bas et humides où il est quelquefois endémique. Il attaque ordinairement les personnes qui se nourrissent avec des aliments décomposés ou peu propres à la réparation des pertes que le corps fait; les tempéraments lymphatiques, scrofuleux y sont plus exposés que les constitutions sanguines et nerveuses. Ces circonstances indiquent que l'embarras gastrique tient à une perturbation occasionnée par un surcroît d'humeurs qui arrivent ainsi à l'estomac, avec des caractères qui les ont fait appeler humeurs saburrales. Cette maladie se guérit par un traitement contraire à

celui qui convient à la gastrite; il est donc bien important de les distinguer l'une de l'autre. L'embarras gastrique cède à un régime qui exclut le laitage, les bouillies, les pâtes, les corps gras, les ragoûts, et qui se compose de viandes rôties, de vins de bonne qualité, mélangés avec de l'eau, enfin à un régime tonique. Les voyages qui sont de cette nature tonique peuvent être conseillés avec la certitude qu'ils seront efficaces; on pourra les faire au bord de la mer, avec quelques excursions en bateau sur cet élément, dans des pays où la température ne sera point trop chaude. Le midi de la France remplit toutes les conditions favorables pour être indiqué à une personne qui veut faire un voyage pour se délivrer d'un embarras gastrique. Les eaux de Plombières, prises sur place, peuvent aider à la guérison d'un pareil mal.



### De la Dyspepsie.

—

Lorsqu'une personne éprouve habituellement à la région de l'estomac une sensation douloureuse qui se dissipe par l'ingestion d'un peu d'aliments, lorsqu'elle ressent à l'épigastre des bat-

tements très forts, plus prononcés pendant le travail de la digestion, et qu'elle a des rapports aigres ou des flatuosités, on la dit atteinte de dyspepsie. Cette maladie succède parfois à une gastrite aiguë, mais les causes les plus fréquentes sont le racornissement de l'estomac à la suite d'une trop longue abstinence ou bien encore l'extrême développement de cet organe, comme on l'observe chez les personnes qui prennent habituellement une trop grande quantité d'aliments ; l'abus des liqueurs alcooliques, une perversion vitale de la faculté digestive. A ces causes prochaines on doit ajouter les suivantes, plus éloignées : l'habitation des lieux malsains, les grandes chaleurs de l'été, l'humidité froide, l'abus des bains ordinaires, les veilles prolongées, les longs chagrins, une constitution affaiblie par les passions, par une vie trop sédentaire, etc.

La dyspepsie tient à un état d'atonie de l'estomac ; les voyages, qui sont toniques et fortifiants, seront un excellent remède pour faire disparaître cette affection qui résiste souvent à toute espèce de médication prise chez soi. Ces voyages devront être faits dans des contrées tempérées ; les climats chauds ôtent les forces à l'estomac plutôt que de lui en procurer. Les dys-

peptiques pourront parcourir avec avantage les bords de la mer ; ils y respireront un air salutaire et propre à relever les forces digestives. Ils s'abstiendront des voyages de long cours sur les bâtiments, où l'on est privé d'aliments frais. Les viandes salées et les mets épicés dont on s'y nourrit produisent des affections gastriques, et fort souvent la dyspepsie. Les eaux de Vichy prises à leur source sont renommées pour les guérisons de cette maladie.



### Du Cancer à l'estomac.

—

Une personne atteinte d'un cancer à l'estomac éprouve dans les premiers temps de son affection une douleur sourde à l'épigastre. Cette douleur est presque continuelle, cependant plus sensible après la digestion ; elle s'étend quelquefois par une sorte d'irradiation, tantôt dans les côtés, tantôt dans tout le ventre ; elle peut se faire sentir jusque dans le dos. Il y a des vomissements de temps en temps et ordinairement le matin à jeun, d'une matière incolore, aqueuse ou filante, aigre ou insipide ; plus tard, ces vomissements sont plus fréquents, ils ont lieu dans le jour, à des

intervalles assez rapprochés. Leur nature n'est plus la même : lorsque l'estomac est vide, ce n'est que de l'eau ressemblant à une décoction de tabac ou de café ; s'il contient des aliments, c'est une partie de ceux-ci déjà empreints de cette couleur de décoction de tabac ou de café. Ces symptômes disparaissent quelquefois pendant huit jours, quinze jours, pour reparaître ensuite indéfiniment ; avec eux une grande sensibilité s'est développée à la région épigastrique ; l'on y trouve en la palpant une dureté insolite, une tumeur plus ou moins grosse. Les digestions sont définitivement incomplètes, excessivement pénibles, accompagnées de beaucoup de vents fatigants. Une portion des aliments est toujours renvoyée, une autre passe dans les intestins sans être digérée, et occasionne des coliques, etc. La réparation du corps ne se fait plus, une petite fièvre continuelle s'allume, le sommeil est rare, et le peu qui a lieu est toujours accompagné des rêves les plus terribles et les plus effrayants. La peau devient terne et jaune paille, de couleur cancéreuse ; le corps tombe dans le marasme, la figure prend ce caractère particulier qu'on exprime par le nom de *face grippée* ; la plus légère nourriture finit par procurer d'atroces douleurs, le malade se refuse à en prendre. Epuisé par la

douleur et le manque de principes réparateurs, il s'éteint en pleine connaissance. A l'autopsie des personnes mortes d'un cancer à l'estomac, on a reconnu que le mal n'occupait presque jamais toute l'étendue de ce viscère, il se bornait à un de ses points, qui était le plus souvent la portion pylorique, celle où se trouve l'ouverture qui conduit dans les intestins.

Les causes déterminantes de ce cancer sont à peu près les mêmes que celles qui occasionnent les autres maladies de l'estomac; mais pour que cette terrible affection se développe dans cet organe, il est nécessaire que le corps soit dans des conditions spéciales; il faut qu'il contienne un principe morbide, qui sans doute est dans le sang, et sous l'influence duquel l'affection de l'estomac prend le caractère cancéreux; tandis que chez une personne d'un sang privé de ce principe, il y aurait simplement une gastrite aiguë ou chronique, etc.

Le cancer de l'estomac demande un traitement très actif avec des soins de chaque jour de la part du médecin. Les voyages ne peuvent dans ce cas être indiqués.

—◎※◎—

## Des Gastralgies et Entéralgies.

—

On entend par gastralgie une affection de l'estomac, caractérisée par un trouble dans ses fonctions, sans lésion organique. Ses symptômes sont : une douleur vive, aiguë, déchirante au creux de l'estomac ; ou bien elle est sourde, obtuse, accompagnée de bâillements fréquents, d'angoisses et d'anxiété ; la langue est décolorée, souvent nette ; appétit irrégulier, désir d'aliments épicés, saveur métallique, de cuivre ; soif ordinaire, constipation, battements exagérés à l'épigastre qui est tendu, fièvre souvent nulle. Dans cette affection, certains malades ne digèrent bien que les aliments et les boissons pris très chauds ; le contraire a lieu quelquefois. Tel individu ne digère que les aliments très indigestes, et ne peut supporter ceux qui sont réputés très légers. On voit des personnes atteintes de gastralgie digérer facilement le lard salé, le jambon, et avoir une indigestion de poulet rôti. Les uns ne font bien leur digestion qu'en s'abstenant de vin et en prenant du café noir, etc.; les autres sont obligés de se priver de l'un et de l'autre.

Les gastralgies sont occasionnées par l'impression d'un froid vif, les variations brusques de l'atmosphère, les temps d'orage, les climats chauds, l'usage longtemps continué des végétaux pour unique nourriture, les chagrins, les peines de longue durée; elles peuvent être également la suite d'une maladie organique de l'estomac. Ces affections sont très communes dans les grandes villes et excessivement rares dans les campagnes. Elles s'observent plutôt dans les pays brumeux, humides, que sur les montagnes.

On a donné le nom de *pyrosis* à une forme que prend quelquefois la gastralgie, et qui consiste en une sensation de chaleur brûlante dans l'estomac qui se propage dans l'œsophage, et est suivie de l'éructation d'un liquide limpide très âcre et brûlant à la gorge. Cette sensation, extrêmement douloureuse et pénible, se fait sentir après la digestion, entre les repas; elle est fort rare dans le Midi et très commune dans le Nord.

La gastralgie s'appelle *pica malicia*, lorsqu'elle amène dans certaines circonstances une si grande perversion de l'appétit, qu'on a vu des personnes qui en étaient affectées repousser les aliments ordinaires et rechercher des substances dont on

ne fait jamais usage, et qui n'ont même aucune propriété nutritive, telles que du blanc d'Espagne, de la terre, du charbon de bois, etc. Cette maladie, assez rare chez les hommes, se voit le plus souvent chez les jeunes filles et les femmes enceintes.

On observe des gastralgies qui offrent cela d'anormal, que ceux qui en sont atteints sont poursuivis d'une faim presque continuelle, impérieuse, insatiable, qu'ils apaisent à tout instant avec un peu d'aliments : c'est *la boulimie*. Les uns n'ont que cette incommodité, ils digèrent bien tout ce qu'ils prennent; les autres ont en outre des digestions laborieuses, mais cependant moins pénibles à supporter que la douleur affreuse qu'ils éprouvent lorsqu'ils désirent manger. J'ai connu un employé au ministère de la guerre, bien constitué, d'une vie très régulière, qui à l'âge de trente ans fut atteint de boulimie simple, sans complication; il prenait matin et soir la même quantité de nourriture qu'avant son affection, les digestions étaient les mêmes. Entre ses repas il éprouvait à chaque instant un impérieux besoin de manger, qu'il satisfaisait avec de petits morceaux de pain qu'il avait la précaution de toujours porter sur lui. J'ai donné des soins, il y a deux ans, à une dame

anglaise, qui allait beaucoup dans le monde où je la rencontrais quelquefois; elle m'entretenait alors de la grande incommodité qui la forçait à tenir toujours à sa main un petit morceau de pain tout prêt à apaiser le besoin atroce de manger qui la prenait à tout instant, et qui l'eût forcée à quitter le salon si elle ne l'eût point satisfait. Cette dame avait des digestions excessivement pénibles, quoiqu'ayant naturellement un estomac excellent. La cause de ces désordres dans sa santé venait, je pense, de la nourriture trop confortable qu'elle prenait et dont elle ne pouvait se priver. Je l'ai revue l'hiver dernier, elle était allée en Angleterre, elle avait passé la saison des bains à Hombourg, puis quelques mois à Vienne; elle était guérie de sa maladie d'estomac, et n'avait pris dans ses voyages, pour tout médicament, que des pilules légèrement laxatives, composées de savon médicinal, d'aloès et de sirop de chicorée, avec lesquelles je lui avais déjà procuré quelque soulagement pendant son séjour à Paris.

Les substances pharmaceutiques sont le plus souvent sans nulle puissance contre les gastralgies. La foule des médicaments qu'on a employés contre elles, n'ayant eu aucun résultat favorable, on est réduit à en chercher la guérison dans le

régime, dans l'exercice modéré, dans le déplacement, dans les voyages ; les eaux Vichy prises à leur source, sont indiquées par les auteurs comme un bon remède contre la gastralgie.

Si cette affection succédait ou était liée à une grande débilité digestive, à un grand épuisement nerveux, à une espèce d'incapacité des organes, un séjour plus ou moins prolongé en Italie dans le royaume de Naples serait très favorable. Le malade choisirait sa station médicale sur les bords du golfe campanien, entre Portici et Torre del Annonziata, où il respirerait un air dont les vertus sont spécialement salutaires pour guérir les affections nerveuses du tube digestif.



### De l'Hémathémèse ou Vomissement de sang.

—

L'hématémèse diffère de l'hémoptysie en ce que, dans cette dernière affection, le sang que l'on rend par la bouche provient des poumons, tandis que dans la première, l'hémorrhagie vient de l'estomac. Ce dernier organe à l'intérieur est garni d'une membrane muqueuse avec de nombreux vaisseaux, qui peut être le siége

d'une exhalation sanguine, d'une rupture de quelque vaisseau ou bien d'une ulcération. Il est très important de reconnaître la source d'un vomissement de sang, c'est en général une chose très facile. L'hématémèse est précédée de nausées, de troubles dans les digestions et de pesanteur au creux de l'estomac. Dans ce dernier cas, le sang est rejeté à la suite d'efforts pour vomir; il est noir, plastique et visqueux, quelquefois fétide, mêlé avec de la bile ou d'autres substances provenant de l'estomac. Le sang de l'hémoptysie, ainsi que nous l'avons dit, sort à la suite d'une quinte de toux ; il est rouge, liquide, spumeux, inodore, et contient des bulles d'air ; il peut sortir noir et épais de la poitrine, mais c'est à la fin des hémorrhagies pulmonaires, et lorsqu'il a séjourné quelque temps dans cette cavité avant d'être rejeté.

L'hématémèse est une maladie fort grave lorsqu'elle tient à une lésion de la membrane de l'estomac; elle est moins dangereuse lorsqu'elle est le produit d'une simple exhalation ou d'un flux de sang supprimé. Nous ne voyons pas comment les voyages pourraient être ici de quelque utilité; avec lésion de l'estomac, ils seraient tout à fait contraires ; ils ne pourraient être employés que dans la convalescence qui en serait la suite;

ils donneraient de la force à un corps affaibli par le mal ; il faudrait alors que le convalescent se rendît dans un pays tempéré où il trouverait des eaux minérales toniques, comme celles de Bussang et de Forges.

---

### Maladies des intestins.

Les aliments, après avoir été transformés par l'estomac en une substance que nous avons dit s'appeler chyme, pénètrent dans les intestins. Ils entrent alors dans une portion de cet organe qui est toute différente du reste, et que l'on nomme duodénum, parce qu'elle est longue de douze pouces. Ils parcourent le tiers de cette portion intestinale sans avoir encore subi d'autre modification ; mais arrivés là, ils se combinent avec la bile qui vient du foie dans cet endroit par un petit canal. Un autre suc, appelé *pancréatique*, parce qu'il est produit par un organe que l'on désigne sous le nom de pancréas, se rend à peu près au même lieu, également par un petit canal. Le *chyme*, une fois mélangé avec ces sucs, change de nature ; peu à peu il se transforme en

un liquide blanchâtre que l'on nomme *chyle*, qui est alors en rapport avec les villosités qui se trouvent dans les intestins. Ces villosités sont de petites saillies au sommet desquelles on remarque à la loupe des ouvertures qui pompent la portion du chyle propre à aller dans le torrent de la circulation. On voit le mouvement du chyle à travers les parois de ces petits vaisseaux chylifères, qui se dirigent tous vers la colonne vertébrale, dans le bas-ventre, où ils constituent un canal appelé thoracique. Celui-ci remonte jusqu'au haut de la poitrine où il se jette dans l'angle de réunion des veines sous-clavière et jugulaire internes gauches. Le mouvement du chyle dans les petits intestins est favorisé par des oscillations qui y ont lieu, plus faibles, mais semblables à celles de l'estomac. La marche de ce liquide dans les vaisseaux chylifères et dans le canal thoracique qu'il parcourt en remontant contre les lois de la physique, a lieu à l'aide des mouvements, des secousses qui sont imprimés à ce canal par les organes voisins, et sans doute par la force vitale. Nous avons vu que l'estomac recevait du cerveau deux petits filets nerveux qui le mettaient en communication directe avec cet organe. Les intestins n'en reçoivent point, ils ne sont donc point sous la dépendance de la vo-

lonté ; ils fonctionnent bon gré malgré nous. On prétend qu'ils tiennent leur irritabilité, leur vie, par l'entremise du trisplanchnique, espèce de nerfs multiples que l'on trouve dans le ventre, et qui ont des ramifications avec ceux du cerveau. Les intestins sont sujets à plusieurs maladies, dont on comprend la gravité après avoir vu toute l'importance qu'ils ont dans l'entretien de la vie. Malheureusement, les médecins ne sont point d'accord sur le traitement à leur opposer ; les uns emploient toujours contre elles les saignées, les sangsues et les rafraîchissants : les autres croiraient tuer leurs malades en agissant ainsi ; ils ordonnent dans tous les cas des toniques, des fortifiants et des purgatifs, en proscrivant les saignées et les sangsues. Je pense qu'il y a des affections intestinales qui réclament des excitants, des toniques, et qu'il en est d'autres contre lesquelles les débilitants, les saignées, etc., agissent favorablement.

Lorsqu'à la suite d'une maladie aiguë des intestins, une personne est toujours poursuivie par une petite soif, que le ventre est un peu douloureux vers l'ombilic, surtout trois ou quatre heures après le repas, on peut dire qu'elle est atteinte d'une inflammation chronique des intestins, d'une entérite villeuse chronique. Dans

cet état, elle ne peut faire un écart de régime, prendre un peu de vin ou de café, sans voir les douleurs s'exaspérer ; si elle s'abandonne souvent aux moindres excès, les symptômes augmentent, la bouche devient sèche et la peau aride, une petite fièvre s'allume, la maladie passe à l'état aigu. Si elle reste sous la forme chronique, le ventre cesse de faire ses fonctions, il se tend et se ballonne pendant les digestions ; la fièvre augmente tous les soirs ; il y a alors un peu d'agitation, d'impatience, le pouls est petit et fréquent, le sommeil vient tard dans la nuit, et seulement après le départ de la fièvre. La durée de cette affection intestinale est ordinairement longue ; elle peut être de plusieurs années, et son pronostic est en général favorable lorsque l'on emploie les remèdes et le régime convenables. Le médecin commettrait ici une grande faute en perdant patience et en conseillant à son malade de chercher sa guérison dans les voyages. Cette forme de maladie ne ferait qu'augmenter par les secousses de la voiture et par l'excitation que tous les organes éprouvent en changeant souvent de lieu. L'air de la mer, comme le séjour à bord d'un vaisseau, l'usage de toutes les eaux minérales seraient très contraires pour le rétablissement d'une personne ainsi malade, et

ce rétablissement sera favorisé par l'habitation à la campagne, dans une contrée où le climat sera doux et sain.

De légers troubles ont lieu dans les fonctions digestives, tels que la perte de l'appétit, un dérangement d'entrailles, qui cesse et reparaît tour à tour, avec de la faiblesse et du malaise ; puis, la langue se recouvre d'un enduit blanchâtre, les aliments pèsent sur l'estomac, principalement si l'on se nourrit de farineux ; les substances excitantes sont au contraire un peu mieux supportées ; les malades ressentent des coliques sourdes, le pouls est encore petit et lent : ce sont les symptômes d'une affection intestinale qui tient du caractère de la fièvre typhoïde, laquelle se déclarerait, s'ils augmentaient d'intensité ; on verrait alors des aphthes apparaître en grand nombre dans la bouche du malade ; sa langue et ses lèvres se recouvriraient d'un enduit grisâtre et limoneux ; son haleine serait fétide ; il y aurait de fréquents rapports nidoreux et des coliques de temps en temps ; le pouls serait petit, faible et fréquent. Il se développerait quelquefois de petites sueurs, la peau serait décolorée et la faiblesse déjà grande. Ces symptômes pourraient être plus graves. La douleur du ventre deviendrait alors très vive et l'abdomen tendu et

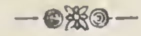
ballonné, la bouche serait toujours sèche; un enduit brunâtre et comme pulvérulent, et quelquefois une croûte noire et épaisse recouvriraient la langue; la soif se ferait sentir vivement, la figure exprimerait l'abattement avec l'empreinte d'une tristesse extrême; l'œil serait sombre, profond; le malade, tombé dans une somnolence et un délire continuels, répondrait cependant encore juste aux questions qu'on lui ferait. Arrivé là, il est obligé fort souvent de chercher ses réponses, qui lui viennent lentement et difficilement. Enfin, lorsque la fièvre typhoïde doit avoir une terminaison funeste, les accidents décrits ci-dessus s'accroissent, la figure se décompose, le malade cesse de répondre aux questions qu'on lui fait; il reste immobile sur le dos, les yeux ternes, fixes et constamment tournés en haut. La bouche, dont les bords sont comme saupoudrés d'une matière noire, demeure ouverte et exhale une odeur fétide; la chaleur abandonne les extrémités, la peau se recouvre de taches livides et violettes, elle se gangrène aux parties du corps où il y a pression continuelle, au bas des reins, aux épaules. Le malade, sans force aucune, ne pouvant plus tenir sa tête sur son oreiller, se laisse descendre au fond du lit, et l'on est obligé de le remonter souvent; son pouls

devient extrêmement faible, sa respiration s'embarrasse, et il meurt.

Beaucoup de nos affections de l'estomac et des intestins, lorsqu'elles doivent faire périr quelqu'un, prennent ce dangereux caractère. Il est assez commun même de voir des maladies de poitrine se compliquer de cette fièvre, surtout chez les femmes, les enfants, les hommes d'un tempérament lymphatique, à peau fine, très blanche, à cheveux blonds. Elle se développe plus particulièrement dans les lieux bas et humides et où il y a un air vicié ; dans les saisons modérément froides, sous l'influence d'une mauvaise alimentation, par l'effet de boissons malsaines et corrompues.

Lorsque les symptômes de cette maladie sont arrivés à un grand degré d'intensité, les voyages ne peuvent être conseillés, mais il n'en est pas de même lorsqu'ils ne font que s'annoncer par un commencement de trouble dans les fonctions digestives ; alors le changement de lieu est fort important. Comme cette affection reconnaît fréquemment pour cause une habitation insalubre, des aliments malsains, un air impur, etc., les médicaments ne peuvent empêcher l'effet de ces agents destructeurs, comme le fait un voyage. En respirant un air nouveau, le malade chasse

de son sang le principe vicié qu'il contient toujours dans le cours d'une fièvre typhoïde. Il arrive assez souvent qu'après avoir été atteint de cette maladie, une personne reste avec une grande faiblesse générale, sans beaucoup d'appétit, sans énergie et sans courage. Cet état tient à une atonie des organes en général qui ont beaucoup souffert ; ils ont besoin, pour reprendre leurs forces, de principes toniques et fortifiants, que l'on trouve toujours dans les voyages qui seraient ici entrepris dans des pays modérément chauds, où il y aurait des eaux minérales toniques et laxatives, comme à Plombières et à Lucques.



## Du Carreau.

—

Les intestins sont entourés d'une membrane connue sous le nom de péritoine, et dont plusieurs replis forment ce que l'on appelle le mésentère ; entre les deux lames qui constituent cette membrane, il existe des glandes lymphatiques qui s'engorgent, se tuméfient et donnent au ventre un volume plus gros que de coutume et une dureté anormale.

C'est le plus souvent chez les enfants que l'on observe cette maladie ; ils présentent alors, avec a grosseur et la dureté du ventre, les symptômes suivants : ils ont un appétit irrégulier, un jour ils mangent beaucoup, extraordinairement, un autre ils ne veulent rien prendre ; ils éprouvent souvent des coliques, des vomissements, des dérangements de corps ; leur peau est sèche et aride, leur figure est osseuse et leurs membres sont décharnés ; ils ont tous les soirs un mouvement de fièvre plus ou moins fort. Cette maladie, qui fait mourir un grand nombre d'enfants, est produite par des causes bien différentes, on peut dire même opposées : elle doit sa présence souvent à une nourriture trop forte, trop excitante, que les parents donnent à leurs enfants dès les premiers mois de leur existence ; ces infortunés pleurent, crient, et leurs plaintes sont interprétées par le besoin, et on les gorge sans cesse de nourriture, malgré les désordres qui ont lieu dans les fonctions digestives ; dans ce cas, leur langue est toujours sèche et la fièvre existe presque toute la journée.

Le carreau est encore produit par une mauvaise alimentation, par le lait d'une nourrice scrofuleuse ou phthisique, par suite du séjour dans un endroit sombre et obscur, comme il y

en a beaucoup dans les rues étroites des grandes villes. Les malades qui ont ainsi gagné cette affection sont rarement poursuivis par la soif, ils ont un appétit irrégulier, et peu de douleur dans le ventre ; ils sont tristes, abattus, et n'ont de la fièvre que dans les derniers temps de la maladie, lorsqu'elle doit avoir une terminaison funeste.

Dans tous les cas et quel que soit le régime particulier, spécial, que puisse réclamer chaque enfant atteint du carreau, il sera toujours de la première importance de l'envoyer à la campagne, dans une contrée bien aérée, où il pourra souvent être exposé à la bienfaisante influence des rayons solaires ; le Midi sera toujours préféré, dans ces circonstances, aux pays froids. Il est certain que si l'on transportait dans le Nord un enfant atteint du carreau ou qui en présentât seulement quelques symptômes commençants, il y serait exposé, d'une manière presque certaine, à ne pas recouvrer la santé. Cette affection est une maladie tuberculeuse, qui a beaucoup d'analogie avec la phthisie pulmonaire ; elle demande comme elle, pour sa guérison, une transpiration bien entretenue, un air pur et sec, que l'on se procure facilement dans les contrées méridionales.

## Maladies du foie.

—

Le foie est une espèce de glande d'une couleur rouge obscur mêlé de jaune, qui occupe le côté droit du ventre, au dessous des dernières côtes, au-dessus de l'estomac ; il remplit toute la partie appelée hypocondre droit, où il est suspendu par des ligaments qui l'attachent au diaphragme ; c'est l'organe sécréteur de la bile et le rendez-vous de tous les vaisseaux veineux qui, des parties inférieures du corps, se dirigent vers le cœur. La bile se rend dans l'intestin appelé duodénum par un petit canal qui s'y ouvre à peu près au tiers de sa longueur. Le foie joue un rôle immense dans les fonctions de la vie ; la bile qu'il sécrète est indispensable pour que la digestion s'opère ; elle vient, comme nous l'avons dit, se mêler au *chyme*, et ce n'est qu'après ce mélange que les substances nutritives sont soumises à la seconde digestion, puis absorbées par les vaisseaux qui en sont chargés. Le foie est sujet à beaucoup de maladies ; il est assez fréquent de voir cet organe produire des concrétions, des calculs biliaires formés ou de bile épaissie ou de cholestérine ; ils restent dans les

radicules biliaires, ou se trouvent dans la vésicule du fiel, ou bien encore s'engagent dans les conduits excréteurs qui se rendent dans les intestins. Il peut arriver qu'à cause de leur grosseur et du petit diamètre des canaux biliaires, ils demeurent engagés dans ceux-ci ; ils occasionnent alors des crampes, des coliques intolérables; ses conduits étant ainsi interceptés, la bile ne se rend plus dans les intestins ; elle s'extravase à travers les tissus et se répand par tout le corps auquel elle donne une teinte jaune, ictérique, et produit ainsi la *jaunisse*. Cette maladie peut être encore occasionnée par une inflammation, un engorgement de la portion de l'intestin où se rend le canal de la bile dont l'ouverture se trouve alors oblitérée par ce gonflement. L'ictère survient également quelquefois d'une manière presque subite à l'occasion d'un chagrin violent, d'une vive frayeur, d'un emportement de colère, d'un accès de jalousie ; on l'a vu paraître à la suite d'un coup à la tête, d'une blessure, d'une piqûre des animaux venimeux. Par l'effet de l'inflammation de l'organe même du foie, les canaux excréteurs de la bile peuvent se trouver bouchés et ne pas livrer passage à ce liquide, et en produire, par ce moyen, l'extravasation dans tout le corps.

Lorsque cette maladie arrive à la suite d'une émotion morale, c'est ordinairement dans le blanc des yeux que l'on voit les premiers signes de la présence de la bile, qui se montre ensuite peu à peu par tout le corps et sans qu'il y ait beaucoup de douleurs; quelques personnes même n'en éprouvent aucunement; mais lorsqu'elle est la suite d'une inflammation du foie, les choses ne se passent pas aussi simplement : dans les premiers jours, le malade ressent une douleur sourde dans l'hypocondre droit, s'étendant à la poitrine et souvent jusqu'à l'épaule du même côté; la langue est recouverte d'un enduit jaunâtre ou noir, quelquefois elle est tout simplement blanche; les urines sont bilieuses; il y a perte d'appétit, soif vive, avec vomissements, qu'occasionnent les boissons; chaleur à la peau, pouls plein et fréquent, constipation opiniâtre. Ces accidents persistent pendant deux ou trois jours, puis on remarque que la peau de la région du foie est plus jaune que dans les autres parties du corps; cette teinte s'étend ensuite partout sans en excepter même les ongles. Il est d'observation qu'une fois la jaunisse sortie, comme l'on dit, les douleurs diminuent considérablement; ce n'est que dans le cas où cette inflammation serait pour prendre une mauvaise

fin que les douleurs persisteraient dans toute leur vigueur.

L'habitation des pays chauds dispose d'une façon toute particulière à contracter une inflammation du foie, aiguë ou chronique : la première est assez rare dans notre climat tempéré ; la seconde, au contraire, y est assez commune ; elle s'y développe sous l'influence des chagrins, des excès de table continuels, de l'abus des liqueurs spiritueuses, etc. ; ses symptômes sont les mêmes que ceux de l'hépatite aiguë, seulement ils ont un caractère d'intensité beaucoup moins fort. Le foie, dans l'hépatite chronique, prend quelquefois un développement considérable, il peut parvenir à un volume triple de celui qu'il a habituellement, en changeant de nature dans sa texture, en passant à l'*état graisseux* avec une couleur rouge jaunâtre ou d'un blanc fauve, conservant l'empreinte du doigt et graissant le scalpel comme le ferait un morceau de beurre. Sous l'influence d'une affection chronique, notre foie éprouve cette augmentation de volume, ce changement de nature que l'on fait développer artificiellement chez certains animaux (les oies et les canards), en les nourrissant dans un endroit obscur, où ils n'ont aucun mouvement ni distractions. Le foie ainsi changé de nature ne

sécrète presque plus de bile, et les canaux qui doivent la porter dans les intestins perdent de leur calibre, ils finissent même par être peu marqués ; la digestion, qui a besoin de ce liquide pour s'opérer naturellement, est troublée et ne s'exécute qu'avec beaucoup de difficulté, puis cesse à la longue d'avoir lieu. Cette maladie entraîne encore avec elle l'inconvénient de gêner la circulation du ventre, en comprimant, en obstruant les vaisseaux sanguins qui se rendent des parties inférieures du corps dans le foie ; de là vient une cause fréquente des hydropisies ascites.

Rien n'est plus commun que de rencontrer dans le foie de l'homme des productions séparées de lui, des êtres d'une tout autre nature, des acéphalocistes, espèces de vers sans apparence de tête, d'une forme ronde, nageant dans une eau limpide que contient une poche blanche très mince. Ces animaux, en augmentant de nombre et de volume, compriment, refoulent et détruisent le foie. Ils l'enflamment et occasionnent des abcès mortels.

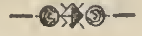
Les dégénérescences cancéreuses du foie ne sont pas rares; tantôt elles s'y développent sur un seul point, tantôt on les trouve disséminées dans toutes ses parties en petites masses cancéreuses

qui l'infectent. La personne qui est ainsi malade a le teint jaune paille, ses digestions se font mal, elle éprouve quelquefois des douleurs lancinantes ou sourdes dans le côté droit, elle maigrit et se rétablit rarement, malgré les soins les plus éclairés de la médecine.

Toutes les maladies du foie, si l'on excepte l'hépatite aiguë et l'ictère simple survenu par une cause morale, sont de longue durée et difficiles à guérir. Elles tiennent souvent à une vie sédentaire, passée dans des lieux sombres et humides, à un défaut d'exercice, au manque de mouvement nécessaire à tous les organes du ventre pour qu'ils remplissent bien leurs fonctions. Les voyages sont des remèdes excellents pour combattre les affections chroniques. Les secousses de la voiture ou du wagon, communiquées au corps favorisent le dégorgement du foie et le cours de la bile. On voit alors l'appétit augmenter et les digestions devenir plus faciles. Le grand air et les distractions agissent avec toute leur influence sur l'esprit sombre et triste des personnes qui ont le foie malade. Lorsque l'on présume que ce dernier organe est le siége d'un abcès, d'une tumeur ramollie menaçant de s'ouvrir, il est bon de s'abstenir de voyager. Les mouvements pourraient ici occasionner la déchirure de

quelque partie qui, en se détachant, occasionnerait soit une hémorrhagie, soit un épanchement de liquide dans la cavité du ventre, et la mort dans les deux cas s'ensuivrait.

Les pays chauds comme les pays froids et humides ne sont pas favorables à l'exercice des fonctions du foie. Nous avons vu que ses maladies y étaient plus fréquentes qu'ailleurs; il faut donc les éviter. La France, dans sa partie méridionale et centrale, offre pour le cas qui nous occupe de grands avantages. Sa température modérément chaude, son air sec et pur mettront le malade ictérique dans des conditions excellentes pour son rétablissement. Les eaux minérales de Vichy prises sur les lieux aideront singulièrement au retour de la santé.



## Des Fièvres périodiques, intermittentes.

—

Nous n'entendons point parler ici des fièvres continues ou intermittentes qui dépendent d'une lésion, d'un état de souffrance des organes; elles ne sont que des effets produits par des maladies et n'en sont point elles-mêmes. Nous ne nous

occupons dans cet article que des fièvres également intermittentes, qui troublent plus ou moins les fonctions de la vie sans que l'on puisse les rapporter à l'état morbide d'aucun organe, du moins en apparence. Je les ai placées ici, dans les maladies abdominales, parce que ce sont les viscères de cette cavité qui les premiers sont troublés dans leurs fonctions, lorsqu'elles persistent longtemps.

Tout accès de fièvre intermittente se partage en trois temps distincts : le premier est marqué par un refroidissement général, le second par la chaleur, et le troisième par la sueur.

Le premier accès ou stade se déclare par les symptômes suivants : bâillements, frissons, tremblement, sentiment d'un resserrement général, peau fraîche, contractée, pouls petit, fréquent, inégal ; décoloration et teinte verdâtre de la peau, lividité des ongles. La durée de cette période est d'une demi-heure à une heure, quelquefois elle se prolonge pendant cinq à six heures ; alors la peau devient violette, marbrée et même bleuâtre ; en palpant le côté gauche on trouve la rate excessivement augmentée de volume. Les malades se replient sur eux-mêmes, ils tremblent avec tant de violence que leurs dents claquent les unes contre les autres ; leur respiration est accé-

lérée et gênée. Ils sont sans forces et sans courage. Cependant le froid diminue graduellement, le tremblement cesse, et la seconde période arrive.

Alors commence un sentiment de chaleur générale; la peau se colore; le visage devient animé, la soif se déclare avec une grande anxiété et une forte agitation, qui peut aller jusqu'au délire; le pouls est fort et accéléré. Cette période persiste depuis une demi-heure jusqu'à plusieurs heures. La troisième et dernière s'annonce aussitôt par l'apparition d'une sueur abondante qui recouvre tout le corps pendant une ou deux heures, et cesse enfin pour donner place à un calme et un bien-être que ne peut trop apprécier le fébricitant; ainsi délivré de ses crises, il ne lui reste plus que de la fatigue dans les membres.

Lorsque ces accès se manifestent tous les jours on leur donne le nom de fièvre quotidienne; on appelle fièvre tierce celle dont les accès sont séparés par un jour pendant lequel il n'en existe point. La fièvre est dite quarte, lorsqu'un intervalle de deux jours sépare ses accès. S'ils reviennent à des heures différentes, mais se correspondant tous les deux jours, ils constituent une fièvre *double-tierce*; elle est *triple* lorsqu'il y a

deux accès tous les deux jours, et un seul dans le jour qui les partage. Un accès le premier, le deuxième et le quatrième jour, correspondant à un accès survenu quatre jours auparavant, constitue la fièvre *double-quarte,* etc.

On appelle pernicieuses des fièvres intermittentes dont les symptômes sont si graves et la marche si fougueuse, qu'elles se terminent souvent par la mort dans le cours de quelques accès ; le malade a la physionomie profondément altérée, il tombe dans un abattement et une faiblesse extraordinaires, ses idées se troublent, sa langue se sèche, son pouls devient petit, irrégulier, facile à déprimer. Cet ensemble de phénomènes est souvent accompagné d'une douleur des plus vives dans une partie du corps, à la tête, au cœur, dans la plèvre.

Les fièvres tremblantes, les plus simples, en se prolongeant finissent par jeter un trouble dans les fonctions du corps et détruire la santé. Les personnes qui en sont atteintes maigrissent, leur teint devient jaune, les jambes s'infiltrent, la rate reste grosse, le ventre se remplit d'eau, puis les digestions cessent d'avoir lieu, et le marasme s'empare des malades et les traîne au tombeau. Les causes les plus communes des fièvres intermittentes non pernicieuses sont les

exhalaisons marécageuses, les saisons humides après qu'il est tombé pendant longtemps une grande pluie qui a humecté profondément la terre. Ces affections sont endémiques dans les pays où l'on trouve des lacs, des marais, des mares, des étangs, comme dans les États Romains, la Sardaigne, la Toscane, l'île de Sardaigne, la Sologne, à Rochefort, aux environs de Strasbourg.

Les fièvres de cette nature sont excessivement difficiles à enlever avec le secours des médicaments, et lorsqu'on y parvient, c'est après avoir employé des remèdes énergiques, qui ont fatigué considérablement les organes. On obtiendra beaucoup plus promptement leur guérison en faisant quitter aux fébricitants la contrée où elles ont été prises; le changement de lieu seulement suffit le plus souvent pour donner ce résultat, et les médicaments, si on les emploie, agissent alors avec beaucoup plus de certitude. Les voyages sont excellents pour mettre fin à ces fièvres périodiques dont la nature est inconnue et la persistance désespérante. Les climats chauds n'offriraient pas de plus grands avantages pour arriver à leur guérison, que les régions tempérées, qui semblent encore ici devoir être indiquées; la partie centrale et méridionale de la

France jouit d'une température qui serait ici favorable.

—◎✻◎—

### De la Péritonite.

—

Le péritoine est une membrane séreuse, très mince, très blanche, translucide, qui tapisse à l'intérieur presque toute la cavité abdominale et se réfléchit sur la plus grande partie des organes qui y sont contenus ; elle forme un vaste repli flottant dans le ventre, sur la masse intestinale, qu'on appelle épiploon ; son usage principal est de sécréter une humeur limpide qui humecte sans cesse les organes du ventre, afin de les tenir lisses et de favoriser ainsi les différents mouvements auxquels ils sont soumis, et dont ils ne peuvent se passer pour remplir leurs fonctions. Le péritoine est au ventre ce que la plèvre est à la poitrine.

Parmi les maladies les plus graves qui attaquent l'homme, il faut classer celles de cette membrane : une inflammation aiguë du péritoine peut tuer une personne en quelques heures, et sa durée ordinaire dépasse rarement une quinzaine de jours; on la reconnaît aux signes sui-

vants : le ventre est peu développé, quelquefois même rétracté, douloureux à la pression, tantôt partout, tantôt en un seul point ; le malade porte sur sa figure l'expression de la souffrance ; il se tient couché sur le dos sans oser faire le plus petit mouvement ; plus tard, le ventre se soulève uniformément, se ballonne et acquiert une excessive sensibilité ; le pouls est dur, petit et fréquent ; la peau est aride et sèche ; il y a soif, maux de tête, insomnie, très souvent vomissements ; la langue est pointue, sèche et rouge ; si la maladie fait encore des progrès, le ventre se remplit d'eau et perd sa sensibilité, il devient inégal ; la face pâlit, les traits se grippent, les vomissements sont incessants, les forces baissent, et le malade couvert d'une sueur froide succombe dans une agonie ordinairement assez longue. Cette maladie n'a pas toujours une fin funeste, elle s'arrête souvent dans sa marche, à une période plus ou moins avancée, et la santé revient ; ou bien encore elle passe à l'état chronique : sous cette forme, qu'elle ait succédé à la péritonite aiguë ou, comme cela arrive fréquemment, qu'elle se soit ainsi développée insensiblement, elle exige également, à cause de sa gravité, de grands soins et des remèdes bien appropriés pour la combattre avec avantage. On la reconnaît à

une constipation et à une diarrhée qui s'alternent ; il y a des vomissements au moindre écart de régime, il se déclare une fièvre continue avec redoublements quotidiens; le ventre est sensible et tuméfié, la peau qui le recouvre est chaude et sèche, tendue, amincie; il est mat et dur; à la percussion il donne des signes d'une fluctuation ; les fonctions digestives n'ont plus lieu d'une manière satisfaisante. Cet état peut persister pendant un temps plus ou moins long. Enfin le malade est pris d'un hoquet continuel, il vomit tout ce qu'il prend, même un peu de tisane, et bientôt il succombe dans un état d'épuisement.

Les causes de la péritonite chronique sont nombreuses ; on trouve à leur tête l'habitation des lieux bas et humides, froids et malsains, les privations, un long séjour dans les prisons, une nourriture végétale insuffisante, la présence longtemps continuée d'une fièvre périodique, des coups portés sur les parois du ventre, les accouchements laborieux. Lorsque à l'état chronique cette affection n'a point encore mis le malade dans un grand degré d'épuisement de forces, il sera avantageux de le faire voyager dans des pays plus chauds que ceux qu'il habite ordinairement, et principalement en Italie où il rencontrera des eaux minérales qui lui seront utiles.

## De l'Ascite ou Hydropisie du bas-ventre.

—

On donne le nom d'ascite à une accumulation extraordinaire de sérosité dans le péritoine. La quantité de liquide ainsi épanché varie depuis quelques hectogrammes jusqu'à plusieurs kilogrammes. Ce liquide est transparent, de couleur ordinairement jaune verdâtre, quelquefois incolore comme l'eau. Lorsqu'il séjourne longtemps dans le ventre, il blanchit et lave, pour ainsi dire, toutes les parties qu'il baigne, au point de les soumettre à une espèce de macération.

La présence d'une très grande quantité de sérosité dans la cavité abdominale distend les parois du ventre et refoule les divers organes qu'il contient vers le diaphragme ; et les poumons se trouvent ainsi gênés dans leurs mouvements nécessaires pour la respiration : de là vient cette grande oppression dont sont atteints certains hydropiques, laquelle oppression diminue par une ponction aux parois du ventre, en donnant issue à une partie ou à la totalité du liquide épanché. L'oppression des hydropiques augmente lorsque ces malades sont couchés, parce que, dans cette position, le liquide refoule avec

plus d'avantage et de force les organes de la poitrine. Il y a toujours des faiblesses et des frissons : si l'on applique la main gauche sur un des côtés du ventre et que l'on frappe avec l'autre main le côté opposé, on sent un mouvement de fluctuation qui va retentir contre la main gauche.

Cette accumulation de liquide dans la cavité du ventre provient de causes différentes qui ont fait diviser l'ascite en active et en passive. La première est occasionnée par une excitation du péritoine, par une sécrétion extraordinaire de sérosité que produit cette membrane. Aux symptômes que nous avons rapportés plus haut, il se joint, dans cette forme d'ascite, de la chaleur au ventre, qui est douloureux ; il y a de la fièvre et de l'accélération dans le pouls : phénomènes morbides qui manquent dans l'ascite passive, dont les causes sont principalement un obstacle à la circulation du sang dans les vaisseaux qui vont se rendre au cœur ; un embarras dans le mouvement du sang au cœur même et dans les grosses artères des autres parties du corps produit le même effet. Le sang, stagnant ainsi dans sa marche, laisse filtrer à travers les parois de ses vaisseaux sa partie la plus liquide, dont une portion s'accumule dans le ventre.

Dans l'ascite active, ou par irritation du péri-

toine, un remède excitant, comme tout exercice, n'importe sa nature, ne ferait qu'augmenter le mal : les voyages seraient donc ici contraires; mais ils peuvent être très avantageusement employés dans les pays chauds contre les hydropisies abdominales dites passives, dont la cause tient à l'embarras dans la circulation des vaisseaux sanguins.



### De la Tympanite abdominale.

—

La distention considérable du ventre par des gaz développés dans l'estomac ou dans les intestins, ou bien enfin dans le péritoine, est une maladie à laquelle on a donné le nom de tympanite. Elle porte celui de météorisme, lorsque cette distension est modérée. Ces affections sont toujours les symptômes d'une lésion des organes contenus dans le ventre et demandent que l'on traite principalement les organes malades qui produisent la tympanite.

—◎❋◎—

### De l'Hypocondrie.

—

L'hypocondrie est une maladie fort commune qui occasionne des désordres dans les fonctions digestives. L'estomac est capricieux et le foie engorgé, les intestins sont paresseux, le ventre est tendu, ballonné et douloureux vers les hypocondres ; de là le nom d'*hypocondrie* donné à cette affection. Les facultés morales des hypocondriaques offrent également quelque chose de particulier, de bizarre, quelquefois de maladif. Les hypocondriaques ont l'humeur difficile et changeante ; ils sont plongés dans une profonde tristesse qui peut aller jusqu'au dégoût de la vie. Le tempérament nerveux et sanguin influe beaucoup sur la production de cette névrose que développent les passions orageuses, des intérêts puissants froissés, des espérances déçues, les grandes contentions d'esprit, les travaux intellectuels trop prolongés. On trouve cette affection plus particulièrement parmi les savants, les philosophes, les mathématiciens, les artistes célèbres, les grands poètes, etc. Aristote dit que tous les grands hommes de son temps étaient atteints d'hypocondrie. Les climats ont égale-

ment une action sur son développement; les voyageurs rapportent qu'elle est fort commune parmi les habitants de l'Inde, de l'Egypte, de la partie méridionale de l'Europe, du Portugal. La température élevée qui règne sur ces contrées a la vertu d'exciter l'imagination comme de troubler les fonctions digestives, et ainsi de développer cet état anormal. On ne peut attribuer à la même cause la fréquence de cette maladie chez les Anglais, qui habitent un pays froid et humide; elle est sans doute occasionnée chez eux par un long séjour que beaucoup d'hommes de cette nation font sur la mer, par les funestes catastrophes qu'un grand nombre d'entre eux éprouvent dans leur fortune, par l'abus des liqueurs excitantes et alcooliques, et par la manière de vivre des gens riches, qui est trop confortable et trop luxueuse.

Les organes du ventre sont toujours malades à peu près au même degré, à toutes les époques de la maladie; mais il n'en est pas de même des facultés morales et intellectuelles, qui à la longue finissent par se pervertir presque complétement. Un hypocondriaque, dans les premiers temps de son affection, est d'abord très minutieux dans tout ce qu'il fait; il porte toutes les choses à l'extrême et ne veut point tenir

compte de ce qui doit modifier des principes, occasionner des exceptions à des règles. Il fixe et arrête, par une décision sans appel, le temps qu'il doit consacrer au travail, au repos, à la distraction, sans varier d'une minute ; il prend chaque jour les mêmes précautions, les mêmes soins pour sa santé, puis tout d'un coup il ne fait plus rien avec ordre, ou plutôt il vit dans un désordre d'idées avec lequel il ne peut se livrer au travail. Cela tient à ce que l'hypocondrie a des temps de paroxysme pendant lesquels le malade est plus souffrant de corps, et plus singulier et plus dérangé du côté de l'esprit.

On attribue à cette maladie la disposition de Jacques I[er], roi d'Angleterre, qui se trouvait mal à l'aspect d'une épée. On a encore supposé qu'il en était ainsi du fait de ce lord qui avait une grande horreur des araignées et qui, surpris par la vue d'un de ces insectes, mit la main sur la garde de son épée comme pour se préparer au combat. On cite encore une infinité de traits ressemblant à de la folie, observés chez des hommes qui ont donné des signes d'hypocondrie ; je pense qu'il serait plus juste de classer ces malades parmi les aliénés que parmi les hypocondriaques. Le fou d'Athènes, qui regardait tous les vaisseaux du Pirée comme sa propriété,

n'était pas seulement atteint d'hypocondrie. Il en est de même de ce médecin dont parle Louyer-Villermé, qui pendant ses études comptait jusqu'à sept maladies mortelles dont il se croyait atteint. Il y a cependant des cas d'hypocondrie avec un mélange réel de folie, et qui ne cèdent qu'au traitement approprié aux hypocondriaques. En guérissant le corps on guérit l'esprit.

Les voyages agiront toujours dans l'hypocondrie. Ils guériront les malades dont les fonctions digestives sont troublées, dont les flancs et les hypocondres sont tendus de temps en temps, dont le ventre ne fait pas ses fonctions, dont l'humeur, le caractère, les habitudes sont devenus singuliers, bizarres. L'on trouvera parmi eux un homme de grande naissance, jeune encore, qui reste sombre et soucieux chez lui où il souffre de n'être point en évidence dans les affaires du gouvernement; c'est un savant qui végète sur les livres, rêvant sans cesse à avoir une entreprise scientifique ; c'est un compositeur qui est dans le découragement, parce qu'on ne lui donne pas le plus petit poème à mettre en musique ; c'est un peintre qui ne peut supporter sans souffrir que ses talents soient méconnus ; c'est un avocat qui, se sentant cette vertu et cette facilité

d'élocution voulues pour réussir dans le temple de la discorde, est consterné que les plaideurs ne mettent point à profit les qualités précieuses qu'il tient à leur disposition ; ce sont des courtisans déchus de leurs faveurs, des fonctionnaires destitués, ou que les infirmités ou l'âge ont forcés de prendre une retraite dans laquelle leur santé s'est ainsi dérangée ; ce sont des négocians, des marchands qui ont cru trouver le bonheur en quittant les affaires, et sont allés ainsi au-devant des indispositions et des maladies.

Nous avons dit que les climats chauds favorisaient le développement de l'hypocondrie, il sera donc prudent que les personnes qui y ont une disposition ou qui en sont atteintes évitent ces contrées; la France, l'Allemagne et le nord de l'Italie peuvent être indiqués comme étant très aptes à occuper l'imagination des hypocondriaques, qui y trouveront en même temps tous les soins et tous les remèdes nécessaires à leur état. Les belles et nombreuses réunions qui y ont lieu, chaque année, à l'époque des beaux jours, aux eaux minérales, pourront les distraire avec succès, et favoriser leur retour à la santé.

## Maladies de la Rate.

—

La rate est un organe situé au-dessous des dernières côtes gauches, dans l'hypocondre de ce même côté; elle est d'un tissu spongieux, mollasse, pénétré par un grand nombre de vaisseaux et de nerfs; sa couleur est d'un rouge brun, un peu livide; sa grosseur varie selon les individus ; elle pèse à peu près deux cent cinquante grammes. Il paraît démontré que la fonction de ce viscère est de servir de réservoir au sang veineux, dans les cas où ce liquide est fortement refoulé vers les organes intérieurs, comme cela arrive, par exemple, dans la course et dans le frisson des fièvres intermittentes.

La rate est susceptible de s'enflammer, d'être le siége d'abcès, de devenir squirrheuse, de contenir des hydatides, des tubercules ; mais son affection la plus fréquente est l'engorgement : son tissu, composé presque en entier d'une infinité de petites aéroles, que remplit plus ou moins exactement le sang, selon son affluence, en favorise singulièrement le développement. Cet engorgement donne lieu de son côté à un accident très fréquent de la rate, qui est la déchirure de

son tissu, et d'où peut venir une hémorragie mortelle. Le médecin Portal rapporte qu'une femme qui avait eu une fièvre chronique et dont la rate était devenue volumineuse, reçut de son mari six coups de canne sur le côté gauche et qu'elle mourut une heure après. A l'ouverture de son corps on trouva la rate brisée au milieu d'un épanchement d'un sang noirâtre. Un enfant de quatre ans reçoit en jouant un coup de balle dans l'hypocondre gauche et meurt en vingt-quatre heures. On ne voit rien à l'extérieur ; on trouve à l'intérieur beaucoup de sang dans le ventre ; la rate, très volumineuse, est rompue en T. La grande affluence du sang dans cet organe peut seule, par excès d'engorgement de son tissu, occasionner la rupture de celui-ci et déterminer ainsi une mort subite. C'est par ces ruptures que périssent un grand nombre des malheureux habitants des marais Pontins où règnent endémiquement les fièvres périodiques.

L'égale répartition du sang dans les parties inférieures du corps est indispensable à la santé. La rate, en devenant le siége d'une congestion sanguine, s'oppose à cet ordre de choses, et devient ainsi une cause de maladie; il est donc encore important, sous ce rapport, d'y porter remède. On reconnaît un engorgement de

la rate à une douleur pesante dans le côté gauche qui est gonflé et tendu. Lorsqu'on l'explore, on trouve que la rate s'étend dans un rayon beaucoup plus grand que celui qu'elle occupe ordinairement, et dépasse même quelquefois les fausses côtes. Les personnes porteurs d'une rate engorgée éprouvent un sentiment d'oppression après leur repas et une grande douleur au creux de l'estomac, qui se trouve ainsi comprimé. Le foie lui-même est quelquefois gêné, de manière que la bile, ne pouvant circuler dans les canaux, s'extravase dans les tissus et occasionne le jaunisse. C'est à la suite de ces engorgements répétés de la rate, que son inflammation chronique, ses dégénérescences arrivent et favorisent sa déchirure. Ces maladies sont excessivement rebelles à l'action des médicaments : elles tiennent un peu, sous certains rapports, de la nature des fièvres intermittentes, qu'elles accompagnent fort souvent et qu'elles produisent même, au rapport de quelques médecins qui réunissent une grande science à une longue pratique clinique. Il est certain que c'est dans les pays où règnent habituellement les fièvres tremblantes, que l'on trouve le plus souvent les affections spléniques. Pour guérir celles-ci, nous pensons que les voyages sur terre, les excursions

à pied sont très favorables. En quittant le pays, qui peut être pour beaucoup dans leur apparition, le malade s'éloigne d'une fâcheuse influence, et trouve ailleurs tous les avantages que le changement de lieu procure à notre corps. Une personne atteinte d'une affection de la rate est, comme tous ceux qui ont quelque maladie des autres organes du ventre, triste, sombre et d'une humeur chagrine. Les distractions nombreuses que l'on éprouve en voyageant feront également beaucoup à son esprit ; elles lui donneront de nouveau un caractère de gaîté et de satisfaction, attribut habituel de la santé. Les eaux minérales de Vichy, de Plombières, de Balaruc, seront de puissants auxiliaires pour arriver au dégorgement de la rate, seul ou compliqué d'autres maladies chroniques.



### Maladies du Pancréas.

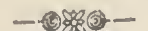
—

Nous avons entre l'estomac et la colonne vertébrale, sur laquelle il se moule, un organe d'une nature glanduleuse, long d'environ quinze à seize centimètres, large de sept à huit centi-

mètres, et dont l'épaisseur est d'à peu près quatre à cinq centimètres. Ce corps placé transversalement est parcouru dans sa longueur par un canal qui est d'abord petit à sa naissance dans l'extrémité gauche, et qui augmente de calibre en arrivant à l'extrémité droite. Là ce canal se dirige vers l'intestin duodénum, dans lequel il s'ouvre à la distance de sept à huit centimètres du pylore. Il est chargé d'aller déposer dans cet intestin un liquide appelé suc pancréatique, presque entièrement analogue à la salive et dont l'usage est de faciliter l'opération de la seconde digestion, la chylification. Les symptômes qui indiquent les maladies aiguës du pancréas ne sont point connus. C'est le plus souvent, après la mort des personnes qui en étaient affectées, que l'on en a trouvé les preuves. On n'est pas beaucoup plus avancé pour ses affections chroniques, qui peuvent être en grand nombre, et dont les plus communes sont l'atrophie, l'hypertrophie, le ramollissement, l'induration, le squirrhe, le cancer ulcéré. Il est probable que l'on restera encore longtemps dans l'ignorance des symptômes qui indiquent ses maladies. Sa position profonde, son volume peu considérable, le manque de sensibilité dont il paraît atteint, empêchent de saisir les désordres dont il est le siége. Il est entouré de

plusieurs organes importants très susceptibles de douleurs qui masquent celles qu'il serait capable d'avoir ; mais la cause la plus puissante de cette ignorance vient de ce qu'il n'est point nécessaire à la vie. On a vu des hommes jouissant d'une excellente santé, et qui n'avaient plus de pancréas.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il existe une douleur continuelle, sourde et profonde au creux de l'estomac, augmentant par la pression, par l'ingestion des aliments, plus forte lorsque la personne qui souffre est couchée sur le dos, que si elle se tient sur un des côtés, il y a lieu de croire que le pancréas est le siége du mal. Le peu de sensibilité dont il jouit fait juger que dans le traitement de ses affections chroniques, une médication tonique et excitante est indiquée ; nous pensons donc que les voyages, qui sont excitants et toniques, pourraient être utiles pour leur guérison.



### Maladies des Reins.

—

Les reins sont deux glandes situées dans la cavité du ventre, sur les côtés de la colonne

vertébrale, au-devant des dernières côtes. Ils sont plongés là dans une masse de graisse. Le rein gauche est placé un peu plus haut que le droit. Quelquefois il n'y a qu'un seul rein ; d'autres fois il y en a trois. Ces organes ont la forme d'un haricot, et tiennent une position verticale. Leur organisation se compose principalement de deux substances, l'une superficielle, peu consistante, épaisse de trois ou quatre millimètres, appelée corticale, et qui reçoit presque en totalité les ramifications de l'artère rénale, laquelle artère apporte le sang au rein. La substance moyenne, plus dense, plus solide que la précédente, est formée d'une grande quantité de petits tubes, qui sont chargés de recueillir le sang changé en urine, en passant dans la substance corticale. Ces petits vaisseaux se réunissent, et finissent par former un canal membraneux, de la grosseur d'une plume à écrire, qui part de chacun des reins, et va s'ouvrir dans la vessie, après avoir rampé dans l'étendue de trois centimètres entre ses parois. Ces canaux portent le nom d'urétères. Le sang de l'artère rénale, arrivé aux ramifications dernières de cette artère, est saisi par les radicules de la glande du rein, et est élaboré, changé en uriné dans le plus court espace de temps que l'on puisse supposer, ins-

tantanément. On ne peut expliquer cette action par les lois de la physique ni par celles de la chimie ; elle est donc essentiellement vitale. Cette sécrétion urinaire se fait, à l'état de santé, d'une manière continue. L'urine arrive et tombe sans interruption dans la vessie par les urétères. Un phénomène très remarquable dans cette fonction, est la célérité avec laquelle certaines boissons passent de l'estomac dans la vessie. Telles sont les eaux minérales gazeuses, les boissons légèrement acidulées, etc. A peine en a-t-on bu un verre que, dans certaines circonstances principalement, il donne des signes de sa présence dans le réservoir de l'urine. Il est impossible d'admettre que, pour arriver ainsi, ce liquide suive la route ordinaire, c'est-à-dire qu'après avoir été soumis, dans l'estomac, à l'acte de la chymification, il passe dans les intestins, où il est pris par les vaisseaux chylifères qui le portent dans le torrent de la circulation, d'où il se rend aux reins, de là dans les urétères, puis dans la vessie.

Les reins sont chargés d'un acte très compliqué et fort important dans la vie ; leurs maladies doivent donc être très sérieuses et très fréquentes. Une des plus communes est la néphrite, ou inflammation du rein.

## De la Néphrite.

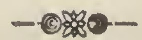
—

Cette affection peut attaquer tous les âges ; cependant elle est plus fréquente chez les adultes que chez les vieillards et les enfants. Les goutteux et les rhumatisans en sont souvent atteints. Assez rare dans les pays chauds, elle est très commune dans les contrées d'une température froide et humide, comme l'Angleterre et la Hollande. Dans ces derniers pays, la sécrétion de la peau n'est pas abondante ; on y transpire peu, et les sécrétions urinaires au contraire y sont très fortes. Alors les reins, par ce grand travail, s'irritent et se fatiguent ; ensuite l'abus que l'on fait principalement dans les deux pays que nous avons cités, des liqueurs alcooliques, de la bière et du thé, sont bien de nature à aider le développement de ces affections. Dans le Midi, où les peuples ne boivent presque que de l'eau, et où les sécrétions de la peau sont très abondantes, celle des reins devient excessivement petite et peu fatigante pour ces organes chargés de l'exécuter. La cause la plus fréquente de la néphrite est la cessation brusque d'une grande transpiration. On reconnaît cette maladie par un frisson

violent qui ouvre la série des souffrances ; puis une douleur vive, aiguë, lancinante, ou bien gravative et profonde, se fait sentir dans la région lombaire, d'un seul ou de deux côtés de la colonne vertébrale, selon qu'un des reins ou tous les deux sont malades. La pression, le mouvement, la toux, l'éternuement, le rire, les grandes inspirations, toutes les secousses augmentent cette douleur. L'urine est rare et rouge, quelquefois sanguinolente, et se supprime entièrement lorsque les deux reins sont enflammés. Si le mal est porté au plus haut degré de sa violence, la jambe du côté malade se rétracte ; il y a des vomissements, un sentiment de constriction à l'épigastre, de la soif ; la langue est sèche, le pouls est dur et petit ; la peau est aride ou couverte d'une sueur froide. La respiration est gênée ; le malade est souvent tourmenté par un hoquet continuel.

Les symptômes de la néphrite chronique sont les mêmes que ceux de la néphrite aiguë, seulement à un degré moins intense. Ils apparaissent de temps en temps sous l'influence des excès, des refroidissements et par l'effet d'émotions morales vives. A l'état chronique, cette maladie est très rebelle aux médicaments qu'on emploie pour l'enlever ; parfois elle se termine par

suppuration, par atrophie ou par dégénérescence de l'organe malade. Pendant la durée de tous ces travaux destructeurs, l'homme chez qui ils ont lieu, ennuyé de souffrir, perd courage et tombe assez souvent dans un désespoir qui aide considérablement à le conduire à la mort. Lorsque la maladie n'est point trop avancée, lorsque les mouvements sont encore supportés, l'on peut conseiller à une personne atteinte de ces affections de quitter son pays s'il est froid et humide, pour aller habiter un climat plus sec et plus chaud où la peau en faisant, pour ainsi dire, par sa grande transpiration, les fonctions des reins, aidera ceux-ci à reprendre leur état normal.



### De la Gravelle.

—

On donne le nom de gravelle à une maladie des reins dans laquelle l'urine, en se formant, donne naissance à de petits graviers, à de petites pierres d'une couleur rougeâtre, blanche ou jaune, qui sortent des reins par les urétères, arrivent dans la vessie, etc. Cette affection, souvent cruelle, reconnaît pour cause l'hérédité, la

vieillesse, le défaut d'exercice du corps, l'usage de boire peu, l'habitude de rester longtemps au lit couché sur le dos, l'inaction. Elle s'observe souvent chez les hommes trop gras.

Dans la vieillesse la température du corps baisse, et les sels que l'urine alors plus froide tient en dissolution, se précipitent plus facilement. Le défaut d'exercice du corps permet à l'urine de séjourner dans ses conduits excréteurs et d'y former des dépôts. L'usage immodéré des fruits et des légumes peut aussi produire la gravelle. Dans le *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques*, le docteur Magendie rapporte l'histoire d'un homme atteint de la gravelle, et qui a guéri en maigrissant à la suite d'un chagrin que lui avait occasionné la perte de sa fortune. — Cet homme ayant été heureux dans de nouvelles spéculations, devint encore une fois riche gros et graveleux; ruiné de nouveau, il maigrit également et fut encore délivré de la gravelle. Le trop grand embonpoint produit donc cette maladie.

Les climats, de leur côté, influent beaucoup sur la production de la gravelle. Les pays tempérés, les lieux bas et humides fournissent beaucoup de ces maladies. La Hollande, l'Angleterre et la France en contiennent plus que la Suède et

la Russie. On en trouve très peu en Afrique et en Asie. Les affections morales tristes peuvent également donner lieu à cette infirmité, qui disparaît quelquefois sous l'influence du retour de la joie et de la gaîté.

La gravelle se rencontre bénigne, sans douleurs, mais le plus souvent elle est accompagnée de coliques atroces qu'occasionnent les petits graviers en éraillant dans leur passage les aréoles des reins ou les parois des urétères. Si le malade vient à se remuer, il sent dans la région des lombes des douleurs lancinantes et brûlantes qui laissent peu d'intervalles. L'hypocondre du côté correspondant au rein affecté est tendu et sensible au toucher, le malade rend du sang, étant aux prises avec de cruelles souffrances. C'est ordinairement par accès de deux, trois ou quatre jours, que ces phénomènes paraissent, c'est-à-dire pendant tout le temps que les graviers mettent à arriver des reins dans la vessie. Malgré les études nombreuses dont la gravelle a été le sujet, il arrive très souvent qu'elle résiste aux médications qui semblent le mieux appropriées, et qu'elle disparaît tout simplement par le séjour à la campagne, par un changement dans les habitudes, les occupations, les affections morales. On doit donc chercher à arriver à leur guérison en em-

ployant ces mêmes moyens, mais on ne peut mettre ici en usage les voyages continuels qui occasionneraient un surcroît de maladie dans les reins et les urétères. Les voyages sur mer ont l'inconvénient de forcer les personnes qui sont embarquées à vivre d'un régime tout à fait contraire à cette affection ; il faut donc s'en tenir à un séjour à la campagne, dans un pays modérément chaud, comme le midi de la France.



### De la Pierre.

—

Il arrive très souvent que les graviers qui ont cheminé des reins dans la vessie, y augmentent de volume, en prenant sur eux des substances qui s'y attachent, et deviennent ainsi assez gros pour ne pouvoir plus sortir par les voies naturelles. Une personne qui a le malheur d'avoir ainsi une pierre dans la vessie éprouve de grandes douleurs lorsque ce calcul est mis en mouvement, ce qui arrive toujours quand le malade va en voiture, en wagon ou à cheval. Le seul exercice que puisse prendre un calculeux est la promenade à pied, de courte durée et sur un ter-

rain uni. Les voyages doivent lui être proscrits comme lui étant très funestes.



### Du Diabète sucré et non sucré.

—

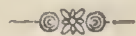
Les reins, au milieu des affections dont ils sont atteints, en présentent une assez extraordinaire, cependant fort commune et en général dangereuse, qui consiste dans une production immodérée d'urine. Elle porte le nom de *diabète* lorsque ce liquide a ses qualités ordinaires, et de *diabète* sucré, lorsque l'on trouve dans sa composition une plus ou moins grande quantité de sucre. Cette sécrétion immodérée d'urine épuise les malades, et l'on peut dire dans certains cas qu'ils s'en vont en eau sucrée. On rapporte l'histoire d'un homme qui rendait deux cents litres d'urine par vingt-quatre heures. Vauquelin a trouvé que celles rendues par une femme atteinte de ce mal étaient composées, sur huit livres, d'une livre de sucre.

Les personnes atteintes de diabète sucré ou non sucré sont poursuivies par une soif inextinguible; elles ont la bouche sèche, des douleurs se font sentir continuellement à la région des reins;

l'estomac et les intestins font mal leurs fonctions. Lorsque cet état morbide se prolonge pendant un temps considérable, il compromet l'existence des malades. Epuisés par les pertes énormes qu'ils font ainsi, ils maigrissent et se fondent pour ainsi dire ; tristes et abattus, ils tombent dans une fièvre lente qui les consume.

Le diabète, lorsqu'il n'est pas trop prononcé, peut n'être qu'une incommodité et laisser vivre longtemps les personnes qui en sont atteintes, pourvu qu'elles suivent un régime très sévère et qu'elles évitent les causes qui excitent les maladies en général. Il est impossible de comprendre comment ce phénomène morbide peut s'opérer en nous ; il échappe à toutes les théories que l'on peut admettre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le diabète sucré ou non sucré est le résultat d'une affection morbide des reins, que ce n'est que lorsque ces organes donnent des signes de souffrance qu'on le voit paraître. En quoi consiste cet état morbide, est-ce une inflammation, une asthénie de ces organes ? Tout ce qu'on peut répondre, c'est qu'il y a un surcroît d'activité de fonction qui rend la maladie d'autant plus grave que cette activité est plus augmentée ; il faut donc agir de manière à diminuer cette sécrétion. Comme cette maladie attaque principalement les

personnes grasses à tempérament lymphatique, l'usage d'une alimentation animale plutôt que végétale doit être indiquée. Les médicaments que l'on a administrés en pareil cas n'ont pas eu beaucoup de résultats favorables. L'obscurité qui existe sur la nature de ce désordre en est la cause. Le raisonnement indique que le moyen le plus rationnel pour y arriver est d'augmenter la sécrétion de la peau, puisque l'on sait que celle-ci augmentant, celle des reins diminue. C'est un révulsif fourni par la nature. L'habitation des pays chauds doit donc être recherchée par les diabétiques.



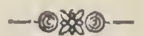
## De la Cystite (catarrhe vésical).

—

La cystite est l'inflammation de la vessie. Sous forme aiguë, elle réclame une prompte et active médication, dans laquelle les voyages ne peuvent être compris ; il n'en est pas de même de l'état chronique. La cystite reconnaît, parmi ses causes générales, la transition subite du chaud au froid, le passage des contrées équatoriales dans les pays septentrionaux, la suppression d'un exutoire dans l'âge avancé, la disparition subite

d'une dartre ou de quelque autre affection de la peau. On l'observe plus fréquemment dans les climats froids et humides que dans le Midi. Les malades qui en sont atteints éprouvent une vive douleur au bas-ventre, ils ont de fréquents besoins d'uriner qu'ils ne peuvent satisfaire. Ces envies reviennent par accès, pendant lesquels ils sont dans un véritable désespoir; ils ressentent au bas-ventre, qui est tendu et ballonné, une douleur excessive; il y a un ténesme vésical qu'il est impossible de supporter sans plaintes, sans gémissements, qui sont quelquefois remplacés par le délire ou un assoupissement profond ; le pouls est dur, petit et fréquent; lorsqu'il y a rétention d'urine, une odeur urineuse se fait sentir par tout le corps du malade, qui est recouvert d'une sueur froide: tels sont les principaux symptômes de la cystite aiguë. Ceux de la cystite chronique sont très différents, les malades souffrent peu, à peine ressentent-ils quelques douleurs; leurs urines sont troubles et glaireuses, blancheâtres ou jaunâtres. La température a une grande action sur cette maladie, dont les symptômes morbides diminuent sensiblement pendant les jours où il fait beau, pour devenir plus prononcés aussitôt que la température baisse et que le ciel cesse d'être sans nuages et sans vent. D'a-

près cette dernière observation, il y a tout lieu de penser que l'habitation dans un pays modérément chaud, où le ciel est habituellement pur, serait favorable aux personnes atteintes de cystite chronique. Le changement de lieu fréquent leur serait défavorable, à cause des mouvements répétés qui seraient alors imprimés à la vessie et qui la fatigueraient.



**Maladies de l'Utérus.**

—

Cet organe, composé de fibres extensibles et d'un grand nombre de vaisseaux sanguins, chargé souvent de fonctions pénibles, doit être nécessairement sujet à de nombreuses et fréquentes maladies. En effet, nous le voyons atteint d'inflammations aiguës et chroniques ; il devient souvent engorgé de sang et d'humeurs ; ses hémorragies sont nombreuses. Flottant dans le ventre, où il est soutenu par quelques faibles membranes, il est sujet à se déplacer, à s'abaisser, à se porter en avant, en arrière, et à gêner les fonctions des organes voisins. Le squirrhe et le cancer de l'utérus sont des maladies très com-

munes. Chargé, chez les jeunes femmes, de débarrasser périodiquement l'économie de la surabondance de sang qui est réservée à l'enfant en cas de grossesse, il devient la cause de grandes perturbations dans la santé lorsqu'il ne s'acquitte pas de cette importante fonction. A la suite des couches, il peut être pris d'inflammation qui, s'étendant au péritoine, occasionne la métro-péritonite ou fièvre puerpérale. Doué d'une grande susceptibilité nerveuse, il est souvent affecté de névroses, assez fortes pour troubler la raison, comme dans l'hystérie, dont nous parlerons plus loin. Il est impossible de trouver dans la constitution de la femme un organe aussi fréquemment malade. Les causes de ses maladies sont excessivement nombreuses, et nous voyons qu'elles tiennent souvent à l'hérédité, à la civilisation, au genre de vie et aux habitudes. La forte compression qu'exercent sur le ventre certains habillements, l'usage immodéré des bains, les nuits passées aux bals et dans les réunions, le défaut d'exercice à pied, l'habitude d'aller en voiture, l'habitation dans un appartement dont on n'a pas soin de faire souvent renouveler l'air, etc., sont autant de sujets capables de faire perdre à l'utérus son état normal. Je dois ajouter encore l'usage du café au lait pour déjeuner; il n'y a rien

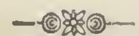
au monde de plus apte à donner une maladie chronique de l'utérus, que ce mélange, surtout lorsqu'à lui seul il fait le déjeuner d'une femme ; et une des preuves certaines à l'appui de cette observation, c'est qu'il est impossible de guérir une personne atteinte de la plus simple affection utérine, pendant le temps qu'elle fait usage de cet aliment.

Les maladies de l'utérus attaquent principalement les femmes des grandes villes, sans distinction de rang et de fortune. On les trouve en beaucoup moins grand nombre dans les petites villes et les villages. Mais les affections utérines (à moins qu'elles ne soient le résultat d'un accident, d'un enfantement laborieux) sont pour la plupart inconnues des femmes qui habitent les bords de la mer.

D'après ces données, la première indication à suivre pour une personne atteinte d'une maladie de l'utérus, est de rechercher les endroits où ce genre de maux ne peut exister. Elle doit se rendre au bord de la mer où un séjour plus ou moins long, selon la gravité de son état, lui procurera la santé.

Les eaux minérales ferrugineuses de Spa, de Forges, de Pyrmont, ont été vantées comme très utiles dans le traitement des maladies des fem-

mes. Elles peuvent être employées avantageusement à la fin de ces affections ou dans la convalescence qui les suit, mais elles sont loin, à mon avis, d'avoir les vertus curatives que l'on trouve, pour ces maux, dans le séjour au bord de la mer.



### De l'Hystérie.

—

L'hystérie consiste dans un état morbide névralgique de l'utérus, qui donne lieu à des accès de mal plus ou moins violents et plus ou moins fréquents, selon les personnes qui en sont atteintes. Au début, ces accès commencent ordinairement par le sentiment d'une boule qui du ventre monte vers la poitrine, puis au cou, où il survient alors une constriction violente qui fait craindre aux malades la suffocation. La poitrine se gonfle, la tête devient chaude et le siége de battements artériels, tandis que le pouls est petit et irrégulier; un froid se fait sentir sur tout le corps. Les mâchoires sont sujettes à des mouvements convulsifs, et les dents frappent les unes contre les autres. Les membres sont dans un état perpétuel d'agitation. Lorsque la maladie est an-

cienne, l'invasion est plus subite et plus violente. L'hystérique se sent pendant un instant mal à l'aise, puis se lève vivement sur son séant, et se précipite violemment en arrière avec des mouvements convulsifs extraordinaires, et en poussant des cris aigus et précipités; elle se traîne par terre en se tordant en tous sens, en frappant durement, en empoignant fortement tout ce qui se trouve à sa disposition. Dans son espèce de rage, elle cherche à déchirer avec les dents ce qu'elle accroche. Fatiguée de se débattre, elle modère un peu ses mouvements pour se livrer à toutes sortes de cris ou de sons plaintifs; elle imite le hennissement d'un cheval, l'aboiement d'un gros chien, au point de pouvoir occasionner des méprises. Au milieu de tout cela viennent, de temps à autre, des éclats de rire subits, immodérés, auxquels se mêlent toujours des pleurs et des larmes. La figure est tantôt naturelle, tantôt elle porte l'expression d'une grande agitation morale. La différence qu'il y a entre cette maladie et l'épilepsie, c'est que dans celle-ci il y a toujours perte subite de connaissance au commencement, l'accès ne durerait-il qu'une seconde ; tandis que les personnes aux prises avec les fureurs hystériques ne la perdent pas toujours, et lorsque cette perte a lieu, c'est par

syncope et au milieu des convulsions, ou bien à leur suite.

Dans l'hystérie, succède à la grande agitation un abattement si prononcé, que la respiration et la circulation sont imperceptibles. Les malades sont froids, insensibles, sans mouvement, et dans un état qui simule à un grand degré celui de la mort, ce qui peut occasionner d'affreuses méprises. L'anatomiste Vésale, voulant disséquer le cadavre d'une femme morte depuis quelques jours, la vit subitement pousser un grand cri lorsqu'il lui porta le premier coup de couteau.— Lord Roussel aimait tendrement sa femme, et ne pouvait se persuader qu'elle fût morte à la suite d'une attaque d'hystérie, ainsi qu'on le lui disait. Il la laissa dans son lit beaucoup au-delà du temps prescrit par l'usage du pays ; et quand on lui représenta qu'il était temps de l'enterrer, il répondit qu'il brûlerait la cervelle à celui qui serait assez hardi pour vouloir lui ravir sa femme. Huit jours se passèrent ainsi sans que le corps présentât le moindre signe d'altération, mais aussi sans qu'il donnât le moindre signe de vie.

Quelle fut la surprise du mari, qui lui tenait les mains qu'il baignait de ses larmes, lorsqu'au son des cloches d'une église voisine, milady se réveilla comme en sursaut, et se levant sur son

séant, dit : *Voilà le dernier coup de la prière ; allons, il est temps de partir*. Elle se rétablit parfaitement, et vécut encore longtemps. (*Journal des savants*, 1745.)

Dans l'épilepsie, il y a toujours perte d'une bave écumeuse par les coins de la bouche et une lividité de la face, symptômes morbides qui n'existent jamais dans l'hystérie. Les accès de cette dernière maladie sont, tantôt très rapprochés, tantôt très éloignés les uns des autres ; ils n'ont lieu ordinairement que durant le jour (j'ai néanmoins donné des soins à une demoiselle qui en était principalement prise le soir, de neuf à dix heures) ; leur durée est variable, cependant toujours contenue dans un espace de temps assez court.

L'hystérie ne se manifeste que de quinze à quarante ans ; elle affecte de préférence les constitutions nerveuses au plus haut degré, les femmes grasses et sanguines. Elle paraît sous l'influence d'un amour contrarié, de la jalousie, de la lecture des romans et des conversations propres à exciter les sens. Elle est plus souvent observée dans les climats chauds et en été, que dans les pays froids et en hiver.

D'après quelques auteurs, l'hystérie peut être produite par l'empire de l'exemple. Alibert rap-

porte qu'une demoiselle était en proie à un accès d'hystérie; la servante de la maison entrant dans la chambre au moment où sa maîtresse était atteinte de convulsions, tomba aussitôt dans le même état. — Une jeune fille fut entourée, dit Louyer-Villermé, lors de son accès d'hystérie, par plusieurs dames. Dès le soir, deux de celles-ci furent affectées de la même maladie, dont elles n'avaient jusqu'alors ressenti aucune atteinte.

Pour faire disparaître cette affection, qui est plus affreuse que dangereuse, puisqu'on n'a pas d'exemple de mort occasionnée par elle, il est indispensable que les personnes qui sont hystériques quittent leurs appartements parfumés et sans air renouvelé; qu'elles cessent de fréquenter les spectacles et les bals, et qu'elles aillent à la campagne prendre beaucoup d'exercice au grand air, ou bien qu'elles fassent un long voyage par terre dans des pays agréables à parcourir et modérément chauds, comme le midi de la France et le nord de l'Italie.

### Maladies des Ovaires.

—

Les ovaires sont des organes particuliers à la femme et dépendant de l'utérus ; ils sont situés dans les flancs, où les retiennent des ligaments et des membranes. Composés d'une coque fibreuse, inégale et comme crevassée à sa surface, ils contiennent une infinité de petites vésicules disséminées au milieu d'un tissu spongieux et vasculaire. Ces organes, tenus en place seulement par des ligaments susceptibles de céder à une faible traction, sont sujets à des déplacements, à faire hernie, et à occasionner les accidents qui sont attachés à ce genre de maladie. Il est assez commun de voir les ovaires être le siége de kystes, de dégénérescences cancéreuses, d'hydropisies enkystées, d'hypertrophie, d'une infiltration séreuse, d'un épanchement sanguin, d'une inflammation le plus souvent sous la forme chronique.

Les remèdes pharmaceutiques ont peu de succès contre toutes les maladies des ovaires. Les eaux minérales de Plombières, de Luxeuil ou de Néris, prises à leur source, peuvent procurer un grand nombre de guérisons, en ayant soin de

faire ensuite habiter par les convalescentes un pays sec et suffisamment chaud, où elles gardent un repos complet, sans excursion à cheval ou en voiture. Ce sont les ovaires que les vétérinaires coupent et enlèvent en fendant le ventre aux femelles de certains animaux, pour les rendre impropres à la génération. On est parti de là pour faire la même opération sur les femmes dans les cas où elles avaient ces organes malades ; mais la mort, qui en a toujours été le résultat, y a fait renoncer. Les ovaires étant une dépendance de l'utérus, mobiles comme lui dans le ventre, les voyages ne feraient que les irriter également s'ils étaient déjà malades.

---

# CHAPITRE X.

## DES MALADIES QUI AFFECTENT UNE GRANDE PARTIE OU L'ENSEMBLE DE NOTRE CONSTITUTION.

—

### Du Crétinisme.

—

On donne ce nom à un état de dégradation entière dans la constitution, qui se caractérise par un ensemble de signes extérieurs qui font des êtres ainsi constitués, de véritables monstres humains. Les *crétins* sont porteurs d'un goître plus ou moins fort; leurs membres sont contrefaits, et leur taille dépasse rarement un mètre cinquante centimètres; leur peau est lâche, ridée, livide et comme étiolée; leurs chairs sont molles, flasques et pendantes; ils ont presque toujours mal aux yeux; leurs joues sont bouffies; leurs paupières empâtées, et leurs lèvres épaisses. Paresseux, apathiques, ils restent presque toujours accroupis, la tête penchée, la langue gluante, pendant hors de la bouche et toujours inondée de salive; ils sont souvent frappés

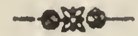
d'idiotisme, de cécité ou de surdité congéniales. Ces êtres, qui constituent des familles entières dans le Valais et les gorges des montagnes des Alpes, du Tyrol, ne vivent guère que jusqu'à trente ans.

Des auteurs ont attribué cet état malheureux à différentes causes ; les uns à un resserrement des os du crâne, qui ne permet pas au système cérébral d'acquérir ses dimensions et son activité naturelles ; les autres à la nature des boissons dont les crétins font usage. Le docteur Bully assure que le crétinisme provient de l'usage pour boisson des eaux crues, dures, limpides, à l'abri de l'influence du soleil et de la longue action de l'air, comme celles qui sourdent du creux des rochers, des montagnes ou des entrailles de la terre, et que l'on boit peu de temps après qu'elles sont sorties de leur source. Mais on remarque qu'il y a un grand nombre de crétins dans certaines localités où l'eau que l'on y boit est très aérifiée, puisqu'elle est puisée à des rivières. D'un autre côté, on voit beaucoup de forts villages dont les habitants prennent l'eau qui leur sert de boisson à des fontaines à l'abri de l'influence du soleil et de l'action prolongée de l'air atmosphérique, et on ne rencontre jamais parmi eux un seul cas de crétinisme.

La seule et la véritable cause de cette dépravation de la constitution est l'habitation des vallées profondes, étroites et humides ; ce n'est que dans ces vallées que l'on trouve des crétins; et il n'y en a plus sur un sol élevé et à cinq ou six cents toises au-dessus du niveau de la mer. Les aliments ordinaires des habitants de ces vallées profondes peuvent être également pour quelque chose dans la cause déterminante. Le laitage, le beurre, le fromage, les mets pâteux, farineux, dont on y fait exclusivement usage, avec un peu de viande de porc, sont aptes à procurer beaucoup de sucs blancs, et peu de sang vivifiant et réparateur: ils rendent les sens lourds et laissent l'esprit dans la stupidité.

On a renoncé à toute espèce de médication pharmaceutique tendant à faire sortir les hommes d'un pareil état d'abrutissement et de dégradation. On a abandonné l'emploi des poudres désobstruantes, apéritives, alcalines, etc., pour conseiller ce qui peut ranimer l'activité vitale : le changement de lieu, l'habitation sur les montagnes avec une nourriture fortifiante qui apporte une heureuse modification dans la constitution des crétins s'ils sont déjà avancés en âge, et une guérison complète s'ils sont encore enfants. — Nous avons rapporté que des expé-

riences tentées à cet effet avaient parfaitement réussi, et qu'un médecin avait fondé un établissement dans les Alpes, sur le mont Abenbderg, où les enfants crétins qui y sont transportés se développent rapidement tant au physique qu'au moral. Les crétins plus âgés qu'on y envoie éprouvent une amélioration sensible dans leur triste position. Ces effets évidents du changement de lieu sur une organisation et une intelligence si dépravées dénotent toute la puissance de ce moyen dans un grand nombre d'autres affections morbides.



### Des Scrofules.

—

On donne le nom de scrofules à un état morbide général de la constitution, dans lequel les glandes et les vaisseaux lymphatiques sont spécialement affectés. Cette altération se manifeste sur le trajet de ces glandes et de ces vaisseaux lymphatiques autour de la mâchoire inférieure, au cou, près des clavicules, sous les aisselles, aux aines, où il se développe des tumeurs ou globules ovalaires, mobiles sous la peau, qui se multiplient plus ou moins et augmentent graduelle-

ment de volume. Ces tumeurs restent d'abord indolentes pendant des mois et des années, puis il survient dans le lieu qu'elles occupent, de la chaleur et de la rougeur avec un petit mouvement fébrile. Quelques-unes d'entre elles finissent par contenir du pus; la peau qui les recouvre s'amincit, s'ulcère et donne issue à ce pus mélangé avec une matière concrète ayant l'aspect et la consistance du fromage de Brie. Cette suppuration particulière aux glandes est rarement abondante, mais elle persiste souvent pendant des mois et même des années entières. La cicatrisation des plaies s'opère avec une lenteur désespérante. Sous l'influence des traitements que l'on fait subir aux scrofuleux, et par l'effet des remèdes qu'on applique sur ces plaies, on les voit de temps en temps prêtes à se cicatriser, lorsque tout d'un coup elles prennent de nouveaux développements. La suppuration recommence, et une partie plus ou moins grande des chairs saines qui les entouraient se prennent également. Leur fond est formé de bourgeons aplatis ou peu développés, leurs bords sont bleuâtres, violacés, et lorsqu'elles se réunissent définitivement, elles présentent à l'endroit de cette réunion des traces indélébiles de la maladie. La cicatrisation n'en est jamais nette, on voit qu'elle

a eu mille peines à se former, que les bords de la plaie se sont réunis d'une manière inégale et comme déchiquetée. Une teinte d'un blanc nacré ou violette y persiste pendant toute la vie. — Ce n'est pas seulement sur les points du corps que nous venons d'indiquer que les scrofules donnent des signes de leur existence, toutes les autres parties peuvent être également le siége de tuméfactions et d'ulcérations plus ou moins nombreuses qui présentent dans leur aspect, leur marche et leur terminaison tous les caractères appropriés à l'infection dont nous parlons.

La disposition scrofuleuse se manifeste par les signes suivants; les sujets affectés sont remarquables par la blancheur matte et la finesse exquise de leur peau: leur visage arrondi présente des contours gracieux, effet produit par la grande quantité de tissu cellulaire qui efface la saillie des muscles. Le corps est dans un véritable embonpoint, les joues bien fournies sont empreintes d'une vive couleur rosée qui contraste d'une manière agréable avec la blancheur générale de la peau. Les cheveux sont le plus ordinairement blonds ou d'un châtain clair, plus rarement noirs. Les scrofuleux ont les yeux grands, saillants, bleus, et les paupières habituellement dilatées. Cet ensemble leur donne des traits dé-

licats, une physionomie douce, un caractère de bonté. Mais si la figure des personnes ainsi constituées a les apparences d'une santé florissante, leur corps le plus souvent porte, comme nous l'avons vu, des preuves du contraire ; la peau en est flasque et les chairs molles; il exhale une odeur aigre et nauséeuse dont l'absorption ne peut être salutaire si elle n'est malfaisante.

Quelques personnes pensent que les scrofules sont contagieuses, et cette idée est fort ancienne. Bordeu et Beaumes, qui ont laissé des noms célèbres dans la médecine, l'ont partagée. Ce dernier a rapporté dans ses écrits l'observation d'une jeune fille bien constituée qui, ayant épousé un homme d'une famille scrofuleuse, fut atteinte de cette maladie dont mourut son mari. Il a cité encore d'autres faits dans le but d'arriver à conclure que cette affection pouvait se communiquer à la manière des autres maladies contagieuses, et qu'il existait dans la nature de ce mal un miasme formé par la révolution des humeurs qui, en passant d'un sujet à un autre, pouvait comme le levain dans la pâte, gâter les humeurs saines. Par un décret du 8 novembre 1578, la Faculté de Paris, consultée par le Parlement sur la question de savoir si cette maladie était contagieuse, se prononça pour l'affirmative. — Au

rapport des médecins qui ont écrit dans ce sens, le virus scrofuleux peut se transmettre d'individu à individu, par le contact, par une fréquentation intime.

Aujourd'hui qu'on ne veut plus en France admettre des maladies contagieuses, pas même la peste, les scrofules ne sont point considérées comme telles. — On se fonde pour cela sur les expériences faites par Pinel et Portal, qui ont placé dans la même salle des enfants sains à côté d'enfants scrofuleux, sans qu'il en soit résulté aucune transmission de la maladie. Richerand dit qu'à l'hôpital Saint-Louis les enfants scrofuleux se mêlaient impunément avec les autres petits malades, qu'ils jouaient ensemble, et qu'ils partageaient leurs repas sans que ces rapports aient jamais propagé la maladie. — Malgré la confiance que je dois accorder à ces expériences faites par des hommes du premier mérite, et quoique je sois loin d'être convaincu de la contagion des scrofules, je pense qu'il est prudent de ne point faire coucher un enfant sain avec un scrofuleux jeune ou déjà avancé en âge. Dans la jeunesse les absorptions se font très facilement; et si un virus n'émane point des pores ou des plaies d'un scrofuleux, la vapeur qui en sort ne peut avoir que des qualités malfaisantes.

L'hérédité des scrofules ne peut être mise en doute;—il est constant qu'il y a des familles chez lesquelles le germe scrofuleux est héréditaire depuis plusieurs siècles. —Cependant des hommes savants n'admettent point cette vérité, parce qu'ils ne s'expliquent point la manière dont elle pourrait s'opérer. Ne trouvant point de traces de cette maladie chez certains enfants dont les parents sont scrofuleux, ils pensent que c'est à des causes extérieures agissant sur la constitution, que l'on doit attribuer les scrofules.—Mais l'hérédité peut être expliquée de manière à comprendre l'absence des scrofules chez des enfants qui devraient en porter des signes. —Les parents ne transmettent point à leur progéniture le virus ou vice scrofuleux qui infecte et dénature les humeurs; ils leur donnent cette disposition d'organes, cette composition du sang qui les disposent à être le siége de cette affection, qui se développera alors sous l'influence de la première occasion favorable. Un père non scrofuleux, mais qui a eu parmi ses ascendants des parents affectés de ce mal, peut égalemcnt ainsi prédisposer ses enfants à en être atteints. On admet généralement que le lait d'une nourrice scrofuleuse, ou affaiblie par des maladies ou des excès, a un effet pernicieux sur l'enfant qui s'en nourrit.

La cause extérieure qui excite avec le plus de puissance le développement de la maladie qui nous occupe, est l'habitation des lieux froids, bas, humides et marécageux, où le soleil ne pénètre que difficilement. Aussi la rencontre-t-on très souvent en Hollande, en Pologne, en Angleterre et dans les gorges des montagnes. Le passage d'un climat chaud dans un climat froid et humide, la réunion d'un grand nombre d'enfants dans le même local avec un air non renouvelé, peuvent la développer. M. de Humboldt a cru remarquer qu'on doit aussi l'attribuer à une diminution dans une quantité du fluide électrique. Dans les quartiers pauvres des grandes villes avec des rues étroites où le soleil ne peut arriver, se trouvent beaucoup d'enfants scrofuleux qui doivent leur triste constitution à leur habitation, à l'emploi continuel de vêtements sales, non assez chauds, et souvent à une mauvaise alimentation.

Des médecins ont encore attribué les scrofules à l'usage des eaux provenant de la fonte des neiges ou des glaces, ou qui contiennent une grande quantité de sels calcaires et qui déposent dans leur cours des stalactites. On dit que c'est à ces eaux qu'il faut attribuer la constitution scrofuleuse de beaucoup d'habitants de la ville de

Reims. Ces liquides peuvent contribuer à la produire ; mais on se trompe, selon moi, lorsqu'on leur en accorde à eux seuls le développement : le temps que passent les enfants dans les nombreuses manufactures de cette ville doit y être pour beaucoup.

Les scrofules apparaissent tout d'un coup sur des personnes qui y sont prédisposées. L'impression d'un froid humide, auquel elles s'exposent pendant un temps assez court, suffit pour les faire naître. — M. Jolly rapporte, dans le *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques*, qu'il fut consulté, il y a quelques années, par plusieurs personnes d'une même famille et habitant le même endroit, qui après avoir été dans une seule nuit exposées au froid, offraient, le lendemain matin, des tumeurs volumineuses et presque indolentes sur tout le trajet des ganglions lymphatiques.

Il existe des personnes qui sont évidemment scrofuleuses et qui n'en ont jamais éprouvé d'incommodité. Cependant elles seront plus disposées aux maladies que celles qui n'auront point de germe vicié dans le sang, et leurs affections prendront toujours un caractère dans lequel on reconnaîtra ce germe. Lors des épidémies, dans les temps de disette qui forcent à des privations,

les scrofuleux sont les premières victimes dont la mort s'empare. Lors de la désastreuse et mémorable retraite de Moscou, le superbe régiment de grenadiers hollandais de la vieille garde, dont les hommes avaient la constitution scrofuleuse, fut celui, de toute l'armée, que les marches forcées, la disette et le froid anéantirent le premier. A peine une vingtaine de ces colosses de santé, en apparence, purent-ils se réunir à la suite des grenadiers français, pour y marquer la place qu'y tenait habituellement leur beau régiment.

Les scrofules sont des maladies qui, comme nous l'avons vu, tiennent à la constitution de l'individu qui en est atteint. Le sang, les liquides, les solides, tout est sous l'influence de cette affection, tout en nous y prend part. Il n'est donc pas étonnant que ces maux soient difficiles à guérir, qu'ils résistent quelquefois indéfiniment aux traitements les plus éclairés.

Dans des temps de barbarie, d'ignorance et de superstition, cette impuissance de la médecine contre les ravages des scrofules, des écrouelles, ainsi que l'on disait alors, engagea les patients à recourir à l'intervention céleste. Quelques médecins consultaient les astres, afin qu'ils leur révélassent les moyens de guérir cette maladie. Les

moines persuadèrent au peuple français que les rois, représentant la Divinité sur la terre, avaient seuls la puissance de guérir ce mal horrible et redoutable.

Suivant les annales souvent obscures des moines, ce fut vers le onzième siècle que les rois Robert et Philippe Ier exercèrent, pour la première fois, le droit de guérir les écrouelles. Guibert, abbé de Nogent, raconte que Philippe touchait les écrouelles; mais que certains crimes lui firent retirer le pouvoir de les guérir. Etienne de Conti, religieux de Corbie au quinzième siècle, décrit dans son *Histoire de France* les cérémonies que Charles VI observait en touchant les écrouelles. Après que le roi avait entendu la messe, dit le moine, on apportait un vase plein d'eau, et sa majesté ayant fait ses prières devant l'autel, touchait le mal de la main droite, le lavait dans cette eau, et le malade en portait appliquée sur la partie pendant neuf jours de jeûne. Le continuateur de Monstrelet dit avoir vu Charles VIII, pendant son séjour à Rome, toucher les scrofuleux, les guérir et ravir d'étonnement les Italiens émerveillés. Les anciens historiens anglais racontent qu'Edouard le Confesseur, pour prix de ses vertus, avait reçu du Ciel le don de guérir les scrofules en les touchant, et celui

de transmettre cette heureuse faculté à ses descendants. Toutefois c'est depuis que les rois d'Angleterre prirent le vain titre de rois de France, qu'ils affectèrent de jouir de cette propriété héréditaire, et l'on vit le malheureux Jacques II, dépouillé, errant et fugitif, exercer dans les hôpitaux de Paris la seule puissance qui ne lui était pas contestée. Nos rois, jusqu'à Louis XVI, ont continué de toucher les scrofuleux à l'occasion de certaines solennités comme celle du sacre. Toutefois, c'était plutôt pour satisfaire à un usage antique, que par un sentiment de crédulité ou de vanité.

Les têtes couronnées n'étaient pas les seules qui eussent anciennement le pouvoir de guérir les scrofules à l'aide de l'attouchement ; le fils aîné de la maison d'Aumont en était revêtu. Un préjugé attribuait la même faculté au septième fils d'une famille quelconque, pourvu qu'aucune fille ne naquît entre les garçons.

Le préjugé populaire qui attachait un pouvoir curatif aux attouchements remonte aux temps les plus anciens. Au rapport de Pline (lib. II, cap. II), Pyrrhus guérissait le mal de rate, en appliquant le gros orteil de son pied droit sur l'hypocondre gauche du malade, qui s'étendait devant lui.

En France, le peuple avait une telle confiance

dans la force curative de ses rois que l'on vit un nommé Jacques Moyen ou Moyou, Espagnol né à Cordoue, et faiseur d'aiguilles, établi à Paris, demander en 1576 à Henri III, la permission de bâtir, dans l'un des faubourgs de la ville, un hôpital pour recevoir les écrouelleux qui, dans le dessein de se faire toucher par le roi, arrivaient en foule des provinces et des pays étrangers dans la capitale, où ils ne trouvaient aucun asile. Le désordre des guerres civiles fit échouer ce projet philanthropique. Suivant Dionis, chirurgien distingué de cette époque, le roi touchait cinq fois l'année ceux qui avaient des écrouelles; ces cérémonies avaient lieu les jours où il faisait ses dévotions; il se présentait chaque fois sept à huit cents malades pour se faire toucher. Un grand nombre d'entre eux assuraient avoir été guéris par cet attouchement, et Dionis lui-même conseillait à tous ceux qui avaient des écrouelles de tenter un remède spirituel aussi doux et qui d'ailleurs ne mettait aucun obstacle, s'il n'avait pas de succès, à l'emploi des moyens chirurgicaux. Mais la crédulité du peuple s'est dissipée avec les ténèbres qui obscurcissaient sa raison ; et nos princes amis des lumières ont renoncé à une prérogative vaine, sans renoncer au droit d'être bienfaisants. Toutefois, dans la

Belgique, on faisait naguère encore des pélerinages à Saint-Marcou, pour obtenir la cicatrisation des ulcères scrofuleux ; à Sainte-Adèle, afin d'être débarrassé des ophthalmies de même nature. Il existe dans ce pays une chapelle dédiée à Saint-Lambert ; elle s'élève au-dessus d'une source d'où jaillit de l'eau très froide. Le jour de la fête du saint, de nombreux scrofuleux se rassemblent et se lavent les parties malades dans la piscine sacrée. L'eau de cette source est bénite ; les malades en emportent chez eux, afin d'en obtenir leur guérison ultérieure, au moyen d'ablutions journalières.

On pense aujourd'hui qu'en éloignant les scrofuleux des lieux qui sont disposés à faire développer ce mal, en défendant à ceux qui en sont menacés ou atteints, de se nourrir d'aliments reconnus également propres à le produire, on parvient à enrayer sa marche, à le maîtriser même. Avec ces indications et l'appui des remèdes pharmaceutiques convenables, on ne voit plus ou presque plus de ces plaies qu'on appelait anciennement *écrouelles*, et dont le nom à lui seul inspire un grand dégoût. On obtient ce résultat en plaçant les malades dans des lieux où un air pur, sec et chaud vient avec le soleil les animer et les vivifier.

Dans cette condition, ils se délivrent des sucs blancs, des humeurs qui imprègnent tous leurs tissus; leurs chairs, de molles et flasques qu'elles étaient, deviennent fermes et résistantes. Cet heureux changement s'opère encore avec plus de promptitude, si l'on joint à cette insolation les exercices du corps, tels que l'escrime, la danse, l'équitation et les voyages. Ces derniers auront sur les malades qui ne seront plus des enfants, une action incomparablement supérieure à tous les autres genres d'exercice. Ils joindront à l'influence physique leur puissance d'exciter l'intelligence. Les scrofuleux, lorsqu'ils ne sont point arrivés à un état d'épuisement et d'abattement, résultats d'une destruction avancée, sont avides de voir des choses inconnues et de sentir des impressions nouvelles ; un grand nombre d'entre eux ont, dans des classes élevées surtout, l'impressionnabilité des phthisiques. Le contentement qu'ils éprouvent en voyageant leur est très favorable.

Beaucoup de médecins ont remarqué que l'on rencontre rarement des affections scrofuleuses au bord de la mer, et croyant qu'elles ne pouvaient y subsister, ils ont conseillé, comme moyen curatif, aux personnes qui en étaient atteintes, d'aller y habiter et de prendre, à cette

occasion, des bains de mer. La Méditerranée leur a semblé préférable à l'Océan et à la Manche. Je ne trouve point d'autre sujet qui puisse expliquer cette prédilection, que la température plus élevée qui règne habituellement sur les côtes de la première de ces mers. On y prend rarement des bains, parce qu'on a cru observer qu'ils ne donnaient pas de résultats aussi favorables que ceux pris sur les côtes de la Manche et de l'Océan. Il doit y avoir des scrofuleux du côté des Martigues et d'Antibes, comme il s'en trouve parmi les habitants des côtes de la Normandie et de la Bretagne, de la Saintonge et de la Gascogne. Il est certain qu'une température sèche, un peu élevée, est nécessaire pour arriver à une prompte guérison ; la transpiration qu'elle excite est d'un grand secours ; c'est pour cela que les voyages en Italie me semblent remplir toutes les conditions demandées pour avoir la préférence sur ceux que l'on pourrait entreprendre ailleurs.

Venise est la station par excellence des scrofuleux ; son climat, avec les plantes marines de la lagune prises en décoction, forment un ensemble précieux et certain de guérison pour cette maladie.

## Du Rachitisme.

—

On appelle rachitisme le ramollissement et la déformation des os. Dans cette maladie ; fort commune chez les enfants et assez rare chez les personnes qui ont dépassé quarante ans, les os n'ont point la dureté, la force qui leur sont habituelles ; par suite d'un travail morbide qui se passe dans la constitution des malades, les os cessent d'être composés de leurs éléments dans la proportion ordinaire de leur formation. Le phosphate de chaux qui, avec la gélatine, fait leur base fondamentale et leur solidité, cesse d'y entrer en quantité suffisante. Alors, n'étant presque plus formés que de cette dernière substance, ils deviennent, comme elle, faibles et quelquefois susceptibles d'être malaxés comme du carton mouillé. On a vu des enfants naître sans os, puisque ce qui en tenait la place chez eux n'était que de la gélatine. Les annales de médecine contiennent beaucoup de faits constatant que des personnes atteintes de rachitisme avaient les os des bras, des jambes et des cuisses si flexibles qu'on pouvait les plier comme s'ils eussent été de la cire molle. Tous les os du squelette sont

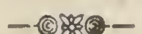
susceptibles de ce ramollissement. Ceux de la colonne vertébrale ainsi modifiés dans leur composition cèdent trop facilement, d'une part au poids qu'ils supportent, et de l'autre à la traction que les muscles exercent sur eux. Ils deviennent une des causes les plus fréquentes des déviations et des gibbosités que l'art de l'orthopédiste tend à faire disparaître. Les enfants peuvent apporter cette maladie en naissant, mais le plus souvent ils en sont pris à l'époque de la sortie des dents et à l'âge de la puberté. Le tempérament lymphatique, le mauvais lait d'une nourrice, l'habitation dans un endroit humide et sombre, favorisent le développement du rachitisme. L'enfant qui en est attaqué perd son appétit, sa gaîté ; il maigrit, les os des membres prennent du volume près des articulations et deviennent plus minces vers le milieu, ce qui figure assez des nœuds ; on dit alors que les enfants qui ont les membres ainsi malades sont *noués*. On remarque qu'en général ils ont l'esprit précoce, vif et pénétrant. Très sensibles et très impressionnables, ils font l'agrément de leurs parents par les marques d'affection qu'ils savent leur prodiguer avec une amabilité angélique. Si le mal continue à faire des progrès, la tête devient plus grosse que de coutume,

tandis que le reste du corps diminue à vue d'œil. Les facultés morales disparaissent, le petit malade devient stupide ; les digestions se troublent, la fièvre vient miner et détruire le corps. Lorsque les adultes sont atteints de cette décomposition osseuse, ils sont soumis à des douleurs plus vives, à un ravage plus prompt que les enfants. Une femme, âgée de vingt-deux ans, à la suite d'une fièvre, commença à éprouver des douleurs violentes dans tout le corps, et bientôt elle perdit la faculté de se tenir sur ses pieds ; la forme de son corps, qui était très belle, s'altéra, et sa taille diminua de telle sorte qu'elle devint plus petite d'un pied dans l'espace de dix-neuf mois. Cette malheureuse ne pouvait changer de situation que ses os ne se courbassent ; elle avait tout le corps enflé, sa peau était devenue dure et beaucoup plus épaisse qu'à l'ordinaire, et malgré cela elle mangeait avec beaucoup d'appétit. On trouva, après sa mort, que tous les os de son corps, à l'exception seulement de ses dents, étaient devenus plus mous que de la cire, et qu'il était plus facile de les rompre que les chairs ; il ne restait dans ces os ainsi ramollis aucune cavité ni aucun vestige de moelle (*Boërhaave*). Par contre il arrive dans cette décomposition des os, qu'ils deviennent

d'une fragilité extrême ; sans doute que la gélatine ne s'y trouve plus d'une manière convenable et en quantité suffisante pour faire, avec le phosphate de chaux, un tout susceptible de résister normalement aux puissances qui peuvent agir sur eux. Un médecin de Lyon a vu un sexagénaire arthritique qui, en mettant son gant, se fractura le bras que trois jours après on trouva encore fracturé au-dessus du coude. Desault entretenait souvent ses élèves d'une religieuse de la Salpétrière dont l'humérus se rompit au moment où elle s'appuyait sur une personne qui l'aidait à monter en voiture. Un peu plus tard elle se fractura la cuisse en changeant de position dans son lit. Cette religieuse avait un cancer au sein. C'est principalement sur les adultes et les vieillards que porte cette friabilité des os. Les enfants rachitiques en offrent peu d'exemples, et la mort, qui est la suite presque constante des affections rachitiques chez les grandes personnes, est fort rare chez les enfants, qui guérissent en général avant l'âge de vingt ans, tout en conservant des difformités osseuses, traces indestructibles du passage de la maladie.

Comment s'opère ce changement dans les proportions des éléments constituants des os. Les

théories avec lesquelles on a voulu expliquer ce phénomène morbide sont loin d'être satisfaisantes. Il tient encore à une action vitale qu'il ne nous est pas donné de connaître plus que celles qui président aux autres phénomènes de la vie. Cependant voyant que ce mal opérait plutôt dans certaines conditions que dans d'autres, qu'il est lié toujours à un tempérament lymphatique très prononcé, que le défaut d'air, de soleil et l'habitation dans un endroit humide le font développer, il est tout simple de penser que les remèdes toniques, le grand air, les exercices, les voyages sont contre lui d'un emploi avantageux. Les médicaments, sans ces derniers moyens hygiéniques, n'ont aucune action sur le mal, et après leur emploi on a compté quelques guérisons.



### Du Scorbut.

—

Le scorbut est une maladie, le plus souvent épidémique, dont la cause est dans une altération du sang. Elle est occasionnée par l'usage longtemps continué des aliments salés, de mauvaise qualité ; par une alimentation insuffisante,

accompagnée d'un long séjour dans un endroit humide, chaud ou froid, et privé d'une quantité suffisante d'oxygène. L'ennui, le découragement, les peines morales, favorisent son développement. Elle est très fréquente dans les hôpitaux, les prisons et les places fortes assiégées. Elle fait, pour ainsi dire, élection de domicile à bord des bâtiments qui sont longtemps en mer. Les armées de terre, en campagne, sont souvent ravagées par ce fléau destructeur. Il mit le comble de la destruction dans l'armée de saint Louis, déjà troublée par Saladin. Il fit souffrir cruellement, dans plusieurs circonstances, nos soldats, durant les guerres de la République et du premier Empire français.

Cette maladie annonce sa présence par un sentiment de faiblesse, par une pâleur bouffie de la figure, avec un accablement moral ; les gencives se gonflent, saignent et s'ulcèrent ; l'haleine du malade est d'une fétidité repoussante. Il se développe en même temps une éruption sur le corps, laquelle consiste en des taches sanguines, qui deviennent autant d'ulcérations du plus mauvais caractère. Ce sont des symptômes d'une altération du sang qui, privé en grande partie de sa fibrine, ne donne plus ni force ni consistance aux tissus qui s'en vont alors presque en détri-

tus. Si la maladie fait des progrès, les forces du malade diminuent de jour en jour, la face devient terreuse et livide ; les gencives s'altèrent davantage et les dents deviennent vacillantes. De petites hémorragies ont lieu sur tous les points du corps ulcérés. La moindre pression sur la peau y occasionne une ecchymose, qui fait promptement place à un ulcère dont les bords deviennent à l'instant saillants, durs, et dont la surface est fongueuse et saignante. Le sang finit par s'échapper de tous côtés, par le nez, par la bouche, etc. ; les digestions se troublent et cessent même de s'opérer ; alors le corps, éprouvant sans cesse des pertes qui épuisent les forces et qui ne sont plus remplacées, est frappé d'anéantissement et de décomposition ; les chairs détruites laissent les os à découvert, qui deviennent le siége d'atroces douleurs.

Le scorbut est une de ces maladies dans lesquelles l'homme assiste à sa destruction. La personne qui en meurt n'a que peu de fièvre ; elle reste calme et paisible avec l'état hideux de son corps qui s'en va en lambeaux. Elle est occupée, tout le temps que ses forces le lui permettent, à panser les ulcères qui, au milieu des autres, exigent plus impérieusement des soins ; mais elle ne peut arrêter les pertes de sang qui ont lieu

de tous côtés, et une syncope arrive qui la délivre de tous ses maux en la privant de la vie.

La première condition à remplir, dans le traitement de cette maladie, est de changer de lieu. Les remèdes dits anti-scorbutiques n'ont sans cela aucune action. Dans une grande épidémie de scorbut qui, à une époque encore peu reculée, décima l'armée impériale de Hongrie, Stramer ne tira aucun succès des plantes anti-scorbutiques que le Collége des médecins de Vienne lui envoya. Lors d'une pareille épidémie qui pesa cruellement sur l'Hôtel-Dieu de Paris, les administrateurs de l'hôpital firent chercher, aux environs de cette ville, tout le cresson des fontaines pour en faire prendre aux malades sous toutes sortes de préparations ; on reconnut bientôt que ce moyen n'était d'aucun secours. On donna aux malades du bon vin, une nourriture fortifiante ; on leur fit prendre l'air, on les exposa aux rayons du soleil le plus souvent qu'il fut possible, et on obtint ainsi une amélioration rapide dans leur état.

L'air pur et sec, avec un certain degré de chaleur, est avec une bonne alimentation le meilleur remède pour la guérison du scorbut. Les capitaines de navires ont cru pendant longtemps qu'il suffisait de débarquer leurs équipages at-

teints de cette épidémie, pour les en délivrer ; mais il a été constaté, par les résultats variés qui ont suivi ces débarquements, qu'il fallait encore les opérer dans des lieux aptes à procurer la guérison recherchée. Il a été reconnu que, lorsqu'on mettait les scorbutiques à terre dans une contrée humide et froide, le mal ne faisait qu'empirer, tandis que si on les débarquait sur une côte où régnait un air sec et un peu chaud, ils étaient promptement guéris. Il en a toujours été ainsi des scorbutiques que l'on a déposés aux Canaries, à Sainte-Hélène, au cap de Bonne-Espérance ; tandis que ceux qui, pour se rétablir, ont pris terre sur les côtes du canal de Mozambique et de la Guyane, n'ont éprouvé aucune amélioration dans leur état. Les voyages sur terre sont le complément d'un traitement bien entendu. Ils donnent de l'activité aux fonctions digestives ; ils facilitent la transformation du sang noir en sang rouge ; sous leur influence, les organes absorbent en abondance ce dernier liquide réparateur, dont ils ont un impérieux besoin.

Dans cet exercice l'impressionnabilité, détruite par l'affection scorbutique, revient à son état normal ; le moral abattu et sans énergie, reparaît avec toute sa force et son activité. Les pays modérément chauds et secs, tels que

le midi de la France et de l'Italie, seront les contrées les plus favorables pour arriver à ce résultat.

—◎※◎—

### De la Goutte.

—

La goutte est une maladie dont la définition varie autant que les auteurs qui en ont parlé. — Inconnue jusqu'ici dans son essence, elle était définie selon l'idée que chaque écrivain s'en faisait. Son nom de goutte vient de ce que dans les premiers temps qu'elle fut observée, on croyait qu'elle consistait dans l'afflux d'un liquide, lequel était distillé *goutte à goutte* sur le lieu malade. — Les anciens Grecs, qui l'ont étudiée lorsqu'elle siégeait principalement aux articulations, l'avaient désignée sous le nom de *maladie articulaire;* fixée aux pieds, on l'appelle *podagre;* elle se nomme, à la main, *chiragre ;* au genou, *gonagre ;* à l'épaule, *omagre ;* au coude, *péchyagre ;* sur la colonne vertébrale, *rakysagre.* On la trouve encore désignée sous les noms de *morbus dominorum* , maladie des seigneurs, des grands, parce qu'elle s'observe principalement chez les personnes de cette condition. Parmi la

foule d'opinions qui ont été émises sur sa nature nous nous bornerons à citer celles qui semblent le plus vraisemblables : Hippocrate et Galien l'attribuaient au transport de la pituite et de la bile sur les articulations; un médecin, Ætius, la fait consister dans la prédominance de l'une des qualités des humeurs du corps, produisant une inflammation des parties nerveuses. Hoffmann suppose que la goutte attaque les corps les plus faibles et consiste dans un sang et une lymphe corrompus, avec complication de spasmes dans les ligaments, spasmes produits par une humeur vicieuse, âcre et saline qui y est portée par les artères. — Le célèbre Sydenham trouve la cause de cette maladie dans un défaut de coction des humeurs, produit par l'affaiblissement du corps. Ces humeurs crues s'accumulent, selon lui, dans le sang, y séjournent et y acquièrent une âcreté particulière qui se porte sur les articulations. Stoll la fait consister dans une surabondance de bile qui, mêlée au sang, circule avec lui plus ou moins longtemps et se trouve enfin portée sur les articulations par l'effet d'une fièvre critique. Pinel la classe parmi les inflammations avec un principe goutteux. — Broussais la considère comme une inflammation ordinaire des tissus articulaires pro-

duite et entretenue par une gastrite chronique. — Une opinion, qui a été émise de nos jours par le docteur Roche, consiste à supposer la cause de la goutte dans une surabondance de matériaux nutritifs dans le sang et dans tous les tissus de l'économie; dans un excès d'animalisation des tissus fibro-séreux des articulations et dans l'inflammation de ces mêmes tissus. — Cette opinion, partagée par un grand nombre de nos plus savants médecins, se fonde principalement sur ce que ce sont les gens riches, les gens qui vivent très confortablement, qui sont principalement atteints de la goutte. — Les excès de table seuls en sont la cause; les autres excès peuvent aider à la développer, mais il faut qu'ils soient précédés ou accompagnés d'une nourriture très succulente. Beaucoup de goutteux sont gros et visiblement trop replets.— Les personnes qui, avec l'amour du vin porté outre mesure, ne joignent point les excès de table, ne sont jamais goutteux, à moins que par cause héréditaire. — On voit des ouvriers qui sont ivres tous les soirs pendant un grand nombre d'années et qui ne deviennent jamais goutteux. On ne trouve cette affection que parmi les nations civilisées, lesquelles en sont d'autant plus tourmentées qu'elles ont des mœurs plus dissolues, des goûts pour la table

plus prononcés. Sénèque nous apprend qu'elle devint extrêmement commune lorsque les mœurs romaines se corrompirent, lorsque la sobriété fut mise de côté comme les autres vertus qui font les grands peuples. En accordant une part dans la production de ce mal au froid humide qui règne constamment en Angleterre, ce n'est pas être injuste envers cette nation voisine que d'attribuer aux excès de table qui y ont lieu, les nombreux cas de goutte qu'on y observe et qui dépassent extraordinairement ceux que l'on compte en Hollande et dans la partie sud-ouest de l'Allemagne, pays également soumis à l'action du froid humide.

Dans un livre que j'ai publié il y a quelques années, j'ai cherché à prouver que la goutte provenait d'une suroxygénation du sang qui doit ce premier principe à une influence vitale. — Je suis arrivé à émettre cette théorie, en voyant toute l'énergie des goutteux, et avec quelle puissance leurs fonctions tant intellectuelles que physiques s'exécutent. Les animaux qui sont sujets à la goutte présentent eux-mêmes une ardeur remarquable. — On trouve dans le sang des hommes goutteux et des animaux goutteux, plus de globules oxygénés que dans le sang des êtres exempts de ce mal. Les personnes qui ont ainsi

un sang suroxygéné voient la goutte arriver chez elles dans les conditions qui sont favorables pour la développer.

Elle est essentiellement héréditaire ; le fils d'un goutteux, malgré sa sobriété et son heureuse situation hygiénique, sera indubitablement exposé; les fautes de son père retomberont sur lui et d'une manière d'autant plus cruelle que son affection résistera davantage aux remèdes, ou plutôt y résistera complétement ; tandis que celle qui vient directement par les excès cède toujours plus ou moins aux moyens employés pour la faire disparaître; mais le sang vicié, soit par principe héréditaire, soit par suite du genre de vie de l'homme, peut ne jamais donner lieu à des accidents de goutte. — Pour que ces derniers se développent, il est nécessaire que cet homme soit placé dans des conditions favorables à ce travail morbide.

La goutte est excessivement rare dans les pays chauds ; elle est au contraire très commune dans les contrées froides et humides. — Le printemps et l'automne sont les deux saisons de l'année où elle sévit le plus souvent, et plus fréquemment encore au printemps qu'à l'automne. — Toutes les causes de maladies, telles que les refroidissements, les fatigues, les excès en tous genres, les

travaux de cabinet, les veilles prolongées, peuvent faire naître la goutte (chez les personnes qui y sont prédisposées) avec ses accidents et ses douleurs. Des médecins anciens ont attribué à certaines substances la vertu de la produire : tels étaient les vins faits avec les raisins récoltés sur des terres travaillées avec la chaux, comme ceux de Crète (aujourd'hui Candie). Au rapport d'Alexandre Bénédict, de Vérone, les étrangers le mieux constitués ne pouvaient boire de ce vin pendant quelques années sans être affectés d'une goutte articulaire, avec concrétions et difformités des articulations. On a cru dans quelques localités observer qu'à mesure que l'usage de la chaux devenait plus commun pour la culture des champs, les cas de goutte s'y multipliaient davantage.

Cette maladie s'observe rarement chez les femmes avant leur âge critique (1). Il serait possible que la sobriété dans laquelle elles vivent en général étant jeunes, fût pour quelque chose dans ce résultat, et que les exemples de goutte qu'elles offrent dans l'âge du retour dussent, en partie du moins, leur apparition aux excès de ta-

(1) Mulier podagrâ non laborat, nisi menstrua ipsi defecerint.

HIPPOCRATE.

ble que quelques-unes d'entre elles commettent à cette époque de la vie. Les enfants jouissent du privilége de n'être jamais atteints de cette affection ; ce n'est que vers l'âge de vingt-cinq à trente ans que l'homme est susceptible d'en ressentir les premières attaques.

Les symptômes de la goutte sont excessivement nombreux ; avec les douleurs qui la caractérisent toujours, elle offre une infinité de formes dans son intensité, sa marche et ses accès. — Jamais continue à son début, c'est par accès qu'elle commence à attaquer quelqu'un. Ces premiers accès consistent ordinairement en des douleurs articulaires faibles et qui ressemblent à celles qu'auraient occasionnées une violence, un rude froissement de l'articulation. Ces premiers accès sont en général méconnus ou désavoués. On n'admet qu'à la dernière extrémité et toujours malgré soi qu'on est pris d'un mal aussi grave, aussi peu susceptible de guérison que la goutte. Après ces accès bénins, il en survient d'autres excessivement violents et cruels. On dit alors que la maladie a la forme *aiguë*. La veille ou plusieurs jours avant l'accès, le malade ressent quelque dérangement dans ses fonctions ; il y a des engourdissements, des crampes, ou bien le mal survient inopinément. Dans tous les cas, au mi-

lieu de la nuit, une douleur vive se fait sentir, le plus souvent au gros orteil, quelquefois dans le talon, d'autres fois dans l'articulation tibio-tarsienne, dans quelques cas aux poignets, aux mains ou aux genoux. Cette douleur est comparée par le malade à une sensation de tiraillement ou de dislocation de l'articulation, à celle d'un coin qu'on lui enfoncerait entre les jointures des os. Il serait porté à croire encore qu'un filet d'eau glacée, ou une lame de fer rougie au feu, lui traverserait la partie affectée.—Bientôt il survient des frissons et un état de fièvre caractérisé. — Ces symptômes continuent pendant le reste de la nuit et dans la journée du lendemain. — Vers le soir elle augmente d'intensité, elle devient alors insupportable au point de faire pousser au malade des plaintes, des gémissements et même des cris. Il ne peut supporter le poids le plus léger, le linge le plus doux sur la partie malade ; il cherche en vain une position qui puisse alléger ses souffrances. Ce n'est que le lendemain, le troisième jour de l'attaque, que la douleur perd de son intensité. Ce changement se fait si promptement que le malade attribue ce mieux à la dernière position qu'il a prise. Une douce moiteur vient apparaître sur son corps dont les fibres ne sont plus crispées par la dou-

leur. — C'est alors que le pauvre souffrant peut goûter un doux repos dans un sommeil de quelques heures. A son réveil la douleur n'est pas plus vive, mais la partie malade est plus gonflée qu'avant de s'être endormi; elle est rouge, comme érysipélateuse. Le lendemain ou le surlendemain, la douleur augmente vers le soir; elle est accompagnée de chaleur aride à la peau, de fièvre. Pendant quatre à cinq jours il y a des paroxysmes qui commencent le soir et finissent le matin. Enfin l'accès se termine par le retour à la santé. A sa terminaison il se fait, à travers l'articulation malade, une exsudation d'un liquide ordinairement collant et visqueux, d'une odeur assez forte; puis l'épiderme de cette partie se détache par écailles, et cette desquamation est souvent accompagnée d'une démangeaison insupportable. Ces phénomènes morbides constituent ce qu'on appelle une *attaque de goutte*. Ces attaques peuvent s'observer sur les deux pieds à la fois, aux poignets, aux mains, aux genoux. Il y a toujours de longs intervalles entre les premières attaques qui peu à peu se rapprochent et finissent par ne plus donner que quelques jours et même quelques instants de repos aux malades; c'est alors qu'elle prend le caractère chronique, continu. — Sous cette forme, la goutte, quoique

toujours pénible, est loin d'être aussi douloureuse qu'à l'état aigu. — Il y a dans son cours des moments d'exaspération dans les douleurs; ce surcroît de souffrances arrive à la suite d'un excès, à l'occasion des changements de température, à l'approche des orages, après un accès de colère et souvent par suite d'un mouvement trop brusque de la partie affectée.

Les goutteux qui finissent par souffrir ainsi continuellement sont tristes, moroses, grondeurs et colères. De temps en temps et à des instants où le mal les travaille le moins, ils s'abandonnent à quelques expansions de gaîté qui donnent encore l'idée de celle qu'ils avaient habituellement étant à table avec leurs amis. Les articulations, par suite du travail morbide continuel qui s'opère en elles, présentent des désordres organiques nombreux et variés. Ces altérations consistent en une infiltration, en un œdème de la partie, puis en de petits nodus assez mous et assez sensibles d'abord, qui perdent ensuite leur sensibilité, à mesure qu'ils acquièrent de la consistance. Il s'en forme dans l'épaisseur et à la surface des tendons et des ligaments ; leur nombre plus ou moins grand forme autour des articulations une sorte de chapelet de petites tumeurs qui gênent et empê-

chent les mouvements. La maladie prend alors le nom de *goutte noueuse*. Vient-elle à tourmenter les doigts des mains, dit Sydenham, elle les rend comme tordus et semblables à une botte de panais. Lorsqu'elle s'attache aux pieds, ceux-ci deviennent comme retirés, rétractés. Après s'être fixée dans une articulation pendant un certain temps, ordinairement assez long, l'effusion du liquide goutteux, propre à former des concrétions, ne se fait plus seulement pendant les attaques de goutte, elle se continue encore dans les intervalles de ces attaques. Ces concrétions s'amassent peu à peu et finissent par former d'énormes masses. On a observé de ces calculs qui avaient le volume d'un œuf de poule. Gassendi rapporte que le célèbre Peiresc avait les pieds chargés de ces tufs dont le poids était beaucoup plus considérable que celui des pieds eux-mêmes. Ces concrétions sont formées par une matière dont l'aspect est à peu près celui du plâtre, de la craie, et qui primitivement a été liquide et comme gélatineuse. Ces calculs arthritiques ne sont jamais renfermés dans un kyste ; on les trouve ordinairement dans les cellules du tissu cellulaire qui environne les tissus fibreux, ou bien dans les articulations elles-mêmes. Cette matière calculeuse, encore à

l'état liquide, peut suinter à travers les pores de la peau ; il arrive même qu'un fragment devenu sec et solide perce la peau et se fait jour au dehors. Elle reste ordinairement enchâssée dans cette ouverture, ou, ce qui est plus rare, elle en est expulsée par les efforts de la nature. Des excès en tous genres, ceux de table principalement, sont évidemment contraires à cette affection qu'ils ne font qu'aggraver ; mais un régime très sévère, comme celui qui consiste à se priver de mets azotés, ne donne pas les avantages qu'on a lieu d'en espérer. Le pape Grégoire-le-Grand, l'homme le plus sobre de son temps et de la constitution la plus saine en apparence, mais livré à de laborieuses occupations, souffrit de la goutte pendant trente ans et ne put écrire la plus grande partie de ses œuvres qu'avec deux doigts, les seuls que la chiragre eût laissés libres. J'ai pendant longtemps donné des soins à plusieurs goutteux qui avaient une vie très sobre, et qui n'en étaient pas moins pour cela tourmentés souvent par des accès cruels. J'ai été pendant dix ans le médecin d'une demoiselle goutteuse qui ne mange que deux jours par semaine un peu de viande à son dîner; elle fait maigre le reste du temps ; elle ne boit jamais de vin pur ni de liqueurs ; malgré ce

genre de vie, sa maladie fait des progrès ; les doigts des mains où siége le mal, sont noués sur toutes leurs articulations. Quelques concrétions calcaires en sont sorties à plusieurs endroits.

Jusqu'ici nous avons parlé de la goutte dans les articulations des membres, son véritable siége. Cependant si l'on en croit les observations faites et rapportées par des médecins du premier mérite, cette maladie peut quitter le lieu qu'elle occupe ordinairement pour se jeter sur quelque partie du tronc, ou sur un de nos viscères des cavités de la tête, de la poitrine et du ventre. L'amaurose pourrait devoir son influence à un principe goutteux ; il y aurait une migraine goutteuse.

Les goutteux sont sujets à des coliques qui alternent avec leurs douleurs, et que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître comme étant le résultat d'un déplacement. On a vu la goutte alterner également avec des affections cutanées.

On juge ordinairement du degré d'incurabilité d'une maladie par la quantité de remèdes divers que l'on a conseillés contre elle. La goutte, sous ce rapport, peut tenir le premier rang. Aucune autre affection morbide n'a, à la suite de son histoire, autant de moyens pharmaceutiques indiqués comme étant propres à la guérir. Ce qui

frappe de prime abord, en entendant conseiller cet immense assemblage de médicaments plus ou moins disparates entre eux, c'est qu'avec leur emploi, il est toujours prescrit aux goutteux de prendre de l'exercice, d'exciter ainsi la transpiration cutanée qui du reste l'est encore par un grand nombre de ces médicaments.

La transpiration est indispensable pour combattre la goutte avec quelque avantage, comme elle en empêche, jusqu'à un certain point, le développement. C'est en partie à ce que cette sécrétion est plus considérable dans le Midi que dans le Nord, que les habitants de la première de ces contrées doivent d'être très rarement atteints de ce mal. Les hommes qui en sont affectés et qui habitent ordinairement les pays froids et humides, trouvent donc plus de chance de guérison, ou au moins d'un grand soulagement à leurs douleurs, en allant s'exposer à la température du Midi. Wan Swieten rapporte qu'un homme qui était perclus de la goutte aux pieds et aux mains fut entièrement guéri par trois années de séjour dans les Indes. Le midi de la France et l'Italie offrent aux goutteux de l'Europe tous les remèdes hygiéniques dont ils ont besoin.

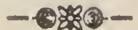
Les eaux minérales sont souvent conseillées contre les affections goutteuses. Tous les ans,

chaque établissement de bains en France et à l'étranger reçoit un nombre plus ou moins grand de goutteux ; ceux qui ont une constitution sanguine prononcée, et qui sont atteints de goutte inflammatoire, régulière, fixe, avec douleurs fort aiguës, se trouvent mal de l'usage des eaux minérales. Elles ne font qu'augmenter le travail inflammatoire qui est pour beaucoup dans leurs souffrances. Ce remède n'est applicable que pour les cas de goutte asthénique, lorsque les malades sont d'une constitution lymphatique, et lorsque leur mal n'a aucun caractère inflammatoire. Dans cette circonstance, les eaux de Vichy ont de l'efficacité.

Néris, bourg sur les bords du Cher, possède également des sources d'eaux minérales d'une haute température qui, par leur degré de chaleur et leur composition chimique, sont recommandées contre la goutte. Leur dépôt boueux s'applique à l'extérieur sur les articulations malades.

Les thermes du Mont-Dor, en Auvergne, jouissent également d'une célébrité méritée pour les cures qu'ils font tous les ans d'un grand nombre de goutteux. Mais je conseillerai comme moyen excellent les bains de vapeur des étuves de San-Germano près du lac Aguano, sur le terri-

toire de Pouzzoles dans le royaume de Naples. Les goutteux peuvent prendre leur station dans la ville de Pouzzoles où l'air jouit toujours d'une douce chaleur, sans être malsain comme dans beaucoup de localités voisines de là. De Pouzzoles ils peuvent aller plusieurs fois par jour, se soumettre à l'influence de ces bains de vapeur qui ont une vertu des plus efficaces, qu'ils prennent dans la composition des gaz sortant là des entrailles de la terre toute volcanique. L'on cite des cures très remarquables obtenues par ces bains fournis par la nature, et dont la composition ne peut être qu'imitée et non reproduite avec tous ses effets salutaires.



### Des Rhumatismes.

—

On donne le nom de rhumatismes à des douleurs qui sont susceptibles de nous prendre sur différents points de notre corps et principalement aux articulations. Leur siége est toujours dans les muscles et les tissus fibreux, de sorte que la partie qui en est affectée s'acquitte avec une peine plus ou moins grande des différents mouvements qu'elle est appelée à exécuter. Quand

cette maladie attaque spécialement les articulations l'une après l'autre ou plusieurs ensemble, elle porte le nom de rhumatisme articulaire.

Cette affection s'observe ordinairement chez les gens robustes, depuis la vingtième année jusqu'à la cinquantaine. Il est rare de la voir attaquer les individus qui ont dépassé ce dernier âge.

Certaines professions favorisent le développement des rhumatismes : ils sont fréquents chez les militaires, les marins, les ouvriers sur les ports, les pêcheurs, les boulangers, les commissionnaires, et en général dans tous les états où le corps est soumis à l'action du froid, lorsqu'il est en sueur ou seulement en moiteur. Le froid humide surtout est la cause la plus commune des rhumatismes. Certains vents, comme ceux de sud et sud-est, passent pour les procurer plutôt que ceux du nord et du nord-est.

Les climats les plus favorables au développement de cette maladie sont ceux où règne une température froide et humide, où le ciel est souvent obscurci par des brouillards, où les marais et les lacs répandent une vapeur froide qui humecte l'atmosphère. L'Angleterre est le pays de l'Europe qui fournit le plus de rhumatismes. On en trouve beaucoup dans les contrées où les

vents sont ordinairement forts et changeant souvent de direction, comme dans les vallées étroites coupées de hautes montagnes.

On gagne encore des rhumatismes en s'habillant d'une manière qui n'est point en rapport avec la température. Les habitants des pays où cette maladie est le plus fréquente font beaucoup moins attention à ces variations que les hommes du Midi. L'habitude ou la mode, dans le nord de la France, en Angleterre, en Hollande, font prendre des vètements d'une certaine nature à des époques fixes, et que l'on ne quitte point pendant la saison qui les commande, n'importe le degré de température qui ait lieu. En Provence, en Espagne, en Italie, on voit au milieu du jour le monde avec des habillements d'été les plus légers, et le soir du même jour, ce même monde est habillé des tissus les plus propres à les préserver du froid ; les hommes ont leur manteau sur les épaules, à la mi-août, si la température l'exige. A cette époque, une pareille tenue à Paris ferait passer pour fou ou malade celui qui oserait la prendre, pour se mettre à l'abri de l'action malfaisante de ces soirées fraîches et humides qui sont alors fréquentes dans cette grande ville. Beaucoup de rhumatismes disparaissent facilement avec quel-

ques soins ou quelques médicaments, mais un trop grand nombre encore résistent à tous les moyens de traitement et font le désespoir des malades qu'ils tiennent cloués sur leur lit ou qu'ils viennent tourmenter cruellement à des époques plus ou moins éloignées.

Dans ces derniers cas, je conseillerai à ces malades, comme je l'ai fait aux goutteux, d'aller se soumettre aux vapeurs de la grotte de San-Germano, près de Pouzzoles. Ils trouveront là une guérison certaine à leurs maux.



**Des Affections syphilitiques.**

—

Que ces affections soient primitives ou secondaires, locales ou constitutionnelles, elles guériront toujours beaucoup plus facilement en changeant de lieu, en voyageant, qu'en restant dans l'endroit où elles ont été gagnées. Il n'y a point de maladies qui, selon moi, exigent un meilleur régime, un air plus pur, plus sain, pour arriver à leur terminaison. On trouve dans les observations de quelques médecins qu'elles ne guérissent point facilement chez les

personnes qui, par leur état, passent la plus grande partie de leur temps dans un air vicié, tels que les égoutiers, les féculiers, etc. D'autres praticiens ont écrit que les émanations de certaines substances ont empêché la guérison de syphilitiques, qui ont retrouvé la santé lorsqu'ils ont été déplacés. Il eût été plus juste, de la part de ces auteurs, de généraliser la question, de dire que l'absence du grand air, d'un air vif et pur, peut empêcher le retour de la santé dans ces maladies. Je ne puis avec trop d'empressement conseiller à ceux qui auraient été soumis pendant longtemps et vainement à un traitement antisyphilitique, de voyager, de quitter leur habitation. Il en est de cette maladie comme de toutes celles qui consistent dans une infection du sang ; il faut, pour favoriser sa guérison, toujours se rapprocher de la ligne équinoxiale. Une affection syphilitique, gagnée en Espagne, fera des progrès en France et sera presque toujours inguérissable, tandis que celle qui aurait été communiquée en France, disparaîtrait presque sans remèdes chez celui qui irait habiter l'Espagne.

## Maladies de la peau.

—

La peau est une membrane distincte du reste du corps dont elle forme l'enveloppe externe. Épaisse de deux à trois lignes, douce, souple, extensible, élastique, elle est composée de deux feuillets : le derme, qui est situé au-dessous de l'épiderme, et qui constitue presque à lui seul la peau ; son épaisseur ordinaire est de deux à trois lignes. — L'épiderme est le feuillet extérieur ; c'est une membrane sèche, inorganique, s'usant mécaniquement par le frottement, croissant et se reproduisant par une excrétion de la partie située au-dessous d'elle. — Elle empêche le contact immédiat des corps extérieurs sur les papilles nerveuses et absorbantes du derme, auquel elle adhère assez intimement. L'épiderme est cette membrane qui se détache d'une partie du corps lorsqu'on y applique un vésicatoire.

Par toute la surface externe de cette peau, il se fait, d'une manière continue, l'écoulement d'un fluide vaporeux qui se perd dans l'air ou que les vêtements absorbent. Cette vapeur fait comme une espèce d'atmosphère autour de nous, en même temps qu'elle est un moyen

employé par la nature pour épurer notre corps, pour rejeter hors de lui, en forme d'émanations, des substances nuisibles ou inutiles qu'il pourrait contenir. — On a pu évaluer la quantité de ce que nous perdons par la transpiration. Sanctorius, qui vécut trente ans dans une balance pour être à tout instant à même d'apprécier les pertes qu'éprouvait son corps, constata que la plus abondante se faisait par la transpiration qui, à elle seule, en constituait les cinq sixièmes.

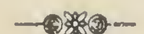
La transpiration varie selon les âges, les climats, les circonstances diverses de la vie. On dit qu'elle est en France d'une once par heure, terme moyen. Lorsqu'elle est augmentée au point de former un liquide qui se montre en gouttes sur la surface de notre corps, elle prend le nom de *sueur*. Cette grande excrétion n'a lieu qu'accidentellement et sous l'influence d'une forte excitation ou par l'effet d'une maladie. Son utilité principale paraît être de rafraîchir le corps en emportant de son calorique lorsqu'elle s'évapore. La peau est également le siége d'une autre fonction importante qui est l'*absorption* dite *cutanée*, pour la distinguer de celle que peuvent exercer les surfaces internes du corps. Cette absorption est bien constatée ; on peut sou-

tenir des malades avec des bains nourrissants, des bains de lait, de bouillon ; on calme la soif en se mettant une partie du corps dans de l'eau, en appliquant sur la peau des vêtements mouillés. Après un bain le corps augmente de poids ; il en est de même à la suite du séjour dans un air humide. Chaussier, en plongeant des animaux dans du gaz non respirable (gaz hydrogène sulfuré), les a asphyxiés, quoique l'appareil fût disposé de manière que ces animaux ne pussent respirer de ce gaz. Bichat s'est assuré que par cette voie il absorbait les miasmes putrides des amphithéâtres d'anatomie. C'est en grande partie par la peau que pénètrent les vapeurs métalliques de cuivre, de plomb, de mercure, chez les hommes qui travaillent ces substances et qui sont sujets à de fréquentes maladies provenant de l'absorption de ces vapeurs. C'est par la peau que viennent les germes de beaucoup d'affections morbides. La faculté qu'a notre enveloppe extérieure de faire entrer ainsi dans le torrent circulatoire une certaine quantité des corps qui sont en rapport avec elle, a donné depuis longtemps l'idée d'employer cette voie pour administrer des médicaments destinés à guérir les maladies. Les anciens purgeaient à l'aide de boules que l'on maniait pendant quelques ins-

tants et qu'ils appelaient *pila purgatoria*. Les Arabes, chez lesquels la médecine a fleuri très longtemps, donnaient presque tous leurs médicaments sous cette forme. Ils administraient par cette voie les purgatifs, les vomitifs, les diurétiques. Aujourd'hui cette méthode, appelée *endermique*, est assez souvent employée pour administrer des fébrifuges, des calmants, des excitants.

L'exhalation et l'absorption cutanées sont des actes nécessaires à l'entretien de la santé : lorsque par suite d'une cause quelconque, elles sont troublées dans leur cours, il en résulte des maladies qui peuvent être très graves. La peau est sujette à un grand nombre d'affections morbides qui ont leur source, tantôt dans sa texture même, et tantôt dans un vice du sang qui apparaît ainsi au dehors. Les eaux minérales sulfureuses naturelles de Barèges, de Cauterets, de Bagnères-de-Luchon, d'Aix-la-Chapelle, etc., prises sur les lieux, en bains et à l'intérieur, guérissent tous les ans un grand nombre de maladies de la peau. Il arrive cependant que les eaux minérales sulfureuses, loin de produire un pareil résultat, font au contraire augmenter la maladie et les phénomènes morbides qui l'accompagnent. Cela tient à ce que leur emploi a été mal conseillé, a été

ordonné dans un temps inopportun. Les maladies chroniques de la peau sont quelquefois liées à des tempéraments nerveux très irritables, sur lesquels les eaux sulfureuses agissent constamment d'une manière défavorable, ainsi que tous les excitants. Dans le cours de ces affections, et sur toutes les constitutions en général, il y a des moments de paroxysmes pendant lesquels les mêmes remèdes doivent être interdits, ou cessés pour quelque temps si leur emploi a été commencé. Mais lorsque la période d'acuité est passée, les eaux minérales sulfureuses et les voyages agissent toujours d'une manière très précieuse, très salutaire.



**Epuisement. Altération profonde de la constitution. Vieilles Blessures.**

—

On ne peut placer dans aucune des classes de maladies que nous avons passées en revue, cet état privé de santé que l'on appelle épuisement, altération profonde de la constitution, provenant d'une infinité de causes et s'observant souvent à la suite de blessures graves et qui ont été longtemps à se cicatriser ou qui le sont à peine.

L'altération profonde de la constitution, l'é-

puisement, se manifestent par de la bouffissure et de l'infiltration, par la teinte jaune de la peau, par la langueur de toutes les fonctions du corps, par une atonie du cerveau et de la moelle épinière, et quelquefois par des désordres dans les mouvements.

Evidemment ici on a affaire à un état maladif qui demande des toniques sous toutes les formes, dans les aliments que l'on prend, dans l'air que l'on respire et dans les objets qui frappent nos sens. Les voyages sont donc ici d'une grande utilité, et les médecins les ordonnent dans ce cas, mais seulement lors de la belle saison et à l'occasion des eaux minérales qu'ils font prendre alors. C'est une demi-mesure. Pourquoi attendre la saison des eaux ? Prises à certaines sources les eaux minérales de France et d'Allemagne rendent de grands services aux personnes affectées d'épuisement, d'altération profonde de leur santé ; mais on ne doit jamais faire attendre l'emploi d'un remède d'une vertu certaine ; aussi faut-il envoyer de suite à la campagne, vers le Midi, les malades dont nous nous occupons ici, en leur indiquant l'Italie et comme station médicale Salerne.

Cette ville est située au fond du golfe qui porte son nom, à treize lieues de Naples envi-

ron, sur la route de la Calabre. Elle est entourée de montagnes à peu près complètement, à l'orient par les monts alberniens, au nord par les montagnes de l'ancien Samnium, au nord-ouest par le promontoire campanien. Elle est ouverte aux vents qui viennent des autres directions, du côté de la mer principalement. Avec cette disposition topographique on croirait que la température de Salerne serait extrêmement chaude ; il n'en est rien, elle ne dépasse pas celle de Naples. Les vents du nord qui ont franchi les Apennins peuvent y pénétrer encore un peu, et ils y soufflent assez souvent, ce qui tempère l'ardeur de la température de cette ville, exposée à l'action concentrée des rayons solaires et à celle des vents du sud et de ses congénères qui y apportent une grande chaleur.

Quoique Salerne soit voisine de la plaine de Pœstum, célèbre par son insalubrité, il est démontré, et cela depuis des siècles, que jamais cette ville n'a été affectée du mauvais air qui règne tout près d'elle. Les auteurs anciens, Horace entre autres, aussi bien que ceux de temps moins reculés, tous ont vanté la salubrité de Salerne. Il y eut longtemps une école de médecine qui était déjà célèbre avant l'an 1000. C'est à Salerne qu'allaient se guérir, se refaire,

se rétablir ces braves chevaliers guerriers des croisades, forcés par les blessures ou l'épuisement de quitter les champs de bataille de la Palestine. Salerne compte aujourd'hui douze mille habitants. Ses environs sont bien cultivés ; on y trouve des sites enchanteurs et des objets d'art remarquables. En faisant une excursion jusqu'à Pœstum, l'on a devant les yeux le tableau le plus solennel de la grandeur déchue.

Salerne aujourd'hui, comme dans les temps passés, est une station médicale où l'on peut retrouver une santé perdue par l'épuisement, par une altération profonde de la constitution ou par de vieilles blessures.

# TABLE DES MATIÈRES.

### CHAPITRE VI.



### CHAPITRE VII.

DES MALADIES QUI ONT LEUR SIÉGE A LA TÊTE.



MALADIES MENTALES.



### CHAPITRE VIII.

MALADIES DE LA POITRINE ET DES VOIES AÉRIENNES.

MALADIES DU CŒUR.



## CHAPITRE IX.

MALADIES DES ORGANES CONTENUS DANS LE VENTRE.

## CHAPITRE X.

DES MALADIES QUI AFFECTENT UNE GRANDE PARTIE OU L'ENSEMBLE DE NOTRE CONSTITUTION.



Paris. — Typ. d'Emile Allard, rue d'Enghien, 14.



